

Don

The University of Chicago
Libraries



GIFT OF

American Journal of Theology.



260.
L'ÉGLISE

CATHOLIQUE

Par l'abbé J.-M.-J. BOUILLAT

Du diocèse de Grenoble.



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

DOCTRINE ET PIÉTÉ

COLLECTION A 1 FRANC

Relié percaline, 1 fr. 50; tranches dorées
1 fr. 75.

Le Livre de tout, par le P. BERTHIER. Un vol.
in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

Le Livre des petits enfants, par le P. BERTHIER.
Un vol. in-8 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

Le Jeune homme, par le P. BERTHIER. Un vol.
in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

L'Homme, par le P. BERTHIER. Un vol.
in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

La Jeune fille, par le P. BERTHIER. Un vol.
in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

La Mère, par le P. BERTHIER. Un vol.
in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

L'Etat religieux, par le P. BERTHIER. Un vol.
in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 35.

Méditations pour l'Avent et le Carême, par
l'abbé NADAL. Un vol. in-16 de 450 pages. Port,
0 fr. 35.

L'Eglise catholique, par l'abbé BOUILLAT. Un
vol. in-16 de 450 pages. Port, 0 fr. 40.

5, RUE BAYARD, PARIS

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

1

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Par l'abbé J.-M.-J. BOUILLAT

Du diocèse de Grenoble.

260



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

BX 1754
B76

Parisiis, die 8 aprilis 1901.

F. PICARD.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 31 januarii 1902

E. THOMAS,
vic. gen.

171009

Nous soumettons humblement et de grand cœur notre travail à l'examen et à l'approbation de nos supérieurs ecclésiastiques, bien résolu à corriger ou à retrancher tout ce qui serait inexact au double point de vue théologique et historique.

139183

LETTRE

DU RÉVÉRENDISSIME ABBÉ DOM GRÉA

Supérieur des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin.

A L'AUTEUR

AVE MARIA.

Saint Antoine, le 28 juillet 1900.

Monsieur le curé,

Monseigneur Fava m'avait fait l'honneur de me demander mon avis sur votre beau travail.

Je lui exprimai le plaisir et le profit que m'avait causés sa lecture.

Votre livre tient les promesses du programme que vous vous êtes tracé. C'est une apologie complète, claire, populaire, appropriée aux ignorances des âmes contemporaines, destinée à les éclairer et à dissiper les préjugés qui les obsèdent.

Je suis heureux, Monsieur le curé, d'avoir pu rendre à Sa Grandeur le témoignage le plus favorable à votre œuvre, dont Elle avait bien voulu me confier l'examen.

Recevez, Monsieur le curé, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement sympathiques et fraternels.

† F. ADRIEN GRÉA,
*Chanoine régulier de Saint-Augustin,
Abbé de Saint-Antoine.*

APPROBATION

DE M^{GR} HENRY, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Cauterets, le 30 juillet 1900.

Cher Monsieur le curé,

Je suis heureux de confirmer par mon approbation celle que le R^{me} P. Dom Gréa a bien voulu donner à votre livre, après l'avoir examiné en mon nom. Je ne saurais trop vous féliciter en même temps de consacrer à l'étude les heures de loisir que l'exercice du saint ministère peut vous laisser et d'en faire bénéficier les âmes par vos travaux. C'est une façon d'apostolat qui a son prix, lorsqu'on tient comme vous, une bonne plume.

Je vous bénis de tout cœur, cher Monsieur le curé, et vous prie de croire à mes sentiments bien paternellement dévoués en Notre-Seigneur.

† PAUL-EMILE,
Evêque de Grenoble.



PRÉFACE

I. — PLACE DE L'ÉGLISE DANS LE MONDE

Notre but, en publiant ces quelques pages, n'est pas de suivre l'Eglise dans toutes les phases qui constituent son existence à travers les âges. Cette œuvre a été entreprise et menée à bonne fin par de savants historiens : Cantù, Rohrbacher, Darras, etc. Nous n'avons pas non plus la prétention de faire contempler sous de nouveaux aspects l'auguste Épouse du Christ. Ses caractères, sa divinité, son admirable constitution, son autorité suprême ont été exposés, défendus et glorifiés dans des livres où on ne sait qu'admirer le plus, du talent et de la science des auteurs, ou de leur dévouement et de leur amour pour l'Eglise.

Notre but est plus modeste. Nous voulons offrir au public qui n'a ni le temps ni la facilité de lire de gros volumes, un résumé simple, clair et précis des études qui ont été faites sur l'Eglise. Nous abordons toutes les questions importantes et tâchons de les résoudre à l'aide de la théologie et de l'histoire. Nous nous sommes fait un devoir, sans négliger les anciens, de consulter les ouvrages parus récemment. Il nous arrivera souvent de les

citer; et c'est pour ainsi dire un *compendium*, un sommaire de ces ouvrages que nous publions aujourd'hui. Puisse-t-il faire connaître et aimer la Cité de Dieu sur la terre!

Nous traiterons successivement de la nature de l'Église, de sa divinité, de son chef, de ses bienfaits, de ses rapports avec la société actuelle et des devoirs des fidèles à son égard.

Avant d'aborder le chapitre premier, qu'il nous soit permis de dire, sous forme d'introduction, quelques mots sur la place de l'Église dans le plan divin, sur sa perpétuité et sur le rôle du Saint-Esprit dans l'Église.

De même qu'il n'y a jamais eu qu'un seul vrai Dieu, il n'y a jamais eu qu'une seule vraie religion. Cette religion, qui a commencé aux premiers jours du monde, s'est perpétuée d'âge en âge, et elle durera jusqu'à la fin des siècles. Depuis la chute d'Adam, elle a toujours été une et la même dans son auteur qui est Dieu, dans son médiateur qui est le Christ, dans ses croyances et sa morale, dans les actes essentiels de son culte (foi, espérance, charité, sacrifice) et dans son objet qui est la sanctification de l'homme. Puisque la vraie religion a toujours été une et la même depuis l'origine du monde, il s'ensuit qu'il a dû exister de tout temps une société ou église, dépositaire, interprète et personnification de cette religion.

La place qu'occupe l'Église dans le plan divin

est considérable. De savants théologiens n'hésitent pas à dire qu'elle est la fin dernière des œuvres de Dieu. « La sainte Église catholique, dit Dom Gréa après saint Épiphané, est le commencement et la raison de toutes choses. Son nom sacré remplit l'histoire : dès l'origine du monde, les premiers siècles lui ont été une préparation ; jusqu'à la fin des choses, ceux qui suivent seront remplis par son passage : elle les traverse, donnant seule à chaque événement sa signification providentielle. Mais elle n'est pas bornée par eux comme toutes les choses humaines et ne s'arrête pas ici-bas..... Seule, cette arche inviolable, gardienne des espérances du genre humain, atteindra l'éternité, et rien de ce qui naît dans le temps n'est sauvé et ne vit pour l'éternité en dehors d'elle..... » (1)

De l'Église comme du Christ on peut dire qu'elle était hier, qu'elle est aujourd'hui et qu'elle sera aux siècles des siècles (2). « Formée avec Adam, dit Bossuet, annoncée dans les patriarches, accréditée en Abraham, révélée par Moïse, prophétisée en Isaïe, manifestée dans le Christ et unie à lui comme à son unique époux, elle est le commencement de toutes choses, elle forme la trame du temps, elle verra la fin du monde. Quelle consolation aux enfants de Dieu ! Quelle conviction de la

(1) DOM GREA : *De l'Eglise et de sa divine constitution*, introduction.

(2) *Hebr.* XIII, 8.

vérité quand on remonte par les pontifes de la loi nouvelle jusqu'à saint Pierre; par ceux de la loi ancienne jusqu'à Aaron, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à Adam, et d'Adam jusqu'à Dieu. Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux! » Ainsi donc, comme société religieuse, l'Église a toujours existé; elle est aussi vieille que le monde.

Il serait intéressant autant qu'instructif de la suivre dans sa vie à travers les âges. De savants auteurs l'ont fait. Sans parler des historiens, Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, M^{gr} Gaume, dans son *Catéchisme de Persévérance*, M^{gr} Fava, dans son beau livre : *Jésus, roi éternel*, ont offert à l'attention des lecteurs la plus magnifique synthèse qu'il soit possible d'imaginer. Mais, nous l'avons dit, notre but est plus modeste. Nous voulons considérer l'Église à un point de vue moins général, sous un aspect plus limité. Nous l'étudierons seulement comme société des fidèles chrétiens, c'est-à-dire depuis qu'elle a reçu du Christ son organisation définitive.

Toutefois, nous nous reprocherions de passer complètement sous silence les rapports de différence et de similitude qu'on remarque dans la vie de l'Église avant et après Jésus-Christ.

II. — L'ÉGLISE AVANT ET APRÈS JÉSUS-CHRIST

Avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, il y avait bien une société religieuse qui honorait Dieu

comme il veut être honoré. Cette société comprenait, avec les Juifs qui observaient la loi de Moïse, tous les Gentils qui suivaient les préceptes de la loi naturelle, tous ceux que l'Écriture Sainte appelle *colentes Deum*. Mais cette société religieuse, dépositaire de la révélation et de la promesse, n'étant que l'héritière d'Adam déchu, portait trois caractères de faiblesse qui lui venaient de cette origine : elle manquait d'unité, d'autorité et de stabilité ; l'unité, parce que la religion n'était la même, ni dans tous les états, ni dans toutes les familles ; d'autorité, en l'absence d'un docteur suprême et infaillible, le dépôt des vérités religieuses était confié à la conscience individuelle ; enfin de stabilité, car l'enseignement religieux était sujet à des variations, même chez les juifs.

Dieu vient au secours de la faiblesse humaine de différentes manières. D'abord, il converse familièrement avec Adam et l'instruit. Après sa chute, il lui promet un Rédempteur. L'ensemble des vérités naturelles et la foi au Rédempteur futur constituent le fond de la religion sous les patriarches. Peu à peu, l'influence des passions et du démon obscurcissent l'enseignement religieux. Des crimes horribles attirent le déluge.

Après la mort de Noé, le monde se pervertit de nouveau. Dieu se choisit un peuple. Il sépare Abraham du reste des hommes, Isaac d'Ismaël, Jacob d'Esau. Les descendants de Jacob formeront

le peuple choisi, gardien de la vraie religion et de la promesse du Rédempteur. Dieu fait un pacte avec ce peuple sur le Sinaï. Il lui donne sa loi, son culte, son sacerdoce et lui envoie des prophètes. Le ministère des prophètes, extraordinaire de sa nature, est ordinaire chez les Juifs. Ce sont les prophètes qui instruisent le peuple sur la vraie religion, reprennent la Synagogue infidèle et expliquent le sens de tous les événements. Ils font comprendre que tout ce qui arrive a pour but de préparer la venue du Messie et l'établissement de son règne, c'est-à-dire de son Église. Pour que les étrangers ne soient pas privés de lumière, Dieu permet que son peuple soit dispersé plusieurs fois. Les Juifs exilés ou simplement fixés au milieu des nations instruisent ces dernières.

Avant Jésus-Christ, l'humanité religieuse était donc comme partagée entre deux peuples et deux alliances : d'une part, le peuple des Gentils et l'alliance universelle contractée par Dieu avec nos premiers parents et, plus tard, avec Noé; et, d'autre part, au milieu des Gentils, le peuple particulier d'Israël et le Testament spécial donné à Abraham et à sa postérité.

Bien qu'imparfaite, à cause de ses caractères de faiblesse et du besoin continuels qu'elle avait d'être assistée, cette société religieuse procurait néanmoins le salut des hommes. C'est ce qu'affirment tous les Docteurs de l'Église et en particulier saint

Léon, dans son vingt-troisième sermon sur la naissance de Notre-Seigneur.

« Qu'ils cessent de se plaindre, dit-il, ceux qui, considérant l'époque tardive de la naissance du Sauveur, disent qu'il n'a pas été pourvu au besoin des temps passés. L'Incarnation du Verbe a fait d'avance ce qui devait se faire plus tard. Jamais le mystère du salut de l'homme n'a cessé de s'opérer. Ce que les apôtres ont prêché, les prophètes l'ont annoncé; non, elle ne s'est pas accomplie trop tard, l'œuvre en qui on a eu foi de tout temps. » (1)

En effet, pour être sauvé, avant la venue de Jésus-Christ, il suffisait d'observer la loi de Moïse ou les préceptes de la loi naturelle, de croire au Messie futur et de se faire l'application de ses mérites.

« Enfin, les temps sont accomplis; le Fils de Dieu immolé sur la croix et sorti glorieux du tombeau suscite en lui la nouvelle humanité qui est l'Eglise; nouvel Adam, il en est le chef; et, comme Adam innocent portait en lui tout l'état surnaturel de l'ancienne humanité qui fut entraînée dans sa chute, ainsi Jésus-Christ porte en lui tout le nouvel ordre surnaturel qui va s'étendre et se développer, en procédant de lui. A sa venue, tout l'ordre ancien sentit approcher le terme où il devait prendre fin.

(1) S. LEON. Serm. 23 *In nativ. Dom.* (*Patrol. lat.*, t. LIV, p. 202.

L'ancienne humanité, sortie d'Adam, n'avait été conservée que pour attendre Jésus-Christ, se donner à lui et se perdre en lui. Sa venue commençait donc la consommation finale du vieil Adam, et déjà il devait déposer à ses pieds le sceptre de l'autorité religieuse. Cette autorité entre ses mains ne regardait que les temps de la promesse, et elle s'évanouit à l'apparition de Celui qui était annoncé, comme les flambeaux de la nuit cessent de luire à l'apparition du soleil. Ainsi, à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'ancien sacerdoce judaïque, et toute la loi mosaïque, loi de figure et de prophétie, fut abrogée, parce que ce qu'elle annonçait au monde était accompli. Toute la religion de la promesse cessa également parmi les nations: L'autorité des princes et des pères de famille dans les sacrifices et dans l'ordre de la religion n'eut plus lieu; toute l'humanité, tant des Juifs que des Gentils, dut s'incliner devant Jésus-Christ et l'Église, et, quittant les anciens tabernacles du désert, entrer dans le temple nouveau et éternel. Il y eut translation du sacerdoce, dit la Sainte Écriture, non pas succession, mais translation, c'est-à-dire abolition de l'ordre ancien et érection d'un nouveau pontificat. C'est toute la doctrine de saint Paul dans l'épître aux Hébreux. (Ch. 1^{er}.)

» Ainsi l'Église ne nous apparaît pas comme la simple continuation de la Synagogue ou de la religion donnée aux nations..... Jésus-Christ n'est point

un successeur de Moïse. L'ancien ordre est réprouvé et aboli. Le sacerdoce de Jésus-Christ est nouveau, et en lui l'Église naît, création toute nouvelle, recueillant toutefois dans son sein les justes qui l'ont attendue fidèlement, et qui, par cette fidélité, ont mérité de lui appartenir au jour de son avènement.

» Jusque-là, l'humanité ne vivait que de promesses : c'était toute sa religion. La promesse est accomplie dans l'Église. Et ainsi l'antique humanité attendait l'Église, aspirait à l'Église, mais n'était point l'Église elle-même ; ainsi aucun société religieuse n'avait encore sur la terre les caractères publics qui appartiennent à celle-ci, ces notes excellentes d'unité, d'universalité, de sainteté, d'autorité, continuées dès l'origine et sans interruption ; ces notes qui excluent toute défaillance, n'appartiennent qu'à l'Église et n'ont resplendi sur la terre qu'après son avènement. » (1)

Toutefois, si l'Église proprement dite n'existait pas avant Jésus-Christ, Dieu avait voulu néanmoins que les phases principales de son existence fussent représentées, figurées d'avance. A cet effet, il institua la société religieuse juive. Les traits de ressemblance qui existent entre cette société et l'Église catholique sont frappants. Traçons, d'après M^{gr} Gaume, un rapide tableau de ces rapports. Ce

(1) D'après un manuscrit de DOM GRÉA, sur *l'Église et la société*.

sera comme un résumé de toute l'histoire de l'Eglise avant et après Jésus-Christ.

Perpétuée avant le déluge dans la postérité de Seth, représentée après le déluge par les familles patriarcales d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la société religieuse juive voyage étrangère dans un pays dont la possession lui est promise, et où elle doit asseoir un établissement durable. Mère tendre et éclairée, elle n'offre alors à ses enfants que du lait, afin de les préparer à recevoir plus tard la nourriture solide. Son enseignement se voile sous la forme des images et des symboles : langage naïf des mères aux enfants. Cruellement persécutée en Égypte pendant plusieurs siècles, elle sort enfin triomphante de cette longue épreuve. Sous la conduite de Moïse, marchant au travers des prodiges, elle détruit sur son passage les nations païennes, leurs temples et leurs idoles, jusqu'à ce qu'elle se repose dans la terre qu'elle a conquise. Alors elle développe sa magnifique constitution.

Elle a ses livres où sont renfermées ses lois, descendues du ciel et écrites de la main de Dieu même ; elle a un Souverain Pontife et un Conseil de vieillards ou la Synagogue, chargés de les expliquer ; tous ses enfants sont obligés de se soumettre à la décision de ce tribunal auguste. Elle a sa hiérarchie sacerdotale, un grand prêtre revêtu du pouvoir souverain, puis des prêtres, des lévites et des ministres inférieurs. Répandus dans toutes

les tribus, ces prêtres sont comme un sel destiné à préserver tout le corps de la corruption, comme des flambeaux qui, placés de distance en distance, doivent dissiper les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Au milieu d'elle est son Dieu, rendu sensible dans l'arche d'alliance. Elle a ses sacrifices qu'elle offre exclusivement au Seigneur, pour adorer, remercier, expier et demander. Elle a, chaque semaine, son jour saint; elle a ses grandes solennités : la Pâque, la Pentecôte, les Tabernacles, où tous ses enfants, dans l'allégresse, se rendent à Jérusalem pour prier et remercier le Tout-Puissant.

Quoique maîtresse de la Terre promise, après la ruine des nations idolâtres, elle ne jouit cependant que de courts intervalles de paix et de tranquillité. Tantôt ce sont les étrangers qui l'attaquent, tantôt ce sont ses propres enfants qui lui font répandre des larmes amères par leurs scandales, ou qui lui déchirent les entrailles par leurs divisions. Enfin, un grand schisme vient la couvrir de deuil : dix tribus l'abandonnent et refusent de reconnaître son autorité. Mais si le Seigneur l'afflige; il ne la délaisse pas : toujours attaquée, elle ne sera point détruite. De grands prophètes lui sont envoyés pour la consoler et conserver la vérité dans son sein. Tous les événements qui se passent chez elle et autour d'elle, les grands empires qui s'élèvent et qui périclitent tour à tour, contribuent à son bien, à sa

gloire et à l'accomplissement du grand dessein en vue duquel elle a été formée : l'établissement du règne du Christ, qui doit réparer les suites du péché, réconcilier l'homme avec Dieu et rétablir l'ordre primitif dans sa perfection.

Tels sont les grands traits du tableau historique de la société religieuse juive, dépositaire de la vraie religion avant Jésus-Christ. Or, tous ces traits, nous les retrouvons, brillant d'un éclat plus vif dans l'Église catholique dépositaire de la vraie religion après Jésus-Christ,

Représentée au sortir du Cénacle par les apôtres et un petit nombre de fidèles, l'Église catholique est d'abord étrangère et voyageuse sur la terre, dont cependant la possession lui est promise, et où elle doit avoir un établissement immortel. Le monde devient pour elle une autre Égypte, où, pendant plusieurs siècles, elle est en butte à la plus cruelle persécution. Elle sort enfin triomphante des catacombes, et, sous la conduite de son divin Chef, elle monte, à travers les combats et les miracles, sur le trône des Césars.

Alors, victorieuse du monde idolâtre, elle repose en paix dans la terre qu'elle a conquise et développe aux regards de l'univers sa magnifique constitution. Aux livres anciens, écrits de la main de Dieu même sur le sommet du Sinaï, elle joint un livre plus parfait écrit avec le sang du Messie au sommet du Calvaire. Ses pontifes et ses Conciles

sont chargés d'expliquer le Code sacré, et ses enfants sont obligés de se soumettre aux décisions de ce tribunal auguste. Elle a sa hiérarchie sacerdotale, un grand prêtre revêtu du pouvoir souverain, puis des évêques, des prêtres et des ministres inférieurs. Répandus de toutes parts au milieu de ses enfants, ces prêtres sont comme un sel destiné à préserver tout le corps de la corruption, comme des flambeaux qui, placés de distance en distance, doivent dissiper les ténèbres de l'erreur, comme des bergers vigilants qui doivent paître les brebis et éloigner les loups du bercail.

Au milieu d'elle est son Dieu, rendu sensible dans le tabernacle. Elle a son sacrifice qu'elle offre sans cesse de l'Orient à l'Occident, pour adorer, remercier, expier et demander; chaque semaine elle a son jour saint; elle a ses grandes solennités; Noël, Pâques, la Pentecôte et d'autres encore, où tous ses enfants, dans l'allégresse, accourent au temple pour prier et rendre grâces.

Quoique maîtresse du monde depuis la ruine de l'idolâtrie, elle ne jouit encore que de courts intervalles de paix et de tranquillité. Tantôt ce sont les étrangers qui l'attaquent, tantôt ce sont ses propres enfants qui lui font répandre des larmes amères par leurs scandales, ou qui lui déchirent les entrailles par leurs divisions. Enfin, un grand schisme vient la couvrir de deuil : l'Orient se sépare d'elle et refuse de reconnaître son autorité, et,

comme les dix tribus schismatiques, l'orgueilleux Orient tombe sous un joug de fer.

Si le Seigneur permet que l'Église soit affligée, il ne la délaisse pas ; toujours attaquée, elle ne sera point détruite. De grands saints, de puissants génies lui sont envoyés pour la consoler et conserver la vérité dans son sein. Tous les événements qui se passent chez elle et autour d'elle, les grands empires qui s'élèvent et qui périssent tour à tour, contribuent à son bien, à sa gloire et à l'accomplissement du grand dessein en vue duquel elle a été formée : la conservation et la propagation du règne du Christ, qui doit réparer les suites du péché, réconcilier l'homme avec Dieu et rétablir un jour l'ordre primitif dans toute sa perfection.

Voilà les grands traits du tableau historique de l'Église, ou de la société dépositaire de la vraie religion, depuis la venue de Jésus-Christ. Qui n'admirerait les rapports étonnants qui existent entre cette Église et la société religieuse juive ? Ces rapports la font reconnaître à travers les siècles, et, depuis l'origine du monde, la distinguent de toute autre société.

Ainsi, fille du ciel, épouse bien-aimée du Christ, unissant à l'incorruptible pudeur de la vierge la courageuse tendresse de la mère, l'Église est venue s'asseoir, depuis le commencement des âges, sous l'arbre antique de la religion. Gardienne fidèle, d'une main elle présente son fruit de vie aux géné-

rations qui marchent vers la mort; de l'autre, elle frappe d'un glaive redoutable tous les téméraires qui ont voulu attaquer son tronc robuste ou couper quelques-uns de ses rameaux. Gardienne immuable, elle a vu passer à ses pieds le torrent des siècles sans passer elle-même; et lorsque la dernière heure du monde aura sonné, l'arbre salubre s'élevant vers le ciel, la Vierge immortelle s'élèvera comme lui, et, chaste Épouse du Christ, accompagnée de toutes les générations vivifiées par ses soins, elle remontera, pour n'en plus descendre, sur le trône de son céleste Époux..... Quels admirables caractères d'unité, de perpétuité et de divinité resplendissent de toutes parts dans la vie de l'Église!

Et cependant, ce rapide regard que nous venons de jeter sur son histoire ne suffit pas pour la connaître.

« L'Église, disent les théologiens, est l'incarnation permanente du Fils de Dieu dans l'humanité..... C'est le corps mystique du Christ dont le Saint-Esprit est l'âme. » Pour bien comprendre tout ce qui se fait dans l'Église et par l'Église, pour en avoir l'intelligence, il faut connaître l'influence bienfaisante qu'y exerce continuellement la troisième personne de l'auguste Trinité.

III. — LE SAINT-ESPRIT DANS L'ÉGLISE

Le Saint-Esprit est vraiment l'âme de l'Église. Il anime tout, il dirige tout. Ici encore, sans entrer

dans les détails, indiquons les principaux effets de cette action divine.

« Tout ce que l'Esprit-Saint devait être dans l'Église et pour l'Église, dit M. l'abbé Doublet (1), nous apparaît au solennel miracle de la Pentecôte. Lorsqu'il descend visiblement au Cénacle où l'Église primitive est renfermée avec les Apôtres et la Très Sainte Vierge, il se montre sous le triple symbole de la lumière, de l'amour et de la force.

» 1^o Un souffle violent le précède : c'est la force qu'aura l'Église, c'est le bouleversement universel, l'impulsion gigantesque qu'elle imprimera au monde, c'est la victoire qu'elle remportera durant tous les siècles sur ses ennemis ; 2^o l'Esprit-Saint se répand sur les apôtres sous la forme de langues de feu, rayons éclatants, lumière vive, qui préfigure l'éclat de la prédication évangélique, l'enseignement divin de l'Église, la grande illuminatrice des sociétés ; 3^o cette lumière est aussi un feu : c'est l'ardeur, c'est l'amour de Dieu et des âmes, qui remplira l'Église, selon la parole de Jésus-Christ : « Je suis venu apporter un feu sur la terre ». (2)

» Sous la triple influence du souffle divin, du feu, de la lumière, par lesquels l'Esprit-Saint daigne se manifester au jour de la Pentecôte, les apôtres sont transformés en des hommes nouveaux. Les

(1) DOUBLET, *Étude du christianisme*, t. II, p. 76.

(2) *Luc.* XII, 49.

plus admirables vertus, l'épanouissement complet de la sainteté, les héroïsmes de tout nom et de toute sorte apparaissent au Cénacle pour déborder sur le monde.

» Tel fut l'Esprit-Saint au Cénacle, tel il n'a plus cessé d'être dans l'Église. 1^o C'est l'Esprit-Saint qui communique à l'Église cette force à laquelle rien ne résiste, et qui, pareille à un souffle impétueux, renverse tout ce qui s'oppose à elle. Comptez depuis dix-huit siècles tout ce qu'a jeté bas et brisé ce souffle divin. 2^o L'Esprit-Saint est dans l'Église le foyer de toute lumière, l'inspirateur de tout enseignement. Jésus-Christ avait dit de l'Esprit-Saint qu'« il enseignerait » et qu'il enseignerait « toute vérité » (1); là est le point de départ de l'autorité, de l'immutabilité, de la fécondité de l'enseignement de l'Église. Là surtout est le principe divin de son infailibilité. L'Église, par le Souverain Pontife, par les évêques en communion avec lui, par les Conciles confirmés par le Pape, enseigne « toute vérité » et ne peut enseigner l'erreur. Pourquoi? Elle est pleine de « l'Esprit de vérité. » 3^o L'Esprit-Saint ne préside pas moins au gouvernement de l'Église. Les lois, les décrets, la liturgie admirable de l'Église, la conduite de tout le peuple chrétien sont empreints d'une surnaturelle sagesse que leur communique incessamment l'Esprit-Saint. 4^o Enfin, c'est l'Esprit-Saint qui est le grand inspirateur des vertus, des

(1) *Joan.* XVI, 12-13.

œuvres, des institutions catholiques; c'est lui qui répand dans l'Église un merveilleux souffle d'apostolat et de charité, lui qui fait naître et s'épanouir partout les innombrables manifestations de foi, de piété, de dévouement, d'amour des âmes, qui forment l'une des plus étincelantes auréoles du catholicisme et le distinguent des sectes froides, sans rayonnement et sans vie..... »

Il nous a paru intéressant et utile, après avoir résumé la vie de l'Église à travers les âges, de montrer l'influence considérable qu'y exerce le Saint-Esprit. Quand on connaît, ne fût-ce que sommairement, les effets admirables qu'il produit, quand on se rappelle que cet Esprit divin est réellement l'âme de l'Église, qu'il la dirige, qu'il l'assiste continuellement, on n'est pas surpris à la vue des merveilles qu'on découvre dans l'existence de cette Église, dans sa constitution, dans ses œuvres et dans ses rapports avec les sociétés temporelles.....

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PREMIÈRE PARTIE



NATURE ET CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

Il y a dix-neuf siècles, un personnage extraordinaire, incomparable, apparaissait sur la terre. Successivement promis, figuré et prédit, il avait été l'objet des désirs les plus ardents de l'humanité. Il s'appela Jésus-Christ. Bethléem fut le lieu de sa naissance. La ville des fleurs, Nazareth, eut le bonheur de le posséder pendant vingt ans, au moins. Il foula de ses pieds divins les plaines et les montagnes de la Galilée, de la Samarie et de la Judée, les rives du Jourdain, les bords du lac de Tibériade et de la mer Morte.

Jérusalem, Samarie, Capharnaüm, Jéricho et cent autres cités virent les faits prodigieux accomplis à sa parole. Ses contemporains admirèrent en lui un Enfant plein de grâces et de sagesse, un Ouvrier modèle, un Homme-Dieu, le Saint des Saints, le Docteur des docteurs, le Thaumaturge par excellence auquel la nature entière obéissait, le Prophète auquel rien n'était caché

le Prêtre véritable, le Martyr de l'humanité et son Rédempteur, le Vainqueur de la mort, le Triomphateur et le Dominateur suprême.

Quoique disparu de la scène du monde, depuis bientôt dix-neuf siècles, il continue à vivre d'une si inextinguible et si surhumaine vie; il déploie, après dix-huit cents ans, une si prodigieuse puissance, faisant mouvoir des millions d'intelligences, de cœurs et de volontés; il brise avec une si extraordinaire continuité tous les adversaires qui se dressent pour le renverser, que, aux yeux de tout homme droit, réfléchi, libre de calcul et de parti pris, Jésus-Christ n'est pas un homme, un sage, un génie supérieur : Jésus-Christ est un Dieu.

Jésus-Christ, c'est le Dieu véritable venu en ce monde pour le sauver. Mais s'il en est ainsi, comment admettre que ce Dieu n'a eu et n'a voulu avoir ici-bas qu'une carrière de trente à quarante ans? Trente ou quarante années de vie, de puissance, d'œuvres, de doctrine, de salut; puis, la tombe, le silence absolu, la solitude complète, le délaissement éternel! Ce Dieu disparaît, ce Soleil divin se couche et le monde retombe dans son impuissance et sa perdition! Qui admettra cela?

Non, Jésus-Christ n'a pas abandonné le monde. Non, il ne s'est pas contenté de commencer l'œuvre de son salut sans l'achever..... La raison entre dans la lumière et la paix, l'âme retrouve le calme et l'assurance, quand on entend le divin Sauveur adresser aux hommes cette douce parole : « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (1) Mais de quelle manière sera-t-il avec nous? Comment continuera-t-il son œuvre de sanctification et de salut? Là est désormais toute la question. Il sera avec nous dans l'immense assemblée de ses fidèles, dans ce royaume des âmes

(1) *Matth.* xxviii, 20.

qui lui seront dévouées, dans cette société qu'on appelle l'Eglise. C'est par l'Eglise que se fera le salut du monde.

Cette Eglise, nous devons l'étudier comme nous étudions notre Sauveur et Maître, Jésus-Christ. Elle est en effet l'extension à tous les temps et à tous les lieux de l'Incarnation du Verbe. C'est par elle que s'accomplit l'œuvre de la Rédemption. Elle est donc en quelque sorte Jésus-Christ continué jusqu'à la fin des siècles. C'est pourquoi nous devons la connaître en *elle-même*, dans son *chef*, dans ses *œuvres*, dans ses *rapports avec la société* et dans les *devoirs qu'elle nous impose*. Toutefois, avant d'examiner les notes ou caractères distinctifs de cette Eglise, les preuves de sa divinité, son organisation et ses droits, il est bon de répondre à ces trois questions préliminaires :

I. — Qu'est-ce que l'Eglise?

II. — L'Eglise a-t-elle été réellement fondée par Jésus-Christ?

III. — L'Eglise est-elle absolument nécessaire?

CHAPITRE PREMIER

NOTION — EXISTENCE — NÉCESSITÉ DE L'ÉGLISE

I

La première question qui se présente à nous est celle-ci : Qu'est-ce que l'Eglise ? Nous allons tâcher d'y répondre aussi exactement et aussi clairement que possible.

Le mot « Eglise », d'après son étymologie, veut dire assemblée, ou société, ou réunion de plusieurs personnes. Dans son acception la plus communément admise aujourd'hui, il désigne une société religieuse. Cependant, on lui donne encore deux autres sens : on s'en sert pour désigner les édifices où se tiennent les assemblées religieuses, ou bien le corps des pasteurs chargés d'enseigner et de diriger les fidèles. L'Eglise, dans le sens que lui donne le Symbole, peut se définir « la société des hommes qui servent Dieu de la manière dont il veut être servi. » Il a dû exister de tout temps une vraie Eglise, parce que de tout temps Dieu a eu des serviteurs fidèles.

A l'origine, Dieu donna aux hommes une religion basée sur la loi naturelle et la révélation primitive, sans les réunir en une même société et sans instituer un sacerdoce proprement dit ; tout homme pouvait alors offrir des sacrifices. Après la promulgation de la loi

sur le mont Sinaï, il y eut une société religieuse, instituée par Dieu, ayant ses dogmes, ses lois morales, son culte, son temple, ses sacrifices, son gouvernement sacerdotal. Enfin, Jésus-Christ fonda la véritable Eglise, plus parfaite que celle de l'ancienne loi. Vaste comme le monde, cette Eglise doit durer autant que lui. Elle se subdivise en trois grandes parties qu'on appelle : Eglise militante, Eglise souffrante et Eglise triomphante. La première comprend tous les fidèles qui prient et combattent sur la terre ; la seconde, tous ceux qui expient dans le purgatoire les fautes qu'ils ont commises pendant leur vie ; la troisième, tous ceux qui jouissent du bonheur et de la gloire dans le ciel. Des rapports très nombreux et très suivis existent entre ces trois parties de l'Eglise universelle. Qu'ils combattent sur la terre, qu'ils souffrent dans le purgatoire ou qu'ils triomphent dans le ciel, les membres de l'Eglise sont unis entre eux par un lien mystérieux, la communion des Saints.

Sans oublier les bienheureux du ciel ni les âmes du purgatoire, nous allons nous occuper surtout des fidèles de la terre. L'Eglise militante doit faire l'objet principal de notre étude. Qu'est-ce donc que cette Eglise ?

On peut la définir : « La société des fidèles chrétiens, réunis par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements et par la soumission aux pasteurs légitimes, principalement aux évêques et au Pape. » Par cette définition, il est facile de voir quels sont, parmi les hommes qui habitent la terre, ceux qui font partie de l'Eglise militante. Ce sont évidemment tous ceux, mais ceux-là seuls, qui ont son Symbole et son culte, reçoivent ses sacrements et reconnaissent ses pasteurs comme seuls légitimes. On classe ordinairement les membres de l'Eglise militante dans deux catégories. La première, appelée Eglise *enseignante*, comprend les pasteurs ; la seconde, l'Eglise *enseignée*, se compose des fidèles. Sous le nom de pasteurs on désigne le Pape,

les évêques, et, en un sens, les prêtres, coopérateurs des évêques.

Une multitude d'hommes est exclue de l'Eglise militante. Cette multitude renferme les étrangers, les rebelles et les excommuniés.

Les étrangers ne connaissent pas l'Eglise : ce sont les Juifs qui s'obstinent à ne pas voir en elle l'héritière légitime de la Synagogue, aujourd'hui réprouvée, et les infidèles, nom commun aux païens et aux musulmans. La dénomination d'étranger convient également à tous, parce que, n'ayant pas reçu le baptême, ils n'ont jamais porté le titre d'enfants de Dieu et de l'Eglise.

Les rebelles ont connu l'Eglise, mais ils l'ont rejetée : ce sont d'abord les hérétiques, dont l'erreur consiste à faire un choix entre les vérités révélées pour admettre les unes et rejeter les autres ; ce sont ensuite les schismatiques, ainsi appelés parce qu'ils se séparent de l'Eglise, en refusant à son chef l'obéissance qui lui est due ; ce sont enfin les apostats, c'est-à-dire ceux qui renoncent à la foi de Jésus-Christ, soit d'une manière complète, comme un catholique qui se ferait musulman ou païen, soit en partie, comme un catholique qui se ferait protestant.

Les excommuniés sont ceux que l'Eglise retranche elle-même de son sein. La peine qu'elle leur applique consiste dans la privation partielle ou totale des biens dont jouissent ses enfants. Si l'excommunication est partielle, elle ne bannit pas de l'Eglise ceux qui en sont atteints ; si elle est totale, elle dépouille le membre retranché de tous les titres que son baptême lui avait donnés.

L'étranger n'a dans l'Eglise ni droits, ni devoirs ; le rebelle, pareil au soldat qui déserte et au citoyen qui se révolte, perd ses droits à la gloire du drapeau et aux avantages de la cité, mais il reste soumis à l'autorité dont il a voulu secouer le joug, et passible des juge-

ments et peines qu'elle porte contre la révolte; enfin, l'excommunié demeure retranché du corps de l'Eglise, jusqu'à ce qu'il se repente et que la peine du retranchement portée contre lui ait été levée. Si le repentir ramène dans l'Eglise l'excommunié et l'apostat, la bonne foi peut excuser le schismatique, l'hérétique et même l'infidèle. Bien que séparés du corps, n'ayant de l'étranger ou du rebelle que l'apparence, ils ne laissent pas alors d'appartenir à l'âme, et, jusque dans ces ténèbres mortelles où tant d'hommes paraissent plongés, il y a pour l'Eglise des sujets, pour Jésus-Christ des enfants, pour le ciel des élus (1).

Nous savons maintenant ce que c'est que l'Eglise; nous connaissons ceux qui en font partie et ceux qui en sont exclus. Mais cette Eglise existe-t-elle réellement? Jésus-Christ a-t-il véritablement fondé dans le monde une société appelée l'Eglise? C'est la seconde question à laquelle il nous faut répondre.

II

Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ a réellement établi dans le monde une société chargée de continuer sa mission rédemptrice. Rien de plus précis et de plus formel que son langage, quand il parle de cette œuvre qu'il regarde comme son œuvre par excellence : la formation de son Eglise. Il prend l'un de ses apôtres dont il veut faire le chef visible de ce royaume des âmes, et il lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » (2) Voilà qui est clair. Jésus-Christ parle constamment de cette Eglise. Il la représente sous différentes images. Tantôt c'est un troupeau, tantôt c'est un bercail; ici c'est une demeure, là un royaume, ailleurs un champ ou une vigne. Il la dépeint dans des

(1) M^{sr} BESSON, *L'Eglise*, p. 9.

(2) *Matth.* xvi, 18.

paraboles où il nous initie à son établissement, à sa vie, à ses œuvres, à ses luttes, à ses triomphes. Il fait intervenir cette Eglise directement. « Quiconque n'obéit pas à cette Eglise doit être regardé comme un infidèle. » C'est à elle qu'il faut « dénoncer le crime obstiné et impénitent. » (1) Il place cette Eglise en face du monde et des puissances infernales et il annonce que jamais ces puissances ne prévaudront sur elle.

Mais considérez Jésus-Christ à l'œuvre, formant son Eglise en société parfaite, complète, indépendante, spirituelle dans sa fin et touchant néanmoins aux choses terrestres pour les élever et les diriger vers une destinée éternelle. Que faut-il pour constituer une société parfaite? Trois choses : 1^o une réunion d'hommes; 2^o une autorité qui la dirige; 3^o une fin vers laquelle tous tendent également. Aussi est-ce avec ces trois éléments que nous voyons le Sauveur constituer son Eglise. Il veut qu'elle soit composée d'une multitude appartenant à tous les pays du monde : « Alléz, dit-il à ses apôtres, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » (2) Cette multitude forme le corps de l'Eglise, c'est-à-dire l'ensemble des fidèles ayant la même foi, recevant les mêmes sacrements, obéissant aux mêmes pasteurs. Quant à l'âme de l'Eglise, elle se compose seulement des justes qui, se trouvant en état de grâce, vivent de la vie divine. Comme le filet du pêcheur où se rencontrent de bons poissons et de mauvais, comme le champ où le bon grain est mêlé à l'ivraie, l'Eglise, tant qu'elle sera militante, comprendra des justes et des pécheurs : c'est à la fin du monde qu'aura lieu la terrible séparation.

A cette multitude, à ce peuple, Jésus-Christ donne des chefs, et, après avoir fondé l'Eglise enseignée, il

(1) *Matth.* XVIII, 17.

(2) *Act.* V, 14.

fonde l'Eglise enseignante. Il retire de la foule douze hommes dont il fait douze apôtres, douze évêques. Il choisit aussi des ministres inférieurs : soixante-douze disciples, qui seront plus tard prêtres. Il investit les apôtres de la puissance qu'il possède lui-même sur les âmes : « Tout pouvoir, dit-il, m'a été donné au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez, enseignez toutes les nations. » (1) Aussi l'autorité des apôtres sera si pleine et si absolue, que la mépriser, c'est mépriser Dieu lui-même. « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. » (2) Le pouvoir coercitif, c'est-à-dire le pouvoir de punir, ne leur fera pas même défaut. « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit traité comme un païen et un publicain. » (3)

Mais l'Eglise que fonde Jésus-Christ n'aura pas pour gouvernement ni une aristocratie, ni une démocratie, ni une monarchie : l'Eglise réunira tous les avantages de ces trois formes de gouvernement. Jésus-Christ, parmi les douze, en choisit un, dont il fait le chef suprême de l'Eglise. Il n'anéantit pas le pouvoir des autres, mais il le subordonne. C'est Pierre, c'est le Pape qui gouvernera l'Eglise entière, en vertu de ces paroles : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je te donnerai les clés du royaume des cieux. Pais mes agneaux, pais mes brebis. » (4) Telle est la multitude, le peuple ; tel est le gouvernement.

Le troisième élément d'une société, avons-nous dit, c'est la fin. Cette multitude est réunie pour un but, ce gouvernement dirige tout vers une fin. Quelle est la fin de l'Eglise de Jésus-Christ ? Conduire l'humanité à l'éternité bienheureuse. Tout se ramène à cette fin : tout a

(1) *Matth.* xxviii, 18.

(2) *Luc.* x, 16.

(3) *Matth.* xviii, 17.

(4) *Matth.* xvi, 18 ; *Joan.* xxi, 15-17.

dans cette fin sa raison d'être : autorité, foi, sacrements, législation, coercition.

L'Eglise continue l'œuvre de Jésus-Christ, qui est venu pour communiquer au monde une vie divine, et, par cette vie, conduire le monde à la possession d'une éternité bienheureuse. L'Eglise, société spirituelle, aura donc sur les choses spirituelles une autorité pleine, indépendante, absolue. Elle prêchera, elle administrera les sacrements, elle portera des lois, elle posera des sanctions à ces lois, elle régira tout dans le domaine spirituel. Quand les choses temporelles elles-mêmes s'enchaîneront à la fin surnaturelle et divine de l'Eglise, celle-ci, de plein droit, étendra sur elle son autorité.

Voilà l'Eglise, telle qu'elle a été fondée par Jésus-Christ. Après que son divin fondateur a disparu de la terre pour remonter au ciel, on la voit vivre, fonctionner, se développer, conquérir le monde. Elle apparaît alors telle qu'elle a été établie. La multitude accourt de toutes les parties du monde, et elle forme le corps de l'Eglise. Ce corps est visible, tangible; les justes et les pécheurs y vivent ensemble sous le même symbole, avec les mêmes sacrements, la même fin, la même autorité. Cette autorité se montre toute-puissante et dans la forme que lui a donnée Jésus-Christ.

Les fidèles obéissent aux évêques; les évêques sont soumis au Pape; Pierre a conservé dans ses successeurs la plénitude des pouvoirs que lui a conférés le Sauveur. Cette Eglise prend au milieu des peuples sa place indépendante et libre. Elle tient de Dieu même tout ce qui fait sa vie. Elle évangélise, elle baptise, elle rassemble ses fidèles pour le culte, elle les soumet tous à ses lois, elle punit les rebelles, elle chasse les opiniâtres. Elle poursuit sa mission spirituelle, sans tenir rien de l'Etat. Elle obéit au pouvoir civil en tout ce qui est du domaine de ce pouvoir et elle façonne ses sujets à une obéissance parfaite. Mais dès que l'Etat veut l'en-

traver dans sa mission divine, elle passe outre en disant : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Et nous ne cessons plus de voir cette Eglise à travers les siècles. Telle est même la place extraordinaire qu'elle y occupe, qu'elle fait à elle seule désormais toute l'histoire. La voici, conquérante de Rome, de l'Occident, de l'Orient, des Barbares qui dévorent l'Empire. Elle règne sur les peuples pour les instruire, les civiliser, les combler de dons de toute sorte, couvrir le sol européen d'institutions bienfaisantes de toute forme et de tout nom.

III

Était-il nécessaire que Jésus-Christ établît cette Eglise? Oui, il le fallait absolument. Étant donnée la manière dont la Rédemption du monde devait s'accomplir, l'établissement de l'Eglise s'imposait pour deux motifs : pour permettre aux hommes de profiter des mérites du Rédempteur et pour conserver ses institutions.

Jésus-Christ, en quittant la terre, n'avait pas, par le fait seul de ses souffrances et de sa mort, terminé l'œuvre de la Rédemption. Il avait sans doute réparé l'injure que le péché avait faite à Dieu ; il avait acquis, pour payer les fautes de l'homme, des mérites infinis. Mais il fallait que l'homme pût se faire à lui-même l'application de ces mérites et les offrir à Dieu, en expiation de ses fautes. Les mérites du Sauveur devaient donc être toujours à la portée de l'homme. Mais par quel moyen? Par le moyen de l'Eglise, qui en serait la dépositaire. Par conséquent, nécessité absolue de cette Eglise.

Un autre motif de la nécessité de l'Eglise se tire des institutions de Jésus-Christ. Pour éclairer l'homme, le diriger et le soutenir dans son pèlerinage sur la terre, le Sauveur avait laissé des dogmes, des lois et des sacrements. Mais ces vérités qu'il avait enseignées,

ces lois qu'il avait établies, ces sacrements qu'il avait institués, allaient être exposés aux attaques des infidèles dont ils contredisaient toutes les idées, aux fausses interprétations des hérétiques dont ils blessaient l'orgueil, aux moqueries des sensuels et des impies dont ils condamnaient la doctrine et la conduite, aux lâchetés du cœur humain qui, aveuglé par les passions, finirait par en altérer le sens et la portée. Il était donc nécessaire que ces vérités, ces lois et ces sacrements fussent confiés à une société capable de les défendre contre les nombreux assauts qu'ils allaient subir et de les conserver dans leur virginalité intégrité. Cette société, c'est l'Eglise, gardienne des institutions de Jésus-Christ et dépositaire de ses mérites.

La fondation de l'Eglise par Notre-Seigneur Jésus-Christ a une importance capitale. Nous faillirions à notre tâche si nous ne la faisons pas ressortir.

De ce qu'un Dieu, descendu sur la terre pour sauver les hommes, fonde une société spirituelle, dont il promet d'être le chef invisible, le guide, la force et la vie; de ce qu'il charge cette Eglise de recueillir et de sauver les âmes; de ce qu'il lui confère ses propres pouvoirs, de ce qu'il attache enfin à son ministère les destinées éternelles du genre humain, les plus capitales conséquences doivent découler, les plus importantes prérogatives doivent s'ensuivre pour l'Eglise, les plus graves devoirs doivent naître pour le monde.

La première conséquence, c'est que l'Eglise est divine. Nous aurons plus tard l'occasion de prouver sa divinité. Mais, dès maintenant, constatons qu'elle est l'œuvre d'un Dieu; elle tient de sa grandeur, elle participe à sa force, elle partage sa royauté, elle exerce par Lui et avec Lui de souverains pouvoirs. Dieu voulant par elle sauver tous les hommes, tous les hommes sont le domaine qu'il lui est enjoint de cultiver, et toutes les nations sont son héritage.

C'est trop peu de dire que l'Eglise est l'œuvre de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ même vivant et agissant au milieu du monde. Durant sa vie mortelle, la divinité agissait corporellement, visiblement, par la sainte humanité qu'elle avait revêtue. Maintenant, le même Fils de Dieu agit par un autre organe, par un immense corps dont il est l'âme, la vie, le mouvement, la force, la sainteté et la perpétuité. Telle est la magnifique idée que saint Paul nous donne continuellement de l'Eglise. Et, à ce titre, l'Eglise est la société la plus parfaite qu'il y ait sur la terre. C'est aussi la plus utile, la plus indispensable, puisque c'est l'unique moyen donné aux hommes pour se sauver, puisqu'il faut absolument appartenir au corps ou à l'âme de l'Eglise pour jouir du bienfait de la Rédemption.

Cette société divine si parfaite, si nécessaire, est indépendante, non pas en ce sens que ses enfants ne sont pas soumis aux puissances civiles (plus que tout autre, elle nous oblige à l'obéissance), mais en ce sens que la puissance civile ne peut rien entreprendre sur son domaine spirituel. Elle est de par Dieu; elle vit par sa force, elle commande et administre par son ordre; elle tient tous ses pouvoirs de plus haut que la terre: il ne dépend d'aucun gouvernement civil qu'elle soit ou ne soit pas. Nulle puissance ici-bas ne peut lui ravir ses droits, entraver son règne, l'empêcher de remplir le mandat qu'elle a reçu de Dieu. Le pouvoir public qui l'entreprend est coupable, et si, comme chrétien, il est sujet de l'Eglise, celle-ci peut le rappeler, en vertu de sa puissance coercitive, au respect des volontés divines.

Enfin, dernière conséquence, l'Eglise est une société supérieure à toute autre. Deux sociétés se partagent le monde. Toutes deux viennent de Dieu, et c'est la fin que Dieu a proposée à chacune qui règle la question de supériorité. L'Eglise est chargée des intérêts éternels du

genre humain. Le pouvoir civil est chargé d'assurer la sécurité du voyage. L'Eglise représente les âmes et les biens spirituels des âmes; le pouvoir civil représente la vie terrestre et les intérêts temporels. La fin de l'Eglise est donc d'un ordre plus élevé que la fin de la société civile. Dans la sphère des intérêts purement temporels, l'Eglise laisse le pouvoir civil absolument libre de son action; de son côté, le pouvoir civil doit laisser l'Eglise libre de la sienne dans tout le domaine spirituel. Cependant, dans certains cas, lorsqu'elle y est obligée par sa mission, l'Eglise doit intervenir dans l'ordre temporel. Léon XIII l'affirme dans son Encyclique *Immortale Dei*. « Tout ce qui, dans les choses humaines, dit-il, est sacré à un titre quelconque, tout ce qui touche au salut des âmes et au culte de Dieu, soit par sa nature, soit par rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Eglise. »

Dans toutes ces questions, que nous ne faisons qu'indiquer parce que nous y reviendrons plus tard, il ne faut jamais oublier que Jésus-Christ est Dieu, maître de toutes choses, qu'il possède sur nous de pleins et absolus pouvoirs, qu'il a fait son Eglise dépositaire d'une autorité suprême, que cette Eglise a la sublime mission d'honorer Dieu par le culte prescrit par Dieu et de conduire le genre humain à ses destinées éternelles!

N'oublions pas, d'autre part, que tous nous relevons de cette Eglise, comme elle-même relève de Dieu. Il n'y aurait qu'un moyen d'échapper à cette domination souveraine : prétendre que nous ne pouvons pas, dans la variété infinie de cultes et de religions, reconnaître la seule vraie Eglise venue de Jésus-Christ. Mais Dieu ne permet pas que nous puissions avoir cette prétention. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, il a donné à son Eglise des signes tellement visibles et caractéristiques, qu'il est impossible de ne pas la reconnaître immédiatement.

Dès maintenant, remercions Notre-Seigneur d'avoir bien voulu fonder son Eglise pour nous donner le moyen de nous sauver. Promettons-lui de faire tous nos efforts pour connaître cette Eglise, l'aimer et la défendre (1).

(1) Voir l'excellent ouvrage de M. l'abbé DOUBLET : *Etudes sur le Christianisme*, t. II, auquel nous avons fait de très notables emprunts pour ce premier chapitre.

CHAPITRE II

VISIBILITÉ ET UNITÉ DE L'ÉGLISE

Dieu ne s'est pas contenté de créer l'homme. Il a pris soin de lui. Il a envoyé son Fils unique pour le racheter de la dure captivité sous laquelle il gémissait par suite de la faute d'Adam. Jésus-Christ est donc venu ici-bas. Qu'y a-t-il fait? Il a passé la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité, l'obéissance et le travail. Puis, il a prêché son Evangile, c'est-à-dire il a appris aux hommes les vérités qu'il faut croire, les œuvres qu'il faut faire et les moyens qu'il faut prendre pour arriver à la vie éternelle. Enfin, par ses souffrances et par sa mort, il a satisfait à la justice de son Père et s'est acquis un trésor de mérites plus que suffisant pour effacer tous les péchés. Voilà en trois mots ce que Jésus-Christ a fait sur la terre.

Cependant, notre divin Sauveur ne s'en est pas tenu là. Son œuvre aurait été incomplète. Il s'est proposé d'instruire et de sauver non seulement les hommes qui vivaient de son temps, mais encore toutes les générations qui devaient naître dans les siècles futurs. Le bienfait de la Rédemption devait être le partage, non pas de quelques privilégiés, mais de l'humanité tout entière. Comment obtenir ce résultat? C'était impossible, si l'œuvre de Jésus-Christ s'était terminée à sa mort. Voilà pourquoi il a institué une société à laquelle il a donné le nom d'Eglise. Cette société devait continuer l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption. Elle

devait être la dépositaire des vérités, des lois et des mérites de Notre-Seigneur.

Dans son Evangile, Jésus représente l'Eglise sous différentes figures. Tantôt c'est un royaume, tantôt un héritage; ici, il l'appelle sa maison; ailleurs son bercail. Il nous la montre comme l'unique moyen de salut mis à la disposition de l'humanité. C'est une arche nouvelle hors de laquelle il est impossible, à ceux qui naviguent sur la mer orageuse du monde, d'échapper au naufrage qui les menace.

Puisqu'il en est ainsi, il est extrêmement important de connaître les signes qui distinguent la véritable Eglise de toute autre société. Le Sauveur ayant institué l'Eglise comme unique moyen de salut, il a dû la rendre accessible à tous, lui donner des marques auxquelles tous pourraient la reconnaître. En effet, ces marques existent. On les appelle caractères, notes ou signes. Bien que le catéchisme en indique quatre seulement, la théologie en compte six qui sont : la *visibilité*, l'*unité*, la *sainteté*, la *catholicité*, l'*apostolicité* et l'*infaillibilité*. En d'autres termes, la véritable Eglise est visible, une, sainte, catholique, apostolique et infaillible.

En étudiant ces six caractères, il nous sera facile de constater qu'il n'y a qu'une société religieuse à laquelle ils conviennent parfaitement. Elle seule est donc la véritable Eglise. Aucune des autres sociétés qu'on voit sur la terre ne peut s'attribuer ce titre.

I

En premier lieu, l'Eglise véritable doit être visible. Elle est représentée dans l'Ecriture Sainte sous la figure d'une ville située sur le sommet d'une montagne, et d'une lampe placée sur le chandelier afin qu'elle brille aux yeux de tous. Or, parmi les sociétés qui se donnent

le nom d'Eglise, quelle est la plus visible? Quelle est la plus connue? C'est incontestablement l'Eglise catholique. Depuis dix-neuf siècles, elle domine toutes les autres par le nombre et la qualité de ses membres. Depuis dix-neuf siècles, elle n'a pas cessé d'avoir un chef, des fidèles, des cérémonies publiques, des lieux de réunion. Depuis dix-neuf siècles, elle multiplie les institutions charitables et répand aux quatre coins du ciel des bienfaits sans nombre. Aujourd'hui, plus que jamais, l'Eglise catholique est visible. Elle se montre dans ses pèlerinages qui entraînent les foules à Rome, à Jérusalem, à Lourdes. Elle se montre dans le respect dont on entoure le successeur de Pierre. En 1893, nous célébrions les noces d'or de Léon XIII, c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de sa consécration épiscopale. Quel spectacle magnifique le monde n'a-t-il pas offert en cette occasion! On a vu les regards et les cœurs se tourner vers l'Italie. Les bateaux à vapeur et les wagons des chemins de fer se sont remplis de pèlerins, accourant comme autrefois les mages, chargés des plus riches présents : or, myrrhe, encens, et s'écriant à leur tour : « Nous avons vu son signe, nous avons entendu sa voix, et nous venons du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, vénérer notre Père et notre chef, le Vicaire de Jésus-Christ. »

L'Eglise catholique, si visible dans ses manifestations, l'est peut-être encore plus dans la haine qu'on lui porte. Quelle religion a été jamais aussi persécutée que la religion catholique? On ne lui a pas laissé dans le cours des siècles un moment de paix. Les autres sectes et les impies se sont acharnés contre elle comme une meute de chiens avides de sang. De tous côtés, à tout instant, on les a entendus hurler de rage. Même encore de nos jours ils s'écrient dans leur délire : « Quand donc finira cette Eglise? Quand donc sera-t-elle anéantie? » Ou bien, avec ce communard qui, en 1870, fusillait l'arche-

vêque de Paris : « Voilà 1800 ans que vous nous emb.... ! » Les insensés, ils oublient les promesses d'immortalité faites à cette Eglise ! Elle est aujourd'hui, elle sera demain, après-demain, jusqu'à la fin du monde, et toujours elle sera visible. Toujours aussi elle sera une, parfaitement une.

III

L'unité est la marque la plus essentielle de la véritable Eglise. Notre-Seigneur l'a proclamé hautement lorsqu'il a dit qu'il n'y aurait « qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur. » (1) Il l'a demandé à son Père dans cette prière si touchante qu'il lui adressait pour ses disciples : « O mon Père, qu'ils soient un, comme nous sommes un ; qu'ils soient consommés dans l'unité. » (2) Saint Paul, après le Sauveur, affirmait que, dans l'Eglise, il ne doit y avoir qu'« un seul corps, un seul esprit, un seul Seigneur, une seule foi et un seul baptême. » (3) Et pour mieux faire comprendre quelle parfaite unité devait présider à cette société fondée par Jésus-Christ, le grand apôtre la recommandait souvent dans ses Epîtres comme un élément divin et absolument indispensable. Il la comparait au corps humain, dont tous les membres, quoique différant par leurs fonctions, ne forment néanmoins qu'un même tout, un seul corps. « Vous êtes, disait-il, le corps de Jésus-Christ et les membres les uns des autres. » Qu'y a-t-il de plus uni que les membres du corps ? Telle doit être l'union des fidèles entre eux. Ils ne doivent plus former qu'un seul et même corps. Mais en quoi consiste précisément l'union des fidèles ? Elle consiste en ce que tous ont la même foi, participent aux mêmes sacrements et reconnaissant les mêmes Pas-

(1) *Joan.* x, 16.

(2) *Ephès.* xviii, 21.

(3) *Joan.* iv, 4.

teurs, sous la dépendance du Pape. Toute Eglise qui ne réunira pas ces trois conditions manque d'unité et, par conséquent, ne saurait être véritable. Or, si l'on étudie les sociétés qui, dans le monde, se donnent le nom d'Eglise, on n'en remarque qu'une seule qui possède ce caractère : c'est l'Eglise romaine.

Point d'unité dans les Eglises protestantes d'abord. Chez les protestants, il n'y a pas de symbole déterminé. Chacun est libre de croire ce qui lui plaît. Autre est la foi du luthérien, autre celle du calviniste, autre celle de l'anglican. Chez eux, chacun peut prendre la Bible et l'expliquer à sa manière. Aussi, qui pourrait énumérer les milliers de sectes différentes sorties de ces Eglises protestantes ?

Point d'unité chez les Grecs schismatiques. L'enseignement du patriarche de Constantinople n'est pas toujours le même que celui du patriarche de Jérusalem ou du patriarche de Saint-Petersbourg.

Point d'unité chez les Mahométans. Ceux de la Perse n'ont pas les mêmes croyances que ceux de l'Arabie et de l'Afrique.

Seule l'Eglise romaine a l'unité. Ses membres ont la même foi. Son symbole est récité, admis et défendu en Chine comme en Amérique, en Asie comme en Europe. Les catholiques des îles les plus éloignées comme ceux du centre de l'Afrique ont la même croyance que nous, récitent les mêmes prières, assistent au même sacrifice. Allez à Pékin, descendez en Cochinchine, traversez l'océan Indien pour contempler les côtes de l'Asie et de l'Afrique, revenez en France, en passant par les deux Amériques, partout dans ces pays vous trouverez des frères, des hommes qui, comme vous, croient aux douze articles du Symbole, comme vous s'approchent des sacrements, comme vous entendent la messe, obéissent aux lois de l'Eglise et vénèrent son chef, le Pape, vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre.

Quel admirable spectacle d'unité elle offre, cette Eglise, quand son chef fait entendre sa voix ! Dès qu'il parle, on est attentif, on l'écoute et on s'empresse d'exécuter sa volonté. Du Levant au Couchant, du Nord au Midi, la soumission est parfaite. Malheur à quiconque refuserait d'entendre la voix de Pierre, malheur à quiconque refuserait d'obéir à ses ordres, de croire à ses enseignements, car par le fait même il s'excommunierait, deviendrait hérétique et schismatique !

Les hérétiques et les schismatiques, voilà en effet les deux classes d'hommes exclus de la véritable Eglise, parce qu'ils sont les ennemis de son unité. L'hérétique est celui qui refuse de croire toutes les vérités de notre sainte religion. Le schismatique est celui qui refuse d'obéir aux véritables pasteurs de l'Eglise.

Y a-t-il des hérétiques dans notre pays, dans notre France ?

Oui, peut-être même beaucoup plus qu'on ne le pense. Il y en a qui sont hérétiques sans le savoir. Ainsi, il est hérétique celui qui prétend qu'il n'y a pas d'enfer, que l'enfer n'est pas éternel, que l'enfer est une invention des curés. Il est hérétique celui qui nie la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il est hérétique celui qui soutient que la Sainte Vierge est une femme comme les autres, niant par là son Immaculée Conception, sa maternité divine ou sa perpétuelle virginité. Il est hérétique celui qui prétend que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes. Il est hérétique, enfin, celui qui refuse d'admettre une vérité quelconque de notre religion.

Y a-t-il des schismatiques ? Assurément il y en a. Ce sont ceux qui ne veulent pas se soumettre aux décisions du Pape ; qui disent, par exemple, que l'Eglise catholique a fait son temps, qu'elle n'est plus qu'une vieille institution démodée, qu'il ne faut pas croire ce que prêchent les curés, qu'ils font un métier. N'est-ce

pas ce qu'on lit dans certaines feuilles publiques? N'est-ce pas ce qu'on répète dans certaines sociétés? Eh bien! ceux qui le disent, que sont-ils? Comment les nommer? Des schismatiques ou des apostats. Volontairement, ils se séparent de l'Eglise en refusant de reconnaître ses pasteurs. Peuvent-ils faire leur salut? Evidemment non, puisque, hors de l'Eglise, il n'y a pas de salut possible.

Le nombre des hérétiques et des schismatiques est plus grand qu'on ne le suppose de prime abord. Même dans les pays de foi, il s'en trouve. Il y en a qui le sont sans s'en douter, peut-être; mais enfin leurs paroles, si elles sont sincères, leurs actes, s'ils sont réfléchis, prouvent qu'ils sont sortis de l'Eglise, qu'ils ne lui appartiennent plus. Il faut s'en défier. Ils voudraient faire des victimes. Pour cela, ils redoublent d'activité, ils multiplient les moyens de perdition, répandent de mauvais journaux, créent de nouvelles Sociétés, ouvrent des cercles et des cabarets, sentines de tous les vices. Dans leurs conversations, ils ne se proposent qu'un but, détruire l'unité de l'Eglise ou du moins lui enlever un certain nombre de fidèles. A cette fin, ils critiquent la religion, tournent en ridicule ses cérémonies ou ses mystères, calomnient les prêtres et s'efforcent d'empêcher les autres d'assister aux offices ou de s'approcher des sacrements.

Tenons-nous en garde contre leurs agissements. N'oublions pas que, pour être véritablement chrétien, il ne suffit pas d'être baptisé, il faut encore croire tout ce que l'Eglise enseigne, recevoir ses sacrements et reconnaître ses pasteurs légitimes. Cela est absolument nécessaire, si on veut être sauvé.

CHAPITRE III

SAINTETÉ DE L'ÉGLISE.

Il n'y a jamais eu qu'une voix parmi les chrétiens pour reconnaître que la sainteté est une des marques essentielles de la véritable Eglise. Tous l'ont affirmé en récitant cet article du Symbole de Nicée : « Je crois en l'Eglise une et sainte. » Le Sauveur l'a voulu ainsi : « Il a aimé l'Eglise, dit saint Paul, et il s'est livré à la mort pour elle, afin de la sanctifier, désirant qu'elle fût éclatante de gloire, sans tache ni ride, sainte et irrépréhensible. » (1)

Il a institué des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs pour travailler à la formation des saints. » (2) Mais en quoi l'Eglise de Jésus-Christ est-elle sainte ? Elle est sainte dans son auteur, qui est le Saint des saints et la source de toute sainteté ! Elle est sainte dans ses apôtres, ses fondateurs. Elle est sainte dans sa doctrine, dans son culte, dans ses préceptes de morale, dans ses sacrements qui opèrent par eux-mêmes la sainteté ! Elle est sainte en un mot par tout l'ensemble de la religion qu'elle s'efforce d'établir dans l'univers entier et par les moyens qu'elle emploie pour sauver les peuples, les diriger vers la perfection à laquelle ils sont appelés.

Si on nous demande maintenant quelle est la société

(1) *Ephes.* v, 27.

(2) *Ephes.* iv, 2.

religieuse qui jouit exclusivement du privilège d'être sainte, nous répondrons qu'aucune société religieuse séparée du catholicisme ne saurait y prétendre; l'Eglise romaine, seule, possède la sainteté.

I

N'allez pas chercher la sainteté dans les religions orientales, chez les mahométans, en Afrique; chez les sectateurs de Bouddha, aux Indes, ni chez les disciples de Confucius, en Chine, vous perdriez votre temps et votre peine. Ces religions n'ont produit que des ruines. Elles ont engendré la corruption la plus effrénée. Il suffit de lire les lettres de nos missionnaires pour voir à quel degré de décadence intellectuelle et morale les peuples de ces lointains pays sont arrivés.

Les schismatiques grecs, depuis qu'ils se sont séparés de l'Eglise romaine, n'ont pas eu non plus de saints parmi eux. Ceux qu'ils honorent d'un culte spécial comme nous ont vécu avant la séparation. Par conséquent, c'est à l'Eglise catholique qu'ils appartiennent. Quant aux innombrables sectes d'hérétiques qui ont surgi en Europe depuis Jésus-Christ jusqu'à l'apparition du protestantisme, on ne pourrait en citer une seule qui ait des saints parmi ses membres; au contraire, ces hérétiques se sont fait remarquer par leurs violences et leur libertinage, et ils ont été traités par leurs contemporains d'hommes sans foi et sans mœurs.

L'Eglise protestante qui existe encore aujourd'hui et qui est même la religion dominante dans certains pays, cette Eglise peut-elle s'attribuer la sainteté? Pas davantage. Aucune des sectes du protestantisme n'est sainte, ni dans ses fondateurs, ni dans ses doctrines, ni dans ses actes. Il suffit de lire l'histoire des principaux fondateurs du protestantisme, Luther, Calvin, Zwingli, Henri VIII, pour être édifié sur le compte de ces hommes.

Loin d'être des saints, c'étaient de tristes personnages, qui cultivaient soigneusement les sept péchés capitaux. Leurs doctrines, au lieu d'exciter à la vertu, donnaient libre carrière au vice : Luther alla jusqu'à soutenir que Dieu est l'auteur du péché comme des bonnes actions. « Pèche tant que tu voudras, disait-il ; pourvu que tu aies la foi au Christ, tu seras sauvé. Plus tu es scélérat et infâme, plus Dieu t'accorde volontiers sa grâce. » Les actes des prétendus réformateurs répondaient à ces doctrines pernicieuses. Le protestantisme, en général, au lieu de procurer le bien des peuples, a bouleversé la société civile et religieuse. Au nom de la tolérance, il s'est livré, partout où il a été le plus fort, à des actes d'une violence inouïe. Pendant l'espace d'un siècle il a ensanglanté l'Europe. Dans la France en particulier, il a incendié les plus belles églises, pillé les couvents, massacré les moines et un nombre incalculable de catholiques. Souvent il a fait alliance avec l'étranger et mis notre pays à deux doigts de sa perte. Qui oserait qualifier de sainte, une Eglise qui a des fondateurs aussi vicieux, des doctrines aussi détestables et dont les membres se sont livrés à des actes aussi répréhensibles ?

II

En dehors de l'Eglise romaine, il est facile de le constater, aucune des sociétés religieuses qui existent sur la terre ne mérite le titre de sainte. L'Eglise romaine peut-elle s'attribuer ce titre ? Oui. Et pourquoi ? Parce qu'elle a toutes les marques de la sainteté. Elle se rattache à Jésus-Christ par sa doctrine et ses ministres. Elle a constamment travaillé à la sanctification des peuples. Elle a rempli l'univers des monuments de sa charité. Elle a un grand nombre de saints parmi ses membres. Enfin elle a étonné le monde par des miracles incontestables.

En premier lieu, elle se rattache à Notre-Seigneur Jésus-Christ par le double lien de ses doctrines et de ses ministres. Des sociétés hérétiques ou schismatiques ne peuvent prétendre remonter à Jésus-Christ : il y a eu un moment où elles n'existaient pas, on cite le nom de leurs auteurs et la date précise où elles ont paru. Elles ne peuvent donc pas faire remonter leurs doctrines et leur existence jusqu'au Sauveur. Par conséquent, dès qu'elles ne viennent pas directement, immédiatement de lui, elles ne sauraient prétendre à la sainteté dont il est la source. Au contraire, l'Eglise romaine remonte directement à Jésus-Christ, à ses apôtres par ses chefs. Elle n'a jamais cessé d'avoir la doctrine du Sauveur et de reconnaître pour chefs les successeurs légitimes de saint Pierre ; son origine et sa doctrine suffiraient donc à elles seules pour prouver qu'elle est sainte comme son auteur.

Mais elle a d'autres preuves de sainteté : son zèle pour la conversion des âmes, ses institutions, les vertus héroïques de ses membres et leurs miracles. Son zèle pour la conversion des âmes est admirable. De tout temps l'Eglise catholique a exercé l'apostolat religieux. Elle ne s'est pas contentée de convertir l'Europe, elle a envoyé des missionnaires dans toutes les autres parties du monde. A notre époque, ce zèle ne s'est pas ralenti. Chaque mois, les *Annales de la Propagation de la Foi* nous apprennent le départ de nouveaux missionnaires. Or, c'est là un fait particulier de l'Eglise catholique.

Les autres religions n'ont pas de missionnaires proprement dits. Les protestants d'Angleterre et d'Amérique envoient bien chaque année un certain nombre de ministres dans les pays étrangers. Mais qu'y font-ils ? Ils perçoivent des traitements assez élevés ; ils tâchent de réaliser rapidement une grosse fortune en s'adonnant au commerce. De temps à autre, ils font quelques prédications et distribuent des bibles à ceux qui en veulent.

Leur plus grande occupation consiste souvent à susciter des difficultés au missionnaire catholique. Voilà, de l'aveu des protestants eux-mêmes, ce que font leurs ministres dans les pays étrangers. Quelle différence avec nos missionnaires qui, après avoir dit adieu à leur patrie et à leurs affections les plus légitimes, bravent mille dangers, supportent mille privations, et sont prêts à donner tous les jours leur vie pour sauver l'âme de leur frère ! L'Eglise romaine, qui inspire un pareil héroïsme, est évidemment sainte.

Nous arriverons à la même conclusion si nous jetons un coup d'œil rapide, même superficiel, sur les institutions dont elle a rempli le monde. Ils sont aussi magnifiques qu'innombrables, les monuments de la bienfaisance et de la charité du catholicisme. Ils font le désespoir des hérétiques et des impies qui, malgré eux, sont obligés de les reconnaître. Ne pouvant les nier, parce qu'ils sont trop visibles, ils s'efforcent d'en diminuer l'importance. Mieux que cela, ne pouvant en créer eux-mêmes, ils tâchent de se les approprier. C'est ainsi que la plupart des hôpitaux et un grand nombre d'écoles, fondés par l'Eglise catholique sont aujourd'hui entre les mains de ses ennemis. Oui, on nous les a volées, ces maisons bénies, créées pour sauver les âmes. On s'en sert aujourd'hui pour les perdre. On en a fait des vestibules de l'enfer. Mais ni la force brutale, ni la calomnie ne feront jamais oublier ce que l'Eglise a fait pour soulager l'humanité. Qui pourrait compter toutes ses institutions charitables ? Leur simple énumération demanderait un volume.

Qu'est-ce que l'Eglise n'a pas fait pour les enfants, pour les vieillards, pour les ouvriers, pour les infirmes, pour les affligés, est-il une misère qu'elle n'ait essayé de soulager, une condition qu'elle n'ait améliorée ? C'est elle qui a imaginé les hôpitaux pour recevoir les malades, les maisons de refuge pour les vieillards et

les orphelins. C'est elle qui a fait disparaître l'esclavage, qui a fait rendre à la femme les honneurs et le respect auxquels elle a droit dans la famille. C'est elle qui a relevé la dignité du travail manuel et adouci la condition de l'ouvrier. C'est elle qui, la première, a ouvert des écoles gratuites. Aujourd'hui on parle beaucoup de gratuité d'enseignement. On oublie, ou plutôt, on ne sait pas que cette gratuité existait depuis longtemps, dans les écoles tenues par les prêtres. Avant la Révolution, tous ceux qui désiraient recevoir l'instruction n'avaient qu'à se présenter aux écoles ecclésiastiques ouvertes dans toutes les villes et dans beaucoup de campagnes. Ils étaient sûrs d'y recevoir un bon accueil. Au lieu d'y rencontrer comme aujourd'hui, dans la plupart des écoles publiques, des maîtres qui souvent corrompent la jeunesse sous le prétexte de l'instruire, ils y trouvaient des professeurs dévoués, qui s'efforçaient de leur inspirer l'amour de la vertu, en même temps que le goût de la science. Non seulement on ne faisait rien payer aux jeunes étudiants, mais encore on leur donnait des moyens de subsister, s'ils étaient pauvres. C'est ainsi que des enfants du peuple ont pu acquérir une solide instruction, parvenir aux emplois civils et militaires les plus élevés, quelquefois même arriver jusqu'aux premières dignités ecclésiastiques. Témoin Sixte V qui, de pauvre petit berger, devint un grand Pape.

Mais nous ne finirions pas, si nous voulions mentionner tous les bienfaits de l'Eglise. Que de choses intéressantes n'y aurait-il pas à dire sur ces Ordres religieux qui se sont multipliés dans son sein ! Tous ont rendu des services éminents à la société. Les uns, comme les Trappistes, ont défriché les forêts qui couvraient un tiers de l'Europe ; d'autres, comme les Bénédictins, se sont livrés à l'étude des lettres et des sciences. Ceux qu'on appelait Frères Pontistes facilitaient

les moyens de communication en ouvrant des routes et en jetant des ponts sur les rivières. Les Hospitaliers soignaient les malades et recevaient les voyageurs. De nos jours encore, que de religieux et de religieuses consacrent leur vie tout entière à l'humanité, dans les hôpitaux, dans les écoles, sur les champs de bataille, dans les usines ! Pourrions-nous oublier les RR. PP. Chartreux qui, à notre époque, sont la Providence, non seulement de nos régions, non seulement de la France, mais du monde entier ? Est-il un malheureux qu'ils n'aient assisté ? Est-il une bonne œuvre à laquelle ils n'aient contribué ? Est-il, dans nos pays, un sanctuaire dont ils n'aient au moins aidé la construction ?

Voilà un pâle résumé des bienfaits de l'Eglise dans le monde. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Que dites-vous d'une Eglise qui compte dans son sein tant d'institutions charitables, d'une Eglise qui ne se contente pas de veiller au salut des âmes, mais qui s'occupe encore de tous les besoins temporels de ses enfants ? Si vous êtes de bonne foi, vous serez obligés de proclamer qu'elle est sainte, qu'elle participe à la sainteté de son divin fondateur, puisque, à son exemple, elle passe en faisant le bien, en soulageant sur son passage toutes les misères.

Ce n'est pas tout. Sainte dans son origine et ses institutions, l'Eglise catholique est encore sainte dans un grand nombre de ses membres. Oui, elle est sainte, cette Eglise qui a produit les apôtres, ces intrépides et généreux propagateurs de la vérité religieuse dans tous les âges et sous tous les climats ; ces hommes illustres auxquels l'Orient et l'Occident doivent leur conversion. Oui, elle est sainte, cette Eglise qui a enfanté quinze millions de martyrs de tout âge et de toute condition. Hommes et femmes, enfants et vieillards, savants et ignorants, riches et pauvres, tous ont signé de leur sang chaque article du *Credo* catholique. Elle est sainte, cette Eglise tant de fois illustrée par les vertus héroïques de

ses confesseurs ; cette Eglise où les rois ne craignent pas d'abaisser leur dignité en servant les pauvres, en leur lavant les pieds, en pansant leurs plaies ; où des hommes comme Vincent de Paul trouvent le moyen de distribuer des aumônes royales, où les pécheurs font pénitence par le jeûne et les veilles, où les innocents se mortifient pour apaiser la colère divine. Elle est sainte, enfin, cette Eglise, où l'on a vu et où l'on voit encore des milliers de vierges renoncer aux plaisirs de la terre pour se donner à Dieu et à leurs frères.

Quelle autre société que l'Eglise catholique peut présenter aux regards d'aussi nombreuses phalanges d'âmes pures ou sanctifiées par la pénitence et la pratique des vertus ? Cherchez-les ailleurs ; vous ne les trouverez pas. Le protestantisme peut produire d'honnêtes gens, jamais il ne donnera un saint. Il en est de même des autres religions qu'on voit sur la terre. Leurs membres vivront peut-être convenablement selon le monde, jamais ils ne pratiqueront des vertus héroïques, jamais on ne pourra citer parmi eux un véritable saint.

Il y a encore une preuve de la sainteté de l'Eglise romaine. Ce sont les miracles opérés par ses membres. Il est certain (les protestants eux-mêmes en conviennent) qu'il y a des miracles dans l'Eglise catholique. Or, tout miracle dépend de Dieu. Il a pour but de confirmer l'enseignement d'une personne ou la sainteté de sa vie. Une religion qui a des miracles véritables est une religion divine. Puisqu'il en est ainsi, que dire d'une Eglise dont les membres ont opéré des milliers de miracles absolument certains, constatés par des milliers de témoins ? Evidemment que cette Eglise est sainte, parce que Dieu ne saurait favoriser l'imposture. Mais de ce que l'Eglise catholique est sainte, faut-il conclure que tous ceux qui en font partie sont saints ? Non, ce serait une erreur. Tous les membres de l'Eglise sont appelés à la sainteté. Mais tous ne sont pas saints. Parmi eux, il y en a de

bons et de mauvais ; et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde. Alors, Dieu séparera les justes des méchants, les bons des impies. Il donnera aux uns la récompense de leurs vertus, aux autres le châtiment de leurs crimes. Le Sauveur a figuré cet état de l'Eglise dans la parabole de l'ivraie. Les ouvriers du père de famille lui demandent la permission d'arracher l'ivraie qui a poussé dans son champ et s'est mêlée au bon grain. « Non, répond-il, de peur que vous n'arrachiez le blé avec l'ivraie. Attendez que la moisson soit mûre. Alors, vous arracherez l'ivraie. Vous la mettrez en gerbes et vous la jetterez au feu. » Parabole terrible qui explique le mélange des bons et des mauvais au sein de l'Eglise, et qui annonce aux méchants le triste sort qui les attend. Amis lecteurs, ne soyons pas l'ivraie ; soyons le bon grain dans le champ du père de famille ; c'est-à-dire efforçons-nous d'être du nombre de ces âmes saintes qui vivent chrétiennement, remplissent tous leurs devoirs d'état et de religion, et tâchent de se purifier de plus en plus, afin de se rendre dignes de Jésus-Christ, le véritable père de famille. Heureuses ces âmes ! Un jour, le Seigneur viendra les cueillir, les ravir à son Eglise de la terre, pour les placer dans son Eglise du ciel.

CHAPITRE IV

CATHOLICITÉ ET APOSTOLICITÉ DE L'ÉGLISE

Nous savons que la véritable Eglise, celle dont il faut absolument faire partie si on veut être sauvé, a des signes auxquels tous les hommes peuvent la reconnaître. Elle est parfaitement visible. Elle est une, en ce sens que tous ses membres ont la même foi, reçoivent les mêmes sacrements et sont soumis aux mêmes pasteurs sous la dépendance suprême du Pape. Elle est sainte dans son origine, dans sa doctrine, dans ses institutions, dans ses membres et dans ses miracles. Nous nous sommes demandé quelle était la société religieuse possédant ces caractères. Nous n'en avons trouvé aucune, en dehors de l'Eglise romaine. Il en est de même pour la catholicité et l'apostolicité. Ces notes appartiennent exclusivement à l'Eglise romaine.

Lorsque nous disons, en récitant le symbole des apôtres : « Je crois à l'Eglise catholique », nous professons notre croyance en une Eglise universelle, en une Eglise qui n'est limitée, ni par les temps, ni par les lieux, ni par les climats, ni par les races, ni par les nationalités, ni par les différences provenant de l'âge ou de la position sociale. Les générations futures, comme celles qui nous ont précédés, l'habitant du Nouveau Continent comme celui de l'Ancien, le nègre d'Afrique comme le blanc d'Europe et le Peau-Rouge d'Amérique, l'enfant comme le vieillard, le pauvre comme le riche, le

savant comme l'ignorant, peuvent faire partie de cette Eglise au même titre et dans les mêmes conditions. Tel est, en effet, le sens de ce mot catholique; il signifie : qui comprend tout, qui s'étend à tout. La catholicité ou l'universalité est la quatrième marque de l'Eglise.

Souvent cette marque a été prédite dans l'Ancien Testament. David annonçait longtemps à l'avance que Dieu le Père « donnerait à son Fils toutes les nations en héritage, et que son règne, c'est-à-dire son Eglise, s'étendrait jusqu'aux extrémités de la terre. » (1) Isaïe représente cette Eglise s'élevant du fond du désert, brillante de clartés, et portant sur son front une marque immortelle. Les rois et les nations se prosternent à ses pieds. Un autre prophète, Malachie (2), a vu le sacrifice de l'Agneau sans tache renouvelé dans toutes les parties du monde, et le sang de la victime pure offert tous les jours, par les prêtres, du couchant à l'aurore. Le Nouveau Testament promet aussi la catholicité à l'Eglise : « Vous serez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, vous serez mes témoins à Jérusalem, dans la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre. » (3) « Quand j'aurai été élevé sur la croix, j'attirerai à moi tout l'univers. » Enfin, lorsque saint Jean dit que « le Christ est la lumière qui doit éclairer tout homme venant en ce monde » (4), il ne fait qu'annoncer l'établissement d'une Eglise universelle où Dieu sera connu, adoré en esprit et en vérité. La tradition, représentée par les Pères, les Docteurs et les Conciles, proclame hautement que la véritable Eglise doit s'étendre à tous les temps et à tous les lieux de la terre, et convenir à toute l'humanité. Il faut absolument qu'il en soit ainsi, car Dieu, voulant le salut de tous les hommes, doit donner à tous le moyen

(1) *Ps.* II, 8.

(2) *Malach.* I, II.

(3) *Act.* I, 8.

(4) *Joan.* I. 8.

de se sauver. Son Eglise doit donc se trouver dans tous les temps et tous les lieux, pour ouvrir à tous les hommes la porte du bercail et leur présenter les clés du ciel. D'ailleurs, de tous les signes de vérité que Jésus-Christ pouvait attacher à son Eglise, le plus éclatant, le plus conforme à la nature de l'homme, le plus nécessaire à sa faiblesse, c'est l'universalité. On voit du premier coup d'œil où est ce signe et où il n'est pas. Il frappe et sollicite les yeux les plus inattentifs et les esprits les moins curieux. Il rassure les plus difficiles, en leur montrant qu'ils appartiennent à une Eglise où l'on croit ce qui est cru partout, ce qui est cru par tous, ce qui a été cru toujours. Il suffit de prendre une carte, de la développer sous ses yeux et de demander à l'histoire quelle a été dans les siècles passés et quelle est aujourd'hui l'Eglise universelle.

1^o Quelle a été dans les siècles passés l'Eglise universelle ? Depuis la venue de Jésus-Christ, aucune société religieuse, en dehors de l'Eglise romaine, n'a renfermé dans son sein toutes les nations de la terre. Aucune n'a pénétré chez tous les peuples. L'arianisme, au iv^e siècle, a bien envahi une grande partie du monde alors connu. Mais il n'a pas pu s'établir partout. Son succès a été de peu de durée. Vaincu déjà par la science et l'éloquence de saint Athanase, il a été détruit par les anathèmes du Concile de Nicée. Aujourd'hui, il serait peut-être difficile de trouver une centaine d'ariens, même parmi les Grecs schismatiques. Quant à ceux-ci (les Grecs schismatiques), ils existent encore. Leur religion est la religion dominante en Russie, en Roumanie, en Serbie, en Grèce, en Turquie et dans l'Asie Mineure. Mais ils sont complètement inconnus dans le reste du monde. La religion fondée par Mahomet, il y a douze cents ans, s'est établie seulement en Afrique, en Asie et dans la Turquie d'Europe. Nulle part ailleurs on ne trouve de musulmans. Pas plus que ces sectes

religieuses, les protestants ne peuvent prétendre à la catholicité. Il n'y a pas de protestants en Espagne; ni en Russie. Il y en a relativement peu en France, en Italie, en Autriche. D'ailleurs, nous avons eu l'occasion de constater que dans le protestantisme l'unité n'existe pas. Chaque secte a sa religion. On peut donc dire qu'il y a autant d'Eglises protestantes que de sectes, et aucune ne peut prétendre à la catholicité. Seule, l'Eglise romaine a été catholique dans les siècles passés et l'est encore aujourd'hui.

20 Quand nous disons que l'Eglise romaine a été catholique dans les siècles passés, nous ne prétendons pas que de tout temps elle a été répandue dans le monde comme elle l'est aujourd'hui. Non, il y a eu un moment où l'Eglise ne comptait que douze apôtres et cinq ou six cents disciples. Elle était renfermée dans les étroites limites d'un petit pays. Mais, dès le moment de sa fondation, elle était catholique en ce sens qu'elle convenait à tous les hommes, sans distinction; de sorte que tous pouvaient en faire partie.

Du reste, immédiatement après la séparation des apôtres, l'Eglise a commencé à être catholique de fait; c'est-à-dire que l'Evangile a été porté par les apôtres et leurs disciples à toutes les nations et à toutes les classes de l'humanité. Quelques années seulement s'étaient écoulées depuis l'Ascension de Jésus-Christ, et déjà saint Paul « rendait grâces à Dieu parce que la foi était annoncée dans le monde entier. » Saint Justin, martyr, nous affirme qu'au 11^e siècle l'Evangile avait pénétré, non seulement chez les Grecs et les Romains, mais encore chez les peuples les plus reculés. Aussi ne faut-il pas s'étonner des paroles qu'adressait à la même époque un illustre docteur chrétien, appelé Tertullien, aux empereurs romains : « Nous ne sommes que d'hier, leur disait-il, et déjà nous remplissons tout votre empire, les villes, les îles, les châteaux, les campagnes, les

campes, etc. Nous ne vous laissons que vos temples. Ah ! si les serviteurs du Christ disparaissaient de l'Empire, vous seriez effrayés de la solitude où vous vous trouveriez ! »

Depuis le jour où les apôtres se sont dispersés dans le monde, l'Eglise n'a cessé d'étendre ses conquêtes et de multiplier le nombre de ses enfants. Jamais on ne l'a vue suspendre ses travaux. Jamais on ne l'a entendue crier à ses missionnaires : « Halte-là ! Reposez-vous ! C'est ici qu'il faut fixer vos tentes. » Au contraire, elle les a constamment encouragés à faire de nouvelles conquêtes, à poursuivre les brebis égarées jusque dans les pays les plus lointains et les plus sauvages. Aussi, remarquez-le, rien n'arrête ces prédicateurs de la bonne nouvelle. Ils traversent les mers, franchissent les montagnes, parcourent d'immenses solitudes. Ils obéissent à cette voix divine qui leur dit : « En avant ! Toujours plus en avant ! Voyez ce sauvage de l'Amérique, poursuivez-le jusque dans ses savanes et ses forêts vierges, peuplées de fauves ! Voyez ce nègre d'Afrique, allez le prendre dans son désert aride et brûlant ! Voyez ce Lapon et cet Esquimau, cherchez-le au milieu de ses glaciers ! »

Après avoir converti l'Ancien Monde, l'Eglise romaine a envoyé ses prêtres dans le Nouveau. Les vaisseaux qui portaient Christophe Colomb, Vasco de Gama et d'autres navigateurs illustres, portaient aussi les missionnaires catholiques. Les habitants des îles de l'Océanie aussi bien que ceux de l'Amérique les ont vus. Les uns leur ont fait bon accueil, les autres les ont martyrisés ; mais partout la croix a été plantée. Là comme dans d'autres pays, au xix^e siècle comme aux premiers temps du christianisme, le sang des martyrs a été une semence de chrétiens. Aujourd'hui, on trouverait difficilement dans le monde un peuple qui n'ait pas entendu parler de l'Eglise romaine.

Elle est donc universelle, cette Eglise, qui ne con-

naît pas de limites. Elle est universelle moralement. Son empire spirituel est plus étendu que ne le furent les empires anciens, celui des Perses, celui des Grecs et celui des Romains. Déjà si supérieure en étendue aux autres sociétés, elle l'emporte encore par le nombre. Parmi les religions de l'Occident, il n'en est aucune dont le nombre de sectateurs égale cent millions. Or, l'Eglise romaine compte dans son sein plus de deux cents millions de membres. Mais ce qui fait surtout que l'Eglise romaine est catholique; ce qui, plus que tout le reste, constitue l'essence de cette marque, c'est qu'elle convient à toute l'humanité. Ses dogmes, ses préceptes moraux, son culte, ne sont pas réservés à telle classe de la société, à telle nation, à tel climat, ils s'adressent à toute la race humaine. L'Eglise romaine compte parmi ses membres des enfants et des vieillards, des savants et des ignorants, des sauvages et des hommes parvenus au dernier degré de la civilisation. Au lieu d'être limitée, comme les autres sociétés religieuses, à un peuple ou à une race en particulier; au lieu d'être adaptée à telle situation, elle s'adresse à l'humanité tout entière. C'est d'elle qu'on peut dire à juste titre avec le poète latin que « rien de ce qui touche à l'homme ne lui est étranger. »

Aucune autre société religieuse ne peut revendiquer cet avantage. Le mahométisme ne convient qu'à la demi-civilisation arabe; le bouddhisme qu'aux populations asiatiques, etc. Quant à l'hérésie, le protestantisme ne convient pas également à tous les degrés de culture intellectuelle. Il est tout autre, pour le pasteur, le savant qui use du libre examen et se fait sa religion personnelle, tout autre pour l'ignorant et l'homme du peuple qui se soumet à l'enseignement du pasteur et en reçoit sa religion toute faite.

L'Eglise romaine, seule, crée entre la religion et les âmes, de quelque condition qu'elles soient, des rapports

absolument identiques. Elle est la même pour tous et chacun, et c'est encore là son caractère d'universalité qui lui est propre et n'appartient à aucune autre. Elle est donc vraiment catholique. Ce nom lui appartient en propre. C'est aussi le nom qui appartient à chacun de nous. Avec saint Pacien, nous devons dire : « Chrétien est mon nom, catholique est mon prénom. » Nous devons être fiers de ce titre de catholique. Il a, nous le savons, le privilège de soulever la haine des impies; raison de plus pour nous d'en être fiers. Qu'importe la haine de la canaille à celui qui a l'estime des honnêtes gens ! Le titre de catholique sera toujours notre plus beau titre de gloire.

Il sera pour nous une consolation et un encouragement; une consolation au milieu des défections qui pourront se produire, un encouragement au milieu des luttes qu'il faut soutenir. Tant que nous serons catholiques, nous serons sûrs d'être vainqueurs. Aujourd'hui, on parle beaucoup de concentration, d'union pour le salut de la France. Il n'y a qu'une union possible. C'est celle qui se fera sur le terrain religieux, avec des idées et des principes catholiques. C'est en se plaçant sur ce terrain que la Belgique a pu résister à la Franc-Maçonnerie. C'est de la même manière, nous l'espérons, nous le croyons fermement, que la France recouvrera ses libertés et sortira de l'ornière fangeuse où on voudrait l'ensevelir.

II

A ces quatre signes : la visibilité, l'unité, la sainteté et la catholicité, nous reconnaissons que l'Eglise romaine est la véritable Eglise. Il est encore une marque non moins distinctive et caractéristique : l'apostolicité.

Jésus-Christ n'est venu qu'une fois sur la terre, mais il a envoyé ses apôtres baptiser et prêcher en son nom. Il leur a confié ses pouvoirs. « Comme mon Père m'a

envoyé, ainsi je vous envoie..... Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Il leur a promis d'être avec eux, de les assister jusqu'à la fin du monde. Les apôtres sont donc les continuateurs de la mission de Jésus-Christ. Voilà pourquoi la véritable Eglise doit être apostolique, c'est-à-dire que sa doctrine doit venir des apôtres, ses ministres être les successeurs des apôtres et recevoir d'eux leurs pouvoirs et leur autorité.

Quand un homme se présente dans le monde, annonçant une nouvelle doctrine, on peut toujours lui poser ces questions : « D'où venez-vous ? Qui vous a envoyé ? Au nom de qui parlez-vous ? Si c'est au nom de Jésus-Christ, prouvez que vous vous rattachez aux apôtres, que c'est d'eux que vous avez reçu mission et pouvoir. Si c'est en votre nom, de votre propre autorité que vous vous présentez, rien ne nous oblige à vous croire. »

Ces questions, qui sont cependant si légitimes, embarrassent singulièrement certaines sociétés qui se donnent le nom d'Eglises. C'est que leur enseignement est loin de ressembler à celui des apôtres. C'est que leurs fondateurs n'ont reçu leur mission que de leur orgueil ou de leurs passions. Telles l'Eglise anglicane, établie au xvi^e siècle par un roi débauché ; l'Eglise luthérienne, qui eut pour fondateur un moine apostat et libertin ; l'Eglise calviniste, qui reconnaît pour patron un homme cruel et corrompu chassé de France pour ses crimes. Telle encore l'Eglise grecque, qui, au ix^e siècle, fut séparée de l'Eglise romaine par Photius, patriarche de Constantinople. Aucune de ces Eglises n'est apostolique.

Seule l'Eglise romaine a cette marque. Elle a toujours cru dans tous les temps ce que les apôtres ont cru et enseigné. Par une suite ininterrompue de Pontifes, elle remonte de Léon XIII, le Pape actuel, à saint Pierre,

le premier des Papes (1). Elle est donc vraiment apostolique.

Remercions Dieu de nous avoir fait naître dans cette Eglise qu'il a marquée de signes si divins. Il a voulu qu'elle fût visible, une, sainte, catholique et apostolique, afin que nous puissions la reconnaître facilement, la distinguer des autres sociétés religieuses et nous attacher fermement à elle. Nous lui appartenons. Soyons dignes d'elle. Ne nous contentons pas de nous dire chrétiens, vivons en chrétiens, conduisons-nous en chrétiens. Pour cela, ayons la foi, observons les préceptes de l'Eglise catholique. Plutôt mourir que de rejeter sa foi, que de violer un de ses commandements. Soyons-lui soumis d'esprit et de cœur, à la vie et à la mort.

(1) On peut voir à Rome, dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, les portraits de tous les Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII. On en compte 263.

CHAPITRE V

INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE

Il ne suffisait pas que la véritable Eglise fût visible, une, sainte, catholique et apostolique. Notre-Seigneur a voulu qu'elle eût encore une marque éclatante de sa divine origine : l'infaillibilité. C'est sur cette sixième marque de la véritable Eglise que nous allons fixer notre attention. Après avoir vu ce que c'est que l'infaillibilité, nous nous demanderons si elle est nécessaire, si elle existe dans l'Eglise romaine et quel en est le dépositaire. Nous terminerons en répondant aux objections soulevées contre elle.

I

L'infaillibilité consiste en ce que l'Eglise ne peut pas se tromper lorsqu'elle enseigne aux hommes ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire ou éviter pour aller au ciel. L'infaillibilité a été promise souvent par Notre-Seigneur à son Eglise. Ainsi, lorsqu'il disait au chef des apôtres : « Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne faiblisse pas ; quand tu seras converti, confirme tes frères » (1), il lui donnait pour lui et ses successeurs une assurance formelle d'infaillibilité. Pierre ayant reçu la mission de « paître les agneaux et les brebis », c'est-à-dire d'enseigner les pasteurs et les fidèles, Pierre ne devait pas se tromper. En une autre circonstance, le

(1) *Luc.* xxii, 32.

Sauveur affirmait au même apôtre que « les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre l'Eglise dont il serait le fondement. » (1) Or, que signifient ces paroles, sinon que Satan, le père du mensonge et de l'erreur, ne pourra jamais altérer le dépôt de la vérité confié à l'Eglise; que cet esprit de ténèbres ne pourra jamais éteindre le flambeau lumineux qui éclairera l'Eglise jusqu'à la fin du monde?

Enfin, quand Jésus-Christ, avant de monter au ciel, envoie ses apôtres prêcher son Evangile aux nations, il leur dit ces paroles : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (2)

Remarquez-en la portée. Le Sauveur ne dit pas à ses apôtres qu'il sera avec eux pendant quelques années et en quelques circonstances. Non, il affirme qu'il sera avec eux tous les jours et jusqu'à la fin du monde. Et non seulement il sera avec eux, mais encore avec leurs successeurs, le Pape et les évêques futurs. Sans cela on ne comprendrait pas ces mots : « Jusqu'à la consommation des siècles. » Jésus-Christ est donc constamment avec son Eglise.

Mais lorsque Jésus-Christ se trouve quelque part, la vérité se trouve nécessairement avec lui, parce que, en sa qualité de Dieu, il ne peut se tromper ni nous tromper. Si donc il est constamment avec son Eglise, celle-ci est constamment assistée et éclairée par lui. Elle est donc à l'abri de l'erreur. Elle est infallible.

II

La nécessité de l'infailibilité est évidente pour quiconque se donne la peine de réfléchir. Oui, il est nécessaire que l'Eglise soit préservée de toute erreur pour

(1) *Matth.* xvi, 18.

(2) *Matth.* xxviii, 20.

conduire sûrement au ciel les âmes qui lui sont confiées. Que deviendrions-nous s'il n'y avait pas au monde une société qui nous garantisse formellement notre avenir éternel, qui nous dise : « Si vous croyez mes enseignements, si vous observez mes lois, vous serez sûrement sauvés ? » Si cette société n'existait pas, il faudrait la créer. Sans cela nous serions continuellement troublés, inquiets, en proie aux plus cruelles anxiétés ; à tout instant nous nous dirions : « Suis-je dans la bonne voie ? Suis-je dans une fausse direction ? Est-ce que mes actes sont dignes de récompense ou de châtimement ? » Et il n'y aurait personne pour calmer ces inquiétudes si légitimes. Au contraire, dès que nous savons qu'il y a dans le monde une société qui affirme et prouve son infailibilité, nos inquiétudes disparaissent. La tranquillité revient dans notre cœur et nous nous disons : « Puisque cette société qu'on appelle l'Eglise ne peut pas se tromper quand elle nous montre le chemin du ciel, puisqu'elle a les promesses de la vie éternelle, nous n'avons qu'à écouter ses instructions et à observer ses commandements. Tant que nous croirons les vérités qu'elle enseigne, tant que nous obéirons à ses préceptes, nous sommes sûrs d'être dans la bonne voie. »

Il est donc nécessaire que la société fondée par Jésus-Christ pour sauver les âmes soit infailible. Cette infailibilité est exigée par l'homme, qui a besoin d'être assuré qu'il ne se trompe pas dans l'affaire de son salut. Elle est exigée aussi par la nature des enseignements du Sauveur. La doctrine qu'il est venu apporter sur la terre est immuable et perpétuelle. Elle doit être toujours la même, invariable. Telle elle était il y a mille ans, telle elle doit être dans deux mille ans. Ce qu'on croit aujourd'hui, il faut qu'on le croie demain. Or, qui préservera cette doctrine de toute erreur, de tout changement ? Un gardien infailible, une Eglise qui ne puisse jamais se tromper.

III

Mais où est ce gardien infaillible ? Où trouver dans le monde cette société qui doit, par des voies sûres, conduire l'homme jusqu'au ciel ? Ici, nous sommes en présence d'un fait étonnant, vraiment prodigieux. Il y a dans le monde beaucoup de sociétés religieuses. On compte par milliers les sectes qui prétendent travailler au salut de l'humanité. Et cependant, de toutes ces sociétés religieuses, il n'y en a qu'une qui ait osé se dire infaillible, c'est l'Eglise catholique romaine. Jamais les protestants n'ont osé revendiquer pour leurs Eglises ou leurs fondateurs cette marque divine. Ni Luther, ni Calvin, ni Henri VIII n'ont jamais osé dire à leurs adeptes : « Croyez-moi, suivez-moi, je suis le seul dépositaire de la vérité, vous ne vous égarerez certainement pas, car je ne puis pas me tromper. » C'est qu'il aurait été bien facile de leur prouver le contraire, de leur répondre en face : « Vous avez menti ! » Seule, l'Eglise romaine a cette prétention. Elle affirme et elle exerce son infaillibilité. Elle l'affirme par la voix de ses Papes, de ses Docteurs et de ses Conciles. Il serait fastidieux de citer ces affirmations répétées dans le cours des siècles. Il y aurait là de quoi faire des volumes. Nous rappellerons seulement que le Concile du Vatican en a fait un article de foi. Quiconque refuserait d'admettre la décision de ce Concile serait par le fait même hérétique. L'Eglise catholique ne se contente pas d'affirmer, elle exerce son infaillibilité ; en jugeant, condamnant, définissant, ordonnant tout ce qui concerne la foi ou les mœurs, en excommuniant quiconque refuse de se soumettre à ses décisions, en montrant que jamais elle n'a varié dans sa doctrine, que ses jugements en matière de dogme ou de morale ont toujours été irréformables, que, selon la parole de saint Augustin, dès

que Rome a eu parlé, la question a été finie, la cause tranchée, l'affaire terminée.

« L'Eglise romaine est infaillible, dit Mgr de Ségur, parce qu'elle est animée, dirigée et assistée par le Saint-Esprit..... Elle est infaillible, parce que Jésus-Christ lui communique incessamment sa propre infaillibilité. Elle est infaillible, parce que toute créature humaine doit croire à sa parole sous peine de damnation éternelle. Elle est infaillible, parce que Jésus-Christ, qui est la vérité même, est avec elle, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles. » (1)

IV

Mais quel est le « sujet » de l'infaillibilité ? En d'autres termes, où réside dans l'Eglise romaine l'infaillibilité ? Elle réside dans le Pape, son chef, et dans le corps des évêques uni au Pape. Le Concile du Vatican a déclaré que, d'après l'enseignement traditionnel des siècles, Notre-Seigneur a déposé dans son Vicaire le pouvoir suprême d'enseigner, et, par conséquent, le don surnaturel de l'infaillibilité. Il a déclaré, ce qui est tout à fait convenable, que le Docteur suprême des chrétiens ne peut conduire son troupeau hors de la voie de la vérité, et, que, en écoutant docilement sa voix, les brebis non moins que les agneaux, les évêques et les Conciles non moins que les prêtres et les fidèles, ne peuvent jamais s'égarer.

C'est de Jésus-Christ que dérive l'infaillibilité de son Vicaire, et c'est du Vicaire de Jésus-Christ que découle, dans l'épiscopat, dans le sacerdoce et dans tout le peuple chrétien, la grâce magnifique de l'infaillibilité active ou passive. Elle est passive pour les fidèles qui composent l'Eglise enseignée ; elle l'est même pour les prêtres qui, tout en enseignant leurs frères, sont instruits par leurs

(1) M^{SR} DE SÉGUR, *Le dogme de l'infaillibilité*, p. 18.

évêques, dont ils sont les coopérateurs. Elle est tout à la fois active et passive pour l'évêque, lequel, Pasteur vis-à-vis des prêtres et des fidèles, n'est que brebis vis-à-vis du Pape. A genoux aux pieds du Souverain Pontife, dont il est la fidèle brebis et le fils docile, l'évêque catholique reçoit du Vicaire de Jésus-Christ l'enseignement infaillible; là il est enseigné, il n'enseigne point. Assis à son tour dans sa chaire épiscopale, il voit à ses pieds les prêtres et les fidèles de son diocèse; il les enseigne, il les juge, non pas avec une autorité infaillible (ce n'est pas nécessaire), mais avec une autorité sacrée, éminemment respectable, qui n'a au-dessus d'elle que l'autorité suprême du Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi donc, l'infaillibilité de l'Eglise se résume dans le Pape comme la personnalité humaine dans la tête de l'homme, comme la sécurité du troupeau dans le pasteur.

Ce n'est pas à dire que le corps épiscopal, soit dispersé, soit réuni en Concile, ne participe pas au divin privilège de l'infaillibilité. Oui, certes, l'épiscopat catholique, c'est-à-dire le corps des évêques qui sont en communion avec le Pape, a reçu du Seigneur une promesse générale d'infaillibilité, et Jésus-Christ est avec eux, comme il est avec le Pape, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles. Mais, notons-le bien, il n'est avec eux que parce qu'ils sont avec le Pape, et en tant qu'ils ne font qu'un avec le Pape. Il ne leur communique sa divine infaillibilité que parce qu'ils sont unis avec son Vicaire.

On peut dire que l'infaillibilité de l'Eglise, c'est, pour le Pape, la grâce d'enseigner sûrement la vérité; pour les Evêques, la grâce de l'enseigner fidèlement sous la dépendance du Pape; pour le peuple chrétien, la grâce de l'accepter docilement du Pape, des Evêques et des prêtres, chargés de la lui transmettre. L'infaillibilité du Pape, c'est le fondement, la racine; l'infaillibilité de l'épiscopat, c'est la colonne, le tronc; l'infailli-

lité du peuple chrétien, c'est l'édifice, l'épanouissement ; l'infailibilité fondée, l'infailibilité participée, l'infailibilité reçue : quelle belle harmonie, quelle unité profonde ! Elle est tout entière au Pape, et, par le Pape, tout entière à l'épiscopat et à l'Eglise !

Ajoutons que le Pape n'est infailible que comme chef de l'Eglise, que lorsqu'il enseigne comme Docteur des chrétiens, lorsqu'il définit une doctrine concernant la foi ou les mœurs, c'est-à-dire ce qu'on doit croire ou faire pour être sauvé. Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur le sujet et l'objet de l'infailibilité, lorsque nous traiterons, dans la partie réservée au Pape, du Docteur suprême de l'Eglise. Néanmoins, dès maintenant, constatons que l'infailibilité de l'Eglise comporte pour tous les fidèles l'obligation de croire à son enseignement et de s'y soumettre. Quiconque refuse de croire à l'enseignement de l'Eglise encourt la note d'hérésie. Quiconque refuse de se soumettre à son autorité devient schismatique par le fait même.

V

« Les discussions passionnées, dit M^{sr} de Ségur (1), jointes à l'ignorance des choses de la foi, ont fait naître dans une foule de têtes les idées les plus fausses, touchant l'infailibilité de l'Eglise et du Pape en particulier. Il nous faut donc écarter quelques-uns de ces préjugés. »

Les uns confondent l'infailibilité avec l'impeccabilité. Cela n'a aucun rapport : être impeccable, c'est ne pouvoir pécher ; être infailible, c'est ne pouvoir se tromper en enseignant. Dans l'Eglise, quand on parle d'infailibilité, on entend toujours parler de l'enseignement donné par le Pape et les évêques. On est impeccable pour soi ; on est infailible pour les autres. Jamais personne n'a prétendu que le Pape fût impeccable. Il se

(1) M^{sr} DE SÉGUR, *Le dogme de l'infailibilité*. Prologue.

confesse tout comme nous, parce qu'il peut, hélas ! pécher tout comme nous. Si l'on demande pourquoi Notre-Seigneur n'a pas rendu son Vicaire impeccable, nous répondrons qu'il l'aurait fait si cela eût été nécessaire à son Eglise. Comme cela n'était pas nécessaire le moins du monde, il a laissé le Pape, comme les évêques et les prêtres, dans la condition ordinaire de la nature humaine. Mais il l'a fait infaillible parce que l'Eglise avait besoin d'un chef infaillible.

D'autres s'imaginent que le Pape est infaillible en tout ce qu'il pense, en tout ce qu'il dit. Un journal soi-disant sérieux avançait, pendant le Concile du Vatican, que le défaut d'acoustique signalé dans la salle des réunions générales était une preuve évidente que le Pape n'était pas infaillible. « C'est le Pape lui-même, disait-il, qui a réglé toutes les dispositions de la salle ; il croyait qu'on entendrait parfaitement ; or, le contraire est certain ; donc le Pape s'est trompé, donc le Pape n'est pas infaillible ! »

Pie IX, à qui on lut cet article, ne put s'empêcher de rire. « Pauvres gens, dit-il, ils ne savent rien : ils vont s'imaginer tout à l'heure que je suis infaillible quand je dis que mon tabac est bon ! »

Lorsque nous disons que le Pape ne peut se tromper, nous ne parlons que de son enseignement officiel et public ; et encore dans certaines conditions prévues et déterminées. Jamais l'Eglise n'a prétendu que le Pape fût infaillible comme personne privée, mais uniquement lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire du haut de la chaire de saint Pierre, comme Vicaire de Jésus-Christ et Chef de l'Eglise.

D'autres enfin, envisageant la question à un point de vue tout humain, se demandent comment un homme peut être infaillible. « Tout homme peut se tromper, disent-ils ; donc le Pape peut se tromper. » Oui, tout homme peut se tromper quand il est laissé à sa propre

faiblesse ; il peut se tromper comme il peut pécher ; mais qui empêche Dieu d'assister si bien un homme qu'il le préserve de toute erreur ? Or, c'est ce qui a lieu pour le Pape. Il est assisté divinement par l'Esprit-Saint. Ajoutons que cette assistance surnaturelle ne tombe jamais que sur une terre merveilleusement préparée à la recevoir ; car toutes les fois que les Souverains Pontifes ont eu à *définir*, c'est-à-dire à décider souverainement un point de doctrine, ils se sont toujours entourés de précautions infinies : prières, études approfondies, conseils et consultations de tout genre, avis préalables de savants théologiens, de cardinaux, d'évêques ; rien n'est épargné. De sorte que, même au point de vue purement humain, il y aurait déjà là de tels éléments de vérité, un tel faisceau de lumière et de science, qu'il serait bien difficile de se tromper. L'assistance divine venant s'y ajouter, ne s'ensuit-il pas que l'infailibilité doctrinale du Souverain Pontife semble chose toute naturelle, chose toute simple et convenable dans l'Eglise catholique ?

Il y a encore d'autres erreurs touchant le dogme de l'infailibilité ; on y oppose encore d'autres objections. Nous y répondrons dans le chapitre spécial au Pape considéré comme Docteur des chrétiens. Pour le moment, contentons-nous de dire, avec Mgr de Ségur, que « ce n'est pas pour lui, mais pour nous que le Pape est infailible. La suprême et infailible autorité ne lui est pas donnée pour lui, mais pour l'Eglise, pour chacun de nous. En effet, c'est grâce à son autorité souveraine en matière de religion que la foi se maintient pure dans l'Eglise, que les erreurs sont condamnées, que les sacrements nous sont administrés, que le culte divin se célèbre comme il convient ; en un mot, que les voies du salut demeurent toujours ouvertes et accessibles. Le Pape est Pape pour nous ; et son autorité, son infailibilité sont le vrai trésor des évêques, des prêtres

et des chrétiens. Voilà pourquoi, tout en étant le chef et le supérieur de tous, le Pape est véritablement le serviteur de tous, « le serviteur des serviteurs de Dieu. » (1)

(1) M^{SR} DE SÉGUR, *Le Pape est infallible*, p. 12.

CHAPITRE VI

CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

L'Eglise est la société des fidèles chrétiens unis par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements, et par la soumission aux mêmes pasteurs légitimes, sous la dépendance suprême du Pape. Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné à son Eglise six marques auxquelles on peut la reconnaître et la distinguer facilement des autres sociétés. Elle est visible, une, sainte, catholique, apostolique et infaillible. Nous avons vu que ces marques ou caractères ne convenaient qu'à une seule Eglise, l'Eglise romaine. Puisque cette Eglise est la véritable, puisque nous avons l'honneur d'en faire partie, il importe de la bien connaître. Il nous faut donc étudier son organisation, vérifier ses pouvoirs et apprécier ses bienfaits. Nous verrons, dans ce chapitre, comment est constituée cette grande société qu'on appelle l'Eglise catholique romaine. Son organisation est à la fois pleine de grandeur et de simplicité. Point de complication dans ses rouages administratifs ; point de confusion dans la distribution de ses pouvoirs, mais l'unité la plus admirable au sein d'une prodigieuse variété.

On remarque dans l'Eglise deux éléments essentiels, ou, si l'on veut, deux parties constitutives : les chefs et les sujets, les pasteurs et les fidèles ; en d'autres termes, l'Eglise enseignante et dirigeante, et l'Eglise enseignée et dirigée. Etudions en détail chacune de ces parties.

I

Et d'abord, l'Eglise enseignante. Elle comprend le Pape, les évêques et, en un certain sens, les prêtres. Le Pape réunit en sa personne tous les pouvoirs de l'Eglise enseignante. Il est infallible comme Docteur des chrétiens; il ordonne ou défend tout ce qui concerne la discipline générale; il juge sans appel tout ce qui se rapporte à la foi ou aux mœurs. Point d'autorité comparable à celle-là. Elle ne dépend d'aucune autre. Elle est au-dessus de toutes les autres. Dès que le successeur de Pierre parle, le monde catholique prête l'oreille; il écoute et se soumet humblement à ses enseignements et à ses ordres.

Au-dessous du Pape se trouve l'évêque dont les pouvoirs, quoique inférieurs, sont considérables. Dans son diocèse, il enseigne, il juge, il gouverne et il porte des lois. Mais il n'est pas infallible, et on peut toujours en appeler de ses jugements à ceux du Souverain Pontife.

Quant aux prêtres, que Dieu a donnés aux évêques pour les aider dans la charge pastorale, ils n'enseignent pas de leur propre autorité; ils ne font que transmettre aux fidèles l'enseignement qu'ils ont reçu eux-mêmes de leur chef. Ils sont à la tête de l'Eglise enseignée comme les fils aînés de la grande famille catholique.

Le prêtre, dans son ordination, reçoit le pouvoir de bénir, de baptiser, d'absoudre et de consacrer; il ne reçoit pas celui d'« ordonner », de faire d'autres prêtres. Par là, il est forcé de s'incliner devant l'évêque, qui, ayant reçu ce pouvoir, est son supérieur de droit divin. A son tour, l'évêque reçoit dans son sacre des pouvoirs magnifiques : le pouvoir de confirmer et celui d'« ordonner » ou de faire des prêtres. Mais il y a un pouvoir qu'il ne reçoit pas : celui d'enseigner infalliblement. Tous les évêques réunis, s'ils étaient séparés du Pape, ne l'auraient pas plus qu'un seul évêque; et par là, ils

sont forcés de s'incliner devant le Pape qui, seul, a l'autorité universelle et infaillible.

Cette distinction de la Papauté, de l'épiscopat et du sacerdoce est de droit divin : c'est-à-dire que c'est Dieu lui-même qui a donné au Pape, aux évêques et aux prêtres leurs attributions et leurs pouvoirs. Rien ne saurait changer cet ordre établi. Tant que l'Eglise existera — et nous savons par l'Evangile qu'elle doit exister jusqu'à la fin du monde — il y aura un Pape, des évêques et des prêtres. Le plus humble, le dernier des prêtres, dès qu'il a reçu l'imposition des mains, est prêtre pour l'éternité. Ni le Pape, ni les évêques, même réunis en Concile œcuménique, ne pourraient lui enlever son sacerdoce. Si ce prêtre manquait à son devoir, était indigne de son caractère sacré, on pourrait ne plus lui assigner de territoire ni de sujets, et rendre ainsi l'exercice de certains pouvoirs impossible ; mais il conservera toujours le plus grand de tous : celui de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ. Il en est de même, proportion gardée, de l'évêque. On peut lui retirer son siège, mais jamais on ne lui enlèvera son caractère épiscopal. Il est évêque pour l'éternité!.....

Si on regarde ce qui se passe dans les autres sociétés, on ne trouve rien de semblable à cette hiérarchie de l'Eglise catholique. Voyez les fonctions et les dignités dans la société civile ; elles sont tout extérieures. Le pouvoir qui les donne ne peut pas les imprimer dans l'âme. Aussi qu'arrive-t-il ? Tandis que le moindre souffle des révolutions emporte les préfets, les ministres, et parfois les chefs d'Etat eux-mêmes, les plus violents orages ne peuvent rien contre le caractère sacré imprimé au front du prêtre et de l'évêque. Chassé, emprisonné, le prêtre est toujours prêtre, l'évêque est toujours évêque, le Pape est toujours Pape. On leur obéit quand ils sont en prison aussi bien que lorsqu'ils occupent le trône pontifical. Pie VII, prisonnier de Napoléon Ier,

était aussi grand, aussi Pape que saint Grégoire le Grand ou qu'Innocent III, imposant leur volonté à l'Europe pendant le moyen âge. C'est ainsi que la sainte hiérarchie demeure inébranlable !

Mais ce n'est pas seulement l'immutabilité qui caractérise cette hiérarchie des pouvoirs ; c'est encore le respect, la vénération et l'amour. Le prêtre aime et vénère l'évêque, au front duquel il voit resplendir la plénitude du sacerdoce. L'évêque aime et vénère le Pape, sur la tête duquel brillent l'infailibilité et l'autorité suprême. Enfin, le Pape aime et vénère l'évêque, son égal dans le pouvoir de l'Ordre. Tous deux vénèrent le prêtre qui n'est l'inférieur ni de l'un ni de l'autre dans ce qu'il y a de plus sublime en eux : le pouvoir de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ. Tous deux s'agenouillent aux pieds de ce même prêtre pour confesser leurs fautes et en recevoir le pardon. Ainsi, le respect, l'amour, la vénération, l'obéissance, comme autrefois les anges dans la vision de Jacob, montent et descendent le long de cette divine échelle de la hiérarchie catholique (1).

Du reste, pour que le mouvement et la vie s'ajoutent, dans la constitution de l'Eglise, à sa solide immutabilité, à côté de l'*ordination*, il y a la *mission* et la *jurisdiction*. L'*ordination* donne les pouvoirs. La *mission* permet d'exercer les pouvoirs. L'*ordination* ne sert de rien sans la *mission*. Ce n'est pas assez d'être prêtre, il faut être envoyé et approuvé par celui qui en a le droit. Jésus-Christ dit à Pierre et aux apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Le Pape dit aux évêques : « Comme Jésus-Christ m'a envoyé, je vous envoie. » L'évêque dit aux prêtres : « Comme le Pape m'a envoyé, je vous envoie. » Et l'évêque et le prêtre

(1) Voir M^{sr} BOUGAUD, *Le christianisme et les temps présents*, t. IV, p. 48.

se rendent, l'un au diocèse, l'autre à la paroisse qui leur sont assignés. Mais le droit d'envoyer suppose un autre droit : celui de surveiller, de juger, de transférer et, au besoin, de rappeler. C'est ce qui donne à l'administration ecclésiastique sa vie, son mouvement et sa souplesse. C'est aussi ce qui fait sa force et sa gloire.

On se demande quelquefois la raison du respect dont on entoure un pauvre prêtre. On se demande pourquoi les vrais chrétiens écoutent sa parole et s'y soumettent. La raison en est bien simple. Ce prêtre a été envoyé par celui qui en a le droit. On sait que, s'il venait à se tromper dans son enseignement, il serait repris par son évêque, comme l'évêque le serait, en pareil cas, par le Pape. On sait qu'il ne parle pas en son nom, mais au nom de l'Eglise et de Jésus-Christ. Voilà pourquoi on le vénère et on l'écoute. On voit en lui le représentant de l'Eglise et de Jésus-Christ.

Si, maintenant, vous demandez comment fonctionne cet ordre admirable qu'on remarque dans l'Eglise, nous vous répondrons : « Comme dans une armée. » L'Eglise de la terre est, en effet, l'armée du Christ. Voilà pourquoi on l'appelle l'Eglise militante. Tous, nous sommes les soldats de Dieu. Tous, nous combattons le démon et le péché, et nous marchons à la conquête du paradis ! Or, de quoi se compose une armée ? De trois éléments principaux. Il y a d'abord, à la tête, un général en chef auquel tous, sans exception, soldats, officiers et généraux, doivent obéir. Puis l'armée se divise en plusieurs corps, commandés chacun par un chef spécial ; et ces corps se subdivisent à leur tour en régiments, en compagnies, etc., avec des officiers subordonnés les uns aux autres dans l'unité du commandement et de l'obéissance. Enfin, pour la direction supérieure de l'armée, le général en chef s'entoure d'un état-major d'officiers et d'aides de camp qui transmettent ses ordres aux différents chefs de corps.

L'Eglise, remarquons-le, est organisée exactement de même. Le Pape, Vicaire de Jésus-Christ et son suprême représentant, commande à tous par l'autorité même de celui de qui il tient la place; tous doivent lui obéir, et Dieu l'assiste dans son commandement. Il est ainsi comme le général en chef de l'Eglise militante. Au-dessous du Pape et autour de lui sont les évêques, qui gouvernent en union avec lui les différents diocèses du monde; et, pour renforcer le gouvernement des diocèses et faciliter les rapports des évêques avec le Souverain Pontife, les diocèses sont groupés en provinces, auxquelles président les archevêques. Chaque évêque divise à son tour son diocèse en un certain nombre de paroisses à la conduite desquelles sont préposés des prêtres, appelés curés, et quelquefois, avec le curé, d'autres prêtres appelés vicaires. Enfin, viennent les simples fidèles.

Nous pouvons juger, par ce court exposé, de l'unité, de la force et de l'extrême simplicité du gouvernement de l'Eglise. Tout le monde, dans l'Eglise, obéit au Pape, comme, dans l'armée, tout le monde obéit au général en chef. Il n'y a qu'un commandement qui, de Jésus-Christ, passe au Pape, du Pape aux archevêques et évêques, de ceux-ci aux curés et aux autres prêtres, et s'étend jusqu'au plus humble des fidèles.

Et de même que l'état-major participe au gouvernement suprême de l'armée, représentant, vis-à-vis de tous, le général en chef; de même, dans l'Eglise, les cardinaux et autres ecclésiastiques désignés par le Pape administrent et gouvernent en son nom l'Eglise catholique tout entière. C'est ce qu'on appelle les *Congrégations romaines* (1). Elles sont au Pape, pour le gouvernement spirituel, ce que sont ailleurs les différents ministères pour le chef de l'Etat. Leur autorité, c'est

(1) Voir M^{SR} DE SÉGUR, *Le Souverain Pontife*, p. 230.

l'autorité même du Pape qui, par elles, juge, gouverne et décide toutes les affaires de l'Eglise catholique. Les cardinaux, les prélats et les Congrégations romaines forment donc comme l'état-major spirituel du Souverain Pontife.

Enfin, dans l'armée, on reconnaît les officiers à certains signes extérieurs, galons ou autres. De même, dans la hiérarchie catholique, les chefs se reconnaissent à la couleur de leur habit spécial. Pour le Souverain Pontife, la soutane est de couleur blanche; pour les cardinaux, de couleur rouge; pour les évêques et certains prélats, de couleur violette; pour les simples de prêtres, couleur noire.

II

Voilà la constitution de l'Eglise enseignante telle qu'elle a été établie par Jésus-Christ. Nous connaissons ceux qui composent sa divine hiérarchie et l'étendue de leurs pouvoirs. A côté, et au-dessous de l'Eglise enseignante, mais étroitement unie à elle, ne formant avec elle qu'un seul corps, est l'Eglise enseignée. Qui sont ceux qui font partie de cette Eglise?

Tous les vrais chrétiens, c'est-à-dire tous ceux qui, étant baptisés, croient et professent la doctrine chrétienne. Trois conditions sont donc requises pour appartenir à l'Eglise enseignée : 1^o être baptisé; 2^o croire les vérités de la religion; 3^o professer sa doctrine. Le baptême est la porte par laquelle on entre dans l'Eglise. Sans lui, on n'a pas de part au ciel : « Celui qui n'est pas régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, a dit Jésus-Christ lui-même, n'entrera jamais dans le royaume des cieux. » (1) Mais le baptême ne suffit pas. Il faut encore avoir la foi aux vérités que l'Eglise enseigne. Et cette foi n'est pas une foi quelconque. Elle doit être ferme,

(1) *Joan.* III, 5.

entière et agissante, c'est-à-dire qu'il faut croire sans hésitation, sans trouble, toutes les vérités de la religion catholique. Enfin, à la foi, il faut joindre la pratique de la doctrine chrétienne.

Cette pratique suppose trois choses : qu'on observe les lois divines et ecclésiastiques, qu'on reçoit les sacrements, et qu'on obéit aux pasteurs légitimes. Pour arriver à la vie éternelle, il ne suffit pas, en effet, de croire les vérités du salut. Le catéchisme nous dit qu'il faut encore en faire les œuvres. Or, sous le nom d'œuvres, on comprend l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise, la réception des sacrements et l'obéissance au chef de l'Eglise.

Il ne faut pas dire : « Je suis baptisé, j'appartiens à l'Eglise romaine, je serai donc sauvé. » Non ! Tenir un pareil langage serait oublier les conditions nécessaires pour être un bon chrétien. Les hérétiques aussi sont baptisés, et cependant ils n'appartiennent pas au corps de l'Eglise. Pourquoi ? Parce qu'ils refusent de croire les vérités qu'elle enseigne. Les schismatiques aussi sont baptisés, et cependant ils n'auront pas de place dans le royaume des cieux. Pourquoi ? Parce qu'ils refusent de se soumettre aux pasteurs légitimes. Ils ne veulent pas reconnaître le Pape et les évêques comme successeurs de saint Pierre et des autres apôtres.

Examinons-nous sérieusement sur cette question, et demandons-nous si réellement nous avons la foi requise pour être membres de l'Eglise enseignée, si nous croyons fermement tous ses mystères, si nous professons sa doctrine, si nous observons ses lois. Ne nous est-il jamais arrivé d'avoir des doutes sur tel ou tel point de la religion ? N'avons-nous pas prêté une oreille trop docile à ceux qui critiquaient ses enseignements et ses maximes ? Aujourd'hui il y a dans le monde des hommes qui ne se proposent qu'un but, faire perdre la foi aux âmes, les détourner des pra-

tiques religieuses, surtout de l'assistance aux offices et de la réception des sacrements. Ils font les esprits forts. Ils se moquent de ceux qui remplissent leurs devoirs de chrétiens. Ils semblent vraiment possédés d'une haine diabolique pour tout ce qui regarde la religion. Ils ne craignent pas de déverser jusque sur ses ministres leur bave impure, leurs hideuses calomnies. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces misérables ne se contentent pas de s'attaquer aux hommes faits. Ils s'en prennent surtout à la jeunesse, qu'ils veulent corrompre à tout prix. Que les jeunes gens et les jeunes filles se défient de ces semeurs de mensonges et de calomnies, de ces pécheurs scandaleux. Qu'ils conservent soigneusement dans leur cœur la foi de leur baptême et de leur Première Communion !

Malheur à eux s'ils venaient à perdre ce trésor si précieux ! Toute leur vie s'en ressentirait. Au lieu d'une existence honnête, laborieuse et tranquille, ils ne couleraient sur la terre que des jours de tristesse, d'ennui et de découragement. Quand approcherait leur dernière heure, le désespoir et le regret saisiraient leur cœur, et ce ne serait qu'avec la plus grande inquiétude, peut-être avec la plus horrible épouvante, qu'ils paraîtraient devant le Juge suprême des vivants et des morts.

Au contraire, s'ils ont une foi vive, entière et efficace, s'ils observent les lois divines et ecclésiastiques, ils trouveront dans la religion tous les secours dont ils auront besoin durant leur pèlerinage sur la terre. Ses consolations ne leur feront jamais défaut dans leurs moments d'ennui, ses encouragements dans leurs moments de faiblesse. Aidés de ses prières et de ses sacrements, ils triompheront des périls semés sur leur route. Au lieu de trembler à l'approche de leur dernier jour, ils verront venir la mort avec calme et résignation. Ils s'estimeront heureux alors d'avoir aimé Jésus-Christ, d'avoir observé ses lois, d'avoir reçu ses sacrements, en un

mot, d'avoir appartenu à son Eglise. A ce moment suprême, ils apprécieront le monde, ses plaisirs et ses richesses à leur juste valeur. Ils comprendront que tout n'est que vanité, ombre qui passe, fumée que le vent emporte, excepté connaître, servir et aimer Dieu.

CHAPITRE VII

L'ÉTAT RELIGIEUX

Nous nous sommes proposé, en publiant cet ouvrage, de vulgariser, c'est-à-dire de mettre à la portée du peuple, toutes les questions vitales qui se rapportent à l'Eglise. Notre but ne serait pas atteint, ou plutôt, il y aurait dans notre travail une lacune bien regrettable si nous passions complètement sous silence la vie religieuse, si nous ne disions quelques mots sur sa nature et son origine, sur la place qu'elle occupe dans l'Eglise, sur son utilité, et sur la multitude d'Ordres divers.

I

« L'état religieux, dit Dom Gréa (1), est une profession extérieure de la perfection chrétienne. Substantiellement il n'est pas d'une autre nature que le christianisme, mais il en est la perfection. Il ne dépasse pas les engagements du baptême, mais il en est l'accomplissement total et parfait. L'état religieux est donc proprement un état de perfection et de sainteté chrétienne. »

Toute la morale de l'Evangile, on le sait, repose sur ce principe qu'il existe dans l'homme trois concupiscences ou passions, d'où viennent tous ses vices, et qui, par conséquent, s'opposent à sa sanctification : l'orgueil, le désir immodéré des biens terrestres et l'amour déréglé

(1) *De l'Eglise et de sa divine constitution*, p. 422.

des plaisirs sensibles. Jésus-Christ opposa à ces trois passions trois vertus diamétralement contraires : l'humilité, la pauvreté et la chasteté. Ces vertus peuvent être pratiquées avec plus ou moins de perfection. A leur degré commun et ordinaire, elles sont de précepte ; à leur degré extraordinaire, elles sont conseillées. Au degré extraordinaire, l'humilité, c'est l'obéissance parfaite ; la pauvreté, c'est le renoncement complet aux biens de la terre, en vue de Dieu ; la chasteté, c'est la continence absolue.

Or, la pratique complète de l'Evangile étant le but de la vie chrétienne, on a dû nécessairement voir éclater au suprême degré l'humilité, la pauvreté et la chasteté dans l'Eglise catholique dès les premiers jours de son existence. En effet, les apôtres ont été les premiers religieux ; les premiers, ils ont donné l'exemple de ces vertus, en les pratiquant à un degré héroïque. Le collège apostolique a été le premier Ordre religieux ; la vie apostolique, la première vie religieuse ; ou plutôt, tout à fait dans le principe, la vie chrétienne s'est confondue avec la vie religieuse.

Des laïques, hommes et femmes, ont voulu imiter cette vie religieuse qu'ils voyaient si bien pratiquée par les apôtres. Ils l'ont reproduite même au milieu du monde. On les appelait des *ascètes*. Plus tard, lorsque les persécutions contre l'Eglise devinrent très violentes, un grand nombre de ces chrétiens, craignant de ne pouvoir affronter impunément cette terrible épreuve, se réfugièrent au milieu des déserts et dans les grottes creusées aux flancs des montagnes. De ce nombre était saint Paul, premier ermite. Leur vie se passait dans la solitude, la prière, le jeûne et le travail manuel. Saint Antoine, et, après lui, saint Pacôme et saint Hilarion, réunirent un certain nombre de ces solitaires en communautés. Mais beaucoup continuèrent à vivre isolés : de là leurs noms d'*ermites* ou d'*anacho-*

êtres, tandis qu'on appelait plutôt *cénobites*, *moines* ou *religieux* ceux qui vivaient en communauté.

Bientôt, le nombre des monastères devint très considérable, surtout en Egypte, où on compta plus de 100 000 religieux des deux sexes, dispersés dans les déserts de la Thébaïde, de Nitrie et de Scété. Dans la suite, ces monastères d'Orient se rangèrent sous la règle de saint Basile, qui en fonda lui-même un grand nombre.

En Occident, la vie religieuse fut plus lente à s'établir. Elle ne commença guère qu'au iv^e siècle. A cette époque, saint Athanase ayant fait connaître dans nos régions la vie de saint Antoine qu'il avait écrite, beaucoup d'Occidentaux eurent l'idée d'imiter les moines d'Orient. Eux aussi se retirèrent dans des grottes, ou se réunirent en communautés, à Lérins, à Agaune, à Condat, et, plus tard, à Luxeuil, à Cluny, à Cîteaux, à la Chartreuse, etc., etc. Ce fut saint Benoît qui donna leur règle à la plupart de ces monastères. Aussi est-il justement considéré comme le père ou le patriarche des moines d'Occident. Cependant, avant ce Saint, on avait vu saint Augustin fonder une communauté et établir une règle suivie encore aujourd'hui par beaucoup de religieux.

Toutefois, ce serait une grande erreur de croire que la vie religieuse n'existât que dans les déserts. Peu à peu, des couvents s'établirent au sein des villes. Chaque église particulière avait même, au commencement, ses religieux, qui la desservaient sous le nom de clercs. « Dès l'origine de la religion chrétienne, dit Dom Gréa (1), chaque église gardait en son sein, et comme la partie la plus substantielle de la communauté de Jésus-Christ, des personnes consacrées à Dieu, sous l'un ou l'autre titre d'ascètes ou de clercs, ce que déclarait un ancien Concile par ces mots : *οι ιερατικοι, οι κληρικοι, οι ασκηται*. Cette expression antique con-

(1) *De l'Eglise et de sa divine constitution*, p. 430.

tient en germe la célèbre distinction qui devait bientôt se faire dans l'état religieux pleinement développé entre l'Ordre canonique et l'Ordre monastique. La religion des ascètes devint l'Ordre monastique, et la religion des clercs devint l'Ordre canonique. »

Les clercs qui formaient le presbytère de l'évêque durent vivre en commun et suivre le « canon », c'est-à-dire la règle; de là leur nom de chanoines (*canonici*), qui signifie « inscrits au canon » ou « suivant le canon ». C'étaient donc de véritables religieux.

D'après ce court résumé de la nature et des origines de l'état religieux, il ne sera pas difficile de comprendre quelle place importante cet état occupe dans l'Eglise, et combien il est légitime.

II

« L'état religieux, dit Dom Gréa (1), n'est pas dans l'Eglise un simple accessoire et comme une parure de luxe dont l'épouse de Jésus-Christ peut se passer. Mais cet état est l'Eglise elle-même dans sa partie la plus excellente; c'est l'Eglise commençant en ses éléments les plus nobles ce qui s'accomplira un jour pleinement pour toute la multitude de ses enfants dans la gloire du ciel, où ils n'auront plus « qu'un cœur et qu'une âme » en la seule volonté divine, où toute la possession des biens périssables aura passé avec la figure de ce monde, où tous n'auront qu'un seul trésor dans les richesses inépuisables de la Divinité.

» Ainsi loin de n'être qu'un accident superflu, l'état religieux est, au contraire, ce qu'il y a de *plus substantiel et de plus achevé dans la substance de l'Eglise.*

» L'attaquer dans la doctrine ou par la violence, ce n'est donc pas se prendre à quelques rameaux inutiles à la vie de l'arbre planté par Jésus-Christ; ce n'est

(1) *De l'Eglise et de sa divine constitution*, p. 428.

pas, comme quelques-uns l'ont osé dire, fortifier le tronc et les branches principales en y renvoyant une sève qui s'égare, mais c'est attaquer l'Eglise elle-même et l'attaquer au cœur; c'est vouloir lui interdire les voies publiques et ordinaires de la sainteté qui est la plus excellente de ses notes essentielles.

» Ainsi conçu, l'état religieux est tellement de l'essence de l'Eglise qu'il a naturellement commencé avec elle, ou plutôt qu'elle a commencé par lui (1). C'est l'enseignement commun des Docteurs et des Papes. Les apôtres furent les premiers religieux (2); les premiers fidèles, à leur école, s'élevaient à l'envi à ce saint et parfait état de pauvreté et de renoncement, selon la mesure de grâce faite à chacun.

» L'Eglise naissante de Jérusalem offrit quelque temps au monde l'exemple du détachement parfait des richesses terrestres, sans toutefois le rendre obligatoire pour chacun de ses membres. » Dès ces temps primitifs, l'état religieux, cette parfaite conformité à la personne même de Jésus-Christ dans sa vie mortelle, reproduite par les apôtres comme par autant de fidèles et vives images du divin Modèle, se répandit dans le monde entier avec les églises qui naissaient de toutes parts. »

Comme on le voit par cet exposé, les Ordres religieux sont nés de la volonté et des paroles mêmes de Jésus-Christ. Ils sont voulus par lui. Ils sont le patrimoine inaliénable de ses fidèles et le trésor inviolable de l'Eglise.

« Un des droits les plus sacrés des fidèles, dit Dom Benoît (3), est celui d'embrasser et de pratiquer la perfection évangélique; un des droits les plus sacrés de l'Eglise est celui d'établir des Sociétés religieuses qui,

(1) (*Ordinem monachorum aut religiosorum*) qui primus fuit in Ecclesia, imo a quo cœpit Ecclesia. (S. BERN. Apol. ad Guil., x, 24.)

(2) *Cujus apostoli institutores.* (S. BERN. Ibid.)

(3) *Les erreurs modernes*, t. I^{er}, p. 211.

dans l'ordre spirituel, ne relèvent que de son autorité.

» Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, a promis les plus riches récompenses à tous ceux qui, pour son amour, renonceraient à leur famille et à leurs biens, et se mettraient à sa suite afin de pratiquer avec lui la perfection de la charité dans la perfection du sacrifice.

» Un grand nombre de clercs, des multitudes de laïques répondent à cet appel. Les uns et les autres ont reçu de Jésus-Christ, avec l'invitation même à le suivre dans la voie du renoncement parfait, le droit de répondre librement à cet appel. En conséquence, nulle autorité humaine n'a le droit d'empêcher ou d'entraver la profession religieuse.

» L'Eglise a droit à tout ce qui lui est nécessaire pour atteindre ses fins; car « tout est pour les élus; » « tout est à l'Eglise, comme l'Eglise est au Christ et le Christ à Dieu. » (1)

» Or, l'Eglise a besoin de familles religieuses qui réjouissent le cœur de son Epoux par la pratique des conseils évangéliques, et qui l'embaument elle-même par le parfum d'une vertu céleste. Elle a besoin de chœurs de suppliants qui se tiennent jour et nuit en la présence de Dieu pour opposer à la voix des péchés des hommes, qui monte de la terre et provoque sa justice, celle de la prière qui l'apaise. Elle a besoin de contemplatifs qui passent leur vie dans la méditation de la parole révélée et dans l'exercice de la louange divine, de martyrs volontaires qui accomplissent en leur chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, d'apôtres à l'esprit lumineux et au cœur enflammé qui apprennent aux hommes à avoir pitié de leur âme en travaillant à plaire au Seigneur. »

L'Eglise a besoin de héros qui tiennent l'étendard de la pauvreté volontaire, de la mortification et de l'obéissance,

(1) *Cor.* III, 22-23.

perpétuellement levé en face du monde et de sa triple concupiscence. Elle a besoin de milicés qui fassent une guerre incessante à l'infidélité, au schisme, à l'hérésie, à toutes les passions et à tous les vices. Elle a besoin d'hommes d'abnégation et de dévouement qui se consacrent au soulagement des malheureux et à l'instruction de la jeunesse. Nous concluons : donc l'Eglise a le droit d'établir des Ordres religieux, rien de plus légitime que leur institution. Cette vérité ressortira davantage si nous considérons l'utilité de ces Ordres, les services immenses qu'ils ont rendus à la société.

III

Résumons en quelques pages ces services d'après un historien contemporain (1). Le religieux *prie et expie* pour ses frères, il *les édifie*, il *soulage toutes leurs misères physiques, intellectuelles et morales*.

Le moine contemple et prie. Or, « la vie contemplative, dit Platon, est la plus divine de toutes. » Selon l'oracle du Saint-Esprit, « celui qui prie beaucoup pour le peuple est le véritable ami de ses frères. » En s'occupant si souvent et si longtemps de Dieu, le moine veut compenser l'indifférence de ceux qui ne s'en occupent jamais. « Il faut bien ceux qui prient pour ceux qui ne prient jamais, » dit Victor Hugo lui-même. Ce sont de pures victimes, servant de contrepoids aux iniquités du monde. Qu'on lise l'histoire et les constitutions des Ordres religieux, et l'on verra qu'un de leurs buts est de prier pour le monde et d'expier ses crimes. Or, aux yeux de la foi et de la saine raison, rien de si utile qu'une semblable destination. Les expiateurs sont des sauveurs. Qu'on se souvienne de Sodome et des autres villes que la présence de dix justes eût sauvées.

« Va, prophète, dit le Seigneur à Jérémie ; parcours

(1) RIVAUX, *Cours d'histoire ecclés.*, t. 1^{er}, p. 274.

toutes les rues de Jérusalem, regarde, considère et cherche dans toutes ses places, si tu trouves un homme juste, et je pardonnerai à la ville. » « Que faut-il de plus, s'écrie à ce propos saint Jérôme, pour nous montrer quel cas on doit faire des amis de Dieu, et combien ils servent à la société, quand même ils ne se mêlent d'autre chose que vivre en gens de bien? Les saints portent le monde, et, par la force de leurs prières, ils arrêtent sa ruine imminente. » Aussi Constantin réclamait-il souvent les prières de saint Antoine; et le grand Théodose, en partant pour la guerre, se recommandait, lui et ses soldats, à celles d'un pauvre solitaire. Donc, en quittant le monde, le moine ne l'abandonne point; il ne s'en sépare que pour lui être plus utile. Il sort, il est vrai, des rangs de la société, mais il va s'immoler pour sa conservation. Il y a là quelque chose de supérieur aux plus beaux dévouements que rapporte l'histoire. C'est une imitation de Jésus-Christ qui souffre la mort « parce qu'il faut qu'un homme périsse pour le peuple! » Aussi le grand Origène, parlant des premiers solitaires, dit qu'« ils étaient chargés de combattre pour les faibles, par la prière, le jeûne, la piété, la chasteté, et par toutes les vertus, de sorte que le monde profite de leurs sacrifices héroïques. Les prières des justes sont plus utiles que les armées. Les guerres et les révolutions arrivent lorsque ce qui sème la guerre n'est point empêché par la sainteté. » (1)

Le savant Leibnitz, quoique protestant, apprécie de la même manière les services des religieux de tous les temps. « Comme chacun peut, selon sa condition et son caractère, procurer la gloire de Dieu et rendre service aux autres, soit par l'autorité, soit par l'exemple, il est évident qu'outre ceux qui sont engagés dans les affaires et dans la vie commune, l'utilité publique exige

(1) Homélie 24, *Contre Celse*, liv. VIII.

qu'il y ait dans l'Eglise des hommes adonnés à la vie ascétique et contemplative, lesquels, affranchis des soins de la terre et foulant aux pieds les plaisirs, se livrent tout entiers à la contemplation de la Divinité et à l'admiration de ses œuvres; ou même qui, dégagés de toute affaire personnelle, se dévouent uniquement à subvenir aux besoins d'autrui, soit en instruisant les ignorants ou ceux qui sont dans l'erreur, soit en secourant les pauvres et les affligés. Et ce n'est pas là une des moindres prérogatives de cette Eglise qui, seule, a retenu le nom et le caractère de catholique, et dans laquelle seule nous voyons partout briller et se reproduire les exemples éminents de toutes les excellentes vertus de la vie ascétique. Aussi, je l'avoue, j'ai toujours singulièrement approuvé les Ordres religieux, les pieuses confréries, et toutes les institutions louables en ce genre, qui sont une sorte de milice céleste sur la terre, pourvu qu'éloignant les abus et la corruption, on les dirige selon les règles de leurs fondateurs, et que le Souverain Pontife les applique aux besoins de l'Eglise universelle. » (1)

Une vie d'innocence, de sobriété, de calme, de désintéressement, de travail, de prière, de pénitence, vouée à une pensée sublime, est donc une vie bien employée; et le monde qui, d'ailleurs, est plein de désœuvrés, de parasites inutiles, de libertins et de scandaleux, n'a pas le droit de s'en plaindre.

Non seulement le moine prie et expie, mais il *édifie*, et c'est encore un service inappréciable qu'il rend à la société. Tous les maux du monde, comme le dit saint Jean, procèdent des trois grandes concupiscences: l'amour des honneurs, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs; et il est certain que la pratique des vertus contraires assurerait à la société la plus grande somme de bonheur

(1) LEIBNITZ, *Système théologique*.

dont elle puisse jouir ici-bas. Mais ces vertus salutaires, comment les enseigner aux hommes? Par l'exemple, qui est le plus populaire et le plus éloquent des langages. Tous les traités de patriotisme n'auraient pas fait sur le peuple romain ce que fit le dévouement de Régulus. Il n'y a pas de harangue qui vaille l'action de Condé jetant son bâton de commandement dans les retranchements de l'ennemi, et s'élançant le premier pour aller le reprendre.

Or, les Ordres religieux parlent avec énergie le langage de l'exemple. Dans quel prédicateur, dans quel philosophe, en effet, trouvera-t-on quelque chose qui porte au mépris des richesses et des plaisirs comme l'exemple d'une princesse qui, à la fleur de l'âge, touchée par la grâce, quitte les palais et la cour pour l'humble cellule du cloître et la parure la plus brillante pour la bure grossière d'une Carmélite?

La vue d'un couvent est donc un grand prédicateur qui parle toutes les langues, et répète sans cesse ces vérités fondamentales : « Tout est vanité, excepté servir et aimer Dieu. — Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?..... » En passant près d'un monastère, où l'on fait profession de mépriser tout ce qu'il aime, le mondain entend, quelquefois malgré lui, une voix intérieure qui lui crie : « Là sont des hommes comme toi ! Mais quelle différence entre leurs pensées et les tiennes, leur vie et la tienne ! Et cependant ton avenir est comme le leur. Immortel comme eux, tu n'as qu'un jour à passer sur la terre ! Et ce jour, qu'en font-ils ? Et toi qu'en fais-tu ? » Combien de fois même le seul son de la cloche du monastère, qui, au milieu, de la nuit, appelle le moine à la prière, n'a-t-il pas troublé le cœur qui veillait pour le crime ?

« Ce serait une erreur grave, dit Balmès (1), de

(1) BALMÈS, *Protestantisme comparé*, t. II.

penser que tant de millions de solitaires n'exercèrent point une grande influence. Sous le rapport moral, l'effet fut immense. L'homme apprit qu'il ne lui était pas impossible de triompher du mal dans la lutte qu'il sent au dedans de lui-même. Oui, au spectacle de tant de milliers de personnes des deux sexes qui suivaient une règle de vie si pure et si austère, l'humanité devait prendre courage et retrouver la conviction que les sentiers de la vertu n'étaient pas pour elle impraticables. » Du sein des monastères, un parfum de grâce, de sainteté et d'édification s'exhale donc au loin sur le monde.

Le moine, avec son couvent, est encore le *charitable nautonnier*, qui recueille dans sa barque les victimes des tempêtes. Le monde, on l'a dit bien souvent avec raison, est une mer féconde en naufrages. Que d'espérances déçues, que de passions trompées, que de dégoûts amers, que de remords cuisants dans le monde ! N'offrez aucun asile à ces âmes ennuyées d'elles-mêmes et de la vie, et on verra les crimes se multiplier. Membres inutiles et dangereux, toutes ces victimes souffriront et feront souffrir la patrie.

Qu'on laisse le moine les recueillir dans son monastère, il les consolera, il les instruira, et d'un vil scélérat qui aurait désolé la terre, il fera souvent un ange qui réjouira le ciel.

« Une abbaye, dit Augustin Thierry, n'était pas seulement un lieu de méditation et de prière, c'était un asile ouvert contre l'envahissement de la barbarie sous toutes ses formes. »

Ces infortunés, au reste, sont loin d'être les seuls à qui le monastère soit utile. Bien des personnes ont dans le cœur des raisons de solitude ; le goût naturel, la vertu, le désir de la perfection, l'étude et la science y attirent un grand nombre d'une manière irrésistible. Otez le monastère à ces âmes d'élite, vous les ferez

languir, vous les rendrez inutiles et souvent même dangereuses (1).

Le moine est aussi *l'économe du pauvre*. Il est lui-même mal vêtu; il vit de peu, il travaille beaucoup, et il est sans héritier. Les biens des couvents servent aux pauvres, aux progrès de la science, et quelquefois aux besoins de l'Etat. L'histoire en fournit mille preuves. Les solitaires d'Arsinoé envoyaient des bateaux remplis de blé pour les pauvres d'Alexandrie. Saint Augustin rapporte que, de son temps, partout où il y avait des indigents, les moines faisaient parvenir des vaisseaux chargés des choses nécessaires pour les secourir. On eût dit qu'ils se regardaient comme les fermiers des pauvres; admirables fermiers, qui se refusaient tout à eux-mêmes, et, avec une persévérance héroïque, défrichaient les déserts, fécondaient les rochers pour créer des revenus à des hommes qui n'avaient rien. Le pauvre était accueilli chez eux comme un ami, presque comme un maître, on l'entourait de soins affectueux.

Les monastères étaient aussi et sont encore fréquemment des asiles pour les malheureux. C'étaient également des foyers de lumière et de civilisation. Pendant tout le moyen âge, et presque jusqu'à la Révolution française, les Ordres religieux ont été les seuls détenteurs et distributeurs de la science. Ils ont fait progresser

(1) Cîteaux, Clairvaux, Fontevrault et une foule d'anciens monastères, autrefois séjours de l'innocence et du bonheur, sont aujourd'hui des maisons remplies de criminels. Saint Bernard et ses 500 religieux ont été remplacés par 500 réclusionnaires. Ces maisons de prière et de paix sont devenues ce qu'on appelle de nos jours des *maisons centrales de détention*. M. de Maistre avait dit : « *Il nous faudra bâtir des bagnes avec les ruines des couvents qu'ils auront détruits!* » « Comparez, dit Victor Hugo lui-même, le bagne avec le couvent : l'expiation forcée et pleine de rage du crime, avec l'expiation volontaire de l'amour et de l'innocence! »

les lettres et les arts en même temps qu'ils établissaient des hôpitaux, des hospices, des asiles pour les malades, les vieillards, les orphelins et les enfants trouvés.

Les Ordres religieux contemporains marchent glorieusement sur la trace de leurs illustres devanciers. Ils continuent leurs œuvres d'instruction, de charité et d'apostolat. A la vue de tant de services rendus à l'humanité, qui oserait encore parler de l'inutilité de la vie religieuse?

— Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, tant d'Ordres différents? Pourquoi cette multitude de Congrégations? Voilà une question qui est posée quelquefois même par de bons chrétiens. Efforçons-nous d'y apporter une réponse satisfaisante.

IV

A ceux qui s'étonnent du grand nombre d'Ordres religieux et qui le trouvent répréhensible, on peut répondre d'abord que ces Ordres ont été manifestement voulus par Dieu, et qu'il en a lui-même suscité et inspiré les fondateurs. Mais il y a d'autres raisons. En voici quelques-unes. Tout homme a droit de pratiquer la perfection chrétienne. Or, la multitude et la variété des Ordres religieux répondent à ce droit; elles ont pour but de contenter tous les goûts, de satisfaire toutes les inclinations. Tel qui veut embrasser la vie des Chartreux ne pourrait se faire à celle des Bénédictins; tel qui se sent attiré chez les Trappistes ne se sent aucun attrait pour l'Ordre des Dominicains ou des Franciscains, etc.

Mais surtout la variété des Ordres religieux est venue des divers besoins de l'Eglise dans les différents siècles et sous les divers climats, et de la différence d'œuvres qu'ils se proposaient d'accomplir. Les fondateurs des Ordres ont vu et senti ces besoins, chacun à leur manière; ils ne se sont pas concertés, puisque les uns

ont vécu en Orient, les autres en Occident, les uns au ^{vi}e siècle, les autres au ^{xii}e, ou plus tard encore. Ceux qui ont institué un Ordre religieux en France ont consulté l'utilité, le goût, les mœurs de ce pays, sans s'informer de ce qui pouvait mieux convenir en Angleterre ou en Italie; les fondateurs espagnols ne se sont pas crus obligés de savoir si leur Institut serait goûté en Allemagne, etc. De la variété et de la multitude d'Ordres monastiques, il est toujours résulté de grands avantages et jamais d'inconvénients bien sérieux. Ceux qui les critiquent oublient qu'un seul Ordre ne pouvait • suffire à tous les besoins, ni fournir des sujets pour accomplir toutes les œuvres. Enseigner les lettres et les arts dans les collèges, soigner les malades dans les hôpitaux, travailler au rachat des captifs, défendre la chrétienté contre les Sarrasins, faire des missions chez les infidèles et dans les campagnes, combattre les doctrines mensongères et hérétiques, remplir les fonctions du ministère ecclésiastique dans les villes, catéchiser les enfants, organiser et diriger des pèlerinages, rédiger et répandre de bons journaux, etc., etc., sont des œuvres trop différentes pour qu'un seul et même Ordre religieux puisse les accomplir. Les deux ordres de saint Antoine et de saint Basile ont suffi pour les Orientaux, parce qu'ils ne se sont consacrés qu'au travail des mains, à la prière et à la pénitence. En Occident, les religieux, sans négliger ces trois objets, ont été les pionniers de la civilisation européenne et les plus grands bienfaiteurs de l'humanité dans ses besoins corporels, intellectuels et moraux. Qui oserait les en blâmer?

« C'est un grand spectacle, dit Dom Gréa (1), que celui du développement successif et providentiel des semences apostoliques de la vie religieuse déposées au commencement dans la terre de l'Eglise. L'arbre a

(1) *De l'Eglise et de sa divine constitution*, p. 446.

grandi, et sa croissance a donné lieu aux magnifiques épanouissements des deux Ordres antiques et primitifs, de l'Ordre monastique et de l'Ordre canonique.....

» Jusqu'au ^{xiii}^e siècle, l'Eglise ne connut point d'autres Instituts religieux que ces grands Ordres. Mais à cette époque, et à l'approche des temps modernes, Dieu vint au secours de son Eglise par de nouvelles et magnifiques créations. Il fallait soutenir de nouveaux combats dans les périls d'une civilisation plus avancée et qui aspirait à une dangereuse indépendance.

» Le mouvement des esprits embrassait toutes les nations, sans tenir compte de leurs limites : il fallait, à côté du ministère localisé des moines et des chanoines, pasteurs des églises, une milice nouvelle qui pût parcourir le monde et diriger ce mouvement, effet légitime, dans son origine, du progrès de l'unité chrétienne, mais qui pouvait facilement s'égarer.

» Il fallait aussi reprendre l'œuvre apostolique de la conversion des infidèles. Dans ce même temps où s'ouvraient les Universités et où s'agitaient les premiers efforts du rationalisme, les immenses contrées de l'Asie et de l'Afrique s'offraient aux entreprises et aux investigations de l'Europe. Bientôt l'Amérique allait se révéler au vieux monde.

» C'est alors qu'apparurent les grandes familles des Ordres religieux proprement dits de Saint-Dominique et de Saint-François. Par ces Instituts, l'état religieux reçut une mission et une forme nouvelles. Il ne fut plus seulement appelé à soutenir les Eglises particulières et à accomplir dans les Ordres monastique et canonique des œuvres locales, mais à servir l'Eglise universelle par un ministère essentiellement et proprement apostolique. Et comme cet apostolat regarde l'Eglise tout entière, il dut être, par sa nature même, essentiellement et proprement dépendant du Souverain Pontife, dirigé par lui, et n'être nulle part limité par les bornes des

circonscriptions et des juridictions particulières.

» D'autres Ordres religieux parurent à la suite des Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François. On les range sous le nom commun de *Fratres*, et ils ont une physionomie commune. Ce sont les Carmes, les Augustiniens, les Minimes.

» Le moyen âge s'acheva au milieu de leurs immenses travaux. Enfin, au ^{xv}^e siècle, cet apostolat des religieux reçut une forme nouvelle dans la grande famille des *clercs réguliers*.

» Parmi ceux-ci, la place la plus glorieuse appartient sans conteste à la Compagnie de Jésus, suscitée par l'Esprit de Dieu pour soutenir l'Eglise dans ses combats contre le protestantisme et le rationalisme moderne, en même temps que pour étendre toujours davantage l'œuvre des missions chez les infidèles.....

» Aux clercs réguliers, il faut encore assimiler dans leur genre de vie et leur vocation spéciale les clercs vivant en communauté et les grandes familles de saint Alphonse de Liguori et de saint Paul de la Croix, puis, se rapprochant davantage du clergé séculier sous la discipline des saints vœux, les Prêtres de la Mission, et enfin les nombreuses Congrégations modernes d'Oblats et de Missionnaires.

» Si l'on considère la place assignée par la nature de leurs missions à ces diverses familles religieuses dans le plan de l'Eglise, elles nous apparaîtront partagées en deux grandes classes. D'un côté, les moines et les chanoines réguliers qui font partie du clergé titulaire des églises particulières. De l'autre, les religieux *fratres* ou clercs réguliers, qui ne sont, au contraire, par institution, titulaires d'aucune église particulière, et forment le clergé proprement apostolique de l'Eglise universelle.

» En dehors de la mission extérieure et publique spéciale à chaque Ordre religieux, il semble que, dans les

vues mystérieuses de la Providence, chacun d'eux ait encore pour objet d'honorer et de reproduire un trait de la personne de Jésus-Christ, le Saint des saints. Ainsi l'Ordre de Saint-Dominique honore son zèle et sa doctrine; l'Ordre de Saint-François célèbre sa pauvreté; les Carmes ont en partage son oraison; les Minimes son jeûne, les Chartreux sa retraite au désert; la Compagnie de Jésus glorifie sa vie publique et élève son nom comme un étendard: les Passionistes, par leurs austérités, portent partout le mystère de ses souffrances..... »

Résumons en quelques mots tout ce chapitre. L'état religieux fait partie essentielle du christianisme. Son origine remonte à Notre-Seigneur, qui l'a institué lui-même. Rien de plus légitime et de plus utile que cet état. Les diverses formes qu'il revêt ont leur raison d'être dans les besoins de l'Eglise et de la société humaine (1).

(1) VOIR MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, et TAINÉ, *L'ancien régime*, t. I^{er}, ch. I.

CHAPITRE VIII

L'ÉGLISE ET SES DROITS

Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Telles sont les paroles que Jésus-Christ adressait à ses apôtres avant de les envoyer convertir le monde.

En s'exprimant ainsi, le Sauveur rendait les apôtres et leurs successeurs dépositaires de son autorité : « Comme mon Père m'a envoyé, disait-il, je vous envoie. »

Or, en venant sur la terre, Notre-Seigneur s'est montré Docteur, Prêtre, Législateur et Juge.

A ces quatre titres correspondaient quatre pouvoirs :

Le pouvoir d'enseigner ;

Le pouvoir du sacerdoce ;

Le pouvoir de faire des lois ;

Et le pouvoir de juger.

Comme Docteur, Jésus-Christ a instruit les hommes ; comme Prêtre, il a établi un sacrifice et institué des sacrements ; comme Législateur, il a fait des lois ; et comme Juge, il a infligé des peines aux violateurs de ses lois.

L'Eglise, qui a pour mission de continuer l'œuvre commencée par Jésus-Christ, devait avoir les mêmes pouvoirs. Et elle les a.

En différentes circonstances, le Sauveur a promis à l'Eglise son assistance. Il a voulu qu'elle eût le pouvoir d'enseigner, d'administrer les sacrements, de faire des

lois et de juger. L'ensemble de ces pouvoirs constitue son autorité.

Cette autorité est aujourd'hui violemment attaquée.

On ne veut pas que l'Eglise enseigne;

On s'oppose au libre exercice de son culte;

On refuse d'obéir à ses lois et de se soumettre à ses jugements;

On ne craint pas d'encourir ses peines disciplinaires.

C'est une raison pour les chrétiens de rappeler sans cesse ses droits, de les reconnaître et de les proclamer sans crainte à la face du ciel et de la terre. Et que craindrions-nous, quand nous avons pour nous les promesses de la vie éternelle; quand nous avons pour nous le Maître du temps et de l'éternité, Jésus-Christ, Roi des anges, des hommes et de l'univers entier, Jésus-Christ qui saura bien faire triompher les droits de son Eglise quand il le jugera à propos? Il ne lui en coûtera pas plus de faire disparaître ceux qui attaquent ces droits, qu'il n'en coûte au vent de balayer les feuilles mortes de la forêt.

I

En premier lieu, l'Eglise a le *pouvoir d'enseigner* qui consiste à apprendre aux hommes ce qu'il faut croire ou faire pour être sauvé. Ce pouvoir est fondé sur ces paroles du divin Maître :

« Je vous envoie de la même manière que mon Père m'a envoyé. Apprenez aux hommes à garder mes commandements, apprenez-leur toutes les choses que je vous ai confiées : je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. Allez dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné. » (1)

(1) Marc. xvi, 16.

« Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » (1)

« Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen. » (2)

Voilà les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Elles sont formelles. Non seulement il a donné à l'Eglise le droit d'enseigner, mais il lui en fait un commandement spécial, rigoureux. Ce commandement a été compris et exécuté.

Le premier soin des apôtres, après avoir reçu le Saint-Esprit, fut de prêcher aux peuples pour les convertir. Leurs successeurs les imitent. Jamais, dans le cours des siècles, l'Eglise n'a manqué à sa noble tâche. Toujours elle s'est efforcée d'instruire. A cette fin, elle a employé les catéchismes et la prédication. Elle a ouvert des écoles; elle a répandu par milliers les bons livres et les bons journaux. Aujourd'hui, plus que jamais, elle réclame, au nom de la liberté, le droit qu'elle a d'enseigner. A toute force, elle veut en faire usage. Qu'on menace ses prêtres, qu'on les traîne devant les tribunaux, qu'on supprime leurs traitements : peine inutile. Rien n'est capable de fermer les lèvres de ces intrépides lutteurs. Ils résistent aux promesses comme aux menaces.

Tantôt ils se rappellent les paroles de Jésus-Christ : « Enseignez toutes les nations. » Tantôt ils entendent la voix de saint Paul disant : « Prêchez sans relâche et sans respect humain. Exhortez les fidèles, priez-les, menacez-les, déployez tout votre zèle pour procurer leur salut. »

Parfois encore, ils se souviennent des avertissements que leur donnait jadis le Seigneur par son prophète : « *Clama, ne cesses!* Ministre de Dieu, élève ta voix;

(1) *Luc.* x, 16.

(2) *Matth.* xviii, 17.

qu'elle éclate comme la foudre, qu'elle retentisse comme la trompette aux oreilles de mon peuple. Reproche-lui son crime; presse-le de se convertir et de quitter la voie de ses égarements. Si tu remplis fidèlement ta mission, quand même tes efforts seraient sans résultats, tu recevras ta récompense. Mais si ton frère périt par ta faute, malheur à toi! Je te demanderai compte de son âme. »

Avec de pareilles exhortations, devant de semblables menaces, que peut faire le prêtre, sinon saisir le glaive à deux tranchants de la parole, annoncer la vérité et condamner le vice? Rien n'est capable de modérer son zèle. A tous ceux qui l'engagent à ne pas prêcher, à être prudent, à ménager un siècle pervers, il ne sait que répondre, comme autrefois les apôtres : « *Non possumus non loqui*. Non, je ne cesserai d'enseigner; non, je ne me tairai pas. Il faut absolument que je parle pour obéir à mon Maître Jésus-Christ. J'ai le droit de prêcher, parce qu'il m'en a donné le pouvoir; j'ai l'obligation de prêcher, parce que j'en ai reçu l'ordre formel. Ne pas instruire le peuple confié à mes soins, ne pas lui rappeler ce qu'il doit faire ou éviter, serait manquer au premier de mes devoirs, trahir l'honneur de mon sacerdoce! »

II

Avec le droit d'enseigner, l'Eglise a reçu *le pouvoir d'administrer les sacrements*.

Il ne suffit pas à l'homme de savoir ce qu'il faut croire ou faire pour être sauvé, il doit encore employer les moyens de salut mis par Dieu à sa disposition. Or, ces moyens sont, avant tout, les sacrements. Impossible d'aller au ciel sans recevoir les sacrements.

Mais, à qui Jésus-Christ a-t-il confié le soin d'administrer les sacrements? A l'Eglise et à ses représentants. C'est à l'Eglise et à ses représentants qu'il a été dit :

« Baptisez les nations ; imposez les mains aux fidèles pour les confirmer ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; prenez un peu de pain et de vin et dites : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; » consacrez les prêtres et les évêques ; bénissez l'union de l'homme et de la femme ; assistez et reconfortez les mourants à leur heure dernière. »

C'est donc l'Eglise qui a le dépôt de tous les sacrements. Elle seule en est la dispensatrice. C'est elle aussi qui offre le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ. Elle a droit d'élever partout des autels, parce que ce sacrifice doit être offert dans l'univers entier, du Levant au Couchant, du Nord au Midi, partout où il y a des péchés à expier, des âmes à sauver, des grâces à demander. Rien ne saurait empêcher le prêtre catholique de célébrer son sacrifice et d'administrer ses sacrements.

Persécuté, poursuivi, traqué par des ennemis acharnés, le prêtre catholique ne se laisse pas décourager, il exerce toujours son ministère.

Pendant les premiers siècles de l'Eglise, on essaya jusqu'à dix fois d'anéantir le sacerdoce et son culte. On voulut, par la force brutale, faire disparaître notre sainte religion. Le sang coula à flots. Plusieurs millions de chrétiens payèrent de leur vie leur fidélité à Dieu. Les empereurs se crurent vainqueurs, et l'un d'eux, Dioclétien, fit même élever une colonne de marbre pour célébrer son triomphe sur le Christ... Il se trompait étrangement. Le christianisme n'était pas mort : pendant que le sang des martyrs inondait la surface de la terre, les frères de ces martyrs se réunissaient dans les catacombes ; là, on continuait à offrir l'auguste sacrifice de nos autels, à recevoir les sacrements et à prier.

Cela dura quatre siècles.

Puis, un beau jour, le soleil se leva radieux sur

l'Eglise; Constantin monta sur le trône impérial; les chrétiens sortirent de leurs catacombes et élevèrent des basiliques superbes à leur Dieu.

C'est en vain que les empereurs avaient lutté contre l'Eglise; ils avaient échoué.

A la fin du xvme siècle, on a vu aussi, en France, des bandes d'énergumènes renverser les autels, piller les couvents et incendier les édifices religieux.

La terreur se répandit partout, jusque dans les campagnes les plus reculées. Les prêtres furent conduits sur les échafauds ou en exil. On crut la religion disparue pour toujours de notre pays. On se trompait. Pendant qu'on guillotina à Paris, qu'on fusillait à Lyon et qu'on noyait à Nantes, quelques prêtres, cachés dans les bois ou dans les granges, consacraient l'adorable Victime, baptisaient les enfants, bénissaient les mariages et préparaient même des Premières Communions.

La Révolution a passé, et les prêtres de Jésus-Christ continuent à offrir le Saint Sacrifice et à répandre la grâce dans les âmes en leur administrant les sacrements. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, parce que les droits de l'Eglise sont imprescriptibles, c'est-à-dire que rien ne saurait prévaloir contre eux.

III

Aux pouvoirs d'enseigner et d'administrer les sacrements, l'Eglise joint ceux de *faire des lois et de juger*.

Elle est, en effet, une société, et la plus grande, la plus respectable des sociétés. Or, dans toute société bien constituée, il faut un double pouvoir, législatif et judiciaire : un pouvoir législatif, pour lier les membres entre eux, déterminer leurs privilèges et fixer leurs obligations; un pouvoir judiciaire qui punisse les infractions aux lois.

L'Eglise a ces deux pouvoirs, en vertu de ces paroles du Christ Jésus : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen..... »

Ce pouvoir de faire des lois qui obligent tous les fidèles, a été reconnu de tout temps. Les apôtres en ont usé dès le commencement. Leurs successeurs, le Pape et les évêques, ont fait de même.

S'agit-il, par exemple, de remplacer le traître Judas, d'élire des diacres, de terminer le différend au sujet des cérémonies légales, de fixer le jour de Pâques, d'établir des empêchements de mariage? Ils s'assemblent en Concile, délibèrent et prononcent. Leurs décisions et leurs lois sont reçues comme les décisions et les lois de l'Esprit-Saint.

L'histoire à la main, nous pouvons affirmer que, depuis la naissance du christianisme, il en a toujours été ainsi. On voit l'Eglise, dans le cours des siècles, faire des règlements nouveaux, confirmer ou abolir les lois antérieures. On la voit régler, avec une autorité souveraine, tout ce qui concerne les mœurs et les cérémonies sacrées, faire des « canons » ou règles de discipline, en dispenser dans certaines circonstances, ou même les supprimer si le bien de l'Eglise le demande. On la voit établir des pasteurs, limiter ou révoquer leur juridiction, corriger ses enfants en leur imposant des pénitences salutaires, ou même les retrancher de son sein s'ils sont incorrigibles.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'Eglise ne règle pas seulement les actes extérieurs, comme le font les législateurs de la terre, qui sont impuissants à régler les pensées et les désirs; elle règle encore l'intelligence et le cœur. Tout chrétien est obligé de penser comme elle pense, de croire ce qu'elle croit, de condamner ce qu'elle condamne, d'approuver ce qu'elle approuve.

Voilà les droits essentiels de l'Eglise. Personne, si ce n'est les hérétiques et les incrédules, ne les a jamais contestés.

Mais les hérétiques et les incrédules oublient que Notre-Seigneur Jésus-Christ a recommandé d'obéir à l'Eglise comme à lui-même. « Qui vous écoute, m'écoute, a-t-il dit, qui vous méprise, me méprise. »

Les hérétiques et les incrédules tiennent à peu près ce langage : « Je consens bien à obéir à Dieu, mais jamais je ne me soumettrai à l'Eglise. »

Ils ne voient pas que ce langage est celui d'un enfant qui dirait : « J'obéirai bien à mon père, mais jamais je ne consentirai à obéir à ma mère. »

Que pensera-t-on de cet enfant ? Qu'il est déraisonnable ou dénaturé. Car, enfin, parce qu'il y a dans la famille deux autorités, celle du père et celle de la mère, l'une plus haute, l'autre plus humble, cet enfant ne peut pas se croire dispensé d'obéir à l'une sous prétexte qu'il obéit à l'autre. Il doit comprendre que ces deux autorités n'en font qu'une. Il en est de même pour la question qui nous occupe.

Dieu est notre Père, l'Eglise est notre Mère. Nous ne pouvons désobéir à l'Eglise sans désobéir à Dieu. « Celui qui n'a pas l'Eglise pour Mère, dit saint Augustin, n'a pas Dieu pour Père. »

Toutefois, de ce que les commandements de l'Eglise obligent comme ceux de Dieu, il ne faudrait pas conclure qu'il n'y a aucune différence entre eux. Ils diffèrent considérablement :

Les commandements de Dieu sont immuables, éternels. Ils n'admettent ni dispense, ni ignorance invincible ; ils ne sauraient être abolis par l'usage ou la coutume. Ils obligent donc toujours. Il n'y a ni danger, ni crainte, ni intérêt quelconque qui puisse en dispenser. En aucune circonstance, il ne sera permis de blasphémer, de se parjurer, de voler, de mentir, ou de

commettre d'autres péchés contre les lois divines.

Au contraire, les lois de l'Eglise peuvent être abolies, changées, modifiées, selon les temps et les circonstances. C'est ainsi que le Pape a pu supprimer, il y a quelques années, une partie de l'abstinence du Carême. Il en avait pleinement le droit. Ces commandements n'obligent pas lorsque leur observation entraîne un notable dommage, même temporel. Mais, dès qu'il n'y a pas d'inconvénients graves, on est tenu de les observer, sous peine de péché.

Il est évident qu'à ces quatre droits que possède l'Eglise, d'enseigner, d'administrer les sacrements, de faire des lois et de porter des peines contre les violateurs de ces lois, correspondent, du côté des fidèles, quatre devoirs.

Tout bon chrétien doit admettre l'enseignement de l'Eglise, recevoir ses sacrements, obéir à ses lois et éviter ses peines disciplinaires.

La réception des sacrements est un moyen de salut institué uniquement pour nous. Ne pas l'employer, c'est abuser de la grâce, mépriser les dons de Dieu, et s'exposer à la damnation éternelle.

Il est inutile d'insister actuellement sur l'obligation nous sommes tous de croire à l'enseignement de l'Eglise et de nous soumettre à ses lois : nous y reviendrons. Mais il est bon de dire un mot des *peines disciplinaires de l'Eglise*.

Ces peines portent, en théologie, le nom de censures. Elles consistent dans la privation des biens spirituels. Elles ne peuvent être infligées que par les supérieurs ecclésiastiques, le Pape et les évêques. Elles supposent toujours une faute extérieure grave. Elles ont pour but de ramener les coupables au repentir de leurs fautes et au changement de leur vie.

Les principales sont l'excommunication, la suspense et l'interdit. La première peut être encourue par tous les

fidèles; les autres s'appliquent aux prêtres et aux objets consacrés au culte.

L'excommunication est une très grave peine, puisqu'elle retranche un chrétien du corps de l'Eglise, le prive des prières publiques, du droit de recevoir les sacrements, et, si elle est notifiée publiquement, de la sépulture ecclésiastique.

Y a-t-il beaucoup d'excommuniés en France? Oui, malheureusement, le nombre en est assez grand.

Il y a d'abord tous les francs-maçons. Et sous ce nom, il faut comprendre tous ceux qui sont affiliés à des Sociétés secrètes hostiles à l'Eglise.

Il y a ensuite tous les hérétiques, ou ceux qui, sciemment, soutiennent des opinions hérétiques.

Il y a encore tous ceux qui ont contribué à l'expulsion des religieux en 1880, tous ceux qui volent des biens appartenant à l'Eglise, tous ceux qui frappent, blessent gravement des prêtres ou d'autres personnes consacrées à Dieu.

Il y a enfin un certain nombre d'individus dont les actes ou les doctrines ont été condamnés par le pape Pie IX dans sa Constitution *Apostolicæ Sedis*.

IV

Avec le droit d'enseigner, d'administrer les sacrements, de faire des lois et d'établir une sanction pour l'observation de ces lois, l'Eglise possède encore beaucoup d'autres droits. Nous ne pouvons qu'en énumérer un certain nombre.

Ainsi, c'est à elle seule qu'il appartient de diviser le territoire ecclésiastique, de délimiter les évêchés et les paroisses, d'y envoyer des titulaires. Les concordats qui laissent intervenir la puissance civile dans ces questions, ne peuvent jamais éteindre ces droits primordiaux de l'Eglise.

L'Eglise doit avoir la liberté de bâtir et posséder des

temples pour ses fidèles; elle peut se réserver des cimetières pour la sépulture de ses enfants.

L'Eglise a droit à la pleine liberté de son culte, à ses fêtes, à ses cérémonies religieuses, à ses pèlerinages, à ses processions. Toute oppression civile est nulle comme attentatoire aux souveraines prérogatives de Jésus-Christ.

L'Eglise a plus encore la liberté de la *vie*. Fondée par Dieu, tenant immédiatement de lui sa mission et ses pouvoirs, nul ne peut, sans abus sacrilège de la force, attenter à sa vie. Elle doit donc avoir toute liberté de recruter son clergé, et toute tentative séculière contre le recrutement et la formation du clergé est un attentat contre les droits imprescriptibles de Dieu. Les Ordres religieux, qui font profession de pratiquer, non pas seulement les préceptes, mais aussi les conseils évangéliques, les Ordres religieux sont des éléments nécessaires à l'Eglise: à ce titre, ils sont sacrés, et nul, si ce n'est le Pape, ne peut légitimement les supprimer ou en disperser les membres (1).

Si l'Eglise a le droit de vivre et de fonctionner, elle a, comme conséquence nécessaire, le droit de *posséder*. Le Collège apostolique possédait; l'Eglise naissante possédait; la Papauté fut providentiellement pourvue d'un principat civil. L'Eglise a de lourdes et multiples charges. Son clergé, son culte, ses pauvres, ses œuvres de toute sorte réclament des secours temporels, qui eux-mêmes n'auraient pas de fond assuré et régulier si l'Eglise ne possédait pas. De plus, empêcher les fidèles de secourir l'Eglise, interdire aux enfants de venir au secours de leur mère, est une iniquité que rien n'explique ni ne légitimera jamais.

Un des droits les plus sacrés de l'Eglise est de *prémunir* ses enfants de la séduction et du scandale. Le

(1) Voir DOM GRÉA, *De l'Eglise et de sa divine constitution*.

Souverain Pontife, les évêques ont de droit naturel et de droit divin la pleine liberté de signaler et de proscrire tout écrit impie et licencieux, tout spectacle scandaleux, toute œuvre d'art injurieuse à la foi ou aux mœurs. Autrement, comment s'accomplirait le précepte divin : « Paissez mes brebis, paisez mes agneaux ? »

Enfin, dans les pays infidèles, qui forment aussi l'apanage du Christ, l'Eglise a plein droit d'envoyer des missionnaires, de fonder des vicariats apostoliques, de pourvoir, par les moyens appropriés, au salut des enfants qui lui naissent. Ce droit est tout entier dans cette parole du Fils de Dieu : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

Les esprits inattentifs et superficiels qui contestent aux Apôtres d'avoir eu le droit de renverser les idoles et qui osent prétendre que l'empire romain, en inondant son sol du sang chrétien, était en état de légitime défense, renient les droits souverains de Dieu, de la vérité et de la conscience humaine.

En voilà suffisamment pour indiquer les principaux droits de l'Eglise. Le cadre de cet ouvrage interdit les longueurs que comporteraient les détails sur ces questions.



DEUXIÈME PARTIE

LE CHEF DE L'ÉGLISE

CHAPITRE PREMIER

NÉCESSITÉ POUR LES CHRÉTIENS DE S'INSTRUIRE SUR LE DOGME DE LA PAPAUTÉ

S'il est un nom qui, aujourd'hui, revienne souvent dans les conversations, c'est bien celui du Pape; s'il est une question tout à fait « actuelle », c'est bien celle de la Papauté..... Tous les journaux sans exception, depuis la *Croix* et l'*Univers* jusqu'au *Gil Blas* et à la *Lanterne*, s'en occupent : les uns, en fils soumis, dévoués et respectueux; les autres en ennemis furibonds, rageurs et irréconciliables.

Les jubilés sacerdotal et épiscopal de Léon XIII ont été de véritables triomphes. Les pèlerinages à Rome n'ont pas cessé : ils continuent, malgré l'opposition sourde du gouvernement italien. Les catholiques du monde entier, dans leurs Congrès, acclament le Vicaire de Jésus-Christ, demandent sa bénédiction et protestent contre la violation de ses droits.

De son côté la Franc-Maçonnerie s'émue de ces manifestations; elle rugit de fureur, répand de nouvelles calomnies et prépare de nouvelles mesures vexatoires contre le Saint-Siège. Depuis fort longtemps, il

n'avait été aussi souvent et aussi universellement question du Pape et de la Papauté; c'est incontestable.

Dieu a évidemment ses vues en permettant, en voulant même que son Vicaire soit en ce moment l'objet de l'attention universelle. Quelles sont ces vues providentielles? Il ne nous appartient pas de les sonder. Ce que nous savons, c'est qu'elles sont admirables de sagesse et de grandeur, et qu'elles ont pour but le triomphe de l'Eglise.

Toutefois, si, dans le monde, on parle beaucoup du Souverain Pontife, il faut avouer que souvent on en parle d'une façon étrange et inexacte. Cela vient du manque de notions précises sur le Pape considéré au point de vue religieux, historique, civil et politique. Au point de vue religieux, on ne connaît généralement pas assez les droits et les privilèges du Pape et les devoirs qui en sont la conséquence pour les chrétiens; au point de vue historique, on dénature ses actes; au point de vue civil et politique, on fait le silence sur ses bienfaits et on méconnaît ses intentions.

Plus que jamais, dans ces temps-ci, où la question est universellement agitée, où les passions mauvaises se soulèvent contre l'Eglise, le Saint-Siège, la hiérarchie et toutes les institutions ecclésiastiques, il importe, il est même nécessaire que les catholiques s'instruisent à fond sur ces graves matières, et spécialement sur le dogme de la Papauté, qui est le point central du mystère de l'Eglise comme l'Incarnation est le point central du mystère du christianisme. « Sans aucun doute, dit le P. Faber, de grandes conséquences résulteraient pour le bien de la religion, de la claire vue de cette vérité, que la dévotion au Pape est une partie essentielle de la piété chrétienne. Cela dissiperait bien des erreurs, cela réformerait bien des préjugés et préviendrait bien des malheurs..... Si le Pape est la visible présence de Jésus, et si la dévotion au Pape est un élément indis-

pensable de toute sainteté chrétienne, de sorte que sans elle il ne peut y avoir de solide piété, il nous importe beaucoup de voir quelles sont nos dispositions à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ, et d'examiner si nos sentiments habituels sont tels que les demande Notre-Seigneur. » (1)

Les laïques, non moins que les prêtres, doivent connaître ces choses, et les très bien connaître, « afin de ne pas être emportés à tout vent de doctrine » et de demeurer fermes sur le roc de saint Pierre quand viendra la tempête qui gronde sourdement. On n'aime pas ce que l'on ignore dit un vieux proverbe; on ne peut non plus s'attacher fermement à ce qu'on n'aime pas; et, comme on lit, comme on entend de toutes parts mille impiétés, mille contes absurdes au sujet de la Papauté, il est indispensable, pour ne pas être séduit, de prendre le contre-poison, c'est-à-dire d'acquérir une science solide et raisonnée.

Bien des motifs nous engagent à acquérir cette science, à faire cette étude. Nous nous contenterons d'en invoquer deux : notre intérêt et la situation actuelle de l'Eglise.

Notre intérêt est ici en jeu. « On n'y pense pas assez, dit Mgr de Ségur (2), la cause du Pape est, pour chacun de nous, une cause personnelle, une cause d'où dépend directement notre bonheur ou notre malheur, ici-bas d'abord, puis dans l'éternité. Voyez plutôt. Sans le Pape, il n'y a pas d'Eglise, comme il n'y a pas de corps vivant sans tête, pas d'armée sans chef. Sans l'Eglise, il n'y a pas de christianisme : l'Eglise est la divine gardienne du christianisme, de la foi, de l'Evangile, de la morale chrétienne, des sacrements, de tous les canaux de la grâce. Enfin, sans la religion chrétienne, le monde

(1) *Dévotion au Pape*, p. 20.

(2) *Le Pape est infallible*, p. 23

entier retombe dans la barbarie païenne, c'est-à-dire dans l'odieuse domination de l'homme sur l'homme, dans le culte et la pratique de tous les vices et dans tous ces horribles abus qu'on appelait le césarisme, l'esclavage, la polygamie, le culte du démon.

» En pratique, la paix et le bonheur de l'humanité reposent donc sur la religion chrétienne, qui est la seule vraie religion; sur l'Eglise catholique, qui seule est la vraie Eglise; et au sommet de l'Eglise, sur le Pape, seul chef suprême de l'Eglise.

» Ce qui touche au Pape intéresse tout le monde jusqu'au dernier fidèle. Les sociétés secrètes, qui étendent leurs ramifications dans le monde entier, font aujourd'hui une guerre à mort à la Papauté. Si elles venaient à réussir, ne fût-ce que pour un temps, tous les évêques, tous les chrétiens seraient immédiatement atteints, comme tous les membres, tous les organes d'un homme sont mortellement atteints par le coup qui vient abattre ou briser la tête. En pratique, le Pape, c'est pour nous la paix dans le service de Dieu, la sécurité dans la foi, la lumière dans la voie du devoir et du salut; c'est la possession tranquille et la jouissance des choses saintes, des consolations divines de la religion, soit dans la vie, soit à l'heure suprême de la mort; c'est le baptême de nos petits enfants; ce sont les joies ineffables de la Première Communion; c'est la prédication régulière de la parole de Dieu, la célébration du Saint Sacrifice et de nos belles fêtes religieuses; c'est Jésus-Christ demeurant avec nous dans ses tabernacles, c'est le consolant pardon du confessionnal; c'est le maintien de la famille chrétienne; c'est l'éducation religieuse de la jeunesse; c'est la conservation des vrais principes et des bonnes mœurs; en un mot, c'est le bonheur public, c'est la paix, le salut des sociétés chrétiennes, des familles et des individus. Voilà ce que nous est le Pape; voilà ce que le Pape nous représente,

ce qu'il nous apporte, ce qu'il nous conserve. Voilà ce qu'est sa cause.

» Pour nier cela, il faudrait nier la foi, nier la divine mission de l'Eglise, nier Jésus-Christ, nier Dieu..... Nous autres, catholiques, nous sommes les grands bienfaiteurs du monde par cela seul que nous maintenons hautement les droits, la cause sacrée du Pape, envers et contre tous. Cette cause est la cause de Dieu, la cause du salut public, nous ne saurions trop nous y dévouer. Coûte que coûte, il faut la faire triompher, sans quoi le monde est perdu. »

A cette raison d'intérêt général et particulier, s'ajoute un autre motif qui ne doit pas moins toucher les vrais chrétiens. C'est la triste situation dans laquelle se trouve actuellement leur mère, l'Eglise catholique. « Lorsque l'Eglise est en paix, dit le P. Faber (1), on conçoit que les catholiques ne comprennent pas comme ils le devraient de quelle nécessité est la dévotion au Pape, et combien elle est essentielle à la vie chrétienne. Ils peuvent penser que leur affaire est de se rendre à l'église, de fréquenter les sacrements et d'accomplir exactement leurs exercices spirituels particuliers, il peut leur sembler qu'ils n'ont rien à voir à ce qu'ils regardent comme du ressort exclusif du gouvernement ecclésiastique. C'est là sans doute une fâcheuse erreur en tout temps, et, en tout temps, l'âme doit en souffrir, parce qu'elle la prive de grâces plus élevées et l'empêche d'avancer dans la perfection. C'est un caractère invariable des saints, à toutes les époques, d'avoir une vive et sensible dévotion envers le Saint-Siège. Mais lorsque nous vivons dans des temps de troubles et d'afflictions pour le Souverain Pontife, nous devons aussitôt comprendre avec quelle rapidité décline la piété pratique, par une suite nécessaire de vues fausses au sujet de la papauté ou d'une

(1) *Dévotion au Pape*, p. 19.

conduite lâche à l'égard du Pape. On est alors étonné de découvrir combien sont intimement unies une noble fidélité au Pape et notre générosité à l'égard de Dieu, aussi bien que les libéralités de Dieu à notre égard. Il faut que nous partagions, il faut que nous regardions comme un devoir de notre piété particulière de partager chaudement les sympathies de l'Eglise pour son chef visible, ou bien Dieu ne nous montrera plus de sympathie. A chaque époque, comme à chaque vocation, la grâce n'est donnée qu'à certaines conditions. Durant les époques où Dieu permet que son Eglise soit attaquée dans la personne de son chef visible, l'œuvre du Saint-Siège doit être regardée comme une condition implicite de tout progrès dans la grâce. »

Ces graves motifs, invoqués par le P. Faber et par Mgr de Ségur, ne doivent pas laisser les catholiques insensibles. Ils les engageront, nous n'en doutons pas, à étudier, à aimer et à défendre la Papauté. La méditation personnelle que nous en avons faite nous a suggéré l'idée de résumer en quelques chapitres la doctrine catholique sur le Pape considéré au point de vue religieux. Nous nous demanderons successivement *quel est le chef de l'Eglise, quelles sont ses prérogatives et quels sont nos devoirs à son égard*. Nous ajouterons quelques considérations sur le *pouvoir temporel* du Pape.

CHAPITRE II

QUEL EST LE CHEF DE L'ÉGLISE

I. — NÉCESSITÉ POUR L'ÉGLISE D'AVOIR UN CHEF

L'Eglise catholique est la société des fidèles chrétiens, réunis par la profession de la même foi, par la participation aux mêmes sacrements et par la soumission aux pasteurs légitimes. Comme toute société, l'Eglise doit avoir un chef. Cela est nécessaire pour son existence et pour le bien de ses membres. Une société ne pourrait vivre s'il n'y avait à sa tête une autorité capable de conserver intactes ses doctrines et ses lois, de les faire respecter, de punir les transgresseurs et de déterminer la place ou l'emploi qui convient à chacun de ses membres. D'autre part, ceux-ci ont des besoins qui réclament satisfaction. Il faut à leur intelligence un maître qui enseigne la vérité d'une manière complète, sûre et accessible à tous. Il faut à leur volonté un guide qui dirige, non pas simplement par des conseils théoriques, mais par une force puissante, douce et constante. Or, sans autorité, sans chef, il est impossible à une société de satisfaire les exigences les plus légitimes de ses membres.

Plus que toute autre société, l'Eglise a besoin d'un chef. Elle ne peut pas plus s'en passer que le corps humain ne peut se passer de la tête.

Sans chef, l'Eglise ne serait plus une. Ce serait un cadavre, un corps sans vie; ou plutôt, ce ne serait plus

un corps ; ce ne serait plus qu'une multitude de membres épars, d'individus étrangers les uns aux autres ; ce ne serait plus une famille, une armée, un troupeau. L'unité de la famille vient du chef, qui est le père ; l'unité de l'armée vient du chef, qui est le général ; l'unité du troupeau vient du chef, qui est le pasteur.

Sans chef, l'Eglise ne serait plus une société vivante, animée et forte. La vie et la force découlent de l'union, de l'unité. Sans unité, sans union, il n'y a que faiblesse et mort. Or, l'Eglise est un corps doué d'une vitalité impérissable. D'où viennent sa vie et sa force ? Uniquement de son chef, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur des hommes, voilà, en effet, le seul et véritable chef de l'Eglise. C'est saint Paul qui nous l'affirme. « Le Père céleste, dit-il, a constitué Jésus chef de toute l'Eglise, qui est son corps et son parfait développement ; car l'Eglise, c'est Jésus-Christ présent en tous et se dilatant en chacun de ses membres. » (1)

Mais ce chef règne au plus haut des cieux. Depuis son Ascension, il a dérobé aux hommes sa présence visible. Comment gouvernera-t-il son Eglise ? A un corps visible, il faut une tête visible ; à un royaume terrestre, il faut un chef terrestre. Le Sauveur y a pourvu. Il s'est choisi sur la terre un représentant, un Vicaire. « Qu'on ne dise pas, écrit à ce propos saint Thomas d'Aquin, qu'on ne dise pas que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, suffit à son Eglise. Non, cela ne suffit pas. Sans doute, c'est le Christ lui-même qui fait tout dans son Eglise ; c'est lui qui baptise, c'est lui qui remet les péchés ; c'est lui qui est le vrai Prêtre immolé sur l'autel de la croix et par la puissance duquel son corps est consacré chaque jour sur nos autels ; et néanmoins, comme il ne devait pas demeurer toujours avec ses fidèles d'une présence corporelle

(1) *Ephes.* 1 23.

visible, il a choisi des ministres par le moyen desquels il pût dispenser aux chrétiens ces divins sacrements. Pour la même raison, et parce qu'il devait enlever cette présence corporelle à son Eglise, il a dû confier à un homme le soin de gouverner, en son nom et comme son vicaire, l'Eglise universelle. » (1)

« L'Eglise est une monarchie, dit à son tour saint François de Sales, et, partant, il lui faut un chef visible, qui la gouverne comme le souverain lieutenant de Notre-Seigneur; car autrement, quand Notre-Seigneur dit à l'Eglise: *Dic Ecclesiæ*, dites-le à l'Eglise, à qui parlerions-nous? Ou comment conserverions-nous l'unité de la foi? Et quand une personne se voudrait émanciper, qui la pourrait ramener au bercail? Comment pourrait-on empêcher qu'il n'y eût de la division dans l'Eglise?..... Puisqu'il fallait que Notre-Seigneur abandonnât un jour son Eglise de sa présence corporelle et visible, il devait au moins lui commettre un lieutenant et un vicaire général visible. Vous me direz peut-être que Notre-Seigneur n'est pas mort, qu'il est toujours avec son Eglise, et l'aide en tout et partout de sa faveur; pourquoi donc inutilement lui donner un Vicaire? Je vous réponds que, n'étant pas mort effectivement, mais vivant dans le ciel, il n'a pas besoin de *successeur*, mais oui bien d'un *vicaire*; et j'ajoute qu'afin de ne pas faire un corps visible sans un chef visible, il a voulu l'assister en la personne d'un lieutenant visible, par le moyen duquel, outre les faveurs invisibles, il conduit continuellement son Eglise d'une manière convenable à la suavité de sa disposition. » (2)

Concluons donc qu'il est non seulement convenable mais nécessaire que l'Eglise de Jésus-Christ ait pour chef, en ce monde, un homme, un homme comme nous,

(1) *Summa contra Gent.*, lib. IV., cap. LXXIV.

(2) *Sermon pour le jour de saint Pierre et Controverses.*

qui puisse nous parler, nous instruire, nous juger, nous administrer souverainement les choses saintes, et présider, comme monarque spirituel, à l'immense assemblée des évêques, des prêtres et des fidèles. Mais quel a été l'homme chargé de représenter Dieu, d'être son Vicaire sur la terre ?

II. — QUEL EST L'HOMME CHOISI PAR JÉSUS-CHRIST POUR ÊTRE LE CHEF DE SON ÉGLISE

Ici, le doute n'est pas possible. Malgré les déclamations des Grecs schismatiques, des protestants et de tous les impies, on est obligé de convenir que le choix du Sauveur s'est arrêté sur saint Pierre. « Le fils de Dieu, dit Bossuet, ayant voulu que son Eglise fût une et solidement bâtie sur l'unité, a, pour l'entretenir et la cimenter, établi et institué la primauté de saint Pierre. »

Par primauté, on entend non seulement la suprématie d'honneur, mais le souverain pouvoir de gouverner et d'instruire l'Eglise. Cette suprématie, ce souverain pouvoir, ou, pour employer le langage de Bossuet et de la théologie, cette primauté de saint Pierre, est une vérité absolument certaine. Elle est un des dogmes les plus importants de notre foi. Voilà pourquoi le Sauveur a voulu l'entourer des garanties les plus sûres, l'établir sur les preuves les plus indiscutables. Il s'est comporté à l'égard de cette primauté comme à l'égard du plus auguste de nos sacrements. Comme l'Eucharistie, la primauté de saint Pierre a été successivement *préparée*, *promise* et *instituée* par Notre-Seigneur. Elle a été *exercée* par saint Pierre et *reconnue* par toute l'Eglise catholique. Il suffit, pour en être pleinement convaincu, d'ouvrir l'Evangile et de consulter la Tradition.

Avec quel soin Jésus a *préparé* cette primauté, le Nouveau Testament nous l'apprend. Le Sauveur, dès sa première entrevue avec son futur Vicaire, change

son nom. « Tu es Simon, fils de Jean, lui dit-il; désormais, tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire Pierre. » (1) Et pourquoi ce changement? Parce que Simon devait être la pierre fondamentale sur laquelle l'Eglise allait être bâtie. A partir de ce moment, saint Pierre occupe dans le collège apostolique et partout une place de choix, ou plutôt la première place. Il est le premier à confesser la foi, le premier dans l'obligation de faire un acte d'amour, le premier à qui Jésus apparaît, le premier nommé dans la liste des apôtres, quoiqu'il ne fût ni le plus âgé, ni le premier choisi. Ces honneurs accordés à saint Pierre avaient évidemment pour but de le préparer à la haute dignité que lui réservait le Sauveur.

Cette dignité, Jésus la lui *promet* formellement en deux circonstances mémorables.

La première fois, c'était sur les bords du Jourdain, près de la ville de Césarée. Notre-Seigneur désirait éprouver la foi de ses apôtres, leur donner l'occasion de manifester leurs sentiments par rapport à sa divinité; il les interroge donc; il leur demande ce qu'on dit de lui dans le monde et ce qu'eux-mêmes pensent à son sujet. A cette dernière question, Simon, frère d'André, subitement éclairé d'une lumière divine, répond, au nom de l'Eglise présente et future: « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Voulant récompenser cette belle confession, ce magnifique témoignage qu'il venait de rendre à sa divinité, Jésus jette sur cet apôtre un regard affectueux et lui dit: « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair, ni le sang qui t'a révélé ce mystère, mais mon Père qui est dans les cieux. C'est pourquoi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Evidemment, le Sauveur ne parlait qu'à Simon seul,

(1) Joan. 1, 42.

parce que, seul, il avait répondu à sa question. Evidemment aussi, il voulait, en réponse à son admirable confession, lui accorder une prérogative qu'il ne conférerait pas aux autres. Cette prérogative, quelle est-elle? Celle de fondement et de chef suprême de son Eglise. Voilà pourquoi il appelle cet apôtre, non pas Simon, mais Pierre. Pour indiquer la fonction et la dignité qu'il lui confiera plus tard, il lui donne un nom qui est le sien propre. Le Christ est, en effet, appelé par les prophètes « pierre fondamentale », « pierre angulaire ». Avec le Christ, comme le Christ et par le Christ, Simon sera la pierre fondamentale de l'Eglise, la base inébranlable sur laquelle reposera cet édifice qui doit sauver le monde. De plus, ce bienheureux apôtre sera le dépositaire des pouvoirs de son Maître, son véritable représentant et, par conséquent, présidera aux destinées de l'Eglise.

Ecoutez la suite des paroles du Sauveur : « C'est à toi que je donnerai les clés du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Quelles ravissantes et incomparables promesses ! Jésus-Christ fait de saint Pierre son fondé de pouvoir, son Vicaire. Il lui abandonne son royaume, le royaume des cieux. Il lui en donne les clés. Il lui promet de ratifier, de confirmer dans le ciel tout ce qu'il fera sur la terre. « Tu commanderas, lui dit-il, tu condamneras, tu lieras sur la terre, et en même temps, je commanderai, je condamnerai et je lierai dans le ciel. »

Remarquons ici l'étendue des pouvoirs promis à saint Pierre. En vertu des paroles du Sauveur, son Vicaire dominera tout, régnera sur tout et sur tous, comme le Christ et au nom du Christ. Rien ne sera excepté de cette domination. En ce qui touche les droits de Dieu et de l'Eglise, les évêques lui seront soumis comme les simples fidèles ; les princes comme leurs sujets ; les sociétés comme les individus ; les doctrines, les lois,

les idées comme les personnes. Mais Jésus ne s'est pas contenté de promettre à son futur Vicaire le souverain pouvoir de gouverner, il y a joint la mission d'instruire. C'était quelques jours avant sa passion et sa mort. Le Sauveur prend saint Pierre à part et lui dit : « Simon, Simon, voici que Satan a demandé de vous cribler tous comme du froment ; mais moi j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Et toi, à ton tour, confirme tes frères. » Ici encore, Notre-Seigneur sépare saint Pierre des autres apôtres, le distingue d'avec les autres. « Satan a demandé de vous cribler tous, mais moi, j'ai prié pour toi tout spécialement. » Et qu'a demandé Jésus pour son Vicaire ? L'infailibilité de la foi pour qu'il remplisse la sublime mission d'instruire ses frères. Pierre aura le droit et le devoir d'enseigner l'univers, la famille, l'Etat non moins que l'Eglise. Sa foi deviendra la règle de toutes les croyances, le remède de toutes les erreurs. Tout pourra varier, défaillir : seule, la foi de Pierre demeurera immuable, grâce à la prière du Christ. Il aura le droit et le pouvoir d'instruire aussi bien que de gouverner.

Après avoir promis si solennellement à saint Pierre d'en faire le chef administratif et doctrinal de son Eglise, il ne restait plus à Notre-Seigneur qu'à réaliser ses promesses. Il le fit après sa Résurrection, durant les quarante jours qu'il passa sur la terre pour achever l'instruction de ses apôtres et les affermir dans leur foi. La primauté de saint Pierre fut définitivement établie sur les bords de la mer de Tibériade. Un témoin oculaire, saint Jean, a raconté cet établissement en termes émus, au chapitre xxi de son Evangile. Le Sauveur s'adresse à l'apôtre choisi pour être son représentant : « Simon, fils de Jean, lui dit-il, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Et Pierre lui répond : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. — Sois le pasteur de mes agneaux, » reprend

(1) Luc. xxii, 31-32.

Jésus. Puis, une seconde fois, il lui demande : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? — Oui, répond encore Pierre, vous savez, Seigneur, que je vous aime. » Et, de nouveau, Jésus ajoute : « Sois le Pasteur de mes agneaux. » Enfin, une troisième fois, il l'interroge : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Sur la réponse affirmative de saint Pierre, le bon Pasteur, le Pasteur éternel, dit à son Vicaire : « Sois le Pasteur de mes brebis. »

Les agneaux sont les fidèles et les prêtres ; les brebis sont les apôtres, les évêques. Les agneaux sont les agneaux de Jésus ; les brebis sont les brebis de Jésus, *agnos meos, oves meas* ; il les confie à qui il lui plaît, et il lui plaît de les confier à Simon, fils de Jean, qu'il a nommé Pierre.

Bossuet, à propos de ce texte, s'exprime ainsi : « Jésus-Christ a confié à Pierre la conduite de ses agneaux et de ses brebis, de son troupeau tout entier. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que les autres apôtres, et ensuite de paître et de gouverner tout, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes. Pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ. » (1)

Ainsi, d'après l'Évangile, fut établie la primauté de Pierre, après avoir été successivement préparée et promise par Notre-Seigneur. Cette primauté fut exercée dès les premiers jours par saint Pierre. C'est lui qui se lève et parle le premier pour élire un successeur à Judas et pour décider la question des observances mosaïques. C'est lui qui, à la tête des apôtres, fonde l'Eglise à Jérusalem, annonce l'Évangile aux Juifs, défend la cause des apôtres devant le Sanhédrin. C'est lui qui, en qualité de chef, va visiter tous les disciples de la Judée, de la Galilée, de la Samarie et les confirme

(1) BOSSUET, *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

dans la foi. C'est lui qui, le premier, exerce le pouvoir judiciaire, en frappant d'anathème Simon le Magicien.

Cette primauté fut reconnue par toute l'Eglise catholique : par saint Paul, qui vint le voir le premier, « afin, dit Bossuet, qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » Elle fut reconnue par les Évangélistes, qui le nomment toujours le premier. Saint Matthieu dit même expressément : « Simon, appelé Pierre, qui est le premier. » (1) Elle fut reconnue enfin par la Tradition tout entière, qui a toujours proclamé en saint Pierre le dépositaire des pouvoirs du Christ.

Concluons donc qu'il est plus clair que le jour que l'homme bienheureux, choisi entre tous les autres par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour être, après l'Ascension, le Chef visible de l'Eglise, comme Pasteur suprême du troupeau du Christ, comme Vicaire du Christ, en un mot, comme premier Souverain Pontife, est l'apôtre saint Pierre.

J'ai dit que c'était là un dogme de notre foi. Le nier serait par conséquent être hérétique. Pie VI l'enseignait à la fin du siècle dernier : « C'est un dogme catholique, disait-il dans un Bref célèbre, c'est un dogme catholique que Jésus-Christ a choisi Pierre de préférence aux autres apôtres pour en faire son Vicaire sur la terre..... » (2)

Le Concile du Vatican a proclamé solennellement la même vérité et déclaré anathème quiconque soutiendrait le contraire.

III. — CHOIX DES SUCCESSEURS DE SAINT PIERRE DANS SON SIÈGE DE ROME

Saint Pierre, désigné par Jésus pour présider à la fondation et aux destinées de son Eglise, saint Pierre

(1) *Matth.* x. 2.

(2) Bref *Super soliditate Petrae*, du 28 nov. 1786.

était un homme mortel. Le Souverain Pontificat devait-il périr avec lui? S'il continuait d'exister après la mort de saint Pierre, quel devait en être l'héritier? Questions extrêmement graves! De leur solution dépend tout l'avenir de l'Eglise catholique. Cette Eglise, selon la promesse de son divin Fondateur, ne saurait périr. Elle doit durer jusqu'à la fin du monde. Il lui faudra donc jusqu'à la fin du monde un chef visible, qui prenne en main sa cause et défende ses intérêts dans tous les siècles.

« Il est certain, dit le cardinal Bellarmin, (1) que le Pape est pour l'Eglise et non l'Eglise pour le Pape. Or, aujourd'hui, comme du temps des apôtres, l'Eglise a besoin d'un pasteur unique; elle en a même un besoin plus évident encore, puisque aujourd'hui les chrétiens sont et plus nombreux et plus indisciplinés. A la mort de saint Pierre, le Souverain Pontificat n'a donc pas pu cesser, car il avait été institué, non pour l'avantage personnel de saint Pierre, mais pour le bien général de l'Eglise; il a dû, au contraire, il doit demeurer et persévérer tant que subsiste l'Eglise. »

Avant Bellarmin et avec une autorité plus grande encore, le « Docteur angélique » avait enseigné la même doctrine: « Le pouvoir des clés fut le symbole de la puissance que Pierre devait transmettre aux autres, pour la conservation de l'unité de l'Eglise. Ce serait mal raisonner que de prétendre que cette haute dignité dont Jésus-Christ revêtait saint Pierre ne devait pas passer de lui aux autres, car il est certain que le Sauveur a établi son Eglise pour qu'elle durât toujours. Il est donc évident que ceux qu'il établit dans le ministère étaient dans une condition telle que leur pouvoir devait passer à leurs successeurs pour le bien de l'Eglise jusqu'à la fin du monde, surtout quand il dit lui-même: *Voici que je suis avec vous jusqu'à la*

(1) *De Rom. Pont.*, lib. II.

consommation des siècles. Ainsi se trouve condamnée l'erreur présomptueuse de certaines personnes qui tâchent de se soustraire à la soumission et à l'obéissance dues à Pierre en ne reconnaissant pas son successeur, le Pontife romain, comme Pasteur de l'Eglise universelle » (1).

Bossuet, dans son beau langage, était donc l'interprète de la croyance catholique, lorsque, en 1682, pour arrêter les prélats courtisans sur la voie du schisme, il s'écriait : « Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin ; Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire ; c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment cent trente évêques au concile de Chalcédoine..... » (2) Et l'Aigle de Meaux ajoute, dans un autre endroit : « Cette parole, *affermis tes frères*, n'est pas un commandement que Jésus-Christ fasse en particulier à saint Pierre, c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité!..... Il devait toujours y avoir un Pierre dans l'Eglise pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité de sentiments que le Sauveur désirait avant tout..... Dès là, Seigneur, vous avez tellement disposé les choses, que les successeurs de saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de *Papes*, c'est-à-dire de *Pères*, ont confirmé leurs frères dans la foi ; et la chaire de saint Pierre a été la chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et tous les fidèles, tous les pasteurs et tout le troupeau se sont unis. Que vous rendrons-nous, ô Seigneur, pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce Siège ? C'est là que la vraie foi a

(1) SAINT THOMAS, *Summa contra gent.*, lib. IV, 6. 76.

(2) BOSSUET, *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

toujours été confirmée..... Partout, l'autorité de ce grand Siège est à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise..... et tous les successeurs de Pierre sont un seul Pierre. » (1)

Cette transmission du Souverain Pontificat de saint Pierre à tous les évêques de Rome, ses légitimes successeurs, est un droit et un fait historique reconnus dans tous les temps. Partout et toujours, les chrétiens ont admis cette doctrine. Saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Maxime l'enseignaient, dès les premiers siècles, aux fidèles de l'Orient, tandis que saint Pierre Chrysologue, saint Césaire d'Arles, saint Léon le Grand le proclamaient dans les Eglises d'Occident. Les Pères du Concile de Chalcédoine, en 451, n'exprimaient donc qu'une tradition universelle, certaine, non contestée, quand ils appelaient le pape saint Léon « le Chef de toutes les Eglises, le successeur du bienheureux Pierre, la pierre et le rempart de l'Eglise catholique, le fondement de la vraie foi,..... » et quand, à la lecture d'un décret du Pontife romain, ils s'écrièrent d'une voix commune : « Pierre a parlé par la bouche de Léon. » Cette doctrine était celle du Concile d'Ephèse, qui lui aussi, avait déclaré, en 431, que « saint Pierre vit encore aujourd'hui et qu'il vivra toujours dans ses successeurs. »

Ainsi ont pensé tous les Conciles, tous les Papes et tous les siècles chrétiens. Saint François de Sales était donc l'interprète de l'Evangile et de la Tradition lorsqu'il concluait : « Tout ceci n'a pas eu lieu seulement en saint Pierre, mais en ses successeurs : car, puisque la cause demeure, l'effet demeure ; l'Eglise a toujours besoin d'un confirmateur qui soit *permanent*, auquel on puisse s'adresser pour trouver un solide fondement, que

(1) BOSSUET, *Méditations sur l'Evangile*.

les portes d'enfer et principalement l'erreur ne puisse renverser; il faut que son Pasteur ne puisse conduire à l'erreur, ni nous porter au mal; les successeurs de saint Pierre ont seuls ces privilèges, qui ne suivent pas la personne, mais la dignité et la charge publique de la personne. » (1)

Rien n'est donc plus incontestable, plus certain en droit et en fait, que cette vérité sur laquelle repose toute la Papauté, et par conséquent toute l'Eglise, et par conséquent toute la religion chrétienne, à savoir que l'évêque de Rome, par cela seul qu'il succède à saint Pierre sur le siège de Rome, est l'héritier de toutes les promesses divines faites par le Christ au Prince des apôtres et le Chef visible de l'Eglise catholique.

Remercions Notre-Seigneur d'avoir satisfait si complètement aux besoins de son Eglise, d'avoir veillé si soigneusement sur son organisation. Il fallait à cette Eglise un Chef visible. Il le lui a donné en la personne de saint Pierre. Il fallait que cette Eglise eût un Souverain Pontificat immortel. Il y a pourvu en décidant que le Chef de l'Eglise serait toujours le successeur de Pierre dans son siège de Rome. Gloire et actions de grâces à ce Dieu qui fait éclater sa sagesse et sa puissance dans toutes ses œuvres, qui dispose tout « avec nombre, poids et mesure. »

(1) SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Controverses*, disc. 11.

CHAPITRE III

QU'EST-CE QUE LE CHEF DE L'ÉGLISE, OU PRÉROGATIVES DU PAPE

L'Evêque de Rome est le Chef légitime de l'Eglise catholique. C'est là une vérité de droit et de fait. La Tradition tout entière, représentée par les écrivains des premiers siècles, par les Docteurs et par les Conciles, l'atteste avec un ensemble imposant. D'autre part, si on consulte l'histoire, on voit que, depuis dix-neuf siècles, l'autorité suprême est constamment exercée par le Pontife romain.

Maintenant que nous savons quel est le chef de l'Eglise, il faut nous demander ce qu'il est et ce qu'il fait. Il y a six cents ans, un moine dont l'influence sur la civilisation fut considérable, se posait ces mêmes questions et y répondait en ces termes :

« Qui êtes-vous, ô pape Eugène, et quel est votre rôle dans l'Eglise de Dieu ? Vous êtes le grand-prêtre, le Souverain Pontife, le prince des évêques, l'héritier des apôtres. Comme Noé, vous tenez en main le gouvernail de l'arche qui porte le genre humain ; vous êtes patriarche comme Abraham, Melchisédech par le sacerdoce, Aaron par la dignité, Moïse par l'autorité, Samuel par la souveraine magistrature, Pierre par la puissance ; vous êtes le Christ par l'onction du Saint-Esprit. C'est à vous que les clés ont été données et les brebis confiées..... Sans doute, il y a d'autres gardiens des clés du ciel, il y a d'autres pasteurs ; mais vous, vous

avez hérité par-dessus tous de ce double honneur, d'autant plus glorieusement qu'il vous appartient à un degré éminent. Pour eux, ils ont chacun le troupeau particulier qui leur a été confié; à vous, tous les troupeaux ont été donnés à la fois..... La puissance des autres pasteurs est contenue dans certaines limites; la vôtre s'étend sur ceux-là mêmes qui ont autorité sur les fidèles..... » (1)

Trois siècles plus tard, un autre Docteur, saint François de Sales, disait avec saint Ambroise : « Le Pape et l'Eglise, c'est tout un. » Pour bien faire ressortir cette vérité et indiquer en même temps la mission du Chef de l'Eglise, il réunit en une sorte de litanies les différents titres, au nombre de quarante-trois, que l'antiquité chrétienne a donnés au Souverain Pontife et à leur Siège. Parcourant ensuite les différentes images sous lesquelles les écrivains sacrés ont représenté l'Eglise, il ajoutait : « L'Eglise est-elle une maison? Elle est assise sur son *rocher* et sur son fondement ministériel qui est Pierre. Vous la représentez-vous comme une famille? Voyez Notre-Seigneur qui paye le tribut, comme chef de la maison, d'abord pour lui, et immédiatement après pour saint Pierre, son représentant. L'Eglise est-elle une barque? Saint Pierre en est le véritable patron, et c'est le Seigneur lui-même qui me l'enseigne. La réunion opérée par l'Eglise est-elle représentée par une pêche? Là, saint Pierre s'y montre le premier, et les autres disciples ne pêchent qu'après lui. Veut-on comparer la doctrine qui nous est prêchée (pour nous tirer des grandes eaux) au filet d'un pêcheur? C'est saint Pierre qui le jette; c'est saint Pierre qui le retire; les autres disciples ne sont que ses aides: c'est saint Pierre qui présente les poissons à Notre-Seigneur. Voulez-vous que l'Eglise soit représentée par une

(1) SAINT BERNARD, *De Consideratione*, lib. II.

ambassade? Saint Pierre est à la tête. Aimez-vous mieux que ce soit un royaume? Saint Pierre en porte les clés. Voulez-vous enfin vous la représenter sous l'image d'un bercail d'agneaux et de brebis? Saint Pierre en est le berger et le pasteur général sous Jésus-Christ. » (1)

Ce que saint François de Sales dit de saint Pierre est vrai de tous les Papes, puisque, selon la parole du Concile de Chalcédoine, « Pierre est toujours vivant dans ses successeurs, » c'est-à-dire que les évêques de Rome, successeurs légitimes de saint Pierre, jouissent de tous ses droits et prérogatives. De même, les paroles de saint Bernard au Pape Eugène s'adressent à tous les Souverains Pontifes, puisque tous sont les représentants de Dieu sur la terre.

Nous ne pouvons étudier en détail chacune des prérogatives du Pape. Cette étude dépasserait les limites que nous avons dû imposer. Nous nous contenterons d'en considérer quatre principales. Elles nous semblent renfermer toutes les autres et elles ont été mentionnées tout spécialement par les Conciles de Florence et du Vatican (2).

Nous étudierons dans le chef de l'Eglise :

- 1^o *Le Vicaire de Jésus-Christ;*
- 2^o *Le Souverain Pontife;*
- 3^o *Le Docteur infallible;*
- 4^o *Le Père des chrétiens.*

I. — Le Vicaire de Jésus-Christ.

Avant de monter au ciel, Notre-Seigneur avait promis à ses apôtres qu'il ne les abandonnerait pas, qu'il serait avec eux jusqu'à la fin du monde. Ce bon Maître a tenu fidèlement sa promesse. Il a fixé sa demeure parmi les enfants des hommes en instituant l'adorable sacrement

(1) SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Controverses*, disc. 42.

(2) Concil. Vatic. : *Constitutio Pastor æternus*, ap. III.

de nos autels. Dans l'Eucharistie, il est vraiment, réellement et substantiellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Mais, tout en étant réellement présent, il est caché sous les espèces du pain et du vin. Il ne se manifeste en aucune manière aux sens de l'homme. En vain celui-ci écoute, regarde et palpe; il n'entend rien, il ne voit rien et ne touche que du pain et du vin. O mystère! Est-ce donc là cette présence que Jésus avait en vue lorsqu'il promettait à ses disciples d'être avec eux jusqu'à la fin du monde? Oui, l'Eucharistie est une des formes par lesquelles se réalise la présence du Sauveur parmi nous. Mais ce n'est pas la seule. Ayant établi sur la terre une société visible, il veut la gouverner lui-même. Pour réaliser ce projet, que fait-il? Il institue, il crée, en quelque sorte, une nouvelle présence réelle. Mais, cette fois, il ne se sert pas d'éléments matériels. Point de pain, ni de vin, c'est un homme qu'il lui faut. Il se choisit un représentant, un autre lui-même, un vicaire visible, qu'on pourra voir, entendre, consulter et vénérer. C'est à Césarée de Philippe que se passa la scène mémorable où Jésus fit ce choix. Rappelons-en le souvenir.

Les apôtres sont rangés autour du divin Maître et celui-ci les interroge : « Que dit-on de moi parmi les hommes, et qui dit-on que je suis? » Quelques apôtres s'empressent de répondre : « Les uns, Seigneur, croient que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité; les autres, que vous êtes Elie ou Jérémie, ou quelqu'un des anciens prophètes revenu en ce monde. — Et vous, dit le Sauveur, que pensez-vous de moi? » Simon-Pierre, éclairé tout à coup de la lumière du Saint-Esprit, s'avance devant son Maître, et, répondant au nom de tous, au nom de toute l'Eglise présente et à venir, s'écrie dans un transport de foi et d'adoration : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! » Notre-Seigneur le regarde avec amour et lui dit : « Tu es bien heureux, Simon, fils

de Jean, parce que ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et les puissances de l'enfer ne l'emporteront point sur elle. C'est à toi que je donnerai les clés du royaume des cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Mgr de Ségur fait admirablement ressortir la valeur de cet oracle divin.

« Jésus, dit-il, choisit Simon-Pierre, parce que son Père céleste le choisit le premier, révélant à ce disciple, et non pas aux autres, le mystère du Christ, fondement unique de la religion et du salut. A cause de cela, Jésus choisit à son tour ce bienheureux apôtre; il le tire de la masse commune, l'élève au-dessus de tous, et, le posant seul en face de lui seul, il le crée Pape, Chef suprême de la foi. *Et ego dico tibi : Moi, je dis à toi, moi le Fils de Dieu, à toi, mon Vicaire; moi seul à toi seul; moi, le Souverain Pontife éternel, le Christ par excellence, à toi, Souverain Pontife par adoption, le second Christ, représentant du premier.*

» Et je te dis que tu es *Pierre* : *Et ego dico tibi quia tu es Petrus*. Te changeant en un autre moi-même, je change ton nom; désormais tu t'appelleras Pierre. Tu m'as dit : « Vous êtes le Christ, » c'est-à-dire la pierre angulaire; je te dis à mon tour : « Tu es Pierre, tu es pierre avec moi, comme moi et en moi : *Tu es Christus; Tu es Petrus*. » Moi, Jésus, je suis la pierre angulaire, la pierre fondamentale, sur laquelle tout repose; et toi aussi, tu deviens pierre, recevant par ma grâce l'immuable solidité que je possède par nature. Par toi-même, tu n'es que Simon et tu ne peux rien soutenir; mais par moi et en moi tu es *Pierre*, « et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

» Mon Eglise ne repose que sur moi, ainsi l'a voulu mon Père; et moi, à mon tour, je l'établis sur toi, parce que désormais tu ne fais plus qu'un avec moi; parce que je te constitue sur la terre mon *Vicaire* unique, mon fondé de pouvoirs, mon premier ministre. C'est en reposant sur toi que mon Eglise reposera sur moi, de telle sorte qu'il sera facile à toute créature de reconnaître où est mon Eglise, où est ma vérité, où est ma voie, où est ma vie. » (1)

Constituant ainsi saint Pierre chef de son Eglise, Jésus lui en donne immédiatement les pouvoirs: « Et c'est à toi que je donnerai les clés du royaume des cieux, de telle sorte que tout ce que lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Quelles paroles! Elles nous montrent en saint Pierre le vrai Vicaire de Jésus, un autre Christ.

C'en est fait; à partir de ce moment, Jésus ne cessera d'être présent dans son Eglise par le moyen de son Vicaire. Pierre et ses successeurs dans le siège de Rome seront comme le voile de cette nouvelle présence réelle. Les premiers chrétiens, les écrivains ecclésiastiques, les Pères et les Docteurs verront désormais dans le Chef de l'Eglise un autre Jésus-Christ.

« Ce fut la volonté de Dieu, dira saint Augustin, de faire de Pierre, à qui il remit ses brebis, un autre lui-même, un avec lui, afin qu'il pût les lui confier. » Saint Bernard enseignera la même doctrine en écrivant au pape Eugène III: « Vous êtes le Christ par l'onction du Saint-Esprit. » Les Souverains Pontifes eux-mêmes proclameront hautement cette vérité chaque fois qu'ils en auront l'occasion. En 1863, Pie IX la rappelait devant les officiers français réunis autour de son trône pour le 1^{er} janvier: « Dieu, disait-il, s'est choisi sur la terre

(1) M^{SR} DE SÉGUR, *Le Souverain Pontife*, p. 15.

un Vicaire, et ce Vicaire de Dieu, c'est moi. » Il n'est pas jusqu'aux plus humbles parmi les fidèles qui ne professeront cette croyance. Un jour, Mgr de Ségur se promenait dans la campagne romaine. Il rencontre un petit pâtre, il l'interroge sur son catéchisme. « Sais-tu, lui demande-t-il, ce que c'est que le Pape? — Je le crois bien, répond l'enfant; le Pape, c'est le Christ sur la terre, *il Papa è Christo in terra.* » Et, en disant cela, il se découvrit respectueusement.

Il est donc vrai que Jésus-Christ, pour gouverner son Eglise, a établi une sorte de présence réelle, ce que certains théologiens appellent le « sacrement » ou le mystère de la Papauté. Il s'est choisi un autre lui-même, un Vicaire. Notons-le bien. Le Chef de l'Eglise est au Christ ce que le Christ est à son Père..... Dieu le Père a envoyé son Fils afin qu'il fût la pierre angulaire, le *fondement* de l'édifice spirituel qui devait sauver le monde, en même temps que le *centre* de la vraie religion. Jésus, à son tour, choisit et envoie le Pape, pour être le *fondement* de son Eglise, le *centre* de l'unité catholique.

Reconnaissons et admirons dans le Vicaire de Jésus-Christ ces deux magnifiques prérogatives.

Il est d'abord le fondement de l'Eglise. Pourquoi Jésus a-t-il changé le nom de l'apôtre qu'il choisissait pour être son Vicaire? Pourquoi le nom de Pierre substitué à celui de Simon? Parce que ce nom de Pierre est celui du Sauveur lui-même; il a été désigné sous ce nom par les Prophètes; ce nom lui appartient réellement parce que, seul, il est la pierre angulaire de son Eglise. En donnant à son Vicaire ce nom qui lui appartenait, Notre-Seigneur indiquait clairement qu'il lui déléguait ses propres fonctions, et en particulier celle du fondement de l'Eglise. Tu es Pierre, c'est-à-dire tu es à ma place, tu es moi-même; sur toi, dès lors, je bâtirai mon Eglise. « Je suis moi-même la

Pierre indestructible, la pierre angulaire, je suis l'unique fondation ; on ne saurait en mettre d'autre. Mais tu es aussi *Pierre*, parce que tu es consolidé par mon excellence, de sorte que ce qui m'appartient en propre t'est commun par participation. » (1) « De même, dit saint Jérôme, que celui qui est la Lumière appela ses apôtres la Lumière du monde, ainsi il donna le nom de Pierre à Simon pour indiquer qu'il construisait sur lui son Eglise. » « Je te bâtirai sur moi, dit à ce propos saint Augustin, et non pas moi sur toi. Voilà pourquoi saint Pierre reçoit son nom du Christ et non pas le Christ de l'apôtre ; de même que le Christ ne reçoit pas son nom des chrétiens, mais les chrétiens du Christ. »

Ainsi donc, par la volonté formelle du Sauveur, Simon est changé en Pierre. Le Vicaire de Jésus-Christ devient le fondement de l'Eglise. Ce fondement est assuré d'une stabilité et d'une force invincible. « Les portes de l'enfer, dit Jésus-Christ, ne prévaudront jamais contre l'Eglise » dont Pierre est le fondement. Le mot « portes », employé ici par le Sauveur, est, dans le style de l'Orient, le synonyme du mot « puissances » ; car c'était aux portes des villes que les puissances de la terre tenaient leur cour, que les pouvoirs publics rendaient leurs jugements et que résidaient les chefs des armées. Or, les portes ou puissances de l'enfer ne pouvant jamais prévaloir contre l'Eglise, elles ne prévaudront pas non plus contre Pierre qui en est le fondement. La fixité très pure de la foi, la sainteté sans tache de la morale et du culte religieux, la lumière, la force et la victoire, tout est donné à Pierre, et par Pierre à l'Eglise. Rien ne pourra prévaloir contre Pierre et l'Eglise dont il est la base : ni la fureur des juifs, ni la rage des persécuteurs et des

(1) SAINT LÉON, *In annivers. assumpt.*, serm. 4.

bourreaux, ni l'astuce des hérétiques, ni la toute-puissance des Césars, ni les fausses doctrines, ni la philosophie, ni la science, ni la politique, ni les faux frères, ni les Judas, ni les Caïphes, ni les Pilates, ni les Hérodes, ni les Nérons, ni les vices, ni les faiblesses de l'infirmité humaine; rien, absolument rien.

Jésus-Christ sera dans Pierre, et c'est Jésus, le Verbe éternel, qui parlera, combattra et triomphera en lui, par lui et pour lui. Pierre, à son tour, sera toujours vivant dans ses successeurs. Et ainsi, depuis son origine jusqu'à sa fin, Pierre portera et soutiendra l'édifice entier de l'Eglise. Voilà deux mille ans que cette base a été posée. Depuis lors, combien de révolutions ont changé la face du monde! combien de royaumes, de dynasties et de nations ont disparu! combien d'hérésies et de sectes ont passé comme des torrents! Mais l'Eglise et le Siège de Pierre demeurent. Et les orages, et les efforts ennemis pour les détruire n'ont fait que les affermir : *Et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit; fundata enim erat supra petram.* (1) Une maison construite sur le sable tombe au premier coup de vent. Mais l'Eglise est fondée sur la pierre ferme, sur un roc inébranlable, sur Jésus-Christ lui-même, représenté par son Vicaire. *Petra autem erat Christus.* (2) *Ipsa summo angulari lapide, Christo Jesu.* (3) « Vous êtes Pierre, écrit saint Athanase d'Alexandrie au Pape saint Félix, et c'est sur vous, comme sur leur fondement, que sont établies et affermies les colonnes de l'Eglise. » Aussi, rien n'est capable d'ébranler cet édifice. Remercions Dieu d'avoir donné, en la personne de son Vicaire, une telle solidité à son Eglise.

(1) *Matth.* vii, 25.

(2) *Cor.* I. x, 4.

(3) *Eph.* ii, 20.

Fondement de l'Eglise catholique, le Vicaire de Jésus-Christ est aussi la cause de son unité : base essentielle de la vraie religion, il est, en même temps, le centre de l'unité catholique.

En effet, l'Eglise est une. L'unité est un de ses caractères distinctifs. Son divin fondateur l'a fait entendre assez clairement par ces paroles : « J'ai encore d'autres brebis..... il faut que je les amène..... et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un Pasteur » (1), et par celles-ci, qu'il prononçait la veille de sa mort, comme un testament d'amour : « Qu'ils soient un, ô mon Père, comme vous et moi nous sommes un. » (2) L'Esprit-Saint nous enseigne cette vérité dans plusieurs endroits de l'Ecriture : « *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*; un maître, une foi, un baptême, » (3); et toutes les voix de la Tradition le répètent avec unanimité : « *Credo unam Ecclesiam*, je crois l'unité de l'Eglise, » dit le Concile de Nicée.

Mais c'est surtout par le Vicaire de Jésus-Christ, par le Chef des pasteurs, par son autorité suprême, que l'Eglise est une. Le Vicaire de Jésus-Christ est le centre d'où partent tous les rayons du gouvernement, où convergent toutes les âmes. C'est pourquoi saint Ambroise proférait cette parole mémorable, reçue comme un axiome : « *Ubi Petrus, ibi Ecclesia*; Où est Pierre, là se trouve l'Eglise. » (1)

Quelle grande idée ! Quelle magnifique institution que celle du trône pontifical ! Le Père spirituel, placé au milieu des peuples, unit ensemble les diverses parties de la chrétienté. Pasteur général du troupeau, il contient les simples fidèles dans le devoir de la soumission et les protège contre l'oppression des grands..... Au

(1) *Joan.* x, 16.

(2) *Joan.* xviii, 21.

(3) *Eph.* iv, 4.

(4) S. AMBROISE, in *Ps.* 40.

sein de Rome chrétienne, il est le centre, l'oracle universel.

« Je contemple avec ravissement, s'écrie un célèbre orateur, ce vaste corps de l'Eglise universelle, étendu dans tout le monde, conservant dans son immensité une parfaite unité. Je porte mes regards des extrémités de l'Afrique et de l'Asie jusqu'aux régions glacées du Nord et aux îles les plus éloignées; partout j'aperçois des catholiques ayant même croyance, mêmes sacrements, mêmes traditions, mêmes Ecritures Saintes, même hiérarchie sacerdotale; et, au centre de l'univers, dans cette Rome, capitale autrefois de l'idolâtrie, aujourd'hui du christianisme, je vois s'élever la chaire antique de Pierre sur laquelle est assis le Chef des Pontifes, le père de cette grande famille, le pasteur de ces innombrables brebis, étendant sa sollicitude sur tant de vastes contrées, et réunissant, sous une même autorité spirituelle, tant d'hommes et de peuples étrangers les uns aux autres, différents de lois, de mœurs et de langage. A cette vue je m'écrie : Grand Dieu, voici votre Eglise, car l'universalité jointe à l'unité ne peut être que votre ouvrage. Je comprends pourquoi vous avez dit à Pierre : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis; » mes agneaux, c'est-à-dire les simples fidèles; mes brebis, les pasteurs eux-mêmes. Je n'ai plus besoin de demander ce que c'est que cette cité placée sur la montagne, visible à tous les yeux, et ce flambeau élevé sur le chandelier pour répandre au loin la lumière. Ce flambeau, cette cité, c'est vous, ô Pierre, c'est votre chaire sacrée, c'est Rome chrétienne, conquise par vos travaux, consacrée par votre sang, devenue la capitale et le centre du monde catholique. »

Avec tous les Pères et tous les Docteurs, tournons-nous donc vers ce roi de l'Eglise universelle, vers ce second Christ que le Fils de Dieu constitue son Vicaire au milieu des hommes, et en cet homme très sacré

vénérons Jésus, le Pasteur éternel, l'évêque de nos âmes, l'unique Chef de l'Eglise, le Docteur d'infailible vérité, le Souverain Pontife, plus élevé que les cieux, le Père de l'humanité régénérée, la source du pardon, le Juge suprême des bons et des mauvais, des vivants et des morts. Le Pape est tout cela en Jésus-Christ. Comme le dit saint Pierre Damien, il est « l'unique que rehaussent les prérogatives d'une principauté exceptionnelle; il est le gardien et l'intendant du royaume céleste, il est la bouche sur laquelle la foi repose..... En la personne de ses successeurs, Pierre parle, et, à sa volonté, l'univers entier est lié, est délié; sa sentence précède la sentence du Rédempteur; car Pierre ne lie pas ce que lie d'abord le Christ; c'est le Christ qui lie ce que Pierre a lié le premier. Pierre juge, et le Tout-Puissant confirme le jugement de Pierre; dans sa main est la main du Très-Haut. Celui-là seul devient l'ami intime du Christ qui est l'ami intime de Pierre. » (1)

Bienheureux donc le chrétien qui, fidèle à sa foi, révere, avec toute la tradition catholique, l'autorité divine, infailible et suprême du Pontife romain, Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ !

II. — Le Souverain Pontife.

C'est un dogme de notre foi que Jésus-Christ a placé à la tête de son Eglise saint Pierre et ses successeurs sur le siège de Rome, en confiant au Chef des apôtres le soin et le pouvoir suprême de paître tout le troupeau, de confirmer ses frères, de lier et de délier dans tout l'univers. Ce dogme nous vient du Sauveur lui-même; il nous a été transmis par la croyance et la pratique de l'Eglise universelle, par le témoignage des saints Pères et des Docteurs, par les décrets des Papes et des Conciles, qui l'ont défendu contre toute erreur contraire. Il

(1) SAINT PIERRE DAMIEN, *Sermon pour la fête de saint Pierre.*

est confirmé par toutes les traditions de l'Orient et de l'Occident ainsi que par l'histoire des Papes, qui ont toujours exercé cette suprématie dans l'Eglise.

Par une disposition toute divine, l'évêque de Rome, Chef de l'Eglise catholique, possède les plus beaux titres. Il est Vicaire de Jésus-Christ, Souverain Pontife de la vraie religion, Docteur infallible et Père des chrétiens.

Nous connaissons les magnifiques prérogatives que lui confère le titre de Vicaire de Jésus-Christ. En cette qualité, il est le représentant visible de Dieu sur la terre, le fondement inébranlable de l'Eglise catholique et la source de son unité.

Il nous faut à présent considérer dans le Chef de l'Eglise le Souverain Pontificat. Avant de rappeler son *institution*, sa *perpétuité* et son *exercice*, nous devons le *définir*.

Le Souverain Pontificat est la suprématie d'honneur et de juridiction dans l'Eglise catholique. L'homme qui en est légitimement investi a le premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique. Il possède le pouvoir d'administrer et de gouverner toute l'Eglise du Christ, les Pasteurs comme les fidèles, d'approuver ou de désapprouver les Conciles, d'instituer ou de déposer les évêques, d'établir ou de supprimer les diocèses, de régler toutes les questions relatives au culte, de faire des lois qui lient les consciences, de récompenser ou de punir.

Rien n'est plus incontestable que l'institution du Souverain Pontificat en la personne de saint Pierre et sa perpétuité en la personne de ses successeurs, les Pontifes romains. Depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII, les Chefs de l'Eglise ont toujours possédé cette suprématie d'honneur et de juridiction. De tout temps, ils ont exercé l'autorité suprême, et cette autorité a été invoquée, admise ou reconnue, non seulement par les catholiques, mais encore par les hérétiques, par les schis-

matiques, par les païens, par les rois et les empereurs aussi bien que par les peuples. Il est facile de le prouver.

1^o Quand Jésus-Christ confiait à saint Pierre le pouvoir et le soin de confirmer ses frères, les apôtres, de lier et de délier dans tout l'univers, il le plaçait incontestablement à la tête de son Eglise. Aussi, dès que le Sauveur est monté au ciel, saint Pierre exerce-t-il les fonctions de Chef et de Souverain Pontife. C'est lui qui préside et prend la parole dans le Cénacle. Il est le premier à prêcher l'Evangile. C'est à lui que saint Paul vient se présenter après sa conversion; c'est toujours lui qu'on voit partout, dans le Nouveau Testament, à la tête du collège apostolique. Si la primauté d'honneur et de juridiction ne ressort pas de tous ces témoignages, il faut dire que l'Ecriture Sainte ne prouve plus rien. Aussi Calvin lui-même, et avec lui les protestants les plus considérés, ont-ils reconnu cette primauté. « Pierre, dit Calvin, a été le principal entre les apôtres, je ne le nie pas; j'avoue même que, en considération de l'excellence des dons que le Seigneur lui avait faits, il avait un fort grand pouvoir; ce qui faisait dire que toutes les fois qu'ils étaient réunis, l'assemblée lui rendait respect, honneur, soumission. » (1)

Les Pères de l'Eglise sont unanimes en ce point. Pierre, pour eux, est « le premier des apôtres, le prince et le chef des apôtres, celui à qui la primauté a été donnée, le prêtre de toute l'Eglise, le pasteur suprême du troupeau, le pêcheur de l'univers, la source de l'autorité, le chef spirituel du monde entier, le docteur universel, l'Eglise personnifiée. »

2^o Cette suprématie d'honneur et de juridiction a été transmise aux successeurs de saint Pierre; cela ne peut faire l'objet d'aucun doute. Jésus-Christ, en effet, a promis que son Eglise durerait jusqu'à la fin des siècles,

(1) CALVIN, *Traité de la réforme de l'Eglise*.

et que jamais rien ne pourrait prévaloir contre elle. Or, ce que Jésus-Christ a promis à l'édifice, il l'a promis aussi à son fondement, l'un ne peut durer sans l'autre. Le fondement aura donc la même perpétuité que l'édifice. Comment cela se fera-t-il? Par les successeurs légitimes de saint Pierre, les évêques de Rome, qui hériteront de tous ses droits et privilèges.

« Rien, dit le comte de Maistre, rien dans l'histoire ecclésiastique n'est aussi invinciblement démontré que la suprématie monarchique du Souverain Pontife..... On ose à peine citer aujourd'hui les textes qui, d'âge en âge, établissent la suprématie romaine de la manière la plus incontestable, depuis le berceau du christianisme jusqu'à nos jours. Ces textes sont si connus qu'ils appartiennent à tout le monde, et qu'on a l'air, en les citant, de se parer d'une vaine érudition. Cependant, comment refuser, dans un ouvrage tel que celui-ci, un coup d'œil rapide à ces monuments précieux de la plus pure tradition?..... »

L'illustre écrivain, recueillant alors les témoignages des Pères et des Docteurs de l'Eglise, depuis saint Irénée, disciple des apôtres, jusqu'à saint François de Sales, prouve que, partout et toujours, les catholiques ont reconnu et proclamé la suprématie d'honneur et de juridiction des Pontifes romains. (1) Dans les chapitres suivants de son ouvrage, il cite les témoignages de l'Eglise de France, des jansénistes, des protestants et des schismatiques grecs, en faveur de la même suprématie. Nous ne pouvons, évidemment, dans un travail sommaire comme le nôtre, reproduire ces citations. (2)

(1) *Du Pape*, livre I^{er}, ch. 6.

(2) Ceux de nos lecteurs qui désireraient prendre connaissance de ces documents les trouveront réunis dans les trois ouvrages suivants : *Du Pape*, par JOSEPH DE MAISTRE; *Défense de l'Eglise*, par l'abbé GORINI, et le *Souverain Pontife*, par M^{SR} DE SÉGUR.

Après avoir cité les témoignages des Pères, des Docteurs et des Conciles des huit premiers siècles de l'ère chrétienne, le savant abbé Gorini résume ainsi toute sa thèse : « Quel magnifique spectacle l'histoire vient de nous offrir ! L'Occident, par la bouche des Irénée, des Ambroise, des Jérôme, des Pierre Chrysologue, des Bède, des Alcuin, s'écrie : « Où est Pierre, là est l'Eglise ! » L'Asie répète d'âge en âge, avec les Athanase, les Eusèbe, les Socrate, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Théodoret, que « la règle ecclésiastique ordonne de ne rien décréter sans le consentement de l'évêque de Rome. » Au nom de l'Afrique, Tertullien, Cyprien, Optat, Augustin, disent que le successeur de Pierre est « l'évêque des évêques, la source, le centre du sacerdoce, et que sa sollicitude pastorale doit partout défendre l'Eglise attaquée, puisqu'il a été élevé pour cela même sur le Siège apostolique. » Toute l'Eglise, en cinq Conciles œcuméniques, salue le Pape comme son chef et son guide, et de puissants patriarches implorent l'intervention de son autorité. A côté de ces voix solennelles, combien est étrange la voix qui nous dit : « Mais qu'est-ce donc que la papauté ? A Rome, ce que l'on trouve dans les premiers siècles, ce sont les empereurs, puis des ruines, mais non des Papes. » (Quinet-Guizot.) Pour nier la papauté, les ennemis de cette divine institution sont obligés de nier l'histoire. » (1)

3^o On a rapporté souvent l'histoire de ce philosophe qui, pour prouver l'existence du mouvement, se mit à marcher. Pour démontrer l'existence du Souverain Pontificat dans l'évêque de Rome, on peut faire quelque chose d'analogue. Il suffit d'établir que, de tout temps, les Papes ont exercé le pouvoir suprême dans l'Eglise. C'est ce que nous allons faire brièvement.

(1) GORINI, *Défense de l'Eglise*, t. VI. p. 75.

Pendant les trois premiers siècles, les Papes étaient occupés surtout à souffrir et à mourir. Néanmoins, il est certain, d'après les plus anciennes histoires ecclésiastiques, que, malgré la fureur des persécutions, malgré le trouble inévitable de toutes les grandes institutions naissantes, malgré les difficultés incroyables des communications matérielles, le Pontife romain a exercé dès l'origine l'autorité souveraine dans toutes les questions qui surgissaient, soit en Orient, soit en Occident. Si peu nombreux que soient ces anciens documents, ils suffisent pour montrer que le Souverain Pontificat, si manifestement exercé par l'apôtre saint Pierre, loin de défaillir au milieu du sang et des ruines, s'est transmis au contraire de Pontife en Pontife, de Pape martyr en Pape martyr, jusqu'au vingt-huitième successeur de saint Pierre, qui put le premier, sous Constantin, vivre et mourir en paix. Ils suffisent pour expliquer un fait incontestable, à savoir qu'immédiatement après la dernière persécution, et dès que l'Eglise, sortant des Catacombes, put respirer en liberté et se manifester officiellement au monde, elle apparut aussitôt avec sa constitution monarchique, elle apparut non seulement catholique, mais apostolique, romaine, enseignée, dirigée, gouvernée, unifiée par un Chef unique, qui était l'évêque de Rome. Ils nous font comprendre de quel droit ce chef, cet Evêque des évêques, comme l'appelle Tertullien, déclare en toute occasion qu'il exerce l'autorité divine et traditionnelle exercée de tout temps par ses prédécesseurs comme successeurs de Pierre et Vicaires du Christ.

Le Concile de Nicée proclame solennellement la primauté de l'évêque de Rome et dit qu'on doit continuer de recourir à lui dans les difficultés religieuses.

Aussi voit-on, dans la suite des siècles, toutes les causes intéressant directement la religion tranchées définitivement par cet évêque. C'est lui, pour ne citer

que quelques exemples, qui rétablit saint Athanase sur son siège d'Alexandrie; c'est lui qui dépose Nestorius, patriarche de Constantinople; c'est lui qui condamne les hérétiques, les sectateurs de Pélage, d'Eutychès et de Macédonius, aussi bien que les Manichéens et les Donatistes, et, plus tard, les Vaudois, les Albigeois et les protestants. C'est à lui qu'on a recours pour tout ce qui concerne la discipline générale de l'Eglise. Il approuve les Ordres religieux; il béatifie et canonise les saints; il fonde de nouveaux évêchés et supprime les anciens quand des circonstances impérieuses l'exigent.

Notre siècle a été témoin d'un des plus grands actes de cette pleine puissance gouvernementale du Pontife romain, lorsque Pie VII supprima, par le fait seul de sa volonté souveraine, toutes les antiques Eglises de France, la plupart fondées par les envoyés immédiats des apôtres, admirables dans la tradition de leur passé, fécondes en grands saints et en grandes institutions catholiques. De 130 évêchés, il en fit 50, demandant d'abord, puis exigeant la démission de tous les anciens évêques.

La suprématie d'honneur et de juridiction du Pontife romain sur toute l'Eglise, sur les pasteurs et sur les fidèles, a été définie et proclamée solennellement par le Concile du Vatican. Le chapitre III de la Constitution apostolique *Pastor æternus* traite spécialement de l'étendue et du caractère de cette suprématie. Il y est dit textuellement :

« Nous enseignons et nous déclarons que l'Eglise romaine possède, par la disposition du Seigneur, la principauté de pouvoir ordinaire sur toutes les autres Eglises, et que ce pouvoir de juridiction du Pontife romain, vraiment épiscopal, est immédiat; que les pasteurs et les fidèles, quels que soient leur rite et leur rang, lui sont, aussi bien chacun en particulier que tous ensemble, assujettis par le devoir de la subordi-

nation hiérarchique et d'une vraie obéissance, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers, de sorte que, gardant l'unité, soit de communion soit de profession, d'une même foi avec le Pontife romain, l'Eglise du Christ est un seul troupeau sous un seul Pasteur suprême. Telle est la doctrine de la vérité catholique, dont nul ne peut dévier sans perdre la foi et le salut.....

» De ce pouvoir suprême du Pontife romain de gouverner l'Eglise universelle, résulte pour lui le droit de communiquer librement dans l'exercice de sa charge avec les pasteurs et les troupeaux de toute l'Eglise, afin qu'ils puissent être instruits et dirigés par lui dans la voie du salut. C'est pourquoi nous condamnons et réprouvons les maximes de ceux qui disent que cette communication du Chef suprême avec les pasteurs et les troupeaux peut être légitimement empêchée, ou qui la font dépendre du pouvoir séculier, prétendant que les choses établies par le Siège Apostolique, ou en vertu de son autorité, n'ont de force et d'autorité que si elles sont confirmées par l'agrément de la puissance séculière.

» Et comme le Pontife Romain, par le droit divin de la Primauté apostolique, est préposé à l'Eglise universelle, nous enseignons de même et nous déclarons qu'il est le juge suprême des fidèles, et qu'on peut recourir à son jugement dans toutes les causes qui sont de la compétence ecclésiastique ; qu'au contraire le jugement du Siège Apostolique, dont l'autorité est supérieure à toute autre, ne peut être réformé par personne, et qu'il n'est permis à personne de juger son jugement. Ceux-là donc s'écartent du droit chemin de la vérité, qui affirment qu'il est permis d'appeler des jugements des Souverains Pontifes au Concile œcuménique comme à une autorité supérieure au Pontife romain.

» Si donc quelqu'un dit que le Pontife romain n'a que la charge d'inspection et de direction, et non le plein et suprême pouvoir de juridiction sur l'Eglise universelle, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers; ou qu'il a seulement la principale part et non toute la plénitude de ce pouvoir suprême; ou que ce pouvoir qui lui appartient n'est pas ordinaire et immédiat, soit sur toutes les Eglises et sur chacune d'elles, soit sur tous les pasteurs et sur tous les fidèles et sur chacun d'eux, qu'il soit anathème. »

En vertu de cette décision souveraine, les princes de ce monde, quand ils veulent entrer dans les desseins de Dieu, doivent favoriser de leur mieux l'exercice bien-faisant de la juridiction pontificale. Loin de l'entraver, ils doivent la respecter et lui aplanir les voies. « Aucune puissance humaine, dit le cardinal Gousset, n'a le droit d'intercepter entre le Chef et les membres de l'Eglise la correspondance nécessaire pour enseigner, pour gouverner, pour réformer, pour commander, puisque cette correspondance est de droit divin, et qu'elle entre nécessairement dans la constitution de l'Eglise. »

C'est parce que l'évêque de Rome est Souverain Pontife qu'on lui rend des honneurs qui ne sont accordés à aucun autre. On ne lui parle qu'à genoux; on baise ses pieds et non ses mains comme on le fait aux autres évêques; on l'appelle « Très Saint Seigneur, Très Saint Père. » Dans les cérémonies solennelles, il s'avance, porté majestueusement sur un trône et élevé au-dessus de la tête des fidèles, comme la tête est élevée au-dessus des membres du corps.

4^o Pour compléter ces notions, il ne sera pas inutile de noter ici, à la suite de M^{er} de Ségur (1), une dis-

(1) M^{er} DE SÉGUR, *Le Souverain Pontife*, p. 228.

tion importante, fort pratique, et trop peu connue chez nous : la distinction entre le gouvernement de l'Eglise et le sacerdoce de l'Eglise, entre le pouvoir de juridiction et le pouvoir d'Ordre.

Dans la *hiérarchie* du *pouvoir d'ordre* ou du sacerdoce (c'est la même chose), le premier rang est occupé par l'évêque; et à ce point de vue tous les évêques sont égaux en dignité: l'archevêque n'est pas plus que le simple évêque, le Pape n'est pas plus que le plus modeste évêque missionnaire. L'épiscopat est le sommet de la hiérarchie du sacerdoce et de l'Ordre. Audessous de l'évêque vient le prêtre; tous les prêtres, à ce point de vue purement sacerdotal, sont égaux en puissance et en dignité; comme prêtre, le vicaire est autant que son curé. Après le prêtre vient le diacre, le sous-diacre, puis l'acolyte, l'exorciste, le lecteur et le portier. Le pouvoir d'Ordre, dans l'Eglise catholique, commence donc à la fonction de *portier*, qui est appelée, pour cette raison, le premier Ordre mineur, et il se termine à l'*épiscopat*, qui est la plénitude absolue du sacerdoce de Jésus-Christ.

La *juridiction* ecclésiastique, qui a pour but le gouvernement et l'administration de toutes les choses de l'Eglise, l'extension et le maintien de ses privilèges, nous présente une hiérarchie tout autre. Ici, le premier rang est occupé par le Pape seul, monarque unique de l'Eglise universelle, souverain administrateur de tous ses biens spirituels et temporels; ce n'est plus comme évêque, c'est comme Pape qu'il occupe ce premier rang.

Après le Pape, viennent les Cardinaux et les Sacrées Congrégations romaines. Celles-ci sont divers corps de prélats, de théologiens et de consultants, chargés par le Pape de préparer, d'étudier, de triturer, sous la haute direction des cardinaux, toutes les affaires de l'Eglise catholique. De même qu'un chef d'Etat gouverne et

administre au moyen des différents ministères, de la Guerre, de l'Intérieur, des Finances, de l'Instruction publique, etc., de même, à Rome, le Pape gouverne et administre l'Eglise universelle au moyen de ministères spéciaux, qu'on appelle les Sacrées Congrégations romaines. Les plus importantes de ces Congrégations sont : le *Saint-Office*, qui s'occupe de toutes les questions de foi et de doctrine, et duquel relèvent les deux Congrégations de l'*Inquisition* et de l'*Index*. Il est également chargé de tout ce qui concerne les causes matrimoniales, le mariage étant la base de la famille chrétienne et, par conséquent, de l'Eglise; la *Congrégation des Rites*, qui règle, par l'autorité du Souverain Pontife, le culte divin, avec les importants et innombrables détails de la sainte liturgie; la *Sacrée Pénitencerie*, qui résout, toujours au nom du Pape, tous les doutes de conscience et les difficultés pratiques qui peuvent surgir au tribunal de la Pénitence. Cette Congrégation est la gardienne de la pure morale catholique, comme le Saint-Office est le gardien de la vraie foi. La *Congrégation du Concile*, qui a pour mission d'interpréter et de maintenir tous les règlements disciplinaires du Concile de Trente, d'examiner, et au besoin de corriger les actes des Conciles provinciaux que les archevêques doivent tenir avec leurs suffragants tous les trois ans, à moins de difficultés majeures : les décrets de ces Conciles n'ont force de loi qu'après l'approbation du Saint-Siège, dont la Sacrée Congrégation du Concile est l'organe officiel; la *Congrégation des Evêques et Réguliers*, qui règle tout ce qui concerne les Ordres religieux principalement dans leurs rapports avec les Ordinaires des diocèses. Il y a encore plusieurs autres Congrégations, mais d'un moindre intérêt général.

Les décrets des Sacrées Congrégations romaines obligent en conscience : ce ne sont pas de simples avis

ni l'expression de sentiments particuliers; ce sont des décrets proprement dits, des jugements pratiques, des lois, en un mot, l'expression officielle de la volonté souveraine du Saint-Père pour le gouvernement de l'Eglise universelle. Aussi tous les décrets sont-ils *directement* portés à la connaissance du Pape par le prélat secrétaire de chaque Congrégation, qui prend les ordres de Sa Sainteté et répond en son nom *ex audientia Sanctissimi Domini nostri*, etc. Les évêques, les archevêques, les patriarches sont soumis, comme tous les fidèles, à la juridiction spirituelle des Congrégations romaines, puisque ces Congrégations sont, en pratique, la juridiction suprême du Pape.

Après les cardinaux et les Congrégations viennent toujours, dans la hiérarchie de la juridiction ecclésiastique, les *patriarches*, puis les *primats*, dignités qui ne sont plus guère aujourd'hui que des souvenirs et des titres d'honneur.

Puis les *archevêques* ou *métropolitains*, qui groupent autour d'eux plusieurs évêques qu'on appelle leurs suffragants. Un archevêché, avec les évêchés qui en dépendent, forme une *province ecclésiastique*. La juridiction métropolitaine ne s'exerce que dans de rares circonstances; elle juge en première instance les causes ecclésiastiques des suffragants. Rome seule juge en dernier ressort

Après l'archevêque vient l'*évêque*, qui, dans son diocèse, est à la fois le chef du sacerdoce et le chef de la juridiction, comme le Pape l'est pour toute l'Eglise. Il gouverne et administre son diocèse selon les règlements de l'Eglise, au moyen de son vicaire général, du promoteur de son officialité, de son Chapitre cathédral.

Après l'évêque et son vicaire général, vient le *curé*, qui est un ecclésiastique chargé par l'évêque d'administrer une paroisse; puis, à côté du curé et sous sa

direction, le *vicaire*; puis enfin, le clerc, simple ecclésiastique qui occupe le dernier rang dans cette hiérarchie de la juridiction dont le Souverain Pontife est le sommet.

C'est par tous ces degrés que le Souverain Pontife gouverne les fidèles. C'est ainsi qu'il est vraiment le Pasteur de tous et qu'il exerce « cette pleine puissance que Notre-Seigneur lui a confiée de paître, de diriger et de gouverner l'Eglise tout entière. »

Dieu assiste le Pape dans l'administration de son Eglise. Il l'assiste tout spécialement dans ce qui concerne la discipline générale, de telle sorte que rien ne peut s'y glisser qui soit contraire à la morale et au salut des âmes; il l'assiste dans la direction de la sainte liturgie, afin qu'il ne se glisse aucune altération essentielle dans les règles du culte divin, et que tout y demeure conforme aux mystères du christianisme, aux profondeurs de la foi, à la majesté des choses saintes, aux traditions antiques, à l'édification du peuple fidèle. En un mot, Dieu l'assiste dans la direction et le gouvernement général de l'Eglise, dans l'exercice du Souverain Pontificat.

III. — Le Docteur infallible.

L'Eglise catholique est la société fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ afin de continuer son œuvre rédemptrice dans le monde. Pour remplir cette divine mission, elle a besoin de deux choses, d'une autorité souveraine et indiscutable en matière de direction et de conduite, et d'une règle certaine et infallible en matière de croyance. Le Sauveur y a pourvu. En instituant saint Pierre et ses successeurs Chefs de son Eglise, il les a créés Souverains Pontifes; il leur a donné la suprématie d'honneur et de juridiction, c'est-à-dire le droit et le devoir de gouverner l'Eglise. Au Souverain

Pontificat, il a joint le magistère suprême, c'est-à-dire le droit et le devoir d'enseigner le peuple chrétien; il a voulu que son Vicaire fût le Maître (*magister*) et le Docteur de l'Eglise en même temps que son Chef suprême.

L'étude du Souverain Pontificat nous conduit naturellement, logiquement, à celle du Magistère suprême.

Après avoir salué dans le Chef de l'Eglise le Monarque Souverain, nous devons reconnaître et saluer en lui le Docteur suprême et infaillible. Montrons d'abord que le Pape possède réellement le droit et le pouvoir d'enseigner les chrétiens, puis nous répondrons aux objections soulevées contre l'infaillibilité pontificale.

I

Le Pape est le Docteur suprême et infaillible des chrétiens. Qui nous le dit? Qui nous le prouve? *L'Ecriture Sainte*, la *Tradition* et la *raison*.

¹⁰ Le Nouveau Testament nous apprend comment saint Pierre reçut, en trois circonstances différentes, la mission d'enseigner infailliblement l'Eglise.

La première fois, c'était sur les bords du Jourdain. Le Sauveur, voulant récompenser cet apôtre de sa belle confession, le choisit pour être le fondement de son Eglise, un autre lui-même, son Vicaire; il lui promet, à cette occasion, de lui confier tous ses pouvoirs sur la terre: pouvoir de gouvernement, pouvoir d'enseignement. Il le désigne pour être le Chef de l'Eglise, et en même temps son Docteur suprême. Il veut que ce Docteur suprême soit préservé de l'erreur, qu'il soit infaillible. « Les puissances de l'enfer, dit-il, ne prévaudront pas contre mon Eglise. » (1) Les puissances de l'enfer, c'est-à-dire le mensonge, l'hérésie, la persécution,

(1) *Matth.* xvi.

la violence et la ruse échoueront dans toutes les tentatives qu'elles feront pour renverser l'Eglise. Et pourquoi? Evidemment parce que l'Eglise reposera sur un fondement inébranlable, sur Pierre, représentant de Jésus-Christ, qui est la force et la vérité mêmes. L'infaillibilité doctrinale du Pape découle de cet oracle, comme la lumière jaillit du soleil. D'après la promesse du Sauveur, le Chef de l'Eglise ne peut pas plus se tromper que Jésus; il est infaillible de l'infaillibilité même de Jésus, dont il est la bouche et le représentant visible au milieu du monde.

Tous les siècles chrétiens ont vu dans ce passage de l'Evangile la preuve irréfutable de la souveraine et infaillible autorité du Pape. Témoin, entre autres, le huitième Concile général, qui dit :

« La première condition du salut est de garder la règle de la vraie foi, et de ne s'écarter en rien de la tradition des Pères; car on ne peut déroger à la sentence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » La vérité de cet oracle a été justifiée par les faits; car le Siège apostolique a toujours conservé pure et sans tache la religion catholique, et toujours il a professé la sainte doctrine. »

Ainsi parlait et croyait l'Eglise en 869. Le Concile de Constantinople ne faisait que répéter une célèbre règle de foi, imposée plus de trois siècles auparavant à toutes les Eglises orientales et à plusieurs Eglises d'Occident par le Pape saint Hormisdas, et qui fut signée par de très nombreux évêques.

En une autre circonstance, le Christ promit de nouveau à saint Pierre et à ses successeurs le magistère suprême et infaillible. C'était quelque temps avant sa mort. « Pierre, lui dit-il, Satan a demandé de vous cribler tous; mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti, con-

firme tes frères. » (1) Impossible d'indiquer plus clairement la fonction de Docteur dont le Chef de l'Eglise allait être revêtu. Notre-Seigneur met en regard, d'un côté saint Pierre, de l'autre les apôtres. Il leur annonce à tous les épreuves, les persécutions de tout genre que Satan suscitera contre eux. Il les avertit et leur révèle à tous le mystère de l'infailibilité dans l'Eglise. D'après ce texte de saint Luc, il n'est pas permis de douter que la fonction de Docteur suprême et infailible n'ait été promise à saint Pierre et à ses successeurs.

Cette fonction, si solennellement promise en deux circonstances, le Sauveur l'institue définitivement, quelques jours après son Ascension. Il apparaît à ses apôtres réunis sur les bords du lac de Tibériade. Là encore, il prend Pierre à part, et cela en présence des autres apôtres. A trois reprises, il lui demande s'il l'aime, s'il l'aime plus que les autres. Simon-Pierre lui ayant répondu trois fois : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime; Seigneur, vous savez tout; vous savez que je vous aime, » le Sauveur lui dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Toute la tradition catholique reconnaît que, dans ce passage de saint Jean, Jésus-Christ institue saint Pierre pasteur suprême des fidèles, représentés par les agneaux, et des évêques, représentés par les brebis. Or, le premier devoir du troupeau est d'écouter la voix de son pasteur. Le premier devoir des membres de l'Eglise sera donc d'écouter la voix de son Chef. Tout chrétien, tout prêtre, tout évêque est obligé, en conscience, sous peine de péché, sous peine de rébellion, d'écouter la voix du Pape, de se soumettre à l'enseignement et au commandement du Pape. Il est par conséquent nécessaire que le Pape soit infailible; car la foi nous apprend

(1) *Luc.*, xx, 11.

que le troupeau de Jésus-Christ ne doit jamais s'écarter des voies de la vérité. Son Pasteur suprême ne saurait donc jamais l'induire en erreur, lui enseigner l'erreur. Comment un troupeau, nécessairement conduit dans la vérité, pourrait-il n'avoir un conducteur infallible? Le simple bon sens l'exige. Le sixième Concile général et celui du Vatican enseignent formellement que tel est bien le sens qu'il faut donner au texte de saint Jean.

Ainsi donc, d'après l'Evangile, il est certain que le Pape a été institué par Jésus-Christ Docteur suprême et infallible des chrétiens, parce qu'il est la pierre fondamentale de l'Eglise, le confirmateur des évêques dans la foi et le Pasteur suprême de l'Eglise.

2^o Cette vérité est confirmée par la tradition catholique tout entière, par les Saints Pères, par les Docteurs de l'Eglise et par tous les Conciles généraux. Nous pourrions ici multiplier les textes, mais à quoi bon? Le Concile du Vatican a tranché définitivement la question, et Pie IX, dans la Constitution apostolique *Pastor æternus*, a défini avec une précision remarquable ce point du dogme catholique. Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ici ses propres paroles, qui résument admirablement la tradition ecclésiastique.

Après avoir rappelé, avec le Concile de Florence, que le Pape est le Vicaire du Christ, le Chef de toute l'Eglise, le Père et le Docteur des chrétiens, et qu'à lui a été confiée la pleine puissance de paître, de conduire et de gouverner l'Eglise, l'illustre Pontife continue :

« Pour remplir les devoirs de cette charge pastorale, Nos prédécesseurs ont toujours ardemment travaillé à propager la doctrine salutaire du Christ parmi tous les peuples de la terre et ont veillé avec une égale sollicitude à la conserver pure et sans altération partout où elle a été reçue. C'est pourquoi les évêques de tout l'univers, tantôt dispersés, tantôt assemblés en synode, suivant la longue coutume des Eglises et la forme de

l'antique règle, ont toujours eu soin de signaler à ce Siège Apostolique les dangers qui se présentaient, surtout dans les choses de la foi, afin que les dommages portés à la foi trouvassent leur souverain remède là où la foi ne peut éprouver de défaillance. De leur côté, les Pontifes romains, selon que leur conseillait la condition des temps et des choses, tantôt en convoquant des Conciles œcuméniques, tantôt en consultant l'Eglise dispersée dans l'univers, tantôt par des Synodes particuliers, tantôt par d'autres moyens que la Providence leur fournissait, ont défini qu'il fallait tenir tout ce que, avec l'aide de Dieu, ils avaient reconnu conforme aux Saintes Ecritures et aux traditions apostoliques. Le Saint-Esprit n'a pas, en effet, été promis aux successeurs de Pierre pour qu'ils publiassent, d'après ses révélations, une doctrine nouvelle, mais pour que, avec son assistance, ils gardassent saintement et exposassent fidèlement les révélations transmises par les apôtres, c'est-à-dire le dépôt de la foi. Tous les saints Pères ont embrassé, et tous les saints Docteurs orthodoxes ont vénéré et suivi leur doctrine apostolique, sachant parfaitement que ce Siège de Pierre reste toujours exempt de toute erreur, selon cette divine promesse du Seigneur, notre Sauveur, faite au prince de ses disciples : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas; et toi, lorsque tu seras converti, confirme tes frères. »

» Ce don de la vérité et de la foi qui ne peut faillir a donc été divinement accordé à Pierre et à ses successeurs dans cette Chaire, afin qu'ils s'acquittassent de leur charge éminente pour le salut de tous; afin que tout le troupeau du Christ, éloigné par eux du pâturage empoisonné de l'erreur, fût nourri de la céleste doctrine; afin que, toute cause de schisme étant enlevée, l'Eglise fût conservée tout entière dans l'unité, et qu'appuyée sur son fondement, elle se maintînt inébranlable contre les puissances de l'enfer.

» Or, comme en ces temps-ci, où l'on a plus que jamais besoin de la salutaire efficacité de la charge apostolique, tant d'hommes se rencontrent qui cherchent à rabaisser son autorité, Nous jugeons qu'il est tout à fait nécessaire d'affirmer solennellement la prérogative que le Fils unique de Dieu a daigné joindre au suprême office pastoral.

» C'est pourquoi, Nous attachant fidèlement à la tradition qui remonte au commencement de la foi chrétienne, pour la gloire de Dieu notre Sauveur, pour l'exaltation de la religion catholique et le salut des peuples chrétiens, Nous enseignons et définissons, avec l'assentiment du saint Concile, que c'est un dogme divinement révélé : que le Pontife Romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque, remplissant la charge de Pasteur et de Docteur de tous les chrétiens, en vertu de sa suprême autorité apostolique, il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Eglise universelle, il jouit pleinement, par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Eglise fût pourvue en définissant sa doctrine touchant la foi ou les mœurs; et, par conséquent, que ces définitions du Pontife Romain sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Eglise.

» Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire Notre présente définition, qu'il soit anathème. »

3^o A ces preuves d'autorité, que nous avons tirées de l'Ecriture Sainte et de la Tradition, nous pouvons en ajouter d'autres fournies par la raison humaine. Tout esprit impartial qui connaît la situation qu'occupe le Pape dans l'Eglise, la place qu'il y tient, est obligé de convenir qu'il possède le droit et le devoir d'enseigner infailliblement les chrétiens.

Le Pape est, en effet, Vicaire ou représentant de Jésus-Christ sur la terre, le Chef de l'Eglise et l'Evêque du Siège apostolique. A ces trois titres, il jouit du droit et du pouvoir d'enseigner infailliblement l'Eglise.

Comme Vicaire du Christ d'abord. Lorsque le Pape déclare à l'Eglise que telle doctrine est vraie ou fausse, que telle ligne de conduite est bonne ou mauvaise, c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par la bouche de son représentant, et, comme Jésus-Christ est la vérité même, il ne doit pas souffrir que son Vicaire enseigne l'erreur. Il l'assiste si puissamment qu'il le maintient dans la vérité, selon la promesse qu'il lui a faite : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. »

En sa qualité de Chef de l'Eglise, le Pape reçoit la même assistance afin qu'il ne puisse tomber dans l'erreur. En effet, il a droit à la foi des chrétiens. Tous, quel que soit leur rang, fidèles, prêtres et évêques, sont obligés, en conscience, sous peine de révolte et de schisme, de soumettre leur esprit à l'enseignement du Pape, de croire du fond du cœur tout ce qu'il dit touchant le dogme, la morale ou la discipline générale; le silence respectueux ne suffit pas; c'est la foi qu'il faut, la foi proprement dite, la soumission pleine et entière de l'esprit, du jugement et du cœur. Dès lors, n'est-il pas évident que le Pape est le Docteur suprême des chrétiens, leur Docteur infaillible? Car, si le Pape pouvait se tromper, toute l'Eglise se tromperait nécessairement avec lui. Or, il est absolument certain que l'Eglise ne peut sortir des voies de la vérité, qu'elle possède et possédera toujours la vraie foi, en un mot, qu'elle est infaillible. Le Pape est donc Docteur suprême et infaillible parce qu'il est Chef de l'Eglise infaillible, laquelle doit toujours lui obéir. Remarquons-le. Ce n'est pas pour lui, dans son intérêt personnel, qu'il ne peut errer, mais pour l'Eglise, dans l'intérêt des fidèles. Il est Chef de l'Eglise, c'est-à-dire sa tête. L'Eglise le suit

donc partout, comme le corps et les membres suivent partout la tête. Pour que le corps ne s'égare pas, il faut de toute nécessité que la tête ne puisse s'égarer. Le Pape guide l'Eglise, c'est sa fonction essentielle. L'Eglise doit donc le suivre, et, de fait, elle le suit toujours; « où est Pierre, là est l'Eglise. » Or, s'il s'égaraient, elle s'égarerait forcément avec lui. Donc, il ne peut s'égarer, enseigner l'erreur; donc il est infaillible. N'est-ce pas clair comme le jour?

Enfin, le Pape est l'Evêque du Siège apostolique. A ce titre encore, il possède le magistère suprême et infaillible. Dans l'Eglise catholique, il n'y a qu'un siège épiscopal qui soit apostolique, c'est le Siège de Rome. Il n'y a qu'un seul évêque qui soit appelé « l'Evêque apostolique, le Seigneur apostolique, » c'est l'Evêque de Rome, c'est le Pape. *Ecclesia apostolica*, dit le sixième Concile œcuménique en parlant de l'Eglise de Rome; *Domnum apostolicum*, disent les Litanies des Saints pour désigner le Pape; *Sedes apostolica*, répètent à l'envi tous les siècles chrétiens.

Le mot *apostolique* a deux sens très distincts : un sens général qui veut dire « provenant des apôtres, remontant jusqu'aux apôtres, » et un sens strict, théologique, qui signifie « contenant la grâce, les privilèges de l'apostolat. » C'est en ce dernier sens que le Saint-Siège est dit *apostolique*.

Beaucoup de sièges épiscopaux ont été fondés directement et immédiatement par les apôtres : le siège de Jérusalem, fondé par saint Jacques; celui d'Ephèse, fondé par saint Jean; ceux d'Athènes, de Corinthe, de Philippe, etc., fondés par saint Paul. Comme celui de Rome, tous ces sièges sont apostoliques en ce sens qu'ils ont la gloire d'avoir pour fondateur un apôtre, mais ils ne le sont pas en ce sens qu'ils auraient la grâce, les privilèges de l'apostolat. Seul entre tous, le Siège de Rome, occupé par le successeur du Prince des

apôtres, est le *Siège apostolique*, c'est-à-dire le Siège qui conserve en son entier les privilèges de l'apostolat.

L'apostolat, en effet, n'est pas autre chose que la mission, l'autorité donnée par Jésus-Christ à ses apôtres pour prêcher la vraie foi sur la terre, y établir l'Eglise, y faire régner la vérité et le salut.

Cette mission renfermait le don d'infaillibilité, lequel était, en effet, nécessaire à chacun des apôtres pour prêcher partout la même foi, et, sur cette base unique, fonder des Eglises particulières.

Mais une fois ces Eglises fondées, l'infaillibilité n'était plus nécessaire que dans un centre unique, qui pût conserver la foi, en même temps que maintenir l'unité catholique entre toutes les Eglises du monde. Un seul magistère suprême et infaillible suffisait. C'est ce qui eut lieu. Après le martyre des apôtres, l'infaillibilité apostolique ne demeura que dans le Siège de Rome. « Le Seigneur, dit saint Augustin, a déposé la doctrine de la vérité dans la chaire de l'unité. »

C'est pour cette raison et c'est dans ce sens que le Siège de Rome est apostolique et le seul apostolique. Son Evêque résume en lui toute l'autorité de l'apostolat, la juridiction suprême et universelle, l'infaillibilité dans l'enseignement de la doctrine. *Apostolique* est donc ici synonyme de « magistère suprême et infaillible », et le Pape, seul entre tous les évêques, est le Docteur suprême et infaillible, parce que, seul, il est l'Evêque apostolique.

Mais, dira-t-on peut-être, les évêques ne sont-ils pas les successeurs des apôtres? Oui, mais seulement en un sens, *secundum quid*, dit saint Thomas. En ce sens que, autour du Pape, il y aura toujours, en vertu de l'institution divine, un corps épiscopal, héritier et représentant du Collège apostolique que Notre-Seigneur avait adjoint à saint Pierre. En ce sens encore que l'autorité des évêques n'est pas moins essentielle à l'Eglise que celle du Pape, qu'elle est établie par Jésus-Christ

lui-même et que le Pape ne gouverne point l'Eglise sans le concours des évêques. En ce sens enfin que les évêques, unis au Pape, participent par là même à son infaillibilité, et qu'ainsi se retrouve, dans le corps épiscopal, le privilège de l'infaillibilité qui resplendissait dans le Collège apostolique. Nos évêques sont infaillibles comme les apôtres, mais non au même titre que les apôtres. Ceux-ci avaient reçu de Notre-Seigneur directement et immédiatement l'infaillibilité; tandis que les évêques ne la reçoivent que par le Pape, en vertu de leur union avec le Pape. Voilà en quel sens les évêques sont les successeurs des apôtres.

Unis et soumis au Pape, les évêques jouissent donc avec lui du privilège de l'infaillibilité, mais chacun d'eux, pris en particulier, peut perdre ce divin privilège, lequel n'est immuablement fixé que sur la tête de l'Evêque de Rome, successeur du Prince des apôtres, seul Vicaire de Jésus-Christ, seul dépositaire de la plénitude de la grâce apostolique (1).

De tout temps on a cru, dans l'Eglise catholique, que le Pape est le Docteur suprême et infaillible des chrétiens. Cette vérité a été confirmée, comme nous l'avons dit, par le Concile du Vatican. C'est donc un dogme de foi que tout fidèle doit croire sous peine de damnation.

Le jour où ce dogme fut proclamé (18 juillet 1870), la basilique de Saint-Pierre, à Rome, présenta un spectacle très émouvant. Sur 535 Pères réunis au Concile, 533 avaient voté pour la définition, 2 seulement contre. Quand, après le vote, le Pape eût déclaré qu'il confirmait, définissait à son tour et promulguait la vérité approuvée par le Concile, un mouvement indicible s'empara de l'assemblée. Les évêques avaient les yeux pleins de larmes. Ils saluèrent Pie IX de longs

(1) M^{SR} DE SÉGUR, *Le dogme de l'infaillibilité*, p. 35.

applaudissements et d'acclamations qui, répétés par le peuple, semblaient devoir ébranler les voûtes sonores de la basilique Vaticane. De toutes parts, c'était une explosion de cris de joie, de vivats redoublés : « Vive Pie IX ! Vive le Pape infallible ! »

Dès qu'il put se faire entendre, le vénérable Pontife prononça d'une voix forte une courte allocution, invitant les Pasteurs et les fidèles à s'unir dans la foi et la charité autour de la chaire de Pierre. Puis, d'une voix vibrante, pleine d'émotion, il entonna le *Te Deum*, qui fut chanté par le Concile et par le peuple avec un enthousiasme et des transports indescriptibles.

A sa sortie, le Pape fut entouré par les évêques et par le peuple. Chacun voulait l'approcher. Il fut reconduit, comme en triomphe, jusqu'au grand escalier du Vatican, au milieu des acclamations les plus joyeuses.

Dans la salle du Concile se passèrent les scènes les plus attendrissantes : beaucoup d'évêques s'embrassaient étroitement, et, dans la basilique, quantité de prêtres et de fidèles arrêtaient au passage les vénérables Pères, baisant avec un respectueux amour leurs mains et leurs vêtements.

Cette ovation rappelait celle du Concile d'Ephèse, où, après la proclamation de la maternité divine de Marie, on vit le peuple fidèle acclamer les évêques et les reconduire en triomphe dans leurs demeures, à la lueur des torches et en brûlant des parfums.

Plus de 300 évêques, absents de Rome, avaient envoyé d'avance au Souverain Pontife leur adhésion pleine de foi et d'amour. Et ainsi, dès le jour même du vote, sur 900 évêques environ qui formaient alors l'épiscopat catholique, près de 840 ont proclamé et défini, avec Pie IX, que le Pape est le Docteur suprême et infallible des chrétiens.

Après la définition du Concile du Vatican, il n'est plus permis de douter que le Souverain Pontife possède

le magistère suprême dans l'Eglise. Oui, l'Evangile nous le dit, la Tradition l'atteste et la raison le demande, le Pape est le Docteur suprême de tous les chrétiens sans exception, de tous les Conciles, de tous les évêques et de tous les fidèles, princes ou sujets, peu importe. « Il est, disent les écrivains ecclésiastiques, le Vicaire de la Vérité infallible, la bouche même du Christ, la bouche qui, à elle seule, suffit à l'univers. Il est le canal de l'onde limpide de la foi catholique; Jésus-Christ est la source, le Pape le canal et l'Eglise le bassin où viennent boire les troupeaux accompagnés de leurs Pasteurs. »

Le Pape est infallible, quand il enseigne comme Docteur de l'Eglise universelle. Il est infallible parce qu'il représente Jésus-Christ, qui est la vérité même, parce qu'il est le Chef d'une société qui ne peut errer, parce qu'il est le Pasteur du troupeau qui ne s'égarrera jamais et le fondement d'un édifice qu'aucun assaut de l'esprit de mensonge n'ébranlera.

II

Quoique la doctrine de l'Eglise sur l'infaillibilité pontificale soit assez claire et à la portée de toutes les intelligences, elle est, en général, peu connue et mal comprise dans le monde. La raison en est que des esprits brouillons ont cherché à l'obscurcir. Ils ont jeté le trouble dans les âmes en soulevant contre cette doctrine des objections plus spécieuses que sérieuses. Nous croyons faire œuvre utile en répondant à quelques-unes de ces objections.

On est allé jusqu'à prétendre que, en déclarant le Pape infallible, on lui attribue des prérogatives qui ne peuvent convenir qu'à la divinité! « Le Pape est un homme, dit-on. Comment un homme peut-il être infallible? Jamais nous n'admettrons qu'un homme ne puisse se tromper ni nous tromper. »

Sans doute, répondrons-nous à ceux qui tiennent ce langage, sans doute, le Pape est un homme de chair et d'os comme les autres. Mais cela ne l'empêche aucunement d'être infaillible comme Docteur des chrétiens..... Le prêtre aussi n'est qu'un homme! Et pourtant, quand il prononce ces simples paroles : *Ego te absolvo*, est-ce que les péchés du pénitent ne sont pas remis? Le prêtre est un homme! Et cependant, quand il dit sur un peu de pain : *Ceci est mon Corps*, est-ce que Jésus-Christ n'est pas présent sous l'hostie? Franchement, est-ce que consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, le faire descendre vivant sur l'autel, n'est pas un pouvoir plus grand, plus prodigieux, que d'enseigner infailliblement la vérité? Et on accorderait ce pouvoir au plus humble des prêtres, tandis qu'on refuserait d'admettre que le Pape soit infaillible comme Docteur de l'Eglise universelle? Mais ce serait tout simplement ridicule. Qu'on le remarque, en effet; si le Pape n'est pas assisté divinement dans l'enseignement de la vérité, il est le moins privilégié des ministres de l'Eglise; il est au-dessous du prêtre et de l'évêque. Le prêtre, quand il remplit les fonctions de son ministère, est assisté miraculeusement. Il en est de même de l'évêque. Le Pape seul, quand il s'acquittera de sa sublime mission, ne sera pas assisté miraculeusement! Admettre une pareille doctrine serait se condamner à la pire des absurdités. Il n'y a pas de milieu : ou le Pape est infaillible, ou l'Eglise n'est pas divine.

On dit encore : « Non seulement le Pape est un homme, mais il peut commettre des fautes graves. Comment admettre que la vérité par essence puisse découler des lèvres d'un pécheur? »

Oui, nous en convenons, par suite de la faiblesse inhérente à la nature humaine, surtout depuis le péché originel, tout homme peut se rendre coupable de faute. Le Pape, lui aussi, hélas! peut tomber. Mais n'en est-il

pas de même de l'évêque et du prêtre? Et cependant, cela ne les empêche pas d'exercer valablement les fonctions de leur ministère. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le Pape? Il ne faut pas confondre le mot *infaillible* avec le mot *impeccable*. *Infaillible* signifie « qui ne peut pas se tromper », *impeccable* « qui ne peut pécher. » Or, jamais les catholiques n'ont prétendu que les Papes fussent impeccables. Saint Pierre, le premier de tous, a commis une faute grave. Il a renié Jésus-Christ. Mais de ce que le Pape peut être pécheur, il ne faudrait pas conclure qu'il soit nécessairement sujet à l'erreur. Ce serait une conclusion complètement fausse.

Il y en a enfin qui se font illusion sur l'infaillibilité parce qu'ils ne connaissent pas l'objet précis de ce privilège accordé aux Souverains Pontifes. Ils s'imaginent que, nous catholiques, nous admettons comme absolument certaines toutes les paroles du Pape. Si par exemple, celui-ci s'avise de dire : « Demain, il pleuvra ; demain, il fera beau temps, » nous devrions croire qu'il en sera ainsi, parce que le Pape l'a dit.

Or, tel n'est pas le sentiment de l'Eglise catholique. Loin de là. Elle enseigne que le Pape, comme personne privée, peut se tromper. Mais dès qu'il parle, comme Chef des chrétiens, comme Docteur de l'Eglise, dès qu'il enseigne ce qu'il faut croire ou faire pour être sauvé, sa parole est à l'abri de toute erreur.

Voici, d'après la plupart des théologiens, les cas où s'exerce l'infaillibilité pontificale : 1^o lorsque le Pape définit un article de foi, ou bien établit un précepte intéressant les mœurs ; 2^o lorsqu'il prononce sur un fait dogmatique ou sur le sens d'une proposition ; 3^o lorsqu'il porte des règlements concernant la discipline générale de l'Eglise ; 4^o lorsqu'il approuve les Constitutions des Ordres religieux ; 5^o lorsqu'il canonise un saint ; 6^o lorsqu'il porte des décrets relatifs au culte divin rendus obligatoires pour toute l'Eglise ;

7^o lorsqu'il juge de l'orthodoxie ou de l'hétérodoxie d'un livre.

En dehors de ces cas, l'infailibilité pontificale ne s'exerce pas; la parole du Pape n'a d'autre valeur que celle que lui donne sa science ou sa vertu.

IV. — Le Père des chrétiens.

Aux titres de Vicaire de Jésus-Christ, de Souverain Pontife et de Docteur infailible, le Chef de l'Eglise joint celui de Père des chrétiens. S'il est une dénomination qui lui convienne plus particulièrement, qui soit plus communément employée par les fidèles et même par les infidèles, c'est bien cette dernière. Presque toujours et partout, quand il s'agit du Chef de l'Eglise, on le désigne sous ces noms de « Père », de « Saint-Père », ou plus simplement de « Pape ». Etudions les admirables convenances de ce nom, et nous en apprécierons mieux la noble grandeur et la douce suavité.

I

Qu'est-ce qu'un père dans l'ordre de la nature? Le père est un homme qui donne à ses enfants la vie, la nourriture, le vêtement, l'instruction et l'éducation. Il les entoure d'une affection constante, les assiste dans leurs besoins physiques et moraux, éloigne les dangers qui menacent leur âme ou leur corps et leur procure les moyens de s'établir et de vivre convenablement sur la terre. Voilà, résumées en quelques mots, les fonctions d'un père dans la société humaine. Voilà son rôle.

Or, ces fonctions, ce rôle de la paternité, le Chef de l'Eglise les remplit admirablement par rapport aux chrétiens. Il leur donne la vie, la nourriture et l'instruction spirituelles. Il les aime d'une affection pure et bienveillante; il les assiste, les protège et leur donne les moyens d'acquérir un bonheur incomparable et

éternel. De lui, comme de la première personne de la Très Sainte Trinité, on peut dire: *Nemo tam Pater*, personne n'est aussi père que le Pape.

Le Chef de l'Eglise donne la vie spirituelle aux chrétiens. Comment? De quelle manière? Par la foi. Selon la parole de saint Paul, « le juste vit de la foi. » (1) Mais, cette foi, qu'est-ce que c'est? Une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu et l'Eglise nous enseignent. La foi a été déposée en nous au moment du baptême. Depuis, elle s'est développée; elle a grandi avec les enseignements de l'Eglise catholique. Mais d'où vient cette foi? Qui en est la source et le fondement? Le Souverain Pontife, le Chef de l'Eglise. C'est lui qui conserve ce précieux trésor; c'est lui qui en a la garde; c'est lui qui le défend contre les attaques incessantes du démon, de l'idolâtrie, de l'impiété ou de l'hérésie. C'est lui qui, par le ministère des évêques et des prêtres, donne la vie spirituelle à l'humanité! Fondement et source de la foi, il la maintient dans les régions où elle existe. Divin Semeur, il la répand dans les pays où elle n'a jamais été propagée ou bien dans ceux où elle a cessé de luire. C'est donc au Pape que tous les fidèles, sans exception, sont redevables de la foi, et par conséquent, de la vie spirituelle; c'est à lui qu'ils doivent d'être chrétiens. Quelles actions de grâces pourront jamais reconnaître cette sublime paternité!

Le Chef de l'Eglise ne se contente pas de donner la vie aux âmes. Père dévoué, il les nourrit. Comme l'enfant qui vient de naître, l'âme qui a reçu la vie de la foi a besoin de prendre des aliments pour se développer, grandir et se fortifier. Quelle est la nourriture de l'âme? La grâce, aliment divin, don surnaturel et profondément mystérieux; la grâce, qui développe dans les âmes

(1) *Rom. 1, 17.*

la vie spirituelle, qui les aide, les perfectionne et les divinise. D'où vient la grâce, et par quel canal se répand-elle dans ce vaste champ du père de famille, qu'on appelle l'Eglise catholique? La grâce vient directement et immédiatement de Jésus-Christ. Elle nous est communiquée par les sacrements, réservoirs sacrés qui épanchent dans la vigne du Seigneur l'onde pure de la grâce sanctifiante. Mais qui a le dépôt et la garde des sacrements? Qui doit les préserver de toute altération, les conserver tels qu'ils ont été institués par Jésus-Christ et les administrer comme l'a voulu le divin Maître? Evidemment, le Chef de l'Eglise, le Pape. C'est lui qui est le gardien de ces admirables institutions. C'est lui qui les protège contre toute profanation et toute altération. C'est lui qui donne aux évêques et aux prêtres la juridiction, c'est-à-dire le pouvoir d'administrer les sacrements.

Il est donc le canal privilégié par lequel la grâce parvient aux âmes des chrétiens. Comptez, si vous le pouvez, ces milliers d'absolutions, qui, tous les jours, comme une rosée bienfaisante, tombent sur les âmes et les purifient de leurs souillures. Comptez les milliers de communions, qui donnent à ces mêmes âmes le Pain des forts, la Manne des élus et le Froment qui fait germer la virginité dans le monde. Comptez tout ce qui tombe de grâces dans l'Eglise, en un jour, en une heure. Considérez-en aussi les merveilleux effets. L'humilité, la chasteté, le dévouement, l'oubli de soi, l'apostolat, le martyre, toutes les vertus en découlent naturellement, toutes sont le résultat de ces pluies vivifiantes, de ces rosées suaves de la grâce. Or, tout cela vient du Pape. Dieu a mis ce trésor dans ses mains afin que, par lui, il se répandît dans l'Eglise. Otez le Pape, et immédiatement le beau fleuve de la grâce cesse de couler dans l'Eglise catholique; il disparaît, ce don surnaturel que Dieu nous accorde, en vue des mérites de

Jésus-Christ, pour nous faire opérer notre salut; elles se tarissent, ces sources où les âmes vont puiser continuellement la force, la lumière, la consolation et la joie; le monde n'est plus qu'un désert aride et desséché, le séjour de la tristesse et de la désolation. Si la terre n'est pas réduite à ce triste état, si l'humanité vit d'une vie surnaturelle et divine, à qui faut-il l'attribuer? Au Pape, au Père des chrétiens. Par lui, par son ministère trois fois saint, les âmes reçoivent la grâce, aliment surnaturel, qui les nourrit, les fortifie et les perfectionne.

Par lui aussi, elles reçoivent la lumière qui les éclaire, cette lumière que Jésus est venu apporter aux hommes, la vérité!

La vérité sur Dieu et sur ses perfections infinies; la vérité sur l'homme, sur son origine et ses fins dernières; la vérité sur le monde et les êtres qu'il renferme; la vérité sur toutes choses, où la chercher? où la trouver? Vérité, vérité, besoin des grandes âmes et de toutes les âmes, flambeau qui illuminez les intelligences, aliment salubre de l'esprit, où peut-on vous trouver ailleurs que dans l'Eglise, inspirée par le Saint-Esprit, dirigée et éclairée par le Pontife infallible, qui est la lumière du monde : *Vos estis lux mundi*? Vérité divine, partout ailleurs, vous avez fait naufrage dans une mer de doute et d'incertitude : c'est l'Eglise, arche de salut, qui vous a recueillie.

Jésus-Christ, en effet, a confié le dépôt des vérités les plus saintes, les plus nécessaires à Pierre et à ses successeurs, pour qu'il les communique à toutes les nations. Il a fait du Pape un docteur infallible. Avec quel soin le Pape s'est acquitté de tout temps de son magistère suprême, l'histoire tout entière nous l'atteste. Jamais la vérité n'a été attaquée dans le cours des siècles sans que, immédiatement, les successeurs de Pierre ne se soient levés pour la défendre.

Ils l'ont défendue contre la rage des tyrans persécu-

teurs qui voulaient la noyer dans le sang; ils l'ont défendue contre les subtilités de l'hérésie; ils l'ont défendue contre les Barbares du iv^e siècle et contre les fureurs de l'Islam; ils l'ont défendue contre le despotisme impérial et royal, contre les empiétements des grands et l'aveuglement des foules, contre la prétendue philosophie et la fausse science. Toujours et partout, ils ont tenu élevé au-dessus des peuples le flambeau lumineux de la vérité. Plutôt que de le laisser éteindre, ils ont préféré être persécutés, dépouillés de leurs honneurs et de leurs richesses, exilés, et mourir sur les échafauds. La parole du Christ, « les puissances de l'enfer (c'est-à-dire le mensonge et l'erreur dont Satan est le père) ne prévaudront jamais contre elle, » cette parole prophétique s'est parfaitement réalisée jusqu'ici, et il en sera de même jusqu'à la fin des siècles.

Non seulement le Pape a protégé la vérité contre ses ennemis, mais encore il l'a fait connaître, il l'a propagée dans le monde. Depuis que le Maître a donné l'ordre formel d'enseigner toutes les nations, le Chef de l'Eglise n'a cessé de prêcher la vérité. Il l'a prêchée sur les places publiques, dans les maisons particulières, au sein des catacombes, aussi bien que dans les temples superbes élevés en l'honneur du vrai Dieu. Il l'a prêchée à Rome, en Italie, en France, en Espagne, en Orient, en Occident, dans l'Afrique, dans la vieille Asie comme en Europe, dans l'Océanie comme en Amérique, partout. Il l'a prêchée lui-même, par ses paroles et par ses écrits; il l'a prêchée par ses représentants, les évêques, les prêtres, les missionnaires, qu'il a envoyés porter la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre. Encore aujourd'hui, le Pape continue d'instruire les intelligences. Notre illustre Léon XIII, avec une autorité et une science qui excitent l'admiration universelle, fait rayonner la vérité dans le monde par ses immortelles Encycliques. Oh! qu'à juste titre il est le Père des chrétiens! Il donne

aux esprits la vérité qui les éclaire; bienfait immense dont on ne saurait assez le remercier et le glorifier, car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de vérité, de foi, d'espérance et d'amour, qui doivent lui inoculer des germes d'immortalité.

Il ne suffit pas à un père de donner à ses enfants la vie, la nourriture et l'instruction. Il doit encore, pour remplir intégralement ses nobles fonctions, les entourer d'une affection douce, forte et constante, les assister dans leurs besoins, les protéger contre tout danger et leur assurer une position convenable dans le monde.

Le Pape, qui remplit si bien les trois premiers devoirs de la paternité, serait-il, pour l'accomplissement des autres, inférieur aux pères de la terre? Nous ne pouvons le croire. Essayons donc d'indiquer comment, là encore, le Chef de l'Eglise se montre Père admirable, à la fois tendre, fort et généreux.

Que le Pape aime les chrétiens, qu'il ressente dans son cœur l'affection qu'éprouvait Jésus pour ses disciples, c'est là un fait d'expérience quotidienne. Il est véritablement le bon Pasteur qui court après les brebis égarées et les rapporte tremblantes sur ses épaules; il est le Père de famille qui ouvre ses bras à l'enfant prodigue et le presse amoureusement sur son cœur; il est le Maître qui récompense ses fidèles serviteurs de leur bonne administration; il est (pourquoi ne le dirais-je pas, puisque la comparaison est d'un Dieu même?), il est la poule qui, à certains moments, réunit sous ses ailes ses chers petits. Il nous a été donné de voir un de ces moments. Quel ravissant spectacle nous avons alors contemplé!

C'était à Rome, le 17 avril 1888. Ce jour-là, nous nous trouvions environ quatre cents pèlerins de Terre Sainte, réunis dans une de ces magnifiques salles du Vatican, désignées sous le nom de *Loges de Raphaël*. Nous eûmes l'honneur d'une audience pontificale. Qui

dira les impressions dont notre cœur était saisi en présence du Vicaire de Jésus-Christ? Qui dira surtout notre émotion profonde en voyant ce vieillard si grand et si vénéré, en même temps si bon et si paternel? Comme il parcourait avec bonheur nos rangs pressés; comme il parlait affectueusement à chacun de nous! Prêtres, laïques, dames, vieillards, jeunes gens, nous étions tous ses enfants. Pour tous, il avait un mot charmant, un sourire affectueux, une marque d'attention. O Très Saint-Père, que votre voix alors était douce, votre geste sympathique, vos caresses agréables, votre regard limpide et pénétrant! A ce souvenir, qui ne s'effacera jamais de notre mémoire, l'émotion nous gagne encore, les larmes coulent de nouveau de nos yeux et nos lèvres ne peuvent s'empêcher de dire: « Non, personne n'est Père comme le Vicaire du Christ, car personne mieux que lui n'aime ses enfants. »

Personne non plus ne les assiste aussi généreusement, ne les protège aussi efficacement et ne leur assure un avenir aussi beau.

Laissé à ses propres forces, l'homme est bien faible. A la suite du péché d'Adam, ses facultés morales et physiques ont beaucoup perdu de leur énergie; elles ont été considérablement émoussées. Il éprouve en lui-même une forte inclination au mal. De plus, il est entouré d'ennemis nombreux et acharnés à sa perte; les démons rôdent sans cesse autour de lui, cherchant à l'entraîner dans l'abîme; le monde, par ses plaisirs, ses scandales, ses préjugés et ses moqueries, s'efforce également de le séduire. Que deviendra « ce roseau pensant, » comme l'appelle Pascal? Qui soutiendra cette plante délicate au milieu des orages dont elle est constamment assaillie? Qui lui donnera la force de résister aux influences pernicieuses de ses ennemis? Qui lui fera produire en son temps des fleurs et des fruits?

Ici encore apparaît la main bienfaisante du Père de

famille. Autrefois, le Sauveur avait recommandé à ses apôtres de ne pas éteindre « la mèche qui fume encore, » de respecter « le roseau à demi brisé. » Son Vicaire observe cette recommandation. Il se garde bien de briser le roseau qui a fléchi au souffle de la tempête. Il le relève, au contraire; il lui donne un appui, un tuteur; il l'entoure de barrières préservatrices, et bientôt la pauvre plante a retrouvé son ancienne vigueur.

Pour préserver ses enfants des dangers qui les entourent, le Pape avertit, menace, supplie, punit même, mais il ne se lasse jamais. Si, malgré ses avertissements, ses supplications et ses menaces, quelques-uns de ses fils se sont laissés prendre aux ruses du monde et de Satan, il ne les abandonne pas, il leur tend des bras miséricordieux et s'efforce jusqu'à la fin de les ramener à lui.

Pour maintenir ceux qui sont fidèles dans le droit chemin, le Souverain Pontife emploie différents moyens. Il les instruit par le ministère des évêques et des prêtres; il met à leur disposition les sacrements de l'Eglise; il prie et fait prier pour eux; il dispose en leur faveur des immenses richesses spirituelles qu'il possède comme Vicaire du Christ: les prières des justes qui souffrent dans le purgatoire et des saints qui règnent dans le ciel; les mérites de la Sainte Vierge, ceux que Jésus-Christ s'est acquis par ses travaux, ses souffrances et sa mort; tous ces biens dépendent du Pape, sont, pour ainsi dire, sa propriété. En vertu de la *communio des saints*, il dispose en faveur des fidèles de ces trésors d'indulgences, de grâces et de charité, qui les soutiennent et les font avancer dans le chemin du ciel.

Le ciel, voilà le grand bien que le Pape veut donner à ses enfants; le ciel avec son bonheur éternel et ses délices inénarrables, voilà l'établissement, la position qu'il leur destine, qu'il s'efforce de leur procurer. C'est le but suprême, la fin de sa paternité. Comme cette fin

est belle, supérieure à toutes les autres ! Les pères de la terre, quelles que soient leur fortune et leur dignité, fussent-ils même rois ou empereurs, ne peuvent procurer à leurs enfants que des biens périssables, des établissements éphémères. Le Pape, lui, donne à ses enfants l'héritage que Jésus-Christ a conquis de son sang : le ciel, dont il a la clé, *Et tibi dabo claves regni cœlorum* ; le ciel qu'il ouvre ou ferme à volonté, *Quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis, quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis.* (1)

Cherchez dans le monde une paternité plus puissante, plus complète, plus généreuse que celle du Pape, vous ne la trouverez pas. Sans doute, le chef de l'Eglise est digne de respect, de vénération et d'amour, quand on considère en lui le représentant de Dieu sur la terre, le Vicaire du Christ. Sans doute, il a droit à une soumission parfaite d'esprit et de cœur, quand on voit en lui le Souverain Pontife et le Docteur infaillible des chrétiens. Mais il nous semble mériter des égards plus grands, une affection plus tendre et un dévouement plus inaltérable, quand sa sublime paternité se dévoile à nos regards étonnés et ravis. Nos cœurs tressaillent alors d'une douce joie, et nous éprouvons une vive reconnaissance pour l'Auteur de tant de merveilles, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Un chrétien doit se dire : Ce prêtre de ma Première Communion, qui a baptisé mes petits-enfants, qui dirige mon âme, il m'est cher, il m'est vénérable ; je l'appelle mon Père ; mais il ne l'est, il ne peut l'être, que parce qu'il puise incessamment, par l'intermédiaire de l'évêque, dans cette source de vie divine qu'on appelle le Pape. Cet évêque, sous la bénédiction duquel je m'incline avec tant d'amour, dans lequel j'adore la plénitude du sacer-

(1) *Matth.* xvi, 19.

doce et des immensités de pouvoirs que le prêtre n'a pas, il y puise aussi; et toute cette puissance radicale d'engendrer les âmes à Dieu qu'il reçoit dans sa consécration demeure inefficace et incapable de produire, si elle n'est déliée et comme mise en acte par le Pape. Toute vie vient donc véritablement de lui. » (1)

De lui vient aussi toute grâce, toute vérité, toute joie du cœur, toute paix de l'âme, le contentement en cette vie et le bonheur éternel en l'autre. Parmi tant de grandeur, le cœur ému, cherchant de quel nom le désigner, n'en trouve qu'un seul qui réponde à sa tendresse, à son respect et à sa gratitude: le *Père*, le *Saint-Père*!

(1) M^{sr} BOUGAUD, *Le Christianisme et les temps présents*, t. IV, p. 550.

CHAPITRE IV

NOS DEVOIRS ENVERS LE PAPE

Le Chef de l'Eglise possède des titres magnifiques. Nous les connaissons. En les étudiant à la triple lumière de la théologie, de l'histoire et de la raison humaine, nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'en admirer la grandeur, la noblesse, la légitimité, la convenance et la douce suavité. A ces titres correspondent des devoirs du côté des chrétiens.

Comme Vicaire de Jésus-Christ, le Chef de l'Eglise a droit à la vénération ; comme Souverain Pontife, à l'obéissance ; comme Docteur infallible, à la foi ; comme Père, à l'affection et à l'assistance.

Examinons l'un après l'autre ces devoirs que les chrétiens ont à remplir envers leur Chef. Voyons-en l'obligation rigoureuse et les différentes manières d'y satisfaire.

I. — La vénération.

En premier lieu, le Chef de l'Eglise a droit à notre respect, mieux que cela, à notre vénération. Et pourquoi ? Parce qu'il est le Vicaire de Jésus-Christ, le représentant visible de Dieu sur la terre. Telle est l'union qui existe entre Jésus-Christ et son Vicaire qu'ils ne font qu'une personne morale. Ce que commande, ce que défend, ce qu'exécute le Pape, Jésus le commande, le défend, l'exécute avec lui. La présence de Jésus-Christ dans le Pape peut être comparée et a été effectivement

comparée à celle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Des théologiens, respectables par leur science et leurs vertus, ont prouvé que la papauté complétait l'Eucharistie. « Par ce sacrement, disent-ils, Jésus nourrit simplement les âmes, et, par la papauté, il les instruit, les gouverne, se montre à eux, comme la voie, la vérité et la vie. » Présent dans l'Eucharistie, Jésus a droit à nos adorations ; présent dans son Vicaire, il mérite, non pas l'adoration, mais des hommages et un respect très grands ; ce qu'exprime assez bien le mot *vénération*. Le Pape, comme Vicaire du Christ, son représentant visible sur la terre, mérite d'être vénéré. « Rien, dit le P. Giraud (1), de ce qu'on peut faire pour lui rendre hommage ne s'élève à la hauteur de sa dignité. On jetterait de nouveau au creuset toutes les couronnes des potentats, tous les diadèmes des reines, on mêlerait à tant d'or et d'argent toutes les pierreries de l'univers, que l'on ne ferait pas un escabeau digne des pieds du Pape..... Le Pape, c'est comme l'exposition solennelle et visible de Jésus-Hostie. Il faut dire, sans crainte d'erreur : « Faites tout ce que vous pourrez, il est plus grand que tout éloge. » Oui, cela peut se dire après que le Fils de Dieu lui-même a pu s'écrier, devant cet humble pêcheur, son premier Pape : « *Beatus es, Simon Bar-Jona.....* Vous, bienheureux Simon, fils de Jean..... »

Qui médite aujourd'hui ce mystère si grand et si beau ? Qui pénètre au delà du voile de l'homme et des conditions terrestres, au delà de ces apparences, si faibles souvent, pour contempler tant de gloire et de magnificence ? C'est le petit nombre. En réalité, le Vicaire de Jésus-Christ n'est pas connu, et, par conséquent, pas vénéré comme il mérite de l'être. Evidemment, c'est là le fait de l'insouciance, de l'inconsidération, de l'habitude qu'on

(1) R. P. GIRAUD, *Prêtre et hostie*, t. II, p. 51.

a d'apprécier toute chose à la lumière de la seule et froide raison. Peut-être aussi cela vient-il d'une éducation incomplète et mauvaise, de préjugés invétérés dans un peuple ou dans une classe de personnes. Le Pape est comme l'hostie de nos tabernacles; il obtient un respect vague, indéterminé, mais nullement cette vénération profonde à laquelle il a droit de la part de tous les chrétiens.

On a vu, dans les siècles passés, des rois et des empereurs, comme Constantin et Charlemagne, oublier leur propre dignité en présence du Pape et se prosterner humblement à ses pieds. On a vu des impératrices et des princesses, comme sainte Hélène, s'estimer honorées de le servir à table; on a vu de puissants monarques écouter debout et la tête découverte la lecture de ses lettres; on a vu des saints, comme Charles Borromée, d'illustres docteurs, comme saint Bernard, incliner respectueusement la tête en entendant prononcer son nom. Pourquoi n'est-on plus témoin aujourd'hui de pareils actes de vénération? Evidemment, parce que les chrétiens ne savent pas assez ce qu'ils doivent à leur Chef.

Dans la mesure de nos forces, faisons cesser cet état de choses, en nous instruisant nous-mêmes, et en instruisant les autres sur les magnifiques prérogatives du Pape, et, personnellement, ne manquons jamais de lui donner les marques de vénération auxquelles il a droit.

« Rien, dit le P. Faber, ne peut être plus vénérable aux yeux de la foi que la manière dont le Pape représente Dieu. C'est comme si le ciel était toujours ouvert au-dessus de sa tête et que la lumière en descendit sur lui, et qu'il vît, comme Etienne, Jésus assis à la droite du Père, pendant que le monde grince des dents contre lui avec une haine, avec une rage surhumaine qui doit souvent l'étonner lui-même. Mais, aux yeux de l'incrédule, la Papauté, comme toutes les choses humaines,

n'est qu'un spectacle pitoyable et honteux, qui ne peut provoquer que la colère et le mépris. Ce mépris même doit devenir l'objet de notre dévotion, parce que nous devons nous attacher à en faire une réparation constante. Nous devons honorer le Vicaire de Jésus-Christ avec une foi pleine d'amour et un respect plein de confiance et de simplicité..... Nous ne devons pas nous permettre l'irrespectueuse déloyauté de distinguer en lui, et dans son ministère, entre ce que nous pouvons considérer comme humain et ce que nous pouvons reconnaître comme divin. » (1)

Nous devons nous rappeler que, même au point de vue humain, la dynastie des Papes est la plus pure et la plus sainte, en même temps que la plus ancienne et la plus illustre qui ait passé sur la terre, car, sur plus de deux cent cinquante Papes, dit Rohrbacher, le tiers au moins est honoré comme saints par l'Eglise.

II. — L'obéissance.

Au respect et à la vénération, il faut joindre l'obéissance. En sa qualité de Souverain Pontife, le Chef de l'Eglise a droit, en effet, à la soumission des chrétiens. Ceux-ci doivent lui obéir d'esprit et de cœur. Nous parlerons de l'obéissance d'esprit dans le paragraphe suivant; occupons-nous dans celui-ci de l'obéissance de cœur ou de volonté.

Que tous les chrétiens, sans exception, soient soumis et doivent obéir au Souverain Pontife, c'est une vérité manifeste. Mieux que cela, c'est un dogme de foi, proclamé par le Concile du Vatican. Le chapitre III de la Constitution apostolique *Pastor æternus* traite spécialement de l'étendue et du caractère de l'autorité pontificale. Il y est dit textuellement : « Nous enseignons et déclarons..... que les Pasteurs et les fidèles, quels que

(1) R. P. FABER, *De la dévotion au Pape*, p. 22.

soient leur rite et leur rang, aussi bien chacun en particulier que tous ensemble, sont assujettis au Souverain Pontife par le devoir de la subordination hiérarchique et *d'une vraie obéissance, non seulement dans les choses qui concernent la foi et les mœurs, mais aussi dans celles qui appartiennent à la discipline et au gouvernement de l'Eglise répandue dans tout l'univers*, de sorte que, gardant l'unité, soit de communion, soit de profession d'une même foi avec le Pontife Romain, l'Eglise du Christ est un seul troupeau sous un seul Pasteur suprême. Telle est la doctrine de la vérité catholique, dont nul ne peut dévier sans perdre la foi et le salut. »

A la simple lecture de cette citation, il est facile de voir que l'obéissance est due rigoureusement sous peine « de perdre la foi et le salut » dans quatre cas : 1^o dans ce qui concerne la foi, ou les vérités qu'on doit croire ; 2^o dans ce qui touche aux mœurs, c'est-à-dire à la conduite de la vie ; en d'autres termes, ce qu'un chrétien doit faire ou éviter ; 3^o dans ce qui a rapport à la discipline générale ; 4^o enfin dans ce qui regarde le gouvernement de l'Eglise. Quiconque refuse formellement d'obéir au Pape dans l'un de ces quatre cas, a cessé d'être catholique. Extérieurement, il peut avoir les apparences du catholicisme, en faire certaines œuvres, conserver même la foi, mais il n'appartient plus à l'âme de l'Eglise ; il est schismatique.

Dans le monde, on se fait aujourd'hui d'étranges illusions au sujet de l'obéissance due au Pape. On s'imagine généralement qu'il suffit de lui être soumis pour ce qui concerne la foi ou les mœurs. On ne tient aucun compte de la discipline générale et du gouvernement de l'Eglise. Et cependant, là, comme pour la foi et les mœurs, l'autorité du Souverain Pontife est suprême, absolue, indiscutable. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi afin d'assurer l'unité et la perpétuité de son Eglise. Si, en effet, il était permis de contester les

droits et les pouvoirs du Pape pour ce qui concerne la discipline et l'administration générale, l'Eglise cesserait bientôt d'être une; la suprématie pontificale, tout en existant en droit, serait virtuellement supprimée en fait, ou du moins considérablement amoindrie. Le gouvernement de l'Eglise deviendrait impossible.

Lors donc que le Pape, agissant comme Chef de l'Eglise, prescrit un acte se rapportant au gouvernement, ayant pour but de sauvegarder les intérêts de cette Eglise dont il a la charge, les chrétiens doivent s'y soumettre. Et ils doivent s'y soumettre non pas d'une façon passive, par un silence respectueux, mais d'une manière positive, par l'acquiescement à la volonté pontificale, en faisant effectivement ce que le Pape demande.

« En tout, et même pour les choses les plus vulgaires en apparence, dit le P. Faber, il semble y avoir une sorte d'inspiration dans la conduite de l'Eglise et dans ses rapports avec le monde. Cela ne peut pas se définir, cela ne peut pas être réduit en formule; mais l'histoire de l'Eglise, dans les matières même qui ne sont pas relatives à son infaillibilité, est pleine de ces marques d'une illumination surnaturelle, semblable à celle qui brille dans les Annales du peuple choisi de Dieu sous la loi de l'Ancien Testament.

» L'Eglise ne peut paraître sujette à commettre des fautes comme les nations. Lorsque nous nous trouvons à une assez grande distance pour bien juger l'ensemble des faits, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer comment l'Eglise a toujours fait ce qu'il y avait à faire, et dans le temps convenable; avec quelle sûreté elle a suivi la ligne droite au milieu des ténèbres et de la confusion des événements, comme si elle était animée de quelque prophétique instinct. » (1)

(1) R. P. FABER, *De la dévotion à l'Eglise*, p. 15.

Puisqu'il en est ainsi, les chrétiens ne doivent pas hésiter à se soumettre et à obéir au Souverain Pontife. Leur obéissance doit être pratique, courageuse et persévérante. Telle a été celle de Fénelon : « A Dieu ne plaise, disait ce grand évêque, dans le mandement où il annonçait la condamnation de son livre *Les maximes des saints*, à Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » Telle a été l'obéissance de saint Alphonse de Liguori. Le pape Pie VI, trompé par de faux rapports, l'avait exclu de la Congrégation formée par lui. Loin de se plaindre, il disait : « Le Pape le veut, Dieu le veut, moi aussi. » Telle a été l'obéissance de saint Charles Borromée. « Souvenez-vous, disait ce Saint à un de ses familiers qui marquait son mécontentement d'une réponse défavorable venue de Rome, souvenez-vous que nous devons obéir à Dieu en toutes choses, et que le Saint-Père nous le représente sur la terre ; se soustraire à l'obéissance du Pape, c'est désobéir aux ordres de Dieu. Instruisons le Pape, le mieux qu'il nous est possible, de toutes nos affaires ; après cela, demeurons en paix, et attendons avec soumission ce qu'il lui plaira d'ordonner. » Telle a été l'obéissance de saint Bernard, de saint François d'Assise, de saint Dominique, de saint Ignace et, on peut dire, de tous les saints.

« Examinez, dit à ce propos le comte J. de Maistre, examinez, l'un après l'autre, les grands Docteurs de l'Eglise catholique : à mesure que le principe de sainteté a dominé chez eux, vous les trouverez toujours plus fervents envers le Saint-Siège, plus pénétrés de ses droits, plus attentifs à les défendre. C'est que le Saint-Siège n'a contre lui que l'orgueil qui est immolé par la sainteté. » Aussi, le pape Benoît XIV déclare-

t-il, dans son traité *De la Canonisation des Saints*, qu'il faut compter parmi les signes d'une vertu héroïque, la soumission et l'obéissance parfaites au Chef de l'Eglise.

III. — La foi.

Si le Pape, en sa qualité de Souverain Pontife, a droit à la soumission du cœur ou de la volonté, son titre de Docteur infaillible exige la foi à son enseignement, en d'autres termes, la soumission de l'esprit.

Depuis que le Concile du Vatican a proclamé l'infaillibilité doctrinale du Pontife Romain, tous les chrétiens, sans exception, sont obligés de croire ce qu'il enseigne touchant la foi ou les mœurs. Dès que le Pape parle *ex cathedra*, c'est-à-dire comme Docteur de l'Eglise universelle, il n'est pas permis de récuser son enseignement, ni de le mettre en doute. On peut seulement l'expliquer, comme on explique l'Ecriture Sainte. Quiconque refuserait d'accepter la doctrine du Pape parlant comme Docteur de l'Eglise universelle, encourrait la note d'hérésie.

« Le Concile, c'est-à-dire l'Eglise enseignante, ayant défini comme dogme de foi l'infaillibilité du Souverain Pontife, n'y pas croire, ce serait nier l'infaillibilité du Concile, l'infaillibilité de l'Eglise enseignante; or, cette infaillibilité a été, dès l'origine, un dogme indiscutable, indiscuté, absolument certain. Au fond, le décret du Concile du Vatican, qui a défini l'infaillibilité du Pape, n'a fait autre chose que mieux préciser, mieux déterminer le grand dogme de l'infaillibilité de l'Eglise.

» Tout le monde est donc obligé, sous peine de péché mortel, sous peine d'hérésie et d'apostasie, de croire, du fond du cœur, sans aucune restriction, que le Souverain Pontife ne peut errer lorsqu'il enseigne l'Eglise. On doit le croire parce que c'est une vérité divine et

révélée, une vérité définie par l'Eglise. On doit le croire de cœur et le professer de bouche, comme on croit toutes les autres vérités de la foi : la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, etc.

» Si l'on refusait cet acte de foi, on ne pourrait plus recevoir les sacrements, on ne serait plus enfant de Dieu ni de l'Eglise. » (1)

Remercions Dieu de nous avoir donné, dans la personne du Pape, un phare lumineux qui nous éclaire et nous guide sur la mer orageuse des opinions humaines. Fixons nos regards sur sa bienfaisante lumière; elle nous conduira sûrement au port. Attachons-nous au Vicaire du Christ et à sa doctrine. Disons-lui, comme autrefois les apôtres à leur Maître : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle; vous êtes inébranlable..... »

En effet, tout peut défaillir dans l'Eglise, excepté le Pape. Tous peuvent nous tromper et nous égarer, excepté lui.

« Le Pape ne sera, si vous voulez, ni le plus profond en théologie, ni le plus savant en Ecriture, ni le plus fort en droit canon, ni le plus éminent en philosophie et en sciences; mais il est celui à qui Jésus-Christ a dit : *Tu es Pierre*. Il n'égalerait ni Tertullien en puissance oratoire, ni Origène ou saint Augustin en pénétration, ni Bossuet en éloquence; mais Tertullien tomberait, Origène deviendrait suspect, Augustin aurait besoin d'écrire ses *rétractations*, Bossuet signerait les *quatre articles*, qui se trouveront plus tard opposés à la définition d'un Concile œcuménique : le Pape seul demeurera vierge de toute erreur. Les eaux d'un nouveau déluge, plus triste que le premier, pourront submerger les hauteurs, elles n'atteindront jamais le Vatican, d'où le Pape les dominera toujours. Et par

(1) M^{re} DE SÉGUR, *Le Pape est infallible*, p. 19.

conséquent, c'est à lui, à lui seul, qu'il faut s'attacher, par le fond des entrailles, d'une union si ferme, si absolue, que nul événement, nulle catastrophe, nul malheur ne puisse jamais nous en séparer. » (1)

« Si c'est un devoir moral pour le chrétien d'être tempérant, fidèle, juste, chaste, c'est aussi essentiellement un devoir moral pour lui d'obéir au Vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Rien de plus simple à dire, mais quel sens profond et large dans ces paroles ! Ce n'est certes pas un acte d'héroïque humilité de penser que le Pape sait mieux que nous ce qu'il a à faire ; ce n'est pas un acte si extraordinaire de soumission de le servir de la façon qu'il préfère plutôt que de la façon qui nous paraît plus opportune ou plus convenable. Il y a des temps où la fidélité ne peut être excessive ; ne sommes-nous pas dans un de ces temps ?..... D'ailleurs, y a-t-il jamais un temps où la fidélité envers le Vicaire de Jésus-Christ puisse être accusée d'excès ?..... O enfants de l'Eglise, si le temps où nous vivons a ébloui quelqu'un d'entre vous par son terrestre éclat, et que vos yeux soient maintenant trop faibles pour supporter la céleste splendeur de la tiare de notre Père, ah ! du moins, que votre foi, que votre tristesse, que votre amour rendent hommage à sa couronne d'épines !..... » (2)

Enfants de l'Eglise, combattons en nous et autour de nous l'esprit d'opposition aux volontés et à l'enseignement du Pape. Fiers de notre dévouement au Christ et à son Vicaire, laissons les ignorants et les tièdes crier à l'exagération, nous appeler dérisoirement *cléricaux* ou *jésuites*. En bon français, *clérical* et *jésuite* signifie *chrétien fidèle* et *vrai catholique*.

(1) M^{sr} BOUGAUD, *Le christianisme et les temps présents*, t. IV, p. 593.

(2) R. P. FABER, *Dévotion à l'Eglise*, p. 24.

IV. — L'amour, l'assistance et la défense.

Le Chef de l'Eglise n'est pas seulement Vicaire du Christ, Souverain Pontife et Docteur infailible; il est encore le Père des chrétiens. Quels devoirs les fidèles ont-ils à remplir envers leur Père? Ce sont les mêmes que ceux des enfants à l'égard de leurs parents, c'est-à-dire l'affection, le respect, la soumission et l'assistance. Nous avons déjà parlé de la vénération et de l'obéissance envers le Chef de l'Eglise. Disons aussi quelques mots sur l'amour et l'assistance qui lui sont dus.

Nous devons aimer le Chef de l'Eglise. Qui pourrait douter de l'existence et de l'obligation de ce devoir? Un enfant ne doit-il pas aimer son Père? Or, qui est plus Père, ici-bas, que le Chef de l'Eglise? Qui remplit mieux que lui les devoirs sacrés de la paternité?

Saint Pierre Damien affirme que « celui-là seul est l'ami du Christ, qui aime son Vicaire. » L'intérêt de l'Eglise, notre propre intérêt, notre devoir envers l'Eglise exigent de nous un amour et un respect particulier pour le Souverain Pontife, qui est le représentant personnel de Jésus et l'oracle choisi par le Saint-Esprit. Notre conduite à son égard doit être celle d'enfants et de sujets, et que de devoirs ces mots impliquent! Tout ce qui lui appartient doit nous être cher; toute solennelle expression de ses désirs doit avoir pour nous la solennité d'une loi. Dans les matières douteuses et par-dessus tout dans les matières qui intéressent sa dignité et son office, nous ne devons pas chercher de meilleur argument que son jugement, pas de motif plus puissant pour notre conduite que son désir. Un fils ne saurait moins honorer son père ou un sujet son souverain.

« Aimer le Pape, dit M^{sr} de Ségur, c'est aimer l'Eglise; c'est aimer Jésus-Christ; c'est aimer le bon Dieu. Les juifs n'aimaient pas Jésus-Christ, parce qu'ils ne savaient pas qu'il est le seul vrai Dieu, revêtu de la

chair; les protestants n'aiment pas l'Eglise, parce qu'ils ne savent pas que l'Eglise est le « corps du Christ, » comme dit l'Ecriture, c'est-à-dire sa manifestation visible sur la terre, l'instrument vivant de ses volontés, son organe, sa bouche, son cœur; enfin, les demi-catholiques n'aiment point le Pape ou l'aiment peu, parce qu'ils ne savent pas que le Pape est le résumé de l'Eglise, l'Eglise en personne, l'Eglise parlant, enseignant, condamnant ou pardonnant. » (1)

L'amour des fidèles pour le Pape ne doit pas être purement spéculatif. Il doit, avant tout et par dessus tout, être pratique. Comme de la foi inactive, on peut dire de l'affection qui n'agit pas qu'elle n'est pas sincère. C'est le propre de la véritable affection de faire du bien à la personne aimée. Quel bien, quels avantages les chrétiens peuvent-ils et doivent-ils procurer à leur Père? Deux surtout: l'assistance dans ses besoins et la défense de sa cause.

Comment assister le Vicaire de Jésus-Christ? De deux manières, par la prière et par l'aumône. Il faut prier pour le Souverain Pontife. Pourquoi? Parce qu'il est revêtu de fonctions extrêmement difficiles, pénibles et redoutables, dont il ne pourrait s'acquitter avec les seules forces humaines. Son ministère a pour but de continuer l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre. Sa juridiction s'étend sur nous comme celle du Sauveur. Qui peut envisager sans trembler une telle responsabilité? Des millions de consciences dépendent de lui, des milliers de causes attendent sa décision. Les intérêts qu'il doit régler sont d'une importance supérieure à tous les autres, puisque ce sont les intérêts éternels des âmes. Une seule journée du gouvernement de l'Eglise renferme plus de conséquences graves qu'une année de gouvernement des plus puissants princes de la terre.

(1) M^{SR} DE SÉGUR, *Le Souverain Pontife*, p. 284.

Comme le Souverain Pontife a besoin de s'appuyer sur Dieu pendant ces longues journées ! Avec quelle anxiété il doit attendre la continuelle inspiration du Saint-Esprit pour distinguer la vérité au milieu du bruit de tant de contradictions ou dans l'obscurité de telles distances ! Que les fidèles prient donc pour lui afin que Dieu l'éclaire et l'assiste constamment.

A la prière, il faut joindre l'aumône. La Révolution s'est emparée des Etats pontificaux. Elle a enlevé au Pape les ressources nécessaires à l'entretien de sa cour, des cardinaux et des Congrégations romaines, qui étudient et décident sous sa haute direction toutes les questions relatives à l'administration de l'Eglise universelle. Dépouillé de ses biens, le Souverain Pontife est obligé de tendre la main aux fidèles pour que leurs intérêts religieux ne restent pas en souffrance. Pourrait-il se dire catholique, enfant du Pape, celui qui refuserait d'assister le Père des chrétiens dans ses besoins temporels ? Evidemment non.

Chaque fidèle est donc obligé de favoriser, dans la mesure de ses forces, les œuvres qui ont pour but de venir en aide au Souverain Pontife et en particulier celle du Denier de Saint-Pierre. Que les catholiques rivalisent de générosité dès qu'il s'agit du Pape ! Que l'obole du pauvre s'ajoute à la somptueuse offrande du riche, et le Père sera réellement assisté par tous ses enfants !

Mais les vrais chrétiens ne se contentent pas d'assister le Pape. L'aimant réellement, ils remplissent à son égard un autre devoir ; ils le défendent par leurs paroles et par leurs actes.

Aujourd'hui, plus que jamais, le Pape est attaqué. La Franc-Maçonnerie, animée contre lui d'une haine satanique, redouble de rage et de fureur. Elle a placé son chef suprême à Rome, en face du Chef de l'Eglise, comme un antéchrist en face du Christ. Elle veut ravir

au Pape son pouvoir spirituel, comme elle lui a volé ses Etats temporels. Elle accable l'auguste prisonnier du Vatican d'insultes et de calomnies. Elle soudoie des bandes de scélérats pour outrager ses visiteurs. Elle se sert de la presse, des livres et des journaux pour répandre dans l'univers entier ses idées malsaines, impies et blasphématoires. Elle réunit dans ses Loges tout ce que le monde a de plus méchant, de plus dégradé et de plus pervers pour en faire une armée qu'elle lancera tôt ou tard à l'assaut de la Papauté!

Qui défendra le Souverain Pontife contre toutes ces attaques? Qui répondra aux coups de l'ennemi? Qui réfutera ses mensonges et ses calomnies? Qui vengera ses insultes? Les vrais chrétiens, les fidèles catholiques.

Oui, tout chrétien digne de ce nom comprend l'obligation où il est de se dévouer au Chef de l'Eglise. Il est fier de le défendre par ses paroles et par ses actes. Il ne permet pas qu'on l'attaque, qu'on le calomnie, qu'on l'insulte en sa présence. Il proteste contre les violences qui lui sont faites et réclame toute la liberté, tous les honneurs et tous les Etats auxquels il a droit comme Chef de l'Eglise.

« Le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ, disait sainte Catherine de Sienne. Il faut nous exposer pour le soutenir comme pour soutenir la foi catholique elle-même..... Soyez certains que, si je meurs, la seule cause de ma mort est le zèle qui me brûle et me consume pour la sainte Eglise. Je souffre avec joie pour sa délivrance, et je suis prête à mourir pour elle s'il le faut. »

« J'ai sacrifié ma vie pour Dieu et pour le Pape, répétait à son tour le jeune martyr de la liberté ecclésiastique, Joseph Guérin, sur son lit de mort; j'ai sacrifié ma vie pour Dieu et pour le Pape. Que je suis heureux de souffrir et de mourir lentement pour Jésus-Christ et pour son Vicaire! »

Oh ! qu'ils sont à plaindre, ceux qui n'éprouvent aucune affection pour le Chef de l'Eglise ! Qu'ils sont à plaindre, ceux qui ne prennent qu'un intérêt médiocre à ce qui touche le Pape, son autorité, son honneur et son triomphe ! Il n'est vraiment pas à Jésus-Christ, l'homme qui ne se soucie aucunement de son Vicaire.

Le vrai chrétien est celui qui non seulement se soumet au Souverain Pontife dans ce qui touche à la foi, aux mœurs, à la discipline et au gouvernement de l'Eglise, mais encore qui adhère d'esprit et de cœur à son enseignement, qui, voyant dans le Pape le représentant de Dieu sur la terre, le respecte et le vénère profondément, l'aime d'une affection sincère, l'assiste de ses prières et de ses aumônes, et le défend par ses paroles et par ses actes. Le vrai chrétien est celui qui a faim et soif de voir régner l'Eglise et le Chef de l'Eglise, parce que ce règne est celui du Christ et celui de Dieu, celui qui fera le bonheur de toutes les créatures.

Amis lecteurs, désirons ardemment que ce règne arrive. Nous le demandons à Dieu chaque fois que nous récitons le *Pater*. Disons souvent avec ferveur et confiance, cette prière, et puissions-nous la voir exaucée ! Puisse le Christ et son Vicaire régner sur nous..... Plaise aussi à la Bonté divine que ce que nous n'avons fait qu'entrevoir de la beauté incomparable du Souverain Pontificat, nous le voyions toujours mieux, dans cet exil d'obscurité et d'ombres, pour que, toujours davantage, notre cœur se donne au Vicaire de Jésus, et que notre vie se passe, avec un amour toujours croissant, à ses pieds bénis ! Et que ceux qui ne l'ont jamais vue, cette Beauté divine, cette Majesté, cette Paternité, aient le bonheur de voir tant de douceur, d'humilité et de gloire, et se réjouissent, et soient sauvés !

CHAPITRE V

LE POUVOIR TEMPOREL DU PAPE

Il est des questions que les passions embrouillent à plaisir, et qu'un simple regard, un peu de bon sens et de bonne foi, suffisent à expliquer. La question du pouvoir temporel des Papes en est une. Voyons successivement sa nécessité, ses caractères, et l'obligation qu'il y a pour le Pape et les fidèles de le défendre.

I

Qu'est-ce que le Pape dans l'Eglise catholique? Nous l'avons vu, c'est un homme établi par Dieu, non pas simplement pour bénir et prier, mais encore et surtout pour gouverner et instruire l'Eglise universelle; il est le centre où convergent toutes les sollicitudes, d'où partent la lumière et l'action. Vicaire de Dieu sur la terre, il est Chef de l'Eglise, Docteur et Père des chrétiens. Pour remplir sa mission dans l'intérêt de tous, il faut, de toute nécessité, qu'il soit indépendant des pouvoirs politiques du monde.

Or, dans la société, on ne peut trouver que ces deux conditions : celle de sujet et celle de souverain ; le Pape, ne pouvant être sujet, doit être souverain.

Et, pour être souverain, il faut qu'il soit le maître absolu du lieu de sa résidence ; il faut qu'il possède, autour de sa capitale, une étendue convenable de territoire, afin d'être à l'abri de la violence de voisins puis-

sants, et d'avoir les ressources nécessaires à l'accomplissement de ses fonctions.

Cela est évident quand on considère le suprême Pontificat dans le sujet qui l'exerce, ou dans ceux sur lesquels il s'exerce. Dans le sujet qui l'exerce, il faut une liberté complète; l'autorité spirituelle perdrait toute sa force, si on pouvait la croire soumise à une influence temporelle étrangère. Dans ceux sur lesquelles la souveraineté pontificale s'exerce, c'est-à-dire dans les fidèles, il faut la certitude que celui qui commande agit d'après sa propre impulsion, et que ce qu'il dit est la manifestation de sa libre volonté; le doute seul, dans une matière aussi délicate que le gouvernement des âmes, jetterait toutes les consciences catholiques dans le trouble et dans la confusion.

Si on objecte qu'il faudrait donc alors que les évêques jouissent aussi de l'indépendance temporelle, et que c'est demander la domination pour le clergé, nous répondrons aussitôt que c'est mal comprendre la question, car les évêques n'ont à régir que des Eglises particulières, sous la suprême direction du Pape, tandis que celui-ci doit les régir toutes, à quelque nation qu'elles appartiennent. C'est précisément parce que les évêques sont soumis, comme citoyens, aux puissances temporelles, qu'il est nécessaire que leur chef spirituel, au moins, soit indépendant, afin que la pression des puissances humaines ne puissent faire taire la voix de l'Eglise. Cela, sans doute, peut gêner quelquefois la puissance temporelle, mais cela est dans l'intérêt des fidèles, et l'histoire montre que c'est aussi dans l'intérêt des souverains. Comme le disait Odilon-Barrot, président du Conseil des ministres en 1849, « il faut que les deux pouvoirs (spirituel et temporel) soient confondus dans les Etats romains pour qu'ils soient séparés dans le reste du monde. »

Dès que le Pape n'est plus souverain, dès qu'il n'a

plus un Etat temporel pour garantir son indépendance, il faut évidemment et fatalement qu'il soit sujet du prince à qui appartient la ville de Rome dont le Pape est évêque. Le Pape sera donc sujet piémontais, ou français, ou espagnol, ou prussien, ou autrichien, ou anglais. Qui ne voit dès lors les immenses inconvénients de cette position pour l'exercice du pouvoir spirituel? Sans parler des influences et des pressions occultes du souverain de Rome, celui-ci ne pourrait-il pas dans un moment donné, intercepter toutes les correspondances du Pape avec l'épiscopat catholique, arrêter ses Encycliques et ses Bulles, le réduire de fait au silence, entraver et même empêcher la tenue d'un Concile ou d'un Conclave? Dès lors, les fidèles, les évêques et les souverains des autres pays ne seraient-ils pas en légitime et perpétuel soupçon au sujet des actes d'un Pontife soumis à un prince étranger? Que serait-ce si ce prince était, en outre, un ennemi politique? Que serait-ce s'il était hérétique ou persécuteur? Et puis, ce prince souverain de Rome ne s'arrangerait-il pas toujours de manière à faire nommer un Pape de sa nation et de sa convenance? Ne serait-ce pas ruiner complètement ou en partie la confiance du monde catholique et politique? Et Rome elle-même, dont le Pape est l'évêque et le gardien, comment sera-t-elle préservée de l'invasion de l'hérésie, de la mauvaise presse, des mauvaises mœurs, des scandales publics et des institutions destructrices de la foi, si le Pape n'en est plus le Maître?

En confirmation de cette vérité, citons ici les témoignages les plus graves et de sources les plus diverses.

« Sans doute, disait l'illustre Donoso Cortès en 1849, aux applaudissements de toute l'Espagne, sans doute, le pouvoir spirituel est le pouvoir principal du Pape; le temporel n'est qu'accessoire, mais cet accessoire est nécessaire. Le monde catholique a le droit d'exiger que l'oracle infallible de ses croyances soit libre et

indépendant. Le monde catholique ne peut savoir de science certaine, comme il en a besoin, si cet oracle est indépendant et libre quand il n'est pas souverain, parce qu'il n'y a que le souverain qui ne dépende de personne. Par conséquent, la question de souveraineté, politique partout ailleurs, est à Rome une question religieuse. Les assemblées constituantes peuvent exister en tout autre lieu, elles ne le peuvent à Rome; à Rome, il ne peut y avoir de pouvoir constituant en dehors du pouvoir constitué. Rome, ni les Etats pontificaux n'appartiennent à Rome, n'appartiennent au Pape, ils appartiennent nécessairement au monde catholique. Le monde catholique en a reconnu le Pape possesseur, afin qu'il fût libre et indépendant, et le Pape lui-même ne peut se dépouiller de cette souveraineté, de cette indépendance. »

Voilà le témoignage d'un catholique. Écoutons une voix qui sera moins suspecte de partialité, celle de M. Thiers, chargé, au mois d'octobre 1849, de faire à l'Assemblée nationale le rapport sur les crédits demandés pour l'expédition de Rome : « Sans l'autorité du Souverain Pontife, dit-il, l'unité catholique serait dissoute; sans cette unité, le catholicisme finirait par se fractionner en sectes innombrables, et le monde moral, déjà si fortement ébranlé, serait renversé de fond en comble. Or, l'unité catholique, qui exige la soumission religieuse dans les nations chrétiennes, pourrait à peine subsister, si le Pontife qui en est le dépositaire n'était pas absolument et complètement indépendant, si, au milieu du pays que les siècles lui ont assigné et que toutes les nations lui ont maintenu, il s'élevait un souverain, prince ou peuple, peu importe, qui eût le droit de lui faire la loi. Pour le Pontificat, il n'y a pas d'autre mode d'indépendance que la souveraineté. Et c'est là un intérêt universel de la plus haute importance, devant lequel les intérêts particuliers des nations doivent se taire comme, dans les

Etats, l'intérêt privé se tait devant l'intérêt public; ainsi cet intérêt universel est plus que suffisant pour que les puissances catholiques aient le droit de remettre Pie IX sur le Siège pontifical. »

Une voix moins suspecte encore est celle d'un protestant, lord Landsdowne, qui, vers la même époque (21 juillet 1849), disait à la Chambre des lords : « La condition de la souveraineté du Pape a ceci de spéciale, dans son pouvoir temporel, il est simplement monarque de quatrième ou cinquième classe; dans son pouvoir spirituel, il jouit d'une souveraineté sans égale dans le monde entier. Tout pays ayant des sujets catholiques a un intérêt dans la condition des Etats romains; il est surtout intéressé à ce que le Pape puisse exercer son autorité sans être entravé par aucune influence temporelle, de nature à affecter son pouvoir spirituel. »

Il est une autorité plus haute et que personne ne contestera, celle de Napoléon, qui disait, alors qu'il n'était encore que premier consul : « L'institution qui maintient l'unité de la foi, c'est-à-dire le Pape, gardien de l'unité catholique, est une institution admirable. On reproche à ce chef d'être un souverain étranger. Ce chef est étranger, en effet, et il faut en remercier le ciel. Le Pape est hors de Paris, et cela est bien; il n'est ni à Madrid, ni à Vienne, et c'est pourquoi nous supportons son autorité spirituelle. A Vienne, à Madrid, on est fondé à en dire autant. Croit-on que, s'il était à Paris, les Viennois, les Espagnols consentiraient à recevoir ses décisions? On est donc trop heureux qu'il réside hors de chez soi, et que, en résidant hors de chez soi, il ne réside pas chez des rivaux, qu'il habite dans cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France ou d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholiques, penchant toujours un peu vers le plus fort, et se relevant bientôt si le plus fort devient oppresseur. Ce sont les

siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est la meilleure, la plus bienfaisante institution qu'on puisse imaginer. Je ne soutiens pas ces choses par entêtement de dévot, mais par raison. » (1)

L'empereur Napoléon III pensait comme son oncle, lorsqu'il écrivait, en 1848, ces paroles mémorables au nonce du Pape à Paris : « La souveraineté du Chef vénérable de l'Eglise est entièrement liée à l'éclat du catholicisme, comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie. »

Il est un témoignage peut-être plus remarquable que celui des catholiques et des hommes d'Etat, c'est celui d'un des ennemis les plus acharnés de l'Eglise. Frédéric II, roi de Prusse et ami des philosophes incrédules, écrivait à Voltaire : « On pensera à la facile conquête des Etats du Pape pour subvenir aux dépenses extraordinaires, et alors la scène est finie. Tous les potentats de l'Europe, refusant de reconnaître un Vicaire de Jésus-Christ soumis à un autre souverain, se créeront un patriarche, chacun dans ses propres Etats..... Ainsi peu à peu chacun s'éloignera de l'unité de l'Eglise, et finira par avoir dans son royaume une religion comme une langue à part. » (2)

« Nous ne croyons pas, dit à ce propos Chantrel (3), auquel nous empruntons la plupart des citations, nous ne croyons pas qu'il existe un plus puissant témoignage en faveur de la nécessité de la souveraineté temporelle des Papes pour le maintien de l'Eglise catholique et de son unité. Frédéric II, en dévoilant les plans de l'impiété, montre aux catholiques ce qu'ils doivent penser de toutes ces attaques qui se succèdent contre le pou-

(1) THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

(2) *Correspondance*, t. IX, p. 30.

(3) CHANTREL, *Histoire des Papes*, t. V, p. 385.

voir temporel des Papes : c'est à l'Eglise même qu'on en veut ; on ne songe à dominer le roi que parce qu'on veut anéantir l'autorité du Pontife.

» Au reste, la souveraineté temporelle est tellement nécessaire à la souveraineté spirituelle, qu'elle se présente dans l'histoire comme une croissance naturelle de celle-ci..... Ce qui est, comme on dit, dans la *force* ou dans la *nature* des choses finit toujours par se produire quand ces choses se trouvent débarrassées des obstacles qui s'opposaient à leur développement libre et régulier. C'est ce qui est arrivé pour l'Eglise à l'égard de sa puissance temporelle. Aussitôt qu'elle eut triomphé des persécutions, elle acquit une certaine souveraineté temporelle, et Constantin lui-même en sentait si bien la nécessité, qu'il transporta le centre de l'empire à Constantinople : la Providence, dès lors, préparait l'empire terrestre du Vicaire de Jésus-Christ. Ce qui se passa sous les empereurs chrétiens de Constantinople ne fit que démontrer de plus en plus la nécessité de cette indépendance politique du Pape ; que de fois l'autorité spirituelle ne fut-elle pas alors compromise par les entreprises des empereurs et par leurs prétentions ! Que de troubles dans l'Eglise, que de schismes, que d'hérésies, à cause de ces prétentions illégitimes ! Les faibles successeurs de Constantin, incapables de défendre leurs Etats contre les barbares, semblaient n'avoir plus conservé de puissance que pour violenter les consciences et usurper les droits de l'Eglise, et le Pape avait à la fois à combattre les empiétements des princes sur l'autorité spirituelle, et les envahissements des barbares que ces princes ne savaient plus arrêter. »

Les dons des particuliers et des empereurs formèrent peu à peu le domaine de saint Pierre. Les barbares, en couvrant l'Italie de ruines, respectèrent seulement le Souverain Pontife. De l'aveu de tous les historiens consciencieux, les Papes furent les vrais sauveurs de

Rome et de l'Italie. Aussi les peuples, reconnaissants, abandonnés de leurs anciens souverains, reconnurent unanimement cette souveraineté nouvelle qui s'était formée par la force des circonstances, à l'insu du monde et de ceux mêmes qui s'en voyaient chargés.

Pour ceux qui étudient sérieusement l'histoire, il n'y a que deux manières d'expliquer ce fait unique de la souveraineté temporelle des Papes, fait qui frappe tous les yeux et dont les origines se perdent dans les plus épaisses ténèbres; il est produit par la nature même de l'autorité spirituelle qu'ont à exercer les Pontifes Romains, ou il est le résultat direct de la volonté de Dieu.

Dans ce dernier cas, vouloir détruire cette souveraineté temporelle, c'est vouloir se révolter contre Dieu lui-même; dans le premier, c'est vouloir changer la nature des choses. Dans les deux cas, c'est se heurter à une impossibilité, c'est une entreprise aussi insensée qu'impie.

Il est donc prouvé que, dans l'intérêt de l'Eglise, de tous les peuples catholiques, de tous les fidèles et même des souverains temporels, il faut que le Pape soit libre et indépendant.

Il est prouvé que cette indépendance et cette liberté, pour être réelles et évidentes, doivent être accompagnées de la souveraineté temporelle.

Il est prouvé que combattre la souveraineté temporelle du Pape, c'est chercher à amoindrir, à détruire son autorité spirituelle.

II

Indiquons succinctement, d'après un auteur contemporain (1), les principaux caractères de cette souveraineté, caractères qui doivent la faire aimer, ou du

(1) THOLON, *Gloires et bienfaits de la Papauté*, p. 23.

moins estimer et respecter par tous les esprits indépendants.

Pas de souveraineté au monde plus légitime dans sa source. L'empereur Constantin céda Rome au Pape, le Pontife gênait déjà les Césars. Rome, foulée par les barbares, abandonnée par les empereurs, se mit de plus en plus sous la houlette du Pasteur; la foi, le respect, l'amour augmentèrent de jour en jour le patrimoine de saint Pierre. Les Pontifes n'eurent qu'à accepter; ils refusèrent souvent; jamais ils ne travaillèrent à l'agrandissement de leurs Etats. En remontant, on arrive toujours à des donations spontanées; Pépin, Charlemagne, Lothaire, Henri, la princesse Mathilde, formèrent ce temporel des Papes si précieux pour l'Eglise.

Pas de souveraineté plus vénérable par son antiquité: on connaît tous les successeurs de saint Pierre. Elle comptait quatre siècles quand Clovis fonda l'empire des Francs; elle en comptait dix quand Guillaume le Conquérant établit en Angleterre la maison des rois anglo-normands; elle en comptait douze quand la maison des Habsbourg a été élevée sur le trône d'Allemagne; seize, quand la maison des Romanoff était appelée au trône de Russie; dix-huit quand Napoléon-Bonaparte prit sur l'autel de Notre-Dame la couronne de France. Dynastie vénérable, qui compte déjà 263 princes électifs, plus à elle seule que toutes les dynasties réunies de l'Europe. Les Papes reviennent toujours à Rome et sont toujours sûrs d'avoir des successeurs.

Pas de souveraineté plus noble dans sa fin spéciale, dans le but qu'elle se propose. Comme tous les bons princes, les Pontifes Romains s'appliquent d'abord à faire régner la religion, l'ordre, la paix, la justice, le bien-être, qui font le bonheur des empires, sauf les imperfections inhérentes à toutes les choses humaines. Bien plus, malgré la gravité de leur ministère, ils ont de tout

temps favorisé les lettres, les sciences et les arts; la Rome des Papes est devenue la rivale de la Rome des Césars par ses monuments splendides, par toutes les gloires de la civilisation. Mais les Souverains Pontifes ont encore un but plus élevé; c'est la fin suprême que devraient avoir toutes les institutions humaines: c'est la gloire de Dieu, le règne de Dieu sur la terre; c'est la diffusion des vérités saintes, la propagation de la foi, le salut du genre humain, l'exaltation de l'Eglise, épouse immortelle de Jésus-Christ, mère-patrie de toutes les âmes, cité de Dieu et objet de son amour infini.

Pas de souveraineté plus douce et plus paternelle dans sa nature, plus accessible à tous. Elle est faite à l'image de la royauté du Christ qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Elle appartient non pas à la personne et à la famille du Pape régnant, pas même au peuple qui habite la Ville Eternelle, mais à la catholicité tout entière. Elle réalise l'idée de certains philosophes qui, repoussant le privilège, ne veulent que le mérite personnel..... Jamais l'égalité humaine ne s'est pratiquée avec autant de vérité que pour le Souverain Pontificat. Soyez fils d'un charpentier comme Grégoire VII, ou fils d'un pâtre comme Sixte-Quint, vous pourrez ceindre la triple couronne si vous êtes marqué dans les desseins de Dieu pour tenir le gouvernement de l'Eglise, toujours conduite par son invisible main.

Enfin, pas de souveraineté plus illustre dans l'histoire, malgré son rang modeste comme puissance temporelle. Quel glorieux passé! Comme elle figure avec splendeur dans tous les grands événements du monde! Est-il une grandeur qu'elle ne puisse revendiquer pour elle? Grandeur de la vertu et de toutes les vertus; grandeur du génie, dans les sciences et dans les arts; grandeur des actes souverains qui retentissent d'un

bout de l'univers à l'autre; éducation des peuples, élévation des rois, fondation et organisation des empires, luttes contre les invasions du mal, de l'esclavage, de l'ignorance, de la barbarie, de tous les fléaux; saintes et puissantes alliances pour le bien; propagation des vraies lumières, dans l'ancien et le nouveau continent, sous toutes les latitudes, jusque chez les sauvages. La Papauté a vaincu le monde païen et le monde barbare; elle a vaincu l'hérésie, le schisme, l'impiété; elle a triomphé des sectateurs de Mahomet; elle a préservé l'Europe occidentale des hontes du Croissant; elle a sauvé du naufrage les grandes vérités sur lesquelles se repose l'existence religieuse du genre humain. Et, ce qu'elle a fait dans le passé, elle le fait aujourd'hui et elle le fera jusqu'à la fin des temps.

III.

Il suit de là qu'attaquer cette souveraineté temporelle qui, par sa faiblesse, ne peut inspirer aucune crainte à ses voisins, et qui est tout juste assez grande pour assurer l'indépendance du Pontife, il suit, disons-nous, que l'attaquer, que lui enlever une partie ou la totalité de ses domaines, vouloir la détruire complètement, c'est commettre l'acte le plus injuste, le plus violent, le plus révolutionnaire. Si cette autorité si légitime est renversée, c'est la force qui remplace le droit; laisser commettre cette iniquité, c'est laisser le champ libre à tous les bouleversements. Le Pape dépouillé, et impunément dépouillé, c'est la spoliation reconnue comme un droit, c'est la propriété menacée dans tous ceux qui possèdent quelque chose.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner de l'énergie avec laquelle tous les Papes ont défendu leur pouvoir temporel. En agissant ainsi, ils ont défendu toutes les autres souverainetés, qu'elles soient représentées par des princes ou

des assemblées, peu importe, ils ont défendu le droit de propriété privée.

Et qui donc oserait faire un crime au Pape de défendre ainsi les droits les plus sacrés? Qui oserait lui reprocher d'employer les armes spirituelles pour défendre une souveraineté qui est la sauvegarde de son indépendance et qui est dans l'intérêt de la catholicité tout entière? Lorsque l'Eglise décrète l'excommunication contre tous ceux qui attaquent d'une manière directe ou indirecte cette souveraineté, c'est-à-dire qui attaquent directement ou indirectement l'œuvre de Jésus-Christ, est-ce seulement un droit pour le Pape de prononcer cette excommunication? N'est-ce pas aussi un devoir et un devoir rigoureux? On peut céder la totalité ou une partie des droits qu'on possède, mais on ne peut jamais, en conscience, céder les droits qu'on ne possède que dans l'intérêt des autres, et avec un tiers. Or, la souveraineté temporelle des Papes n'est pas un droit pour eux, mais pour l'Eglise, mais pour tous les fidèles. Ils n'ont pas le droit de le sacrifier, ils ont le devoir de le défendre.

Et nous ajoutons qu'ils ont le droit et le devoir de le défendre même par la force, même en faisant appel aux armes, pour ce motif que la force n'est jamais plus légitimement employée que pour la défense du droit, et qu'elle ne devient précisément légitime que lorsqu'elle est ainsi mise au service de la justice. Ce sont là des vérités de sens commun : il n'y a que l'ignorance, la mauvaise foi ou la haine qui puissent les contester.

Ce n'est donc pas par ambition que le Pape actuel proteste aussi énergiquement que Pie IX contre l'usurpation sacrilège du Piémont. Il revendique les Etats pontificaux, comme étant le patrimoine de saint Pierre, la propriété légitime de l'Eglise, parce qu'il ne peut, sans manquer à ses devoirs, abandonner les principes sacrés de la propriété et de la justice. Il les revendique en second lieu parce qu'il n'en est pas le propriétaire, mais sim-

plement l'administrateur au nom et pour le bien de l'Eglise universelle et du Saint-Siège. Il les revendique encore parce qu'il s'y est engagé par serment en montant sur le trône pontifical, jurant de transmettre intact à ses successeurs le dépôt que la Providence lui confiait pour quelques années.

Il les revendique enfin parce qu'il a besoin des ressources que lui fournissent les Etats pontificaux pour remplir convenablement sa mission de Chef de l'Eglise. Il ne suffit pas, en effet, que le Pape ait de quoi vivre comme personne privée; il faut qu'il ait de quoi vivre comme Chef de la chrétienté! Il faut qu'il puisse donner et donner avec munificence, et qu'il puisse faire aux chrétiens les honneurs de leur capitale.

On a parlé de substituer aux revenus pontificaux une large pension alimentaire payée par plusieurs Etats de l'Europe. Mais alors la situation serait tout à fait renversée; le Pape ne donnerait plus, il recevrait; et il serait en outre à la merci de ceux dont il ne doit pas dépendre. Et puis, dans un siècle comme le nôtre, où la Révolution ébranle tout, qui pourrait garantir même pour vingt ans la régularité de ce tribut? Que sont devenues les fameuses *garanties* du gouvernement italien? Cette loi hypocrite, que personne ne prenait au sérieux, est tombée d'elle-même; et le Pape est plus que jamais à la merci de la Révolution.

Voilà pourquoi le Pape et l'épiscopat réclament énergiquement l'intégrité des droits temporels du Saint-Siège. Tous les fidèles doivent s'unir à ces légitimes revendications. Par la voie des journaux, des livres, des Congrès, ils ne doivent pas se lasser de réclamer la souveraineté temporelle du Pape. Rien n'est plus juste que cette demande.



TROISIÈME PARTIE

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

Certains hommes de nos jours semblent s'être donné la mission spéciale d'attaquer l'Eglise catholique, de ridiculiser ses dogmes et de critiquer sa morale : ils en veulent à son existence même. Dans leurs livres, dans leurs journaux, dans leurs revues aussi bien que dans leurs chaires de professeurs, ils annoncent hautement que la disparition de tout culte religieux n'est plus qu'une affaire de temps.

Sans parler de ces ennemis déclarés, de ces meutes altérées de sang qui hurlent à tout propos : « L'Eglise a fait son temps ; nous n'en voulons plus ; » sans parler de ces feuilles judaïco-maçonniques dont le but évident est de travailler à la déchristianisation des peuples, citons seulement quelques faits bien caractéristiques.

Il y a quelques années, un professeur de Faculté, payé par les contribuables de France, adressait à des jeunes gens ces emphatiques paroles : « Vous êtes destinés à assister aux obsèques d'un grand culte..... La science va supplanter la foi. » Peu de temps après, un homme bien connu par ses ouvrages philosophiques et historiques, Taine, étudiant le présent et l'avenir de l'Eglise, se croyait autorisé à conclure dans le même sens. Récemment, M. Leroy-Beaulieu, dans une série d'articles publiés par la *Revue des Deux Mondes* (1891-1892), traitait la question de l'Eglise et de la démocratie, et il se demandait avec inquiétude si la

première ne devait pas, comme tout le reste, disparaître sous les flots du socialisme.

Ces lugubres prédictions ne laissent pas d'affecter péniblement quelques catholiques. Ils se demandent avec inquiétude ce qu'elles ont de fondé. S'ils n'ont qu'une instruction religieuse superficielle, ils se prennent à douter de la vérité des promesses faites à l'Eglise. Leur âme se remplit de trouble et d'inquiétude.

Que faire pour calmer les angoisses de ces catholiques? Il nous semble qu'il n'y a rien de mieux que de leur rappeler la divinité de leur Eglise. C'est le cas ou jamais de leur dire, comme autrefois le Sauveur à saint Pierre : « Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous? » Ne savez-vous pas que l'Eglise vient de Dieu et non des hommes; qu'elle est soutenue par Dieu et non par les hommes? Quand bien même toutes les puissances de la terre et de l'enfer seraient liguées contre elles; quand bien même ses ennemis croiraient l'avoir mise au tombeau, ne craignez rien. Elle saura renaître de ses propres cendres. Rappelez-vous son prodigieux établissement et sa miraculeuse conservation dans le monde. Considérez la haine dont elle a été et dont elle est encore l'objet. Examinez la conduite de ses martyrs. Interrogez les prophéties qu'elle réalise et les miracles qu'elle opère. Alors vous verrez s'illuminer votre intelligence, se fortifier votre cœur et s'affermir votre foi. Alors aussi, vous répéterez avec joie et confiance ces paroles prophétiques : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Non, les puissances infernales ne prévaudront pas contre l'Eglise romaine, parce que cette Eglise est divine. Qu'on parcoure l'une après l'autre les six preuves que nous donnons de cette divinité, et on verra qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter de l'avenir d'une société qui dépend uniquement de Dieu et non des hommes. Le passé est pour elle la plus sûre garantie de l'avenir.

Pendant dix-neuf siècles, Dieu n'a cessé de la protéger visiblement, de la défendre contre tous ses ennemis. Chaque fois que ceux-ci croyaient en avoir fini avec elle, au moment où ils entonnaient déjà des hymnes de triomphe, la puissance divine intervenait en sa faveur. Et toujours il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles.

CHAPITRE PREMIER

LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE PROUVÉE PAR SON ÉTABLISSEMENT

Il y a 1868 ans, le monde était loin d'offrir l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Quand Jésus-Christ mourut, c'est-à-dire l'an 33 de notre ère, tous les peuples adoraient de fausses divinités. La religion véritable n'était professée que par 12 apôtres et environ 500 disciples. Or, trois siècles plus tard, le christianisme avait pénétré chez toutes les nations, même chez les plus barbares; l'univers presque tout entier était converti. C'est là un fait absolument certain, qui nous est attesté par les historiens païens aussi bien que par les chrétiens.

Comment l'expliquer? Il n'y a pas d'explication naturelle possible. Si on se place au point de vue purement humain, on est obligé de convenir que l'œuvre entreprise par les apôtres ne devait pas, ne pouvait pas aboutir, car ils ne disposaient d'aucun moyen de réussite, et tout semblait devoir contrarier leurs projets. En d'autres termes, ils n'avaient rien pour eux et tout était contre eux.

I

Ils n'avaient rien pour eux. — Quels sont les moyens que l'homme emploie pour asservir ses semblables, pour les retenir sous ses lois ou leur imposer ses idées? On en remarque trois surtout, l'or, les plaisirs et la force.

Quelle n'est pas dans le monde l'influence de l'or!

C'est lui qui fit vendre Jésus-Christ. C'est lui qui décida pendant deux cents ans du sort de l'empire romain. A notre époque, il n'a rien perdu de sa puissance. Il achète des milliers de consciences, il accapare les matières premières, il arme le bras des assassins, il tient la plume des journalistes, il paye les bulletins de vote. L'avenir des nations, des familles et des individus dépend trop souvent de lui. Toute entreprise industrielle, commerciale, agricole est impossible sans lui. On ne demande pas aujourd'hui si un homme est intelligent, honnête et laborieux, on demande à combien s'élève sa fortune, et on l'honore en proportion de ses écus. L'or est véritablement le roi du jour. Sans lui, on ne peut rien. Puisque tel est le pouvoir de l'or sur les hommes, puisque ceux-ci se laissent si facilement prendre à ses attrait, il semble que Jésus-Christ, envoyant ses apôtres à la conquête du monde, aurait dû leur donner des richesses considérables, des monceaux d'or. C'était un bon moyen pour séduire la multitude. L'a-t-il fait ? Non ; écoutez, au contraire, les recommandations qu'il adressait à ses apôtres : « N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans votre ceinture. N'emportez dans votre chemin ni valise, ni chaussure, ni bâton. N'ayez pas même deux tuniques. » (1) Les apôtres suivirent fidèlement ces conseils, et quand, plus tard, Simon le Magicien voulut acheter les dons du Saint-Esprit, ils lui répondirent fièrement : « Nous ne voulons point de ton or ; qu'il périsse avec toi ! »

Ce n'est donc pas avec un vil métal, or ou argent, que les apôtres ont converti le monde païen. Est-ce en lui présentant des jouissances matérielles qu'il ne connaissait pas encore ? Souvent ceux que n'attirent pas les richesses se laissent tenter par l'appât des plaisirs. C'est ainsi que le peuple romain, qui avait soumis toutes

(1) *Matth.* x, 9.

les autres nations à son joug, succomba à son tour sous le poids des jouissances qu'on lui offrit. Il oublia au milieu de ses fêtes cette liberté dont il était autrefois si fier. Il se vendit au premier venu et ne demanda plus à ses empereurs que deux choses : du pain et des jeux. Les apôtres ont-ils employé ce moyen de conversion ? Se sont-ils présentés au monde en lui offrant toute espèce de séductions, en lui promettant les plaisirs les plus doux, les plus variés et les plus nombreux ? Non. Ils n'avaient à la bouche que des mots qui devaient exciter l'étonnement des païens, qui devaient faire frissonner d'épouvante leurs oreilles délicates. Ils parlaient de pénitence, de jeûne, de mortification, d'humilité, de pauvreté, à ces païens qui ne pensaient qu'à satisfaire leurs passions, à contenter leur orgueil ou leur avarice. Ils leur disaient : « Heureux les pauvres ! Heureux ceux qui sont doux ! Heureux ceux qui ont le cœur pur ! Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le. Si votre pied vous porte au mal, coupez-le. » Franchement, était-ce bien le moyen de gagner ces hommes voluptueux, avares et orgueilleux, ces hommes habitués à trouver dans leur religion le contentement de tous leurs désirs et la justification de tous leurs vices ? Non, jamais la raison humaine n'aurait eu l'idée d'employer de semblables procédés.

Il est encore un autre moyen de conversion qui a été employé avec succès à différentes époques. C'est la force brutale. C'est à ce moyen qu'eut recours Mahomet pour fonder sa religion. Il se présenta aux peuples, le Coran dans une main, l'épée dans l'autre : « Croyez, disait-il, ou mourez. » Et on était obligé de se soumettre. Il fallait croire ou mourir. Il fallait dire avec les musulmans : « Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète, » ou bien se préparer à la mort. C'est ainsi que la religion musulmane s'est établie et propagée en Orient.

Jésus-Christ a-t-il agi de même? A-t-il fait de ses apôtres des conquérants? Les a-t-il envoyés dans le monde en leur disant : « Pillez, brûlez, tuez tout ce qui s'opposera à l'établissement de l'Evangile? » Non; il leur a dit : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ayez la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. » Vous l'entendez? L'apôtre n'est pas un soldat brutal, mais un agneau et une colombe. On lui recommande seulement la prudence, parce que nul de nous n'a le droit de s'en passer, à cause de la malice du monde. D'ailleurs, les apôtres, pêcheurs de poissons devenus pêcheurs d'hommes, sont prudents et zélés tout ensemble. Leur but unique est de prendre les hommes. Ils ne crient point, ils sont tranquilles. Ils disent en entrant dans une ville, dans une assemblée, dans une maison : « La paix soit avec vous. » Si on les repousse, ils ne s'indigneront pas; si on les chasse d'un pays, ils iront dans un autre. La seule vengeance que leur Maître leur permet, c'est de secouer la poussière de leurs pieds!

Bien loin d'engager ses apôtres à se servir de la force brutale pour imposer l'Evangile, le Sauveur les prévient, au contraire, que ce sera contre eux qu'on emploiera cette force : « On vous persécutera, dit-il, mais ne résistez pas. Si on vous frappe sur une joue, présentez l'autre. Priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent. Soyez prêts à tout, même à la mort, car elle vous atteindra. On vous fera mourir aujourd'hui, on vous fera mourir demain, on vous fera mourir après-demain, on vous fera mourir à Jérusalem, à Antioche, à Rome, en Asie, en Afrique, en Europe. Partout se dresseront les gibets pour vous. Mais si vous avez le courage de mourir tous les jours, et de dire pendant trois siècles : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né de

la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité; si, pendant trois siècles, vous pouvez dire cela tout haut, et mourir tous les jours après l'avoir dit, dans trois siècles, vous serez les maîtres de l'univers. » C'est ce qui est arrivé.

Chose étonnante, merveilleuse, véritablement divine, sans aucun secours humain, les apôtres ont converti le monde païen. Ils n'ont pas acheté les consciences avec l'or, ils n'ont pas séduit les cœurs par l'appât des plaisirs, ils n'ont pas violenté la liberté de l'homme par la force brutale, et cependant ils ont réussi dans leur entreprise. De sensuel, orgueilleux et impie qu'il était, le genre humain est devenu modeste, charitable et pieux. Deux cents ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis la mort du dernier des apôtres, et le monde était déjà chrétien. Evidemment, le doigt de Dieu est là. Evidemment, une œuvre qui a pu s'établir en dehors de tout concours humain, de toute ressource naturelle, est une œuvre divine.

II

Cette vérité paraît encore plus évidente, si on considère que l'Eglise catholique, pour s'établir, non seulement n'avait rien pour elle, mais qu'elle avait tout contre elle.

Elle avait contre elle la personne de ses fondateurs, la doctrine qu'elle enseignait et le moment où elle parut.

La personne, le caractère de ses fondateurs était un obstacle très réel à l'établissement de l'Eglise. Vous allez le comprendre.

Jésus-Christ a formé le dessein de convertir le monde païen par ses apôtres. Mais quels seront ses apôtres, ces ambassadeurs qu'il doit envoyer aux peuples et aux rois? Les choisira-t-il dans les classes élevées de la société? Il semble que, pour une œuvre aussi impor-

tante, il fallait des hommes riches, savants, habiles, doués de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. On aime à se dire l'ami d'un personnage considérable; on écoute plus facilement la doctrine d'un savant, on suit de préférence les avis d'un homme habile. Mais l'ignorance du docteur fait tort à son enseignement, et l'on rougit d'être le disciple de quelqu'un qu'on méprise. Eh bien! les envoyés de Jésus ne sont ni des docteurs juifs, ni des philosophes habiles, ni de grands orateurs, ni des puissants du siècle. Ce sont des hommes sans instruction, sans crédit, sans fortune, sans puissance, sans aucun de ces avantages qui séduisent et entraînent les esprits.

Nous autres, chrétiens, nous voyons les apôtres à travers dix-huit siècles de vénération et d'hommages rendus à leur mémoire; nous croyons qu'ils étaient revêtus d'une puissance surnaturelle pour établir l'Evangile. Mais les incrédules ne reconnaissent dans les apôtres aucun don miraculeux. Dès lors, il faut les voir dépouillés de cet éclat et de cette gloire toute céleste, qui, suivant nous, prouve qu'ils agissaient au nom de Dieu. Or, que sont-ils quand on les réduit à leurs qualités naturelles? Ce sont des hommes très communs, très ordinaires, qu'on appellerait aujourd'hui de pauvres campagnards ou d'humbles paysans. Plusieurs, pêcheurs de profession, ne connaissaient que leur barque et leurs filets. Quelques-uns, plus grossiers et plus ignorants, ne savaient probablement ni lire ni écrire. Voilà ceux qui ont entrepris la conversion des peuples païens et qui ont commencé, avec le succès le plus éclatant, cette révolution morale et religieuse qui a transformé le monde, qui s'est perpétuée d'âge en âge, de nation en nation, et qui continue encore tous les jours! Soyons de bonne foi, et avouons que nous sommes ici en présence d'un fait naturellement inexplicable. Car enfin, supposons que douze hommes, quels qu'ils soient, s'entendent.

Nous disons : quels qu'ils soient, parce qu'ils en sauront toujours autant que les apôtres. Supposons donc que douze hommes s'entendent un jour et se tiennent entre eux ce langage : « Nous allons établir une nouvelle religion. Partageons-nous le monde, et, avant trois siècles, le monde est à nous ou à nos sectateurs. » Les voilà qui se dispersent et se mettent à prêcher une doctrine tout à fait contraire aux idées reçues. Réussiront-ils ? Non. Mieux que cela, on traitera leur entreprise de folie. Et pourtant les apôtres, hommes ignorants, méprisables en apparence, ont réussi : preuve évidente que Dieu était avec eux, les inspirait, les soutenait.

Si la personne des apôtres était un obstacle à l'établissement de l'Eglise, la doctrine qu'ils enseignaient devait soulever encore plus d'opposition de la part des juifs et des païens.

Aujourd'hui que nous sommes familiarisés avec la doctrine chrétienne, avec ses mystères, sa morale et ses pratiques, et que nous la voyons entourée des hommages de tant de siècles et de tant de nations, nous avons peine à comprendre combien elle dut paraître révoltante à son origine. Pour en avoir quelque idée, il faut se transporter à l'époque où, pour la première fois, elle fut annoncée aux hommes. Cette religion se présente à eux avec des dogmes incompréhensibles, qui troublent et déconcertent la raison, qui vont contre les croyances et les préjugés de tous les peuples. Les juifs attendent un Messie puissant et magnifique ; et voilà que, contre leurs désirs, on leur annonce un Messie pauvre, crucifié, mis à mort par le Conseil suprême de leur nation, par les prêtres et les docteurs de leur loi. Quelle déception pour leurs espérances ! Quelle ironie suprême ! Mais bien plus révoltante encore dut paraître la doctrine chrétienne aux païens. La religion de ceux-ci est commode, riante, voluptueuse ; c'est celle de leurs pères, de leur patrie, de leur enfance, des magis-

trats, de l'autorité publique, du monde entier. Et voilà que quelques inconnus veulent détruire tous les objets de leur culte et de leurs adorations, renverser leurs autels, abolir leurs fêtes et leurs solennités, les arracher à leurs habitudes, à leurs antiques croyances, qui ont pour eux tant de charmes ! Et cela pourquoi ? Pour leur faire embrasser une religion de privations et de souffrances, une religion qui les expose à perdre leur liberté, leurs biens et leur vie, une religion qui les oblige à adorer un homme mort comme un criminel, en Judée ! Quoi de plus révoltant à leurs yeux ? (1) D'autre part, le monde idolâtre peut vivre au gré de ses désirs ; ses passions sont ses dieux ; les penchants les plus déréglés de la nature et les vices qu'ils inspirent ne sont pour les païens que des douceurs innocentes ; et voilà que des réformateurs sans autorité viennent leur demander le sacrifice de leurs plus chères affections, prétendent régler leurs actions, leurs paroles et jusqu'à leurs pensées ! Comprenez-vous cela ? Quoi de plus intolérable ? Avec quelle force le cœur humain ne dut-il pas se soulever contre de pareilles prétentions ! Quelle opposition violente il dut faire ! Quelles protestations furibondes ! Mais il eut beau se soulever, s'opposer, protester, tout fut inutile. La doctrine chrétienne fit son chemin, et bientôt les idoles furent renversées, et, à leur place, on éleva partout des autels au Dieu véritable.

Ce n'est pas tout ; après avoir triomphé des obstacles que lui suscitaient la personne de ses fondateurs et sa doctrine, la religion catholique eut à vaincre un troisième adversaire non moins redoutable ; c'est l'époque où elle parut sur la terre. Quoique désolée par l'idolâtrie, cette époque n'était pas précisément une époque de ténèbres et d'ignorance. Il y avait alors en Europe et

(1) FRAYSSINOUS, *Conférences*, t. II.

en Asie des hommes remarquables par leur intelligence et leur savoir. Une multitude de philosophes avaient ouvert des écoles dans les principales villes de l'empire romain. Les lettres, les sciences et les arts brillèrent d'un si vif éclat, que, pour distinguer cette époque des autres, on lui donna le nom de « siècle d'Auguste ». Or, cet état de choses créait une nouvelle difficulté pour l'établissement du christianisme. Car les savants, les philosophes furent les plus difficiles à convertir. Ils attaquèrent dans leurs livres cette religion qu'ils ne comprenaient pas. Les uns s'efforçaient de démontrer qu'elle était contraire à la raison et aux bonnes mœurs; d'autres, comme plus tard Voltaire, se moquaient de ses dogmes et de ses mystères; ils voulaient la noyer sous les flots du ridicule! L'Eglise catholique triompha de leurs faux raisonnements comme de leurs sottes plaisanteries. Les philosophes eurent beau discuter, les moqueurs eurent beau rire, l'Eglise n'en fit pas moins d'immenses et incessants progrès dans le monde. Partout l'Evangile fut prêché; le nombre des chrétiens se multiplia de jour en jour. Ils remplirent les campagnes et les villes, les camps et les magistratures. Ils pénétrèrent jusque dans le palais des princes. Bientôt même, la religion catholique monta avec Constantin sur le trône des Césars. La croix de Jésus-Christ remplaça l'aigle impériale sur les drapeaux et sur les monuments publics; et un beau jour le monde fut tout étonné de se réveiller chrétien. Malgré les persécutions, malgré les philosophes, malgré les prêtres païens, malgré toutes les passions humaines réunies, l'Eglise était fondée. Trois siècles avaient suffi pour achever cette œuvre grandiose.

Et cependant, elle n'avait trouvé, ni dans les lumières de ses fondateurs, ni dans les attraites de sa doctrine, ni dans les circonstances du temps de son origine le moyen de s'établir. Elle n'eut pour elle rien de ce qui

fait réussir les entreprises humaines. Elle n'employa ni l'or, ni les plaisirs, ni la force pour soumettre les peuples à sa loi. Elle n'eut absolument rien pour elle. Au contraire, préjugés de l'esprit, passions du cœur, force des habitudes, autorité de l'exemple, politique des gouvernements, tout était contre elle. Comment a-t-elle donc pu s'établir ?

Par le secours divin, par la main de Dieu, par la vertu de l'Esprit-Saint, qui, descendu sur les apôtres, le jour de la Pentecôte, resta dans le monde, toucha les cœurs et les jeta aux pieds de la Croix. Oui, Dieu seul a pu mener à bonne fin cette œuvre gigantesque de la conversion du monde. Dieu seul a pu triompher de tous les obstacles qui s'opposaient à l'établissement de son Eglise. Dieu seul a pu renverser les idoles et établir partout la religion véritable.

Gloire donc à ce Dieu tout-puissant qui se sert des moyens les plus faibles pour accomplir les œuvres les plus grandes!.....

CHAPITRE II

LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR LA PERPÉTUITÉ DONT ELLE JOUIT MALGRÉ LA HAINE INCESSANTE DE SES ADVERSAIRES

L'Eglise catholique est une société divine. Ce qui le prouve, nous venons de le voir, c'est l'histoire de son établissement.

Une seconde preuve de la divinité de l'Eglise se tire de sa perpétuelle durée.

Il y a dix-neuf siècles, Jésus-Christ adressait cette parole à un pauvre pêcheur de Galilée : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » C'était une prophétie. Cette prophétie s'est-elle accomplie ? Oui, et dans tous ses détails. L'histoire nous apprend que Jésus-Christ a fondé une Eglise qui a eu pour Chef le prince des apôtres, Pierre. Cette Eglise a été en butte aux attaques les plus furieuses. Constamment, l'enfer s'est déchainé contre elle. Par la Synagogue juive, par les tyrans païens, par les hérétiques, par les barbares, par les scandales, par le schisme, par la prétendue réforme, par la philosophie, par la Révolution, par la fausse science, par les Sociétés secrètes, il a essayé de prévaloir contre elle. Mais ses efforts ont été inutiles. Toujours l'Eglise est sortie triomphante des luttes qu'elle a eu à soutenir.

Afin de mettre quelque ordre dans notre étude, voyons les épreuves de l'Eglise dans les temps anciens.

et dans les temps modernes. Dans chacune de ces périodes, nous remarquerons six tempêtes qui ont assailli la barque de Pierre.

I — TEMPS ANCIENS

Première tempête :

Conjuration de la Synagogue et des juifs rebelles.

Dix jours après l'Ascension de Jésus-Christ, le Saint-Esprit étant descendu sur les apôtres, ceux-ci se mettent à prêcher l'Evangile. Immédiatement, 8 000 hommes se convertissent. La Synagogue frémit; ses chefs se réunissent. Voyez-les, ces scribes et ces pharisiens à la barbe vénérable, à la robe aux longs plis : ils se consultent des yeux autant que de la voix; l'inquiétude perce à travers leur air faux, et leur visage grimaçant trahit autant d'embarras que d'hypocrisie.

Que vont-ils faire des apôtres? Ils leur ordonnent d'abord de se taire. Mais à cet ordre, les apôtres répondent : « Voyez vous-mêmes s'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à Dieu..... Nous ne pouvons résister à l'Esprit-Saint qui s'est emparé de nous..... Il nous est impossible de garder le silence. » On les fait battre de verges. Violence inutile; car ils continuent à prêcher et à convertir.

Mais le signal a été donné; à partir de ce moment, vous ne trouverez ni intelligence qui se lasse à attaquer l'Eglise, par la politique, la ruse, la critique et la philosophie, ni bras qui se fatigue à frapper ses enfants et à répandre leur sang.

Deuxième tempête :

Persécutions sanglantes soulevées par le paganisme.

Pendant trois siècles, le monde païen tout entier s'acharne à détruire le christianisme.

Toute la puissance des Césars, toute l'autorité du Sénat, des pontifes et des magistrats; tous les prestiges des faux dieux; tout l'art des écrivains et des sophistes; la force des armées, la haine aveugle des peuples, la cruauté des bourreaux, l'horreur des supplices et des tortures, tout est employé, tout est épuisé pour étouffer la religion naissante et assurer le triomphe de l'idolâtrie.

Les auteurs païens (Pline et Tacite), aussi bien que les *Actes* des martyrs, nous attestent que les tyrans, au cœur féroce, ont fait un sort exceptionnel aux enfants de la primitive Eglise. Ils ont méconnu à leur égard tous les droits de l'humanité, outrageant leur honneur par d'atroces calomnies, leur ravissant la liberté par la prison et l'exil, le droit de propriété par la confiscation de leurs biens, et la vie par un raffinement de cruauté dont Satan seul a pu être l'inventeur. Ils les ont étendus sur le chevalet, battus de verges, écorchés vifs, déchirés avec des ongles de fer, consumés par le feu, attachés à la croix, mis en pièces et jetés en pâture aux chiens, aux lions et aux ours; ils les ont couverts de lames rougies au feu, assis sur des chaises ardentes, plongés dans l'huile bouillante, brûlés à petit feu, broyés sous des meules, submergés dans les flots, couchés nus sur des étangs glacés, enterrés vivants, coupés par morceaux, empalés, décapités par le glaive ou la hache..... En un mot, la fureur païenne a traité les disciples du Christ comme on ne traite pas des scélérats, des esclaves, de vils animaux.....

Et ce n'est pas seulement à Rome que les chrétiens ont été torturés pour repaître la haine de leurs ennemis du spectacle [de leurs souffrances, ces scènes d'horreur se sont reproduites dans toutes les provinces de l'empire romain, en Orient comme en Occident.

Enfin, après de si longs et si cruels efforts, une dernière persécution, plus furieuse que toutes les autres, semble avoir accompli les vœux des persécuteurs. Douze

millions de martyrs sont morts. On se flatte d'avoir noyé le christianisme dans leur sang, et on proclame solennellement que ce culte abhorré a disparu de la terre. On élève des colonnes sur lesquelles sont gravés ces mots : « A Dioclétien et à Maximien, pour avoir enfin aboli le nom chrétien et détruit dans le monde entier la superstition du Christ. »

Mais à peine ces monuments sont-ils élevés que Dieu vient visiblement au secours de son Eglise. Une Croix miraculeuse apparaît à Constantin et à son armée. Elle est entourée de cette devise : « Par ce signe tu vaincras ! » Constantin remporte en effet la victoire sur Maxence, son ennemi, et fait asseoir le christianisme avec lui sur le trône impérial.

« Alors, dit l'historien Eusèbe, un grand cri de joie retentit dans l'univers étonné de voir la paix et la liberté données pour la première fois à l'Eglise par les Césars. » Rome, païenne jusque-là, centre de l'idolâtrie, fait place à Rome chrétienne, qui sera désormais le siège du Souverain Pontificat, la capitale du monde catholique.

La persécution sanglante n'avait pu vaincre l'Eglise ; l'enfer fait naître dans son sein l'hérésie.

Troisième tempête : Les hérésies.

A quelle extrémité l'Eglise ne fut-elle pas réduite, lorsque, sous les empereurs chrétiens, les hérésies vinrent déchirer la robe sans couture de sa doctrine ?

Séparés par les croyances, les hérétiques, ariens, nestoriens, donatistes, pélagiens, manichéens, iconoclastes, etc., étaient toujours unis quand il s'agissait d'attaquer l'Eglise romaine. Quelle effroyable tempête ils déchaînèrent contre elle ! Quel trouble et quel bouleversement dans le royaume de Jésus-Christ ! Partout autel contre autel, chaire contre chaire, pasteur contre pasteur, troupeau contre troupeau : l'erreur, soutenue

par la puissance publique, parlant plus haut que la vérité; des Conciles catholiques et des conciliaicules ennemis de la vraie foi; l'Orient et l'Occident divisés; le peuple fidèle marchant incertain dans cette lumière mêlée de tant de ténèbres, le monde exposé à se coucher chrétien et à se réveiller arien.

Qui rendra à la vérité son éclat obscurci? Qui délivrera l'Eglise de ses ennemis? Dieu, qui a promis à cette Eglise que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En effet, à la voix de Dieu, les ombres épaisses du mensonge se dissipent; les schismes et les hérésies passent; ils s'écoulent comme des torrents et disparaissent!

Ce n'est pas à dire cependant que ses luttes cessent : après les persécutions et les hérésies viennent les barbares.

Quatrième tempête : Invasions des Barbares.

Vers la fin du iv^e siècle, des nuées de barbares s'abattent tout à coup sur l'empire romain. Les Alains, les Goths, les Huns, les Visigoths, peuples venus du Septentrion, débordent sur l'Europe méridionale et fondent partout des royaumes. Le vieux monde, broyé et foulé sous les pieds de ces hordes envahissantes, disparaît. L'Eglise, seule, demeure debout au milieu du naufrage universel. Elle convertit ces païens et fait même de l'un d'eux, Clovis, son fils aîné.

Trois siècles plus tard, une nouvelle invasion commence. Les fils de Mahomet se précipitent sur les Etats chrétiens. Ils prétendent imposer leur religion au monde entier. « Crois, disent-ils, ou meurs. » Pendant que leurs vaisseaux sillonnent la Méditerranée et jettent la désolation sur tous les rivages, leurs troupes de terre envahissent la Sardaigne, la Corse, la Sicile, la Calabre, la

France méridionale, la Hongrie, la Bohème et l'Autriche.

L'Eglise, dans ce péril extrême, fait appel à la valeur de ses enfants. A sa voix, les chrétiens prennent les armes. Charles Martel triomphe des Sarrasins à Poitiers. Huit croisades les refoulent en Orient; les Chevaliers de Saint-Jean leur résistent à Rhodes et à Malte; Ferdinand le Catholique les chasse de l'Espagne; don Juan d'Autriche anéantit leur flotte à Lépante; Sobieski les défait sous les murs de Vienne. Grâce à l'activité et aux sages conseils des chefs de l'Eglise, la barbarie turque est réduite au degré de faiblesse où nous la voyons aujourd'hui.

Cinquième tempête :

Les scandales et la querelle des investitures.

Toutefois, la barbarie ne recula pas sans laisser des traces de son passage, même dans le sein de l'Eglise.

Les troubles et l'ignorance amenés par les invasions produisirent l'affaiblissement de la discipline et la corruption des mœurs. Les scandales se multipliaient; les plus saintes lois étaient publiquement violées; le concubinage et la simonie étaient à l'ordre du jour; le mal avait gagné jusqu'aux pasteurs, et Rome même n'en était pas exempte. L'Eglise gémissait de ces désordres, et cette épreuve était mille fois plus douloureuse pour elle que les persécutions. Ces scandales, au lieu d'ébranler notre foi, doivent au contraire l'affermir; car jamais il ne parut plus sensible que c'est la main de Dieu qui soutient l'Eglise et non celle des hommes. Mais la foi se maintint toujours pure : Dieu ne permit pas que l'on portât dans l'enseignement la moindre atteinte aux dogmes chrétiens ni à la morale catholique.

L'Eglise ne cessa de protester, par la voie de ses Papes, contre les excès et les abus. Elle ne se contenta pas de promulguer dans les Conciles des lois disciplinaires, elle en exigea l'observation.

Pour mettre un terme à la plupart des désordres, elle voulut nommer elle-même ses hauts dignitaires. C'est alors qu'éclata, avec les puissances humaines et en particulier avec les Césars allemands, cette lutte à laquelle on a donné le nom de *querelle des investitures*.

Il s'agissait, quoi qu'en disent les historiens prévenus, de savoir si le pouvoir temporel l'emporterait sur le spirituel, ou bien si celui-ci recouvrerait son indépendance. L'épreuve fut longue et cruelle; on vit plusieurs antipapes sur la chaire de Saint-Pierre, pendant que les Pontifes légitimes étaient emprisonnés ou mouraient en exil. Mais la sage énergie des Grégoire VII et des Innocent III l'emporta sur la force brutale des empereurs allemands.

Une fois encore on vit l'Eglise sortir triomphante du tombeau que lui avaient creusé ses ennemis.

Sixième tempête : Le grand schisme d'Occident.

A peine victorieuse de ces abus, l'Eglise devait subir une tempête encore plus effroyable que toutes les autres. Le grand schisme d'Occident allait jeter la tristesse parmi ses enfants.

Au xiv^e siècle, découragés par les guerres intestines qui désolaient l'Italie, les Souverains Pontifes avaient cru devoir s'éloigner de Rome et venir se fixer à Avignon. On ne doutait pas que ce déplacement ne fût très fatal à l'Eglise. Cependant, elle restait une, visible, catholique et apostolique..... Mais, à la mort du pape Grégoire XI, les cardinaux résidant à Rome, au nombre de seize, se crurent en droit de se réunir en Conclave et élurent pape Urbain VI, italien de naissance, prélat aussi distingué par ses vertus que par sa science. En même temps, les cardinaux d'Avignon choisissaient pour pape un Français, Clément VII, qui

fixa son siège à Avignon. Quel était le chef légitime de l'Eglise? Nul ne le savait d'une manière certaine; le doute, au contraire, était devenu si grand, que l'on vit de saints et savants personnages se ranger, les uns sous l'obédience d'Urbain, les autres sous l'obédience de Clément. Ce fut pour la barque de Pierre une nouvelle tempête, et le Seigneur semblait encore dormir.

Urbain et Clément eurent plusieurs successeurs, tous convaincus de la légitimité de leur élection, et voyant dans leur rival un antipape. Ce déchirement cruel dura trente ans. En vain le Concile de Pise avait-il déposé les deux concurrents de Rome et d'Avignon, en vain procéda-t-il à l'élection d'Alexandre V; le schisme continua. L'obstination des élus, la jalousie des cardinaux des deux obédiences, les intérêts contraires des princes étaient des obstacles invincibles au retour à l'unité.

En dépit de toutes les passions humaines, l'union se fit dans le concile général de Constance; les prétendants à la papauté abdiquèrent ou furent déposés, et Martin V, le nouvel élu, fut universellement reconnu pour unique et légitime successeur de saint Pierre (1414). Ici se termine la première période des luttes de l'Eglise, ce que nous avons appelé la période des temps anciens.

Quel spectacle magnifique présente cette Eglise durant ces quatorze siècles! Constamment, elle est en lutte; constamment, elle remporte la victoire. Elle triomphe successivement des juifs et des païens, des hérétiques et des Barbares, des vices de ses enfants aussi bien que des exigences des empereurs et du schisme de ses Pontifes. Une puissance supérieure, divine, a seule pu conserver l'Eglise et la rendre victorieuse de tous ses ennemis.

II — TEMPS MODERNES

L'action de Dieu est peut-être encore plus visible dans les luttes que l'Eglise eut à soutenir pendant la

seconde période de son existence. Malgré tant de défaites éprouvées, Satan ne s'est pas tenu pour vaincu. Il a soulevé contre la barque de Pierre six nouvelles tempêtes, celles du protestantisme et de la philosophie, de la Révolution et du despotisme, de la fausse science et des Sociétés secrètes. Suivons l'Eglise sur ces nouveaux champs de bataille, et saluons les glorieuses palmes qu'elle va cueillir.

Première tempête : L'assaut du protestantisme.

Sous prétexte de réforme, d'audacieux sectaires mettent, au x^ve siècle, l'Europe à feu et à sang.

La plume du protestantisme déverse pendant plus de cent ans la calomnie et le blasphème; l'imprimerie lui prête ses presses naissantes; Luther, sa fougueuse éloquence; Calvin, sa dialectique serrée; Théodore de Bèze, ses insinuations perfides; Erasme, son érudition railleuse et suspecte; Rabelais, sa verve intarissable; Marot, ses rimes populaires. Quels torrents d'injures contre l'Eglise, le Pape, les mystères, les sacrements, les indulgences, le culte de la Vierge et des saints! Mais pendant que l'encre déborde, le sang coule de toutes parts. Déjà l'Allemagne a embrassé la religion nouvelle; la moitié de la Suisse reconnaît Zwingle et Calvin pour législateurs et maîtres; les Vaudois reparaissent dans le Dauphiné et la Provence; Socin infecte la Pologne d'un nouvel arianisme; le débauché Henri VIII sépare l'Angleterre du Saint-Siège; la Suède et le Danemark abandonnent aussi la foi de leurs pères; enfin, la France, partagée entre le protestantisme et le catholicisme, s'épuise dans des guerres fratricides. Une mer de sang couvre la moitié de l'Europe et remplit les annales de tout un siècle. O sainte Eglise, sera-ce là le tombeau de ta gloire? Et n'as-tu donc tant vécu que pour mourir sur ce nouveau Calvaire?

Non, l'Eglise ne mourra pas ! Est-ce, dites-moi, une mourante, celle qui enfante à la même heure les saint Ignace, les saint François-Xavier, les saint Philippe de Néri, les saint Pie V et les Sixte-Quint ? Est-ce une foi qui s'éteint, celle qui s'allume tout à coup aux Indes, en Afrique et dans le Nouveau Monde ? Allez écouter les délibérations du Concile de Trente, tant de fois suspendu, repris, suspendu encore, achevé enfin après dix-huit ans de prières et d'études. Comme l'Eglise sort justifiée, brillante d'avenir, de ces assises solennelles ! Elle tient en main le recueil des Canons qui règlent les points contestés de la foi et celui des décrets qui restaurent partout la discipline. Or, le comte de Maistre l'a dit : « Un seul décret de réformation du Concile de Trente surpasse en haute raison et en sagesse tout ce qu'ont écrit les auteurs protestants sur leur hypocrite Réforme. » (1) Gloire donc à l'Eglise victorieuse du protestantisme !

Deuxième tempête : Le philosophisme.

Mais le repos de l'Eglise ne fut pas de longue durée. A peine remise par le Concile de Trente de la violente secousse que lui avait fait éprouver la prétendue Réforme, il lui fallut engager l'action avec un autre ennemi : le philosophisme.

Du cœur des hérétiques et des schismatiques, la haine contre le catholicisme passa au cœur des philosophes et de Voltaire en particulier. C'est une haine, non pas humaine, mais satanique, qui imprime au front de l'Eglise un caractère éclatant de divinité.

« Quel dommage, s'écrie l'odieux « patriarche de Ferney » parlant des catholiques, que les philosophes ne soient ni assez nombreux ni assez zélés pour détruire

(1) Cité par M^{sr} BESSON, *l'Eglise*.

par le fer et par le feu les ennemis du genre humain et la secte abominable qui a produit tant d'horreurs! »

Diderot ose écrire ces vers horribles :

Et du dernier boyau des prêtres,
Etranglons le dernier des rois.

Docile à la voix de ses chefs et assurée de l'impunité du pouvoir, l'incrédulité du ^{xviii}^e siècle déploya toutes ses phalanges, déistes, athées, sceptiques, matérialistes, impies de tous les systèmes, de tous les pays, de toutes les sectes, contre l'Eglise de Jésus-Christ. Elle les rangea sous un même drapeau, le drapeau de la haine implacable contre le nom catholique. Elle en forma une armée innombrable avec ce seul cri de guerre : « Ecrasez l'infâme ! » Rien ne l'arrêta, tout moyen lui sembla légitime contre une religion qui ose se dire seule vraie et seule divine : la calomnie et le mensonge, la violence et la perfidie, les respects hypocrites et les mépris insultants, les maximes de la tolérance et les fureurs de la persécution. Elle prophétisa bien haut que la dernière heure du catholicisme était venue, que l'impérissable Eglise allait tomber inévitablement sous ses coups. Elle entraîna la foule, non en persuadant les esprits, mais en corrompant les cœurs, en flattant toutes les passions, en favorisant tous les vices!..... Qu'en est-il résulté?

La haine des disciples de Voltaire, partagée par une légion de coopérateurs, a inondé la capitale et les provinces de mauvais livres à l'usage de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions. Ces ouvrages ont corrompu profondément l'esprit public, et d'un peuple croyant, noble, honnête et généreux, ils ont fait une nation incrédule, immorale, intéressée, altérée de plaisir et de sang.

Les complots de la fausse philosophie n'ont pu détruire l'Eglise, mais ils ont miné la société civile; ils ont amené la Révolution française.

Troisième tempête : La Révolution.

Des écrits et des paroles, on passe aux actes. La Révolution décrète successivement la confiscation des biens du clergé, la constitution civile de l'Eglise de France, la suppression des vœux monastiques, la déportation des prêtres non assermentés, les massacres de septembre, à Paris, à Versailles, à Reims et ailleurs. Elle commande les fêtes impudiques de la déesse Raison, oblige les prêtres assermentés à abjurer leur sacerdoce, réforme le calendrier chrétien, supprime les fêtes et le dimanche, ferme les temples catholiques, brise les croix, fait guillotiner et noyer les prêtres, ou bien les envoie sur des pontons avec un grand nombre de religieux et de religieuses. C'est la haine à son paroxysme le plus violent.

Aussitôt le divorce prononcé entre le ciel et la terre, on vit arriver dans l'ordre moral quelque chose de semblable à ce qui arriverait dans l'ordre de la nature si le flambeau du jour venait à s'éteindre et les éléments à se confondre. La France, parvenue, après quinze siècles de christianisme, au faite de la civilisation, tomba tout à coup au fond du gouffre de la barbarie; il n'y eut plus ni décence, ni règles, ni humanité, ni forme de société quelconque. Elle n'offrait plus que l'image du chaos et de l'enfer, lorsque les impies, épouvantés de leur propre ouvrage, voyant que l'abîme creusé allait les dévorer eux-mêmes, désespérant d'arrêter les ravages du torrent dont ils avaient rompu les digues, appelèrent à leur secours cette même religion catholique qu'ils s'étaient efforcés d'anéantir, rouvrirent de leurs mains les temples du vrai Dieu, et rendirent quelque liberté à son culte. Dès lors, les maux diminuèrent, et les plus incrédules sentirent bien que l'unique moyen de salut était dans la réconciliation de la France avec l'Eglise.

Aussi, lorsqu'un homme, sorti de leurs rangs et depuis devenu si fameux, fut monté au pouvoir, il jugea impossible de donner aux lois et à l'autorité un solide fondement sans recourir au Saint-Siège apostolique, pour relever les chaires légitimes des évêques, rendre des pasteurs catholiques aux peuples, et appuyer l'ordre public sur la morale de l'Evangile. Quel hommage rendu à cette Eglise opprimée ! Quelle rétractation solennelle de tant de calomnies ! Quel aveu de l'impuissance absolue de conserver sans elle les mœurs, les vertus sociales et la vie même du corps politique !

Et ce que l'on ne saurait encore nier, c'est que le retour à la religion de nos pères a été l'époque précise de la résurrection des sciences, des lettres, du commerce, de l'industrie, des arts, pour lesquels on témoigne aujourd'hui tant de zèle, et qui avaient péri avec tout le reste sous la domination de l'athéisme.

Quatrième tempête : Le Despotisme.

Malheureusement, l'homme qui avait le plus contribué à cette restauration religieuse oublia ses heureux commencements. Napoléon osa, lui aussi, porter sur l'Eglise et son Chef une main sacrilège. Un moment, il se crut maître des âmes comme des corps. Il s'était emparé des Etats pontificaux, avait donné le titre de roi de Rome à son fils et tenait le Pape captif à Fontainebleau. A la sentence d'excommunication de Pie VII, il répondait par ces paroles orgueilleuses : « Pense-t-il que son excommunication fera tomber les armes des mains de mes soldats ? » Son triomphe fut de courte durée.

Dieu, par un miracle de sa droite, releva ce trône apostolique qu'on croyait réduit en poussière, tandis qu'il renversait en un moment ce colosse de puissance qui pesait sur le monde entier, s'affermissant de plus en plus tous les jours, et devant lequel s'étaient abaissés les sceptres et les couronnes.

Quel autre, en effet, que Dieu vainquit par les seuls éléments naturels des armées jugées invincibles, et dispersa par le souffle de l'aiglon, comme des feuilles légères, ces innombrables légions qui semblaient appelées à la conquête de l'univers? Quel autre que Dieu, réunissant, dans un même but et dans un même sentiment commun de conservation, les souverains d'Etats séparés de vues, d'intérêts, de politique et de religion, des rois et des princes même hérétiques et schismatiques, venus de tous les points de la terre au secours du Chef de l'Eglise, brisa par leurs mains ses fers, et le reporta pour ainsi dire sur leurs bras, dans cette Rome dont ils combattaient l'autorité et les droits?

Cinquième tempête :

La fausse science et la demi-science.

Cependant, l'Eglise n'avait vaincu le despote que pour recommencer la lutte avec les faux savants et les demi-savants.

Il en coûte à certains hommes de se soumettre humblement à l'enseignement de l'Eglise. Ils préfèrent les lumières de leur faible raison aux éblouissantes clartés de la Révélation. Sous prétexte de ne croire que ce qu'ils comprennent, ils rejettent la doctrine catholique, ils s'irritent contre ses dogmes et ses mystères; ils s'acharnent à détruire la foi dans les autres. Pauvres orgueilleux, qui s'estiment plus savants que Dieu lui-même et qui, selon la parole de Bossuet, « sont vains et présomptueux....., craignent d'être instruits et n'ont pas même de quoi établir le misérable néant auquel ils aspirent après cette vie! »

A la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, on vit se former une vaste coalition d'hommes qui se prétendaient très instruits. Ils se proposaient de vaincre la Bible d'ignorance et d'imposture, et par

là même de saper les fondements de l'Eglise. Ces hommes présomptueux (1) se partagèrent le domaine entier des sciences et se livrèrent à des travaux gigantesques. Ils interrogèrent à la fois les annales des nations, les lois de la nature, le cours des astres, les révolutions du globe, sa surface et ses entrailles, les mouvements des mers et des fleuves; ils firent appel à tous les êtres animés ou inanimés, au ciel, à la terre, à l'océan à l'homme avec sa raison et ses sens, à la philosophie avec ses subtilités et ses abstractions, à l'histoire avec ses faits, ses dates et ses monuments, contre la vérité de nos Livres Saints; annonçant, chaque jour, des découvertes nouvelles, des titres nouveaux de conviction contre la révélation divine, des démonstrations toujours pas évidentes de son incompatibilité avec les faits de l'histoire. L'Egypte nous apportait ses constellations gravées sur la pierre; l'Inde ses tables chronologiques et astronomiques, pour donner des démentis authentiques à l'histoire sacrée. L'édifice de la foi semblait tomber pièce à pièce et s'écrouler sur ses fondements.

On s'étonna que le monde eût pu prendre si longtemps pour des vérités révélées de si palpables erreurs; on le tarissait pas sur le mérite des hommes extraordinaires dont le génie et le savoir allaient enfin désabuser le genre humain et tirer la raison de sa longue enfance. Mais qu'est-il advenu?

Les mêmes recherches continuées, les mêmes études plus approfondies ont fait reconnaître que les grands hommes eux-mêmes avaient été dupes des plus grossières illusions; leurs inventions et leurs systèmes se sont évanouis comme des rêves et des fantômes; leurs difficultés, mieux examinées, se sont tournées en preuves de la religion qu'ils prétendaient détruire. Les monuments, transportés de si loin et à de si grands frais

(1) Voir MOIGNO, *Splendeurs de la foi*, t. IV, p. 359.

pour rendre témoignage contre elle, ont déposé en sa faveur; enfin, des calculs plus justes et des opérations plus exactes ont ramené forcément à l'Écriture Sainte, à son irréfragable autorité qu'on se flattait d'avoir livrée à la dérision pour toujours.

Quelle confusion pour la fausse science! Quel triomphe pour l'Eglise! Elle est bien en droit, après cela de s'écrier avec le grand Apôtre: « O savants, ô littérateurs, ô chercheurs du siècle, qu'êtes-vous devenus? »

Cet oracle si clair: « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » s'est donc accompli de la manière la plus éclatante. Il est à lui seul toute l'histoire et il est devenu un nouveau fait immense qui remplit le monde. Donc, l'Eglise de Jésus-Christ est divine. Et puisqu'elle est divine, puisqu'elle a été jusqu'ici de triomphe en triomphe, elle triomphera jusqu'à la fin. L'oracle qui s'est accompli d'une manière si frappante dans le passé s'accomplira d'une manière plus frappante encore dans l'avenir (1).

Sixième tempête : Les Sociétés secrètes.

Satan recommence de nos jours la lutte. Il se met à la tête d'une immense association comprenant tous les hérétiques et tous les persécuteurs de la religion chrétienne qui existent actuellement dans le monde entier.

Pour cacher ses horribles desseins, celui qui « de tout temps a été menteur et le père du mensonge » oblige ses adeptes au secret le plus inviolable. Ils doivent se dissimuler sous des dehors hypocrites. Tout en tramant les plus noirs complots contre la religion,

(1) Le magnifique ouvrage de l'abbé Moigno : *Les Splendeurs de la foi*, auquel nous avons fait de larges emprunts pour ce chapitre, répond victorieusement aux objections de la fausse science.

la morale, la famille, la propriété et la société; tout en ayant une conduite indigne, en donnant libre carrière à leurs passions; tout en abrutissant l'intelligence humaine, tout en établissant un esclavage pire que celui des temps anciens, ils doivent avoir toujours à la bouche les mots de « vertu », de « sagesse », de « philanthropie », de « science », de « progrès », de « liberté » afin de tromper les âmes simples et de les faire tomber plus facilement dans le piège.

Cette association s'intitule à tort : « Franc-Maçonnerie »; son nom véritable est : « Compagnie de Satan ». Son but suprême, parfaitement connu aujourd'hui, est d'anéantir le culte du vrai Dieu, pour y substituer le culte de celui qu'on adore dans les arrière-Loges, et qui n'est autre que le démon (1).

Cette association n'a cessé, depuis cent ans surtout, de se propager en France et à l'étranger. Elle compte actuellement dans le monde entier 10 000 Loges et 2 millions d'adeptes. Son budget annuel est formidable. A sa tête est un Pontife suprême dont le siège est à Rome. Ce chef suprême commande aux Loges du monde entier. On peut dire que la Franc-Maçonnerie est partout, et que partout les âmes faibles tremblent sous son regard.

Elle pénètre dans l'éducation par la « Ligue de l'enseignement » et les petits livres destructeurs de toute croyance. Elle pénètre dans les familles par la corruption des mœurs. Elle pénètre au milieu des classes ouvrières par ses associations, sous le nom de « Sociétés internationales », de « Sociétés de secours mutuels », de Sociétés de gymnastique », de « Sociétés de libres penseurs ». Elle envahit les corps de métiers et enrégimente des villes entières. Elle pénètre dans les admi-

(1) *Eblis* ou *diabolos*, le diable, tel est le nom que certains francs-maçons donnent à leur divinité.

nistrations, dont elle s'empare. Elle pénètre enfin dans toutes les gares, dans tous les cafés, dans tous les villages, par ses journaux et ses agents, qui prêchent sans se lasser la guerre contre la religion et ses ministres.

La haine de ces adeptes contre l'Eglise catholique se manifeste par une sorte de folie furieuse. Elle a vite fait de passer des paroles aux actes. Le franc-maçon fameux, qui a écrit cette sentence diabolique : « Dieu, c'est le mal ; la propriété, c'est le vol », disait en 1848 : « Si je rencontrais un prêtre auprès de mon fils, je le tuerais. — Mais, lui objecte-t-on, si ce prêtre était votre oncle, le vénérable abbé Proudhon, votre bienfaiteur, le tueriez-vous aussi ? — Point de quartier. »

On dira peut-être : « C'est un cas isolé ; c'est le délire d'un énergumène. » Non, ce n'est pas un cas isolé. Ce délire est commun à tous les sectaires de nos jours, comme il le fut aux juifs, aux païens et aux hérétiques de tous les temps.

En 1848, encore, un révolutionnaire rencontre un ecclésiastique dans les rues de Lyon : « Je voudrais te griller, lui dit-il. — Eh ! pourquoi, mon ami ? répond le prêtre. — A cause de ton habit. » L'habit serait donc un crime ? Si ces misérables ne mettent pas à exécution leurs horribles projets, c'est qu'une seule chose les retient : la crainte de n'être pas les plus torts. Le jour où ils auront la force pour eux, leur haine se donnera libre carrière, comme elle se l'est donnée pendant la Commune.

Qui ne se rappelle les horribles attentats des communards ; les églises transformées en clubs, les prêtres et les magistrats arrêtés, les palais publics incendiés ? Qui ne se rappelle surtout l'affreux massacre des otages ? Les nobles victimes, parmi lesquelles Mgr Darboy et l'abbé Deguerry, sont transportées de la prison de Mazas à celle de la Roquette, dans les fourgons du chemin de

fer, et, sur le parcours, on entend ces cris sauvages : « A bas les calotins ! Coupons-les ici en morceaux ! Il y a dix-huit siècles que ces gueux-là nous embêtent ! » Quarante-sept victimes, dont dix prêtres ou religieux, sont conduites de la Roquette à la rue Haxo. En tête du cortège, s'avance à cheval une vivandière, vêtue de rouge. Appuyée d'une fanfare de clairons, elle bat le tambour avec rage, déversant l'ivresse du son sur l'ivresse de l'alcool et du sang. La foule armée pousse les otages. Des femmes leur donnent, aux prêtres surtout, des coups de poings..... On crie : « Ici, ici, il faut les tuer ici ! » Pas un de ces tigres qui ne veuille frapper à son tour, japper une injure, lancer sa pierre. On chante, on danse, on hurle..... Il n'y a plus là que des jouets humains que l'on va torturer, et des fous furieux devenus incapables de distinguer le bien du mal. La barrière de la cité de Vincennes, rue Haxo, 85, était fermée ; on se pousse, on se presse, et la barrière tombe ; d'un seul mouvement les otages sont entraînés au pied d'un petit mur inachevé.

La cantinière, descendue de cheval, court vers eux et porte le premier coup. Aussitôt, ils sont assaillis à coup de fusils, de revolvers et de sabres. Des fédérés, perchés sur une muraille voisine, chantent à tue-tête, et font un feu plongeant. Le massacre ne suffit pas. On force ces malheureux à sauter par-dessus le mur. On les tire au vol ; cela fait rire. Les prêtres refusent de sauter ; un fédéré les saisit à bras le corps et les jette par-dessus la muraille. Une dernière victime s'est évanouie ; on la prend par les jambes et par les bras ; on la balance un instant et on la jette sur les autres. C'est alors qu'on fait à ces martyrs l'honneur d'une décharge générale. Haine ! Haine satanique !

Ce qui s'est vu, il y a trente ans, se verra peut-être demain. La haine des communards existe toujours ; elle est dans le cœur de leurs frères les francs-maçons.

Voici ce que disait l'un de ceux-ci, en 1881 : « Il faut briser Eglise et religions. Pourquoi les tolérer plus longtemps ? Homme, ne reconnais point la puissance des religions..... Arrière, Crucifié, qui, depuis dix-huit siècles, tiens le monde courbé sous ton joug. Ton règne est fini. Laisse la place à l'avenir. Plus de Dieu et plus d'Eglises. » (1) « C'est à nous de brûler les autels de la prêtraille ! » s'écriait en 1889 un autre maçon italien, le F. : Carbonni. Les sentiments exprimés par ces deux sectaires sont ceux qui animent presque tous les membres des Sociétés secrètes. Ceux-ci ont déclaré une guerre à mort à l'Eglise catholique, et ils s'efforcent, par tous les moyens, de la détruire. S'ils ne sont pas encore venus à la persécution sanglante, c'est uniquement parce qu'ils ne se sentent pas suffisamment forts. Mais le jour où ils auront la force entre leurs mains, ils se livreront à des excès auprès desquels les orgies sanglantes de la Convention et de la Commune ne paraîtront que des jeux d'enfants.

Et cependant, ce serait une étrange erreur de supposer que la divine Epouse du Christ tremble devant ces menaces. Non, elle ne tremble pas !

Au milieu des ruines accumulées depuis cent ans, au milieu de l'affaiblissement des courages et des volontés, une seule puissance est restée debout : c'est l'Eglise romaine, une, sainte, catholique et apostolique. Elle seule est invincible. Elle seule ne saurait plier. Elle seule ne craint rien. Elle a fait à la Franc-Maçonnerie une guerre persévérante ; elle en a vu le danger, signalé les excès et les crimes ; huit de ses Papes l'ont solennellement condamnée et ont défendu, sous peine d'excommunication, aux chrétiens d'en faire partie.

Depuis une vingtaine d'années, le combat est devenu plus acharné. La Franc-Maçonnerie fait appel à tous

(1) F. : FLEURY, membre d'une Loge de Paris.

les « frères et amis » ; elle surexcite toutes les haines et déchaîne toutes les passions. Mais, de son côté, l'Eglise ne s'endort pas ; elle réveille la foi assoupie dans le cœur de quelques chrétiens ; elle leur montre que leurs plus chers intérêts sont ici en jeu. Le Souverain Pontife a parlé. Les évêques ont parlé : « Il s'agit pour vous, disent-ils aux fidèles, d'une question de vie ou de mort ; l'existence de la religion, l'âme de vos enfants, votre sort éternel, l'avenir de votre pays, vous disent assez haut que le temps de l'indifférence est passé. Nécessairement, il faut agir ; nécessairement, il faut choisir entre le bien et le mal, entre l'Eglise, société divine, et la Franc-Maçonnerie, société diabolique. »

La voix de l'Eglise sera entendue. On répondra à son appel. Si la Franc-Maçonnerie a fait jusqu'ici de grands progrès, c'est qu'on ne la connaissait pas suffisamment. Mais aujourd'hui, il n'en est plus de même. Les révélations abondent. On sait parfaitement à quoi s'en tenir sur ses projets néfastes. Aussi, une réaction salutaire commence déjà à se faire sentir. En Allemagne et en Belgique notamment, tous les bons chrétiens, tous les honnêtes gens, indignés de ses excès, se sont ligüés et ont bien vite eu raison d'une bande de sectaires. Il en sera de même partout où la Franc-Maçonnerie sera connue. Les hommes de cœur, voyant les dangers qu'elle fait courir à la religion, à la morale, à la famille, à la liberté individuelle, s'uniront, et la victoire bientôt récompensera leurs généreux efforts. L'Eglise, alors, pourra euegistrer un nouveau triomphe, dans ses annales.

Citons, en guise de conclusion, les paroles d'un philosophe chrétien qui résumant les luttes de l'Eglise et font admirablement ressortir sa divinité. « Que penser, dit-il, non pas des moyens extraordinaires par lesquels l'Eglise s'est établie sur la terre, mais de la manière dont nous la voyons encore subsister ? Il ne serait pas

étonnant qu'une puissance quelconque se soutint en pliant adroitement, en mollissant à propos, en dissimulant, en cédant avec prudence, en économisant ses droits, en ménageant ses rivaux, en composant avec tout le monde et s'étayant de toutes parts. Telle est la science des faibles; tel est l'art des gouvernements périssables. Ainsi peuvent durer plusieurs siècles les empires de la terre, à force de conventions, de variations, de modifications, de traités de paix et d'alliance; à force d'entasser les liens, les chaînes, les appuis de toute espèce, on fait qu'ils ne tombent pas encore; cependant, ils s'affaissent, et bientôt, ils ne seront plus que dans le souvenir des hommes. Mais être toujours en guerre, et toujours invincible; tenir également contre les pièges et contre la force ouverte, s'opposer à toutes les passions, contredire tous les préjugés, soumettre à son empire les volontés et les pensées, et ne perdre aucun de ses droits essentiels; être en butte à l'audace de mille ennemis, à des usurpations continuelles, aux assauts de la chair et du sang, et triompher par la seule résistance; faire des lois que ni la faveur ni le courroux des Césars n'ont pu altérer; jouir d'une autorité unique et incomparable, contre laquelle en vain la terre et l'enfer uniraient leurs efforts; de plus, s'élever sur ses propres ruines, survivre à la rage des tyrans, régner jusque sur les échafauds et au milieu des bûchers; de plus, sous un Alexandre VI, sous un Benoît IX, sous un Jean XII, sous des chefs destructeurs, sous des chefs corrompus, sous des chefs usurpateurs, se soutenir avec la même dignité; conduire toujours en paix ses enfants révoltés, et rester sans tache, malgré les souillures de ses principaux membres; de plus, imposer un joug à tant de peuples divers, qui diffèrent les uns des autres par le caractère et les mœurs, par leurs institutions fondamentales, par des intérêts presque toujours incompatibles, par les prin-

cipes mêmes de la société générale, par les climats enfin, par la nature des lieux et des esprits; réunir à un centre commun les extrémités de la terre, contenir dans son sein l'univers; après dix-huit siècles de combats et de conquêtes, n'avoir pas une cicatrice, briller en tout temps comme une jeune épouse, et se promettre encore une nouvelle gloire et de nouveaux trophées.....; si tout cela n'est pas divin, qu'on me dise donc ce qui peut l'être. » (1)

(1) PONTAILLER, *Le théologien philosophe*.

CHAPITRE III

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE PROUVÉE PAR LES MARTYRS

Malgré les attaques incessantes dont elle a été l'objet pendant dix-neuf siècles, l'Eglise s'est perpétuée jusqu'à nos jours, réalisant ainsi la promesse de son Fondateur. C'est une preuve manifeste de sa divinité. Une autre, non moins frappante, se tire de la constance des martyrs et du caractère de leurs persécuteurs.

D'après des documents historiques absolument sûrs, il est prouvé qu'à une fureur diabolique les chrétiens ont répondu par une patience et un courage surnaturels. Or, si, d'une part, on examine les motifs pour lesquels les martyrs ont souffert et le caractère de leurs bourreaux; et si, de l'autre, on considère le nombre, la qualité et la constance magnanime des victimes, on sera obligé de convenir qu'on se trouve en présence de faits qui ne peuvent s'expliquer que par l'intervention divine. Jamais les seules forces de l'homme n'auraient pu arriver à de pareils résultats.

I

Quand on étudie, l'histoire à la main, les commencements de l'Eglise catholique, on est étonné à la vue des combats qu'elle a eu à soutenir. Le sang de ses enfants fut versé à flots. Rois, peuples, courtisans, philosophes, tout ce qui avait un glaive, un sceptre,

une plume, une puissance quelconque, se rua sur les chrétiens comme sur les ennemis du genre humain, ainsi que nous venons de le voir au chapitre précédent, (p. 201 et suiv.). Ce cri barbare : « Les chrétiens aux lions ! » fit, pendant trois cents ans, tressaillir de joie une multitude ivre de sang ; et, pendant ce long intervalle, l'empire romain s'épuisa à inventer des supplices. « Ce fut, dit un historien consciencieux, une *boucherie séculaire*. »

Pourquoi toutes ces fureurs ? Qui les inspirait ?

1^o Motifs des tortures infligées aux martyrs.

Les chrétiens étaient-ils des ennemis de l'Etat, des hommes débauchés, des criminels dangereux ? Non, jamais on ne vit de citoyens plus dévoués à leur patrie, d'hommes aux mœurs plus pures, au cœur plus charitable. L'innocence des martyrs est attestée par la lettre de Pline à l'empereur Trajan, par les interrogatoires qu'on leur fit subir et par les apologistes chrétiens qui, tous, proclament hautement qu'on ne peut leur reprocher aucun crime, que César n'a pas de sujets plus dévoués et la patrie de citoyens plus utiles, plus vertueux que les disciples de Jésus-Christ. Que leur reprochaient donc leurs persécuteurs ? Une seule chose, d'être chrétiens.

Voici donc une religion qui n'enseigne que la vérité, qui ne commande que le bien, qui ne condamne que l'erreur, qui ne proscriit que le vice. Le monde se ligue pour l'ancantir.

Voici des hommes auxquels on ne peut adresser aucun reproche. Les princes et les philosophes, les puissants et les sages du siècle, épuisent leur puissance et leur sagesse contre un nom : celui de chrétien, et contre un surnom : celui de catholique. Mais qu'ont donc fait ceux qui portent ce nom et ce surnom ? Rien

de mal. Ils passent leur vie à faire le bien. Que leur demande-t-on ? Le silence. On leur tient ce langage : « Ne dites pas que vous êtes chrétien. Soyez-le au fond de l'âme, si vous le voulez, mais taisez-vous. Devant les hommes, soyez comme tous les autres. Nous adorons le métal; adorez-le. Nous adorons le vice et les passions; faites comme nous. Nous encensons nos empereurs et nous les adorons; avec nous, adorez César et sa fortune, et vous serez comblés de biens et d'honneurs. Mais si vous vous obstinez à dire: « Je suis chrétien », pour vous il n'y aura pas assez de supplices, et si nos tortures sont impuissantes à vous faire apostasier, du moins, elles vous arracheront la vie. »

Ce fait seul est humainement inexplicable. On s'explique naturellement que la haine aille jusqu'à la fureur et jusqu'à l'excès contre un adversaire, un rival, un ennemi, un criminel, contre une institution mauvaise, funeste, méchante; mais la haine, la fureur, la cruauté s'acharnant contre des hommes et une institution qui ne font aucun mal, qui ne font que du bien, contre l'innocence reconnue pour telle, non, encore un coup, humainement, ceci ne s'explique pas: pour le comprendre, il faut descendre jusqu'à l'enfer.

D'ailleurs, quels sont ceux qui persécutent et qui veulent anéantir l'Évangile et l'Église?

2^o Valeur morale des persécuteurs.

Parcourez la liste qui renferme les noms de ces hommes fameux par leur haine contre la grande société chrétienne d'abord, puis spécialement contre l'Église catholique, et enfin contre les associations plus particulièrement dévouées à la vie religieuse; votre œil ne rencontrera dans ce catalogue que des tyrans flétris par l'ambition ou la débauche, que des sophistes plus méprisables encore par la licence de leurs mœurs que

par la folie de leurs pensées. En un mot, les ennemis des vrais chrétiens, des catholiques sincères, des prêtres et des fidèles dévoués, des évêques et des Papes, sont l'erreur et le mensonge, le vice et le crime.

Aujourd'hui encore pourquoi certains individus ont-ils toujours à la bouche des injures contre l'Eglise et ses prêtres? Pourquoi ces insultes adressées à un homme qui porte la soutane et qu'on ne connaît même pas? Si, au lieu d'une soutane, il avait un habit laïque, on lui laisserait suivre paisiblement son chemin. Comment expliquer cette conduite? L'explication est facile à donner; la voici. Ces individus, pour la plupart, sont perdus de mœurs. Or, l'Eglise et ses apôtres sont un obstacle à leurs vices, un obstacle à l'assouvissement de leurs passions déréglées. Ces hommes veulent faire le mal, et ils se trouvent en présence de l'Eglise qui leur dit : « *Non licet*, cela n'est pas permis. » Ils blasphèment, l'Eglise proteste. Ils profanent le saint jour du dimanche, l'Eglise les rappelle à leur devoir. Ils convoitent le bien d'autrui, l'Eglise leur dit : « Vous ne volerez pas. » Ils voudraient s'adonner à toutes sortes d'orgies, l'Eglise leur crie : « Fuyez la luxure. » Ils mentent, l'Eglise leur enseigne que le mensonge est défendu. Toujours l'Eglise, partout l'Eglise opposant une barrière infranchissable au mal. Aussi, ne faut-il pas être surpris de les entendre hurler au fond de leurs cabarets ou de leurs Loges : « Plus d'Eglise..... Le cléricalisme, c'est l'ennemi. Guerre, guerre aux prêtres, guerre éternelle, guerre inexorable. » (1)

Il faut qu'elle soit vraie, cette religion catholique qui n'a pour adversaires que les sophistes et les menteurs de profession. Il faut qu'elle soit sainte, cette Eglise catholique qui n'a pour persécuteurs que les scélérats, les tyrans et les libertins. Mais si cette religion est

(1) *Revue de la Maçonnerie italienne*, 1899.

véritable, si cette Eglise est sainte, elle est divine; car elle reconnaît un Dieu pour auteur. Elle ne se trompe pas puisqu'elle est sainte.

Et ainsi, le motif de la persécution, et le caractère des persécuteurs, prouvent, à n'en pas douter, la divinité de l'Évangile et de l'Eglise.

II

Or, si le motif de la persécution et le caractère des persécuteurs sont déjà une preuve, que sera-ce du nombre, de la qualité et de la constance des victimes?

S'il est moralement et humainement impossible que les hommes s'acharnent contre des innocents dont tout le crime est de professer une religion d'une sainteté indiscutable, il n'en est pas moins impossible moralement et humainement que des millions de personnes, sages et vertueuses, de tout âge, de tout sexe, de toute condition et de tout pays, se fassent un devoir, une gloire et un bonheur de souffrir courageusement les tourments les plus cruels et la mort même, et cela, pour soutenir la vérité d'une religion qui serait fausse ou seulement douteuse; et cela, pour garder leur foi et leur amour à un homme mort en croix, qui ne leur a rien promis en ce monde, et qui, de fait, ne leur donne rien, rien sinon la force de souffrir et de mourir.

Ce témoignage constitue une démonstration. Nous allons l'établir en quelques lignes.

1° Nombre des martyrs.

Quoi qu'en aient dit Voltaire et les philosophes du XVIII^e siècle, le nombre des martyrs est considérable. Les écrivains ecclésiastiques des cinq premiers siècles affirment tous dans leurs histoires, dans leurs homélies, dans leurs apologies, que les persécutions furent très meurtrières et firent beaucoup de victimes. De quel

droit récuserait-on le témoignage de personnages aussi graves, aussi éclairés, aussi vertueux, et dont plusieurs, après avoir été témoins des persécutions, en furent les victimes? Quant aux écrivains païens, ils ne sont pas moins formels. Plusieurs d'entre eux, comme Tacite, Pline, Libanius, assurent qu'on fit périr par milliers les disciples de Jésus-Christ. « Les chrétiens, dit Bossuet, furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persécutions se faisaient tantôt par les ordres des empereurs, et par la haine particulière des magistrats, tantôt par le soulèvement des peuples, et tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le Sénat, sur les rescrits des princes ou en leur présence. » On ne se contentait pas de massacrer les particuliers. Il arriva parfois qu'on mit à mort tous les habitants d'une province ou d'une ville, comme cette ville de Phrygie dont parle Lactance, et qui ne renfermait pas moins de 10 000 habitants. D'autres fois, c'était une légion entière de 5 ou 6 000 hommes, comme celle que commandait saint Maurice. Il est impossible de connaître le chiffre exact des martyrs. Des auteurs sérieux l'ont élevé à 18 millions, d'autres à 15 millions, d'autres enfin à 12 millions approximativement.

2° Valeur morale des martyrs.

Ce qui est aussi prodigieux que le grand nombre de ces témoins, c'est leur valeur morale. Nous l'avons déjà dit, les chrétiens se faisaient remarquer par la pratique de toutes les vertus civiles et privées et en particulier par la douce fraternité qui régnait parmi eux. Tertullien passe en revue, dans son apologétique, toutes les fuites accusations dont les païens prenaient prétexte pour les immoler à leur fureur. « Vos reproches, disait-il, ne sont-ils pas insensés, lorsque vous accusez

les chrétiens d'être les auteurs de toutes les calamités de l'empire, voire même du débordement du Tibre? Le reproche le plus grave contre nous, c'est de ne pas adorer vos divinités vicieuses, de ne point brûler de l'encens à l'empereur comme à un dieu. Non, nous n'adorons pas la créature, fût-elle majesté impériale; mais nous faisons pour elle de ferventes prières..... »
« Eh bien! ajoute l'illustre apologiste, tandis que nous prions de la sorte, déchirez-nous, si vous voulez, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, jetez-nous dans les flammes, tirez le glaive contre nous, exposez-nous aux bêtes; le chrétien qui prie est disposé à tout souffrir. Pour vous, magistrats zélés, hâtez-vous d'arracher la vie à des hommes qui l'emploient à prier pour l'empereur. La vérité, la fidélité à Dieu, voilà donc nos crimes..... Enfin, votre haine du nom de chrétien est si aveugle, qu'elle n'a pas d'autre grief contre nous que ce même nom. »

L'accord entre tant de millions de personnages d'une sagesse et d'une vertu reconnues, mourant plutôt que de renoncer à Jésus-Christ et à leur titre de chrétiens, cet accord ne peut s'expliquer que par une foi surnaturelle et divine. C'est le cas de répéter la parole de Pascal : « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. »

Mais au nombre et à la qualité des témoins, s'ajoute une constance surhumaine.

3^o Constance des martyrs.

Nous l'avons dit plus haut : le seul motif pour lequel les martyrs eurent à souffrir fut leur attachement à la foi chrétienne; aussi, telle fut l'atrocité des supplices qu'il y eut des apostats à chaque persécution. Ces défections s'expliquent sans peine : c'est le fait humain, et ce n'est pas là qu'est le prodige.

Mais ce qui ne s'explique pas, ce que les apostasies

rendent même plus étonnant, c'est cette quantité de personnes de tous les états, de tous les âges, de tous les caractères, souffrant pendant trois siècles, non dans les accès d'un enthousiasme furieux, mais avec tout le sang-froid de la réflexion et une patience inaltérable; souffrant, non une mort prompte et facile, mais les plus effroyables douleurs, au milieu des tortures les plus lentes et les plus raffinées, souffrant non seulement avec un certain courage, mais avec sérénité, mais avec joie, d'une manière si merveilleuse, si persuasive, qu'elle touche les païens et les bourreaux, et les attire à la religion plus qu'ils n'en sont détournés par la crainte des supplices (1). Ce calme, cette paix, cette douceur, cette joie au milieu des plus affreux supplices sont au-dessus des forces de l'homme. Donc ce fait de la constance des martyrs, aussi bien que leur sagesse et leur multitude, suppose l'assistance et l'intervention divine, démontre que l'Eglise qui a de semblables témoins est l'œuvre de Dieu.

Cependant, les philosophes du siècle dernier et les impies de nos jours ont refusé d'admettre cette preuve. Ils ont opposé à la thèse catholique deux objections principales, auxquelles nous allons répondre.

III

Réponse aux objections.

10 *Les martyrs étaient des gens simples, ignorants et fanatiques.*

Nous l'avouons volontiers, parmi les premiers chrétiens, beaucoup, appartenant aux dernières classes de la société, étaient peu instruits sur les sciences humaines. Mais il n'en était pas de même sur leur religion. Tous

(1) Voir FRAYSSINOUS, *Conférences sur la religion*.

la connaissaient suffisamment. Les martyrs, quels qu'ils fussent, savaient parfaitement et déclaraient très nettement la cause et le motif qui les faisaient agir, parler et souffrir. Plus d'un juge, plus d'un César fut confondu par les discours de ces prétendus ignorants. Mais, à côté de ces martyrs dépourvus de connaissances humaines, on voyait des hommes très instruits. Les Pontifes de l'Eglise primitive, les sénateurs romains qui donnaient l'hospitalité aux Papes, les philosophes païens convertis au catholicisme, les docteurs dont nous avons encore les écrits, les magistrats, les officiers qui occupaient les plus hautes fonctions à la cour impériale ou à l'armée, n'étaient certainement pas des gens simples et ignorants. D'ailleurs, l'ignorance et la simplicité ne vont pas jusqu'à endurer avec tranquillité et joie les tourments les plus atroces.

Quant au reproche de fanatisme qu'on adresse aux premiers chrétiens, il est aussi facile d'y répondre qu'à celui d'ignorance et de simplicité.

Qu'appelle-t-on fanatisme? On désigne sous ce nom un zèle exagéré, une sorte de fureur qui s'empare de certains individus et leur fait accomplir des actions déraisonnables et criminelles. Le fanatisme dégénère ordinairement en violence, en rébellion et en injures contre l'autorité légitime. Il pousse au massacre des personnes et à la destruction des choses les plus saintes. Mais, où trouver rien de semblable dans la conduite des martyrs catholiques? Au lieu de se laisser emporter par un zèle farouche, de se révolter contre leurs persécuteurs, ils étaient calmes, obéissants, soumis, résignés. Voyez saint Maurice et ses six mille soldats : ils pouvaient se défendre les armes à la main ; ils en avaient le droit ! Eh bien ! non, ils préférèrent souffrir et mourir froidement, tranquillement, patiemment. L'histoire ne peut signaler un seul fait qui sente la révolte et la sédition. « Les règles de l'Eglise, dit Fleury, défen-

droit récuserait-on le témoignage de personnages aussi graves, aussi éclairés, aussi vertueux, et dont plusieurs, après avoir été témoins des persécutions, en furent les victimes? Quant aux écrivains païens, ils ne sont pas moins formels. Plusieurs d'entre eux, comme Tacite, Pline, Libanius, assurent qu'on fit périr par milliers les disciples de Jésus-Christ. « Les chrétiens, dit Bossuet, furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persécutions se faisaient tantôt par les ordres des empereurs, et par la haine particulière des magistrats, tantôt par le soulèvement des peuples, et tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le Sénat, sur les rescrits des princes ou en leur présence. » On ne se contentait pas de massacrer les particuliers. Il arriva parfois qu'on mit à mort tous les habitants d'une province ou d'une ville, comme cette ville de Phrygie dont parle Lactance, et qui ne renfermait pas moins de 10 000 habitants. D'autres fois, c'était une légion entière de 5 ou 6 000 hommes, comme celle que commandait saint Maurice. Il est impossible de connaître le chiffre exact des martyrs. Des auteurs sérieux l'ont élevé à 18 millions, d'autres à 15 millions, d'autres enfin à 12 millions approximativement.

2° Valeur morale des martyrs.

Ce qui est aussi prodigieux que le grand nombre de ces témoins, c'est leur valeur morale. Nous l'avons déjà dit, les chrétiens se faisaient remarquer par la pratique de toutes les vertus civiles et privées et en particulier par la douce fraternité qui régnait parmi eux. Tertullien passe en revue, dans son apologétique, toutes les futiles accusations dont les païens prenaient prétexte pour les immoler à leur fureur. « Vos reproches, disait-il, ne sont-ils pas insensés, lorsque vous accusez

les chrétiens d'être les auteurs de toutes les calamités de l'empire, voire même du débordement du Tibre ? Le reproche le plus grave contre nous, c'est de ne pas adorer vos divinités vicieuses, de ne point brûler de l'encens à l'empereur comme à un dieu. Non, nous n'adorons pas la créature, fût-elle majesté impériale ; mais nous faisons pour elle de ferventes prières..... »
« Eh bien ! ajoute l'illustre apologiste, tandis que nous prions de la sorte, déchirez-nous, si vous voulez, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, jetez-nous dans les flammes, tirez le glaive contre nous, exposez-nous aux bêtes ; le chrétien qui prie est disposé à tout souffrir. Pour vous, magistrats zélés, hâtez-vous d'arracher la vie à des hommes qui l'emploient à prier pour l'empereur. La vérité, la fidélité à Dieu, voilà donc nos crimes..... Enfin, votre haine du nom de chrétien est si aveugle, qu'elle n'a pas d'autre grief contre nous que ce même nom. »

L'accord entre tant de millions de personnages d'une sagesse et d'une vertu reconnues, mourant plutôt que de renoncer à Jésus-Christ et à leur titre de chrétiens, cet accord ne peut s'expliquer que par une foi surnaturelle et divine. C'est le cas de répéter la parole de Pascal : « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. »

Mais au nombre et à la qualité des témoins, s'ajoute une constance surhumaine.

3^e Constance des martyrs.

Nous l'avons dit plus haut : le seul motif pour lequel les martyrs eurent à souffrir fut leur attachement à la foi chrétienne ; aussi, telle fut l'atrocité des supplices qu'il y eut des apostats à chaque persécution. Ces défections s'expliquent sans peine : c'est le fait humain, et ce n'est pas là qu'est le prodige.

Mais ce qui ne s'explique pas, ce que les apostasies

rendent même plus étonnant, c'est cette quantité de personnes de tous les états, de tous les âges, de tous les caractères, souffrant pendant trois siècles, non dans les accès d'un enthousiasme furieux, mais avec tout le sang-froid de la réflexion et une patience inaltérable; souffrant, non une mort prompte et facile, mais les plus effroyables douleurs, au milieu des tortures les plus lentes et les plus raffinées, souffrant non seulement avec un certain courage, mais avec sérénité, mais avec joie, d'une manière si merveilleuse, si persuasive, qu'elle touche les païens et les bourreaux, et les attire à la religion plus qu'ils n'en sont détournés par la crainte des supplices (1). Ce calme, cette paix, cette douceur, cette joie au milieu des plus affreux supplices sont au-dessus des forces de l'homme. Donc ce fait, de la constance des martyrs, aussi bien que leur sagesse et leur multitude, suppose l'assistance et l'intervention divine, démontre que l'Eglise qui a de semblables témoins est l'œuvre de Dieu.

Cependant, les philosophes du siècle dernier et les impies de nos jours ont refusé d'admettre cette preuve. Ils ont opposé à la thèse catholique deux objections principales, auxquelles nous allons répondre.

III

Réponse aux objections.

¹⁰ *Les martyrs étaient des gens simples, ignorants et fanatiques.*

Nous l'avouons volontiers, parmi les premiers chrétiens, beaucoup, appartenant aux dernières classes de la société, étaient peu instruits sur les sciences humaines. Mais il n'en était pas de même sur leur religion. Tous

(1) Voir FRAYSSINOUS, *Conférences sur la religion*.

la connaissaient suffisamment. Les martyrs, quels qu'ils fussent, savaient parfaitement et déclaraient très nettement la cause et le motif qui les faisaient agir, parler et souffrir. Plus d'un juge, plus d'un César fut confondu par les discours de ces prétendus ignorants. Mais, à côté de ces martyrs dépourvus de connaissances humaines, on voyait des hommes très instruits. Les Pontifes de l'Eglise primitive, les sénateurs romains qui donnaient l'hospitalité aux Papes, les philosophes païens convertis au catholicisme, les docteurs dont nous avons encore les écrits, les magistrats, les officiers qui occupaient les plus hautes fonctions à la cour impériale ou à l'armée, n'étaient certainement pas des gens simples et ignorants. D'ailleurs, l'ignorance et la simplicité ne vont pas jusqu'à endurer avec tranquillité et joie les tourments les plus atroces.

Quant au reproche de fanatisme qu'on adresse aux premiers chrétiens, il est aussi facile d'y répondre qu'à celui d'ignorance et de simplicité.

Qu'appelle-t-on fanatisme? On désigne sous ce nom un zèle exagéré, une sorte de fureur qui s'empare de certains individus et leur fait accomplir des actions déraisonnables et criminelles. Le fanatisme dégénère ordinairement en violence, en rébellion et en injures contre l'autorité légitime. Il pousse au massacre des personnes et à la destruction des choses les plus saintes. Mais, où trouver rien de semblable dans la conduite des martyrs catholiques? Au lieu de se laisser emporter par un zèle farouche, de se révolter contre leurs persécuteurs, ils étaient calmes, obéissants, soumis, résignés. Voyez saint Maurice et ses six mille soldats : ils pouvaient se défendre les armes à la main ; ils en avaient le droit ! Eh bien ! non, ils préférèrent souffrir et mourir froidement, tranquillement, patiemment. L'histoire ne peut signaler un seul fait qui sente la révolte et la sédition. « Les règles de l'Eglise, dit Fleury, défen-

daient de s'exposer soi-même au martyre, ni de rien faire qui pût irriter les païens et attirer la persécution, comme de briser leurs idoles, mettre le feu à leurs temples, dire des injures à leurs dieux, ou attaquer publiquement leurs superstitions. » Telles étaient les maximes généralement suivies.

Les martyrs n'ont donc pas mérité le reproche de fanatisme. Les fanatiques ont été, aux premiers siècles de notre ère, tous les persécuteurs, depuis les Césars et leurs préfets, jusqu'à ces masses populaires qu'on entendait vociférer : « Les chrétiens aux lions ! » Les fanatiques, selon le sens propre du mot, ce furent les juifs, les hérétiques et surtout les protestants, en Allemagne, en Angleterre et en France. Ce furent encore, et plus que jamais, les hommes de 1793, auxquels il faut ajouter les « héros » de la Commune en 1871. Ce sont, de nos jours, ces écrivains qui ne cessent d'exciter les princes et les peuples contre l'Eglise de Jésus-Christ, ses institutions et ses ministres ; ce sont ces spoliateurs et ces assassins hardis qui se font gloire d'exécuter les conseils et les ordres qu'ils ont reçus des sociétés secrètes et d'un journalisme calomniateur. Cessez de parler du fanatisme de nos martyrs. Vous n'avez pas le droit de changer la signification de ce mot.

Passons à la seconde objection :

20 Toutes les sociétés religieuses ont eu des martyrs. Par conséquent, on ne peut s'appuyer sur le témoignage des martyrs pour prouver la divinité d'une religion ou d'une Eglise.

Il est faux que toutes les sociétés religieuses aient eu des martyrs. Le soutenir serait s'abuser sur le sens des mots et tomber dans une erreur grossière. Mourir pour sa religion plutôt que d'y renoncer lorsqu'en y renonçant on pourrait éviter la mort, voilà ce qui constitue essentiellement le martyre. Ainsi, on vous propose l'apostasie ou la mort. Le choix vous est donné. Libre-

ment vous préférez la mort; vous êtes martyr. Telle fut la condition des martyrs catholiques. C'est ce que nous avons déjà démontré, et s'il en fallait une nouvelle preuve, Origène nous la donnerait : « Les chrétiens, dit-il à Celse, sont les seuls accusés que les magistrats laisseraient tranquilles s'ils voulaient abjurer leur religion, offrir des sacrifices, faire les serments accoutumés. » Ainsi, nous avons le droit de présenter ici les martyrs du christianisme comme des victimes volontaires et magnanimes de leur religion.

Dès lors, qu'on ne vienne pas leur comparer des Indiens fanatiques et des Arabes insensés, qui se font écraser sous le char d'une déesse à Jaggernat, ou sous le cheval d'un muphti, au Caire. Ces hommes se tuent au lieu d'être tués. Rien ne les oblige à agir de la sorte : ils sont tout simplement des criminels coupables de suicide, ou des ignorants. Qu'on ne parle pas des musulmans qui attaquent et tuent, au risque d'être tués eux-mêmes. Rien de plus naturel que la conduite du musulman. C'est celle de tous les conquérants qui s'exposent à la mort pour agrandir leurs Etats, de tous les soldats qui meurent pour défendre leur pays. Mais ce n'est pas là un martyr véritable, dans le sens que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire un témoignage de la divinité de la cause qu'ils soutiennent. Ils n'ont pas à choisir entre renoncer à leur religion ou mourir.

Si on donnait le nom de martyr à quiconque meurt pour défendre un intérêt, un parti, une idée, on trouverait des martyrs partout, et jusqu'au fond des enfers. La science, le commerce, l'industrie, le vice, la passion et le crime même auraient les leurs. Ravachol serait le martyr de l'anarchie, Satan le martyr de l'orgueil. Quiconque souffre, quiconque meurt plutôt que de se désister d'une résolution serait martyr.

Qu'on ne mette pas non plus en avant les farouches

sectaires mourant les armes à la main, massacrés pour des motifs politiques ou suppliciés d'après les lois dont ils ne peuvent éviter les rigueurs. C'est le cas de beaucoup d'hérétiques et en particulier des Albigeois, de Jean Huss, de Jérôme de Prague, de Cranmer, des victimes de la Saint-Barthélemy et des dragonnades. Tous ces sectaires ont été poursuivis, ou à cause de leurs crimes, ou pour des motifs politiques. Il s'agissait de réfréner les désordres qu'ils avaient soulevés ou de sauvegarder les intérêts de l'Etat. La religion ne fut pour rien dans leurs supplices et leur mort. En d'autres termes, ils n'eurent pas à choisir entre mourir et abjurer leur foi. Par conséquent, leur mort ne fut pas un véritable martyre religieux. Leur mort ne prouve pas plus la divinité de leur religion, que le supplice d'un assassin ou d'un voleur ne prouve la divinité de son forfait ou de sa profession. Ce n'est pas la constance d'une poignée de scélérats obstinés qui prouve la justice et la sainteté d'une cause. De pareils hommes, si l'on veut, sont martyrs, c'est-à-dire témoins, mais martyrs de leur mauvaise volonté et de leur persévérance dans le crime.

« Ce qui prouve la divinité d'une religion, dit un auteur chrétien (1), c'est la qualité des témoins et des victimes, leur sagesse et leur probité; c'est la qualité des persécuteurs, la nature et la raison de leur fureur; enfin, si l'on veut s'en tenir au fait seul du martyre et du supplice, c'est le miracle de la constance, je veux dire l'impossibilité naturelle où se trouve la victime de supporter, sans un secours divin, des tortures qu'un être humain ne saurait endurer, des douleurs qui, chez tous les autres hommes, arrachent des larmes, des cris, des contorsions, des résistances, souvent même amènent une mort instantanée. »

(1) P. MARIN DE BOYLESVE, *Les luttes de l'Eglise*, t. I^{er}, p. 66.

La page suivante de l'abbé Doublet (1) résumera tout ce chapitre :

« Prenez un martyr en particulier, et étudiez cet étrange et incompréhensible phénomène. Voilà un homme qui va mourir. Il meurt, non point emporté par quelque massacre subit, mais après avoir, dans la plénitude de son calme et de sa raison, rendu compte de sa foi et déclaré-qu'il veut mourir pour elle. Mourir pour sa foi, mourir dans l'ignominie et les tortures, après avoir renoncé aux plus séduisantes perspectives de la gloire et du bonheur, qui dira qu'un tel homme n'est pas convaincu? Qui osera l'appeler un halluciné ou un sot? Son sang n'est-il pas la plus authentique des signatures apposées à un symbole?

» Et si un seul martyr est une telle preuve, que seront les douze millions qui affrontèrent les tortures et la mort plutôt que de se détacher de la foi de Jésus-Christ? Où trouver un aussi imposant témoignage? Quelle doctrine a été signée du sang de douze millions de martyrs? Refuser de voir dans ces douze millions de martyrs une conviction invincible, une certitude absolue de leur foi, une force surhumaine, c'est se condamner à cette assertion étrange, qu'à un moment donné de l'histoire le genre humain a été pris de folie et en a fait l'acte le plus significatif, qui est de mourir pour une imposture. Vivre pour les crucifiantes vertus de la croix serait déjà un grand miracle; mais mourir pour Celui dont on n'aurait pas reconnu la divinité sur les plus invincibles preuves, comment expliquer une aussi incompréhensible folie?

» Ah! voici les seules conclusions du bon sens : 1^o Si ces milliers d'hommes, dont un grand nombre appartenaient aux classes riches et lettrées, moururent pour attester leur foi, c'est qu'ils avaient fait de cette foi une

(1) DOUBLET, *Etudes sur le Christianisme*, t. II, p. 65.

puissante étude, et qu'ils en avaient acquis la plus inébranlable conviction; 2^o si de telles multitudes, où se trouvaient des jeunes filles, des femmes délicates, des enfants, des vieillards, affrontèrent pour Jésus-Christ de pareilles tortures et une pareille mort, c'est qu'une force divine circulait dans l'Eglise, et que Dieu même soutenait leur courage et les rendait capables d'un aussi effroyable combat; 3^o si l'Eglise, durant trois siècles, à dix reprises différentes, ne succomba pas à d'aussi gigantesques dépopulations; si, au lieu de diminuer le nombre de ses fidèles, ces horribles persécutions les quadruplèrent; si, à force de mourir, elle acquit une vie assez puissante pour mettre au tombeau le paganisme tout entier, avec ses autels, ses lois, ses Césars, l'Eglise est manifestement divine. Le nier, c'est nier la lumière même du soleil. »

CHAPITRE IV

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR LES PROPHÉTIES QU'ELLE RÉALISE

Trois fois déjà, nous avons reconnu et salué la divinité de l'Eglise romaine, dans son établissement, dans sa perpétuelle durée, enfin dans le nombre et la constance héroïque de ses martyrs. Cependant, nous sommes loin d'avoir exposé tous les arguments qui établissent d'une manière irréfutable son caractère divin. Il nous faut encore interroger les prophéties qui s'y rapportent et vérifier les miracles qu'elle opère.

Consultons d'abord les oracles sacrés. Si on parcourt les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, on y trouve à chaque instant des prophéties relatives à la véritable Eglise. Ces prophéties ont pour objet deux classes de faits. Les unes annoncent des événements heureux, les autres de tristes revers. La société dans laquelle on verra se produire ces événements sera évidemment la véritable Eglise, et par conséquent sera divine. Or, de toutes les sociétés religieuses, il n'en est qu'une seule qui ait constamment invoqué les oracles sacrés et prétendu les réaliser. C'est l'Eglise romaine. Jamais aucune autre n'a eu cette haute ambition. Il sera facile de s'en convaincre, en examinant d'abord les prophéties qui annoncent les triomphes et les joies de l'Eglise, ensuite celles qui prédisent ses combats et ses tristesses. Dans l'impossibilité de les reproduire toutes, nous nous bornerons à signaler les principales,

celles qui sont les plus connues et dont la réalisation est parfaitement visible. Nous renvoyons au savant ouvrage de l'abbé Moigno, *les Splendeurs de la Foi*, ceux de nos lecteurs qui désireraient approfondir la question. Dans le quatrième volume, l'auteur énumère et discute quinze prophéties qui sont, dit-il, « brillantes comme le soleil et grosses comme le monde ».

I

Parmi les événements heureux prédits à l'Eglise, nous en citerons trois seulement dont l'annonce et la réalisation nous semblent à l'abri de toute discussion, tellement elles sont évidentes. Ces trois événements sont : la conversion des païens et l'universalité de l'Eglise ; la soumission des princes à ses lois ; l'institution d'un sacrifice perpétuel et universel.

1^o Conversion des païens et universalité de l'Eglise.

Il n'y a peut-être pas de faits dont il soit plus souvent question dans la Bible que de la conversion du monde païen et de l'universalité de l'Eglise. A chaque page de l'Ancien et du Nouveau Testament, on rencontre des textes qui s'y rapportent. En voici quelques-uns : « Toutes les nations de la terre, dit le Prophète-Roi, se convertiront au Seigneur. Tous les peuples viendront et se prosterneront en sa présence pour l'adorer. » (*Ps.* 21 et 30.) Isaïe, s'adressant à la Jérusalem nouvelle, c'est-à-dire à l'Eglise, s'écrie : « Levez les yeux, voyez ces foules qui vous arrivent de toutes les extrémités de la terre ; dressez vos tentes ; élargissez-les pour faire place à cette multitude. » (*Is.* 54.) Notre-Seigneur a confirmé lui-même ces oracles de l'Ancien Testament par ces paroles : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident pour s'asseoir au même banquet, avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du

royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » (*Matth. viii, 11-12.*) Or, les enfants du royaume rejetés de la sorte sont, d'après tous les interprètes, le peuple juif, qui, en punition de son déicide, est devenu l'opprobre du genre humain et porte son châtiment visible sur toutes les plages de la terre où il est dispersé.

Les prédictions relatives à la conversion des païens et à l'universalité de l'Eglise ne sont donc pas douteuses.

Quelle est la société religieuse qui peut se vanter d'avoir accompli intégralement ces prédictions?

Peut-on dire que ce soient les sectes opposées au catholicisme? Les hérésies auraient-elles été chargées de convertir les païens et de procurer à l'Eglise l'universalité? Evidemment non. Les hérésies qui ont surgi depuis la naissance du christianisme, en se séparant de la grande société chrétienne, ont bien pu la morceler, la diviser et l'affaiblir, en entraînant dans leurs égarements une partie des peuples; mais réunir les nations infidèles en un seul faisceau sous l'étendard de la croix, mais agrandir sur terre le royaume de Jésus-Christ et produire une catholicité quelconque, jamais!

Il était réservé à l'Eglise romaine de remplir une si grande mission et de conquérir son titre de catholique, en rendant sa foi universelle. De fait, elle seule a réalisé dans le passé et travaille à réaliser actuellement les prophéties relatives à la conversion des païens et à l'universalité du règne de Jésus-Christ.

Voulez-vous un autre exemple de prophéties dont l'accomplissement, comme celui des précédentes, n'appartienne qu'à l'Eglise romaine? Voyez le fait de la soumission des princes à ses lois.

2^o Soumission des princes aux lois de l'Eglise.

Mille ans d'avance, les prophètes avaient annoncé ce merveilleux événement: « Les rois viendront adorer le

Seigneur, » dit David (*Ps.* 71); et Isaïe ajoute : « Les princes seront les nourriciers de l'Eglise; ils s'estimeront heureux de baiser la poussière de ses pieds. » (*Is.* 49.)

Quelle société a réalisé la conversion des rois et des empereurs païens? Quelle société peut se vanter d'avoir vu les plus fiers potentats se soumettre à ses lois? L'Eglise romaine seule. « Après le spectacle de trois cents ans d'épreuves, dit Fénelon, Dieu se souvint enfin de ses anciennes promesses; il daigna faire aux maîtres du monde la grâce de les admettre aux pieds de son épouse. Ils en devinrent les nourriciers et il leur fut donné de baiser la poussière de ses pieds. Fut-ce un secours qui vint à propos pour secourir l'Eglise ébranlée? Non, celui qui l'avait soutenue pendant trois siècles n'avait pas besoin de la faiblesse des hommes, déjà vaincus par elle, pour la soutenir. Mais ce fut un triomphe que l'Epoux voulut donner à l'Epouse après tant de victoires. » (1)

Les hérésies, toujours complaisantes pour les princes dont elles réclament la protection, ont bien pu les convertir, les corrompre, se rendre leurs esclaves. Ainsi firent Paul de Samosate, auprès de la reine Zénobie, Ursace et Valens auprès de l'empereur Constance, Luther auprès de l'électeur de Saxe et du landgrave de Hesse, Cranmer auprès d'Henri VIII. Mais les convertir, les obliger à se soumettre à leurs lois, jamais ils n'ont pu obtenir ce résultat. L'Eglise romaine, au contraire, a réellement amené les princes à reconnaître son autorité, à se soumettre humblement et volontairement à ses lois. Ce n'est que chez elle qu'on a vu un Osius de Cordoue écrire au tyran Constance une lettre, chef-d'œuvre de fermeté et de noble indépendance; un saint Ambroise interdire l'entrée du sanctuaire à l'empereur Théodose, coupable d'avoir fait massacrer ses

(1) FÉNELON, *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne.*

sujets; un saint Remi faire courber la tête au fier sicambre, Clovis; un saint Léon arrêter le farouche Attila aux portes de Rome; un Pépin et un Charlemagne prendre en main ses intérêts et se déclarer ses premiers défenseurs; un saint Louis préférer mourir plutôt que de lui être infidèle. Il est donc vrai que le catholicisme a réalisé la prophétie relative aux puissants de ce monde.

Arrivons à un événement d'un autre ordre.

3^o L'institution d'un sacrifice perpétuel et universel.

Au chapitre premier, verset 2, de Malachie, on lit cette parole étonnante : « Du Levant jusqu'au Couchant, dit le Seigneur, on offrira partout à mon nom une hostie pure. » C'est l'annonce d'un sacrifice universel et perpétuel qui doit être offert au Très-Haut.

Or, cherchez, en dehors de l'Eglise romaine, ce sacrifice. Demandez-le à toutes les sociétés religieuses répandues dans le monde entier. Vous ne le trouverez pas.

Seul, le catholicisme, par ses prêtres dispersés dans tout l'univers, offre constamment et à chaque instant du jour une hostie véritablement pure, puisqu'elle n'est autre que le corps et le sang d'un Homme-Dieu qui s'immole.

Cé sacrifice divin, perpétuel et universel, chef-d'œuvre suivant la pensée de saint Augustin, de la sagesse, de la bonté, de la munificence et de la toute-puissance de Dieu, est la marque caractéristique du catholicisme, sublime signe distinctif qu'aucune secte n'a jamais osé lui contester.

II

Toutefois, les oracles relatifs à la divine Epouse du Christ ne promettaient pas que des prospérités : ils

annonçaient aussi des épreuves. Longtemps à l'avance il a été dit que la véritable Eglise serait en butte aux persécutions et à la haine, désolée par les scandales, les hérésies et les schismes. Voyons comment et dans quelle société ces prédictions se sont accomplies.

1^o Persécutions et haine.

« S'ils m'ont persécuté, a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils vous persécuteront. » (1) « Vous serez traînés devant les tribunaux, et quiconque vous persécutera croira rendre service à Dieu. » (2) Vous serez un sujet de haine pour tous, à cause de mon nom. » (3) Ces paroles claires et précises annoncent évidemment aux vrais disciples de Jésus-Christ, et par conséquent à son Eglise, deux faits : 1^o qu'ils auront à souffrir des persécutions ; 2^o qu'ils seront en butte à la haine du monde. Or, quelle est la société religieuse qui peut se vanter d'avoir excité la haine des impies de tous les temps et de tous les lieux ? Aucune, si ce n'est l'Eglise romaine. Jamais les sectateurs d'aucune autre religion n'ont été persécutés, haïs chez eux, comme l'ont été, par tous pays, les prêtres et les fidèles catholiques.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit précédemment à ce sujet (4). Mais ici nous devons constater que le parfait accomplissement des paroles du Christ — démontré par les faits que nous avons déjà décrits — prouve invinciblement la divinité de l'Eglise romaine.

L'Eglise catholique persécutée, c'est l'histoire du temps passé et présent ; ce sera l'histoire de demain. Un Dieu l'a prédit ; et un Dieu seul pouvait le prédire.

(1) *Joan.* xv, 20.

(2) *Joan.* xvi, 2.

(3) *Matth.* x, 22.

(4) Voir, plus haut, tout le chapitre II de la III^e partie.

Car jamais un homme n'aurait pu soupçonner qu'une religion qui ne se propose que le bonheur spirituel et temporel de l'humanité pût être en butte à tant de persécutions et de haine. Jésus a voulu qu'il en fût ainsi, afin d'imprimer à son Eglise un signe éclatant de divinité.

2° Scandales, Hérésies, Schismes.

Mais ce n'est pas seulement à ce signe qu'on reconnaît la véritable Eglise. Le Sauveur a voulu qu'elle fût soumise à un genre d'épreuve encore plus douloureux. « Il est nécessaire, a-t-il dit, qu'il arrive des scandales. » (1) Et le grand Apôtre d'ajouter dans son esprit prophétique : « Il faut qu'il y ait des hérésies pour la manifestation des vrais amis de Dieu..... Je sais qu'après moi viendront des loups ravissants qui désoleront le troupeau; des hommes aux doctrines perverses entraîneront à leur suite des disciples. » (2)

Voilà donc des scandales, des hérésies, des hérésiarques annoncés à l'Eglise, comme l'épreuve la plus terrible de son avenir. Or, franchement, est-il un mot de ces prédictions qui ne se soit réalisé dans l'histoire de l'Eglise catholique? Les scandales lui ont-ils manqué à quelque époque? (3) Les hérésies n'ont-elles pas paru dans tous les siècles pour désoler la société chrétienne? (4) Et les hérésiarques n'ont-ils pas été ces loups ravissants, acharnés à la perte du troupeau, qui ont entraîné après eux des disciples pour en faire des victimes de leurs égarements?

Est-il nécessaire de rappeler le grand schisme d'Occident? (5) Loin donc de s'effrayer à la vue de ces troubles, les fidèles, éclairés par les paroles prophéti-

(1) *Matth.* XIII, 7.

(2) *I Cor.* XI, 19; *Act.* XX, 20.

(3) Voir plus haut, p. 204.

(4) Voir p. 203 et 208.

(5) Voir p. 206.

ques de l'Évangile, verront là une nouvelle preuve de la vérité de leur religion. Car, puisque ces scandales, ces hérésies et ces schismes ont été annoncés d'avance si positivement, il n'y a plus à s'étonner qu'ils arrivent. Il faudrait plutôt s'étonner qu'ils n'arrivassent pas, parce qu'alors il manquerait un trait de vérité à l'accomplissement des divins oracles.

Béni soit Dieu qui a voulu que son Eglise fût placée dans des conditions telles que rien de ce qui arrive ne doive la surprendre!

Tout a été prédit et tout se réalise. Que d'autres prophéties nous pourrions ajouter à celles que nous avons mentionnées! Selon la parole de saint Paul, tout ce qui se passait dans l'ancienne loi était la figure de ce qui devait se faire sous la loi nouvelle. Il y aurait donc là d'innombrables rapports à établir. Mais à quoi bon insister davantage? Il nous semble que, pour tout esprit impartial, les textes que nous venons de citer suffisent amplement pour prouver notre thèse.

Qu'il nous soit donc permis de conclure, avec Moigno, que l'accomplissement des prophéties relatives à l'Eglise constitue autant de miracles visibles, sensibles, en quelque sorte palpables. Impossible de ne pas voir les unes; impossible de ne pas reconnaître les autres. Réunis, les prophéties et leur accomplissement placent la divinité de Jésus-Christ et de son Eglise sous un jour si évident que l'incrédulité est un crime, que le doute même devient inexcusable. Les faux sages et les demi-savants du monde, éblouis de leurs propres lumières et prétendant s'élever même au-dessus du ciel, peuvent seuls ne pas voir ces oracles lumineux et ne pas en reconnaître l'accomplissement. Mais pour que notre foi n'en soit ni troublée, ni surprise, rappelons-nous ce sublime et terrible élan du Sauveur, remerciant son Père d'avoir permis que la révélation, accessible aux plus petits, se dérobe aux regards des superbes.

CHAPITRE V

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE PROUVÉE PAR LES MIRACLES

Chaque fois qu'un homme a prétendu instruire ou réformer ses semblables, leur imposer des lois au nom de la divinité, on lui a demandé des preuves de sa mission. S'il n'était pas un imposteur, il a répondu à cette demande en opérant des miracles. Ainsi ont fait les prophètes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, les apôtres et les saints. Le vrai miracle, en effet, c'est-à-dire la dérogation aux lois de la nature, ne peut venir que de Dieu. De tout temps, et chez tous les peuples, on l'a regardé comme l'apanage de la divinité, et la lettre de créance que celle-ci remet à ses envoyés, pour se faire recevoir par les hommes. -

Ce qui est requis d'un particulier l'est également d'une société. Toute société qui se prétend divine doit prouver que réellement elle vient de Dieu. Elle peut faire cette preuve de différentes manières; par exemple, en montrant qu'elle a été fondée et qu'elle subsiste sans le secours de l'homme et malgré l'homme. Elle peut aussi appeler en témoignage la haine inexplicable de ses ennemis et le courage surhumain avec lequel ses membres ont enduré les persécutions et la mort. Elle peut encore invoquer les prophéties qu'elle réalise. Elle peut enfin accomplir des actes qui dépassent les forces de la nature, faire des miracles. Une société, au sein de laquelle et en faveur de laquelle s'opèrent des miracles, est évidemment une société divine.

Or, parmi les sociétés religieuses qui se partagent le monde, quelles sont celles qui ont réellement opéré et opèrent encore des miracles en témoignage de la doctrine qu'elles enseignent? Cherchez-les en dehors de l'Eglise catholique, vous n'en trouverez point. Seule, l'Eglise catholique revendique pour elle le pouvoir des miracles; jamais les autres Eglises n'ont eu cette prérogative. L'Eglise catholique est donc divine et seule divine.

Au reste, le Sauveur avait annoncé longtemps à l'avance que le pouvoir des miracles serait un des signes distinctifs de la véritable Eglise. Il avait dit qu'elle ferait des œuvres semblables et même supérieures aux siennes. Ces œuvres, on le sait, furent de deux sortes. Par les unes, Jésus guérissait les malades, ressuscitait les morts, rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la santé aux lépreux et aux paralytiques; il chassait les démons, il calmait les tempêtes et multipliait le pain dans le désert: ce sont les miracles dans l'ordre de la nature. Par les autres, il convertissait les pécheurs, ramenait dans le chemin de la vertu des âmes qui s'en étaient depuis longtemps éloignées: ce sont les miracles dans l'ordre de la grâce.

L'Eglise catholique est la seule qui accomplisse des œuvres de ce genre. Elle seule a opéré et opère encore des miracles dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce. Parlons d'abord des premiers.

1. — Miracles opérés dans l'ordre de la nature.

Nous ne nous attarderons pas à raconter tous les prodiges accomplis dans les premiers temps de l'Eglise par les apôtres et leurs successeurs immédiats. Saint Luc en a mentionné une partie au Livre des Actes, et les fondateurs du protestantisme eux-mêmes ont admis les miracles accomplis dans les trois premiers siècles

de notre ère. A la rigueur, ces miracles cités partout pourraient suffire pour démontrer la divinité du catholicisme. Mais nous ne nous en contenterons pas. Nous voulons montrer que, depuis le iv^e siècle jusqu'à nos jours, les miracles n'ont jamais manqué à l'Eglise romaine. Ce travail a été déjà fait avant nous par de savants auteurs. L'abbé Cattet, en particulier, dans son ouvrage : *La vérité de l'Eglise catholique démontrée*, a consacré à cette question un chapitre extrêmement intéressant. Il cite pour chaque siècle trois ou quatre miracles absolument certains, opérés, pour la plupart, devant des milliers de témoins. Nous ne referons pas son travail. Nous voulons simplement faire passer sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes de ces grandes et immortelles figures de saints, auxquels on a donné le surnom de thaumaturges à cause des miracles extraordinaires qu'il ont opérés.

C'est d'abord *saint Grégoire*, évêque de Néocésarée. Ce saint vivait vers la fin du iii^e siècle. Il eut un pouvoir très grand sur les démons et sur la nature. Voici quelques-uns des prodiges qui l'ont rendu célèbre. Un jour, Grégoire entre pour se mettre à l'abri dans un temple consacré aux idoles. Après avoir fait plusieurs fois le signe de la croix, il passe la nuit en prières. Le lendemain, le prêtre du temple arrive; les démons déclarent qu'ils ne peuvent plus résider dans un lieu d'où les a chassés l'homme qui vient d'y passer la nuit!..... Le prêtre est furieux. Il court après Grégoire, l'accable de reproches et d'injures. Le Saint répond tranquillement qu'il a reçu de Dieu le pouvoir de chasser ou de rappeler à volonté le démon. Le païen est étonné. Il conjure le saint évêque de rappeler les démons dans son temple. Grégoire accepte et lui remet un billet sur lequel il a écrit ces mots : « *Grégoire à Satan. Rentre!* » Le billet est à peine déposé sur l'autel que les démons reviennent et rendent leurs oracles! Le prêtre païen se sent pressé

de se convertir. Cependant, il demande un autre miracle. Une très grosse pierre encombrait le chemin; il exprime le désir de la voir changer de place. Grégoire commande et la pierre se rend au lieu indiqué. Cette fois, tout doute a disparu de l'esprit du prêtre païen, qui devient un fervent disciple de Jésus.

A Néocésarée, on apportait chaque jour à Grégoire une multitude de malades, souvent incurables; il leur donnait sa bénédiction, et la santé leur était rendue. Le Lycus, fleuve très impétueux, débordait fréquemment, et, chaque fois, causait d'affreux ravages; c'était l'effroi et la désolation des habitants. Grégoire est ému de cette calamité. Il s'approche du fleuve, plante son bâton sur la rive et ordonne avec calme et confiance aux eaux de ne jamais aller au delà. Les eaux ont été dociles. Jamais elles n'ont dépassé la limite assignée par le Saint, dont le bâton est devenu un arbre verdoyant. Une autre fois, c'était une montagne à qui Grégoire ordonnait de se déplacer, parce qu'elle dérangeait les plans de construction d'une église, et la montagne obéissait. Qui ne voit dans ce prodige l'accomplissement de cette parole du Sauveur : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes? »

Voici *saint Martin, évêque de Tours* (316-397). Lui aussi commande à la nature et il en est obéi. Il fit son premier miracle à Ligugé. Une affaire pressante l'avait obligé à quitter son monastère. Pendant son absence, un novice qui n'était pas encore baptisé meurt subitement. Les moines sont consternés. Martin revient et on lui apprend l'accident. Il se rend à la cellule du mort, fait une fervente prière et rappelle à la vie celui qui n'était déjà plus qu'un cadavre.

Nommé évêque de Tours, le Saint continue sa vie pénitente et mortifiée. Il prêche partout, et partout les miracles accompagnent sa parole. A Trèves, il guérit

une jeune fille paralytique. A Paris, il délivre un lépreux du mal qui le ronge, en l'embrassant et en lui donnant sa bénédiction. Dans un village du diocèse de Chartres, il ressuscite un enfant. En touchant les yeux de Paulin de Nole, atteint de la cataracte, il les guérit. Un jour, il pressait les idolâtres d'abattre un arbre auquel ils rendaient un culte superstitieux. Ses instances sont acceptées à condition qu'il se mettra du côté où l'arbre doit tomber. Le Saint y consent. Mais, au moment où l'arbre tombe sur lui et va l'écraser par sa chute, il fait un signe de croix, et l'arbre, comme poussé par un vent violent, se relève subitement et tombe de l'autre côté. Les païens émerveillés se convertissent en masse.

Ce que le iv^e siècle avait vu en la personne de saint Martin, le xii^e l'admira en la personne de *saint Bernard, abbé de Clairvaux* (1091-1153), qui opéra une multitude de miracles à Vézelay, à Meaux, à Spire, à Francfort, à Cologne. Il fut appelé le prodige de son siècle, non pas tant à cause de l'influence qu'il exerça qu'à cause des miracles qu'il opéra.

Mais bientôt allait paraître un homme dont la vie devait avoir un éclat extraordinaire dans l'Eglise catholique. C'était *saint François d'Assise* (1182-1226).

Après quelques années de légèreté mondaine, ce Saint renonce aux espérances de la terre et s'élance à pas de géant dans le chemin royal de la croix. Il devient le familier de Dieu. Pauvre des biens de ce monde, il est riche de la puissance divine. Il commande aux éléments: les animaux sauvages lui sont soumis; il règne en maître sur toute la nature. D'un geste, d'un signe, il guérit les malades et les infirmes. La mort elle-même se voit arracher ses victimes. Dans la vallée de Spolète, un pauvre mendiant, le visage rongé par un chancre, l'aborde et se jette à ses pieds. Le Saint le relève, l'embrasse avec effusion, et le chancre disparaît.

À Terni, un enfant est écrasé sous les décombres d'un mur renversé. On porte son petit corps à François. Celui-ci fait une prière, prend l'enfant par la main et le ramène plein de santé à sa famille. A Narni, un homme se noie, on n'a pas pu le retrouver. François prie, et tout aussitôt indique l'endroit précis où s'est arrêté son cadavre. On le retire de l'eau et on le lui apporte. Il le bénit, lui ordonne au nom de Jésus-Christ de revenir à la vie, et le mort ressuscite. L'Eglise de la Portioncule et la petite retraite du mont Alverne furent les témoins privilégiés des faveurs accordées à François. Les anges l'environnaient; il conversait avec la Vierge Immaculée; Jésus se montrait à lui sous une forme visible; l'adorable Trinité se révélait à son âme douce et aimante; un ange le marqua des stigmates sacrés de la Passion du Sauveur; et, après sa mort, on vit parfaitement dessinées sur son corps ces traces de l'amour divin. Comblé de toutes ces faveurs, le bienheureux François d'Assise conserva toujours une profonde humilité.

Il en fut de même d'un autre saint qui naquit comme lui en Italie, et reçut comme lui au baptême le nom de François : *saint François de Paule*.

Ce saint vint au monde en l'année 1416 et mourut en l'année 1508. En échange de sa grande humilité, il reçut une participation vraiment extraordinaire à la toute-puissance divine. Il se jouait des éléments les plus terribles : l'eau et le feu. On le vit traverser un bras de mer sur son manteau, pénétrer dans un four ardent sans être brûlé. Il connaissait l'avenir, lisait dans le fond des cœurs. Dieu semblait se faire l'exécuteur de toutes ses volontés. Rappelons quelques-uns de ses principaux prodiges. Un malade était atteint d'une lèpre hideuse. Les nerfs des pieds et des mains s'étaient rétractés; il n'avait pour ainsi dire plus de voix. On le mène à François de Paule. « Donnez-moi la main, »

lui dit le serviteur de Dieu. Le lépreux obéit, et, à l'instant, tout mal disparaît. Il rend de même la vue à une fille aveugle, et la parole à un muet de naissance. La sœur de ce Saint perd son fils unique. Elle va trouver son frère, et le supplie d'avoir pitié d'elle. François fait porter le petit cadavre dans sa cellule, se met en prières, et, quelques minutes après, la mère voit reparaître son fils revenu à la vie. Dans la ville de Palerme, on trouve un mort enseveli sous la neige; on l'apporte à François qui lui crie : « Lève-toi et marche ! » Le cadavre se dresse et se met à marcher.

Un an avant la mort de saint François de Paule, un enfant naissait en Espagne : c'était *saint François Xavier* (1506-1552). Il était destiné à faire connaître aux nations sauvages de l'Inde et du Japon la divinité de la religion chrétienne. Lui aussi eut en partage le don des miracles. Ce pouvoir surnaturel accompagna partout sa prédication. Les prodiges qu'il opéra furent si nombreux, si éclatants, que les Indiens lui donnèrent le nom de « grand maître de la nature ». Il prédit l'avenir, ressuscita plusieurs morts, guérit une multitude de malades et d'infirmes, parla des langues qu'il n'avait jamais apprises, se fit même comprendre dans ses prédications à des auditeurs dont les langues étaient très différentes les unes des autres.

Saint François Xavier vivait au xvi^e siècle. Le siècle suivant put admirer les miracles accomplis par *saint Vincent de Paul* et *saint François de Sales*. Le xvii^e vit ceux de *sainte Germaine Cousin* et de *saint Benoît Labre*. Quant au xix^e, il a été témoin de ceux du vénérable *curé d'Ars*, et surtout des milliers qui se sont produits aux sanctuaires de Marie, principalement à *Lourdes*.

Aujourd'hui, le bras de Dieu ne s'est pas raccourci, sa puissance n'a pas diminué. Il semble, au contraire, que cette puissance divine se manifeste davantage à

mesure que l'Eglise est plus attaquée. Vit-on jamais des prodiges plus éclatants, plus nombreux, plus incontestables que ceux qui s'opèrent chaque année aux roches Massabiellles? A ce pèlerinage béni, les précautions les plus minutieuses sont prises. On examine les malades avant et après les guérisons, de sorte que toute fraude est matériellement impossible. Il y a un *Bureau des constatations* composé de tous les médecins croyants ou incrédules qui désirent en faire partie. Or, chaque année, on constate trente ou quarante guérisons, souvent même davantage, que les médecins ne peuvent expliquer naturellement. Impossible de trouver rien de semblable dans aucune société religieuse étrangère à l'Eglise romaine.

Ce qui se voit aujourd'hui s'est vu dans tous les siècles depuis dix-neuf cents ans. Aussi pouvons-nous porter le défi, à quiconque voudra l'accepter, de nous montrer, en dehors de l'Eglise catholique, une seule société où Dieu ait constamment déployé la force de son bras, une société où le miracle n'ait cessé de se produire depuis qu'elle existe.

Seule, l'Eglise romaine prouve sa divinité en opérant des miracles dans l'ordre de la nature. Elle la prouve également par les conversions qu'elle accomplit, conversions qui sont de véritables miracles dans l'ordre de la grâce.

II. — Miracles opérés dans l'ordre de la grâce

Toute l'histoire de l'Eglise est l'histoire des opérations de la grâce de Jésus-Christ sur les intelligences et sur les cœurs pour faire de ceux qui obéissent à son heureuse influence la société des enfants de Dieu ou des vrais chrétiens. Qu'une grâce d'intelligence dissipe tout à coup les ténèbres d'un esprit égaré, pour lui faire voir la belle lumière de l'Evangile, et qu'en même

temps une grâce de volonté, brisant la chaîne de ses passions, donne à cet homme une force surnaturelle pour pratiquer la vertu à un degré héroïque, voilà un genre de miracles dont un monde frivole ne se préoccupe pas, mais qui, aux yeux des vrais sages, démontre la présence et l'action divine de Jésus-Christ en faveur de son Eglise et sa vivifiante protection sur elle.

On admire (1), dans l'Ecriture, le miracle qui arrête le cours d'un fleuve, comme le Jourdain; le miracle qui rend la vie aux morts, comme la résurrection de Lazare; le miracle encore qui, à la parole du Sauveur, fait marcher le paralytique, guérit instantanément des maladies invétérées, devant lesquelles tout l'art des médecins s'était déclaré impuissant. Or, n'est-ce pas un miracle aussi extraordinaire et aussi opposé aux lois de la nature, ce trait de la grâce qui pénètre tout d'un coup un grand coupable, pour lui rendre la vie spirituelle, lorsqu'il était mort à Dieu par le péché, pour changer en un instant ses mauvaises inclinations, et mettre l'innocence à la place d'habitudes anciennes d'ivrognerie et de libertinage, qui formaient chez lui une seconde nature? Voici un homme, naguère un monstre de crimes, devenu subitement un ange de pureté, de douceur, un modèle accompli de toutes les vertus. Par le plus singulier des changements, cet esprit fort, qui était imbu de préjugés contre la religion, dont la tête était farcie d'objections contre la foi, et qui semblait possédé de la haine de l'enfer contre la Révélation, contre Jésus-Christ lui-même, soudain est dépouillé de toutes ses préventions, de tous ses préjugés; il a, pour ainsi dire, l'intuition des mystères, et il les croit à cette heure si vivement qu'il est disposé à sceller de son sang toutes les paroles de l'Evangile. Son cœur, transformé dans ses affections, aime aujourd'hui ce qu'il haïssait hier; il

(1) Voir CATTET, *La Vérité de l'Eglise catholique*, t. II.

déteste les plaisirs du monde, les voluptés dont il était idolâtre! Eh bien! qu'on nous dise si ce n'est pas là un miracle de premier ordre? N'y a-t-il pas visiblement intervention divine dans un si merveilleux changement?

Or, ce miracle est extrêmement fréquent dans l'Eglise catholique. Il est de tous les siècles, de toutes les années, de tous les jours. Que d'illustres convertis, depuis saint Paul et saint Augustin jusqu'à Wiseman, Faber, Ratisbonne, Newman, Manning et tant d'autres moins connus! La conversion de ces hommes ne s'explique pas naturellement. Ils n'y ont été poussés par aucun intérêt humain. Presque toujours leurs intérêts temporels s'opposaient à cette conversion. Tel fut, en particulier, le cas de Ratisbonne. « Tous ceux qui me connaissent, écrivait-il quelques jours après sa conversion, savent bien qu'humainement j'avais les plus fortes raisons pour rester juif. Ma famille est juive; ma fiancée est juive; mon oncle est juif..... En me faisant catholique, je romps avec tous les intérêts et toutes les espérances de la terre, et pourtant, je ne suis pas fou; on le sait bien, que je ne suis pas fou, que je ne l'ai jamais été!..... »

On nous objectera peut-être que toutes les sociétés religieuses et le protestantisme en particulier font aussi des conversions. A cela, nous répondons qu'il y a une différence essentielle entre les conquêtes du catholicisme et celles des autres religions. Ce sont des hommes distingués et, on peut le dire, la fleur, l'élite de l'humanité qui s'enrôlent sous la bannière de l'Eglise romaine. Les personnages les plus honorables, les plus éclairés, les plus justement célèbres de l'Angleterre, de la Suisse, de l'Allemagne et des autres pays tournent leurs regards du côté de Rome, comme vers l'étoile polaire qui doit les sauver du naufrage. Il n'en est pas ainsi dans les autres religions et dans le protestantisme en particulier. Celui-ci ne ramasse, comme on le lui a dit bien souvent, que le rebut de la société, des hommes sans aveu, des

affamés qui s'offrent au plus offrant, quelques prêtres flétris, interdits dans leur diocèse, qui, pour satisfaire de malheureuses passions et se mettre à cet égard plus à l'aise, se livrent sans conviction à un autre culte. La supériorité est donc bien marquée en faveur du catholicisme. C'est lui qui a le privilège d'éclairer, de dissiper les ténèbres de l'erreur, de ramener à Dieu ses enfants égarés, de faire naître et de maintenir dans les âmes la piété.

Mais, d'après saint Paul, ce n'est point à celui qui plante et arrose qu'il faut attribuer le succès; tout l'honneur en revient au Père des lumières, Soleil des intelligences, qui éclaire et chauffe les cœurs des ardeurs de sa charité: c'est sa grâce en un mot qui donne la fécondité et l'accroissement. Le privilège réservé à l'Eglise catholique est donc, aujourd'hui comme toujours, d'être le véhicule, le canal des grâces de conversion et de persévérance. L'œuvre commencée avec les apôtres se continue par le ministère catholique, pour ne finir qu'avec les siècles.

De tout cela, que faut-il conclure? Evidemment, que l'Eglise catholique est divine. On l'a dit bien des fois, et avec raison: un seul miracle du christianisme, démontré certain, suffit pour faire conclure logiquement la divinité de la religion chrétienne. Mais si l'histoire nous montre dans l'Eglise catholique une foule de miracles resplendissants de tout l'éclat de l'évidence, cette Eglise manifestement miraculeuse ne sera-t-elle pas par là même marquée du sceau de la divinité? N'aura-t-elle pas, dans des prodiges aussi multipliés, une arme invincible pour repousser tous les traits de ses ennemis, pour défendre victorieusement la vérité et mettre en lumière sa divine existence?

Comme autrefois Jésus-Christ, l'Eglise catholique peut dire à ses ennemis: « Si vous n'en croyez mes paroles, croyez-en du moins mes œuvres. »

Oui, les œuvres de l'Eglise catholique, les miracles qu'elle a opérés dans l'ordre physique et moral, les prophéties qu'elle a réalisées, la constance de ses martyrs, aussi bien que la haine diabolique dont elle a été l'objet, sa perpétuelle durée et son prodigieux établissement prouvent qu'elle est divine, qu'elle a Dieu pour auteur, pour guide et pour défenseur.

Il est dit, au livre de la Sagesse, que Dieu s'est joué des projets des impies. La vérité de cette parole est confirmée par toute l'histoire de l'Eglise. La haine des persécuteurs a produit des résultats tout à fait différents de ceux qu'ils attendaient. Au lieu d'affaiblir, de tuer le catholicisme, les persécutions l'ont affermi et en quelque sorte vivifié. Selon la parole de Tertullien, « le sang des martyrs a été une semence de chrétiens. » C'est en vain que les persécuteurs se sont passé les uns aux autres leur haine contre l'Eglise. C'est en vain que les hérétiques et les impies se sont coalisés pour renverser le colosse. Toujours il a résisté à leurs attaques. Et non seulement l'Eglise est sortie pleine de vie, de force et de beauté des luttes qu'elle a soutenues, mais elle a vu bien souvent la main de Dieu frapper de maux effroyables ceux qui avaient tiré contre elle le glaive de la persécution. Quelle preuve manifeste de sa divinité!

Plût à Dieu que l'expérience de dix-neuf siècles servît aux impies de nos jours! Plût à Dieu qu'ils reconnussent l'inutilité de leurs attaques contre la chaste épouse de Jésus-Christ! Alors, ils viendraient déposer aux pieds de cette Eglise les armes dont ils veulent la percer. Mais non! L'ennemi du genre humain lès agite; l'esprit de vertige les possède et ils continuent à comploter la ruine du catholicisme. Sous les noms de socialistes, de radicaux, de solidaires, ils conspirent ouvertement contre l'Eglise, et leur conjuration n'est ni la moins

terrible ni la moins dangereuse qu'elle ait vue jusqu'à présent. Or, puisque ces hardis conjurés osent de nouveau porter le défi à l'Eglise romaine, celle-ci l'accepte. Elle leur répond avec le prophète : « Venez, rassemblez-vous, déistes et athées, incrédules et impies de tous les systèmes, de tous les pays, de toutes les sectes antichrétiennes, et vous serez vaincus. *Congregamini et vincimini.* » Ce n'est pas assez : selon vos expressions, faites la concentration ; rangez-vous tous sous la même bannière, formez vos bataillons ; oubliez, s'il est possible, tout ce qui vous divise, pour vous réunir dans votre commune haine du catholicisme. Forts de votre nombre, de votre union, de votre audace, de votre armée redoutable, que rien ne vous arrête. Que tous les moyens vous soient bons pour détruire une religion qui se dit seule vraie et seule divine ; employez le mensonge, la calomnie, la ruse, l'hypocrisie. Ne reculez pas même devant la violence. Joignez à vos belles maximes de tolérance les fureurs de la persécution. Combinez tous vos plans pour être plus sûrs de réussir. Faites taire toutes les lois de la justice contre le clergé dont la morale trop austère et les principes d'ordre contrastent avec votre sensualisme et vos dérèglements. Au nom de la liberté, prenez des mesures oppressives pour empêcher le sacerdoce d'exercer son ministère, pour lui enlever toute influence, toute considération auprès des peuples. Au nom de l'égalité, empêchez le recrutement du clergé, emparez-vous de l'instruction publique, et lorsque vous ne pourrez arracher un enfant des bras de son père, du moins vous ferez en sorte de le soustraire aux maîtres chrétiens pour le placer sous la main d'un Etat qui ne professe aucune croyance. Au nom de la fraternité, bannissez en masse nos centaines de religieux et de religieuses, élite de la société française. Enfin, pour effrayer la masse des croyants par de sinistres prédictions, annoncez hautement la dernière heure du catholicisme. Dites aux

jeunes gens élevés dans vos collèges : « Vous êtes destinés à assister aux funérailles d'un grand culte, à voir la science prendre la place d'une Eglise qui a fait son temps. » Tout sera inutile, les complots, comme les menaces ; vous échouerez certainement. Votre tentative rappellera le serpent de la fable qui s'en prend à la lime et se brise les dents.

Que sont, en effet, les ennemis actuels de l'Eglise ? Valent-ils mieux que leurs devanciers ? Ont-ils plus de génie, de ruse, d'habileté ? Leur ligue est-elle plus puissante que celle des juifs, des païens, des hérétiques et de tous les impies des siècles passés ? Nous ne le croyons pas. Et quand bien même cela serait, ils ne pourraient rien, ils ne prévaudront pas contre l'Eglise. Cette Eglise les vaincra comme elle a vaincu ceux qui les ont précédés. Nous en sommes aussi certains que de l'existence du soleil.

Ne vous apercevez-vous pas du travail qui, à cette heure, s'opère de toutes parts ? Les camps sont mieux tranchés ; on commence à connaître les amis et les ennemis. Sans doute, il y a eu des défections, de lâches apostasies, au sein du christianisme. Mais comme les vrais chrétiens deviennent plus fervents, comme ils se montrent ardents à la défense religieuse, comme dans beaucoup d'endroits ils affichent hautement leurs convictions ! Et ces magnifiques pèlerinages à Paray-le-Monial, à La Salette, en Terre Sainte, à Rome, à Lourdes ! Et cette diffusion extraordinaire du vaillant journal qui arbore la *croix* en tête de ses colonnes ! Et tous ces cercles, patronages, syndicats, associations et groupes de jeunesse, formés sous les auspices du clergé, tout cela, qu'est-ce, sinon le présage assuré de la victoire ?.....

Voyez, au contraire, dans le camp des ennemis ; on commence à rougir ; à part quelques fanfarons de vices et d'incrédulité, les impies se cachent. Ils n'affichent

plus aussi ouvertement leur impiété; ils éprouvent de la honte à s'avouer francs-maçons. L'irréligion a certainement perdu du terrain dans le monde social et surtout dans le monde des vrais savants et des vrais penseurs. Elle en perdra encore davantage; et si c'est aujourd'hui une honte de se dire franc-maçon, bientôt, c'en sera une de s'afficher anti-catholique.

À quoi aura abouti la haine actuelle? Comme celle des anciens temps, à donner à la foi chrétienne plus d'élan, plus d'extension, plus de manifestation et plus de solidité. En face de ce résultat, on sera obligé de reconnaître qu'elle est véritablement divine cette Eglise, qui, seule, a le privilège d'exciter, sans motif raisonnable, la fureur de tous les impies, de subir toutes les persécutions et de sortir victorieuse de tous les combats.

CHAPITRE VI

RÉSURRECTION DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN FRANCE — SIGNE AVANT-COUREUR DU TRIOMPHE DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

L'Eglise catholique continue ici-bas l'œuvre de Jésus-Christ.

Poursuivant le même but, qui est le salut des âmes, elle a dû rencontrer les mêmes difficultés et les mêmes ennemis.

Effectivement, il en a été ainsi.

La vie de cette Eglise à travers les siècles a été une lutte continuelle.

Que d'assauts elle a eu à soutenir de la part des juifs et des païens, de la part des hérétiques et des schismatiques, de la part des princes et des peuples, de la part des politiques et des savants.

Tous se sont ligués contre elle; tous ont voulu la détruire.

A chaque siècle, on a cru procéder à ses funérailles.

Mais toujours cette Eglise sortait triomphante du tombeau qu'on lui avait préparé.

Une expérience de dix-neuf cents ans n'a pas suffi pour ouvrir les yeux aux impies, pour leur montrer l'inutilité de leurs efforts. Ils ont voulu recommencer en plein xix^e siècle. On a vu dans ce siècle, qu'on appelle le siècle des lumières, du progrès, de la civilisation, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, on a vu des hommes s'unir et comploter la destruction du christianisme.

Cachés d'abord au fond de leurs loges, inspirés directement par Satan, encouragés et excités par les juifs qui sont leurs chefs, ces hommes, auxquels on donne le nom de francs-maçons, se sont mis à l'œuvre. Pour réussir, ils ont fait appel à toutes les passions. Tout ce qu'il y a dans le monde d'ambitieux, de méchants, de vicieux et de badauds, s'est donné rendez-vous sous les drapeaux de la Franc-Maçonnerie.

Pour faire perdre la foi, on s'est efforcé de corrompre les mœurs.

Aux fêtes de l'Eglise, on a substitué des fêtes profanes, des vogues, des cavalcades, des concerts. On a détourné de l'assistance aux offices religieux.

On s'est moqué de ceux qui priaient Dieu.

On a dit que la religion était bonne pour les femmes ou pour les temps anciens ; que les prêtres étaient des hommes comme les autres.....

On a répandu par millions les mauvais journaux, les livres obscènes et impies, les brochures ordurières.

On a même essayé de corrompre le clergé ; n'y ayant pas réussi, on l'a couvert d'injures et de calomnies.

Au moyen de la presse, par le journalisme surtout, on s'est rendu maître de l'opinion publique.

Et quand on a eu l'opinion publique pour soi, on a ait les élections ; on a choisi pour représenter le pays des hommes publiquement hostiles à la religion chrétienne ; on s'est emparé de la plupart des administrations, et bientôt on a disposé de tous les pouvoirs publics.

Etre maîtresse des pouvoirs publics, diriger les affaires publiques, disposer à sa guise des finances publiques, voilà le but poursuivi depuis un siècle et demi par la Franc-Maçonnerie.

Ce but, elle l'a atteint dans certaines contrées.

On a vu, dans un pays qui compte 36 millions de catholiques, un président franc-maçon, des ministres francs-maçons et les trois quarts des députés francs-

maçons, c'est-à-dire ennemis jurés du Christ et de son Eglise.

Aussi, qu'est-il arrivé ? La guerre, une guerre ouverte, acharnée, a été déclarée au catholicisme.

Les catholiques ont été honnis, bafoués et vilipendés. On les a outragés dans leurs droits les plus sacrés. Le crucifix a été arraché du mur des écoles et du chevet des malades, l'aumônier chassé de l'armée, la religieuse de l'hôpital, les Frères de l'enseignement public ; les processions ont été interdites dans beaucoup d'endroits ; le recrutement du clergé rendu presque impossible ; les Ordres religieux accablés de charges qui les obligent à demander asile à l'étranger.

La Franc-Maçonnerie et sa sœur, la juiverie, triomphent.

Enfin, l'Eglise, qu'elles haïssent mortellement, est atteinte en plein cœur ! Elle agonise, disent-elles. Encore quelques années, encore quelques mesures vexatoires, et elle aura disparu de la France.

Voilà ce qu'on lit dans certains journaux.

Voilà ce que répètent certains hommes en se frottant les mains avec un sourire de satisfaction satanique.

Oui, réjouissez-vous, juifs et maçons, frottez-vous les mains !

En attendant, cette Eglise que vous croyez morte ressuscite. Comme autrefois le Sauveur, elle s'apprête à briser les liens dont vous l'avez chargée, elle va triompher.

Vous la croyez ensevelie, et déjà sur elle vous poussez la porte du sépulcre. Soyez désabusés : la voilà pleine de force, de vie et de beauté ; la voilà qui sort du tombeau que vous lui avez creusé.

Voyez ce qui se passe aux quatre coins de notre pays. Une immense espérance traverse en ce moment la France. Le sol paraît tressaillir depuis Dunkerque jusqu'à Marseille, depuis Nancy jusqu'à Bayonne. On

dirait qu'il est dans l'attente d'un grand événement!.....

La foi endormie se réveille : elle embrase les cœurs d'une sainte flamme.

Une voix se fait entendre qui soulève les masses et opère une vraie résurrection. Cette voix, que dit-elle? « Dieu le veut! Dieu le veut! »

Une fois déjà, dans le cours des âges, ce cri avait retenti. Il ne s'agissait pas seulement alors d'arracher le tombeau du Christ aux infidèles; il s'agissait de sauver deux choses inséparables : l'Eglise catholique et la civilisation. Le successeur de Pierre était un Français; il parla, ses paroles furent écoutées comme on écoute les paroles d'un père. Les foules, saisies d'un divin enthousiasme, se précipitèrent du côté de l'Orient au cri de « Dieu le veut! Dieu le veut! » La barbarie musulmane recula devant les armées chrétiennes et l'Europe fut sauvée.

Un nouveau danger menace en ce moment le monde et la France en particulier. Une nouvelle barbarie, celle des juifs et des francs-maçons, se prépare!

Debout! enfants de l'Eglise! Debout! soldats du Christ! Il s'agit de défendre votre religion et vos plus chères libertés! Il s'agit de vous compter; il s'agit de lutter.

Le temps du respect humain, le temps des lâchetés, le temps de l'effacement est passé. Montrez-vous au grand jour, catholiques français, agissez en plein soleil. Arborez le drapeau du Christ et qu'une nouvelle croisade commence. « Dieu le veut! Dieu le veut! »

Et voici que ce cri, répété de bouche en bouche, opère des prodiges, réalise une véritable résurrection.

On voit se fonder partout des écoles libres pour donner à l'enfance une instruction chrétienne. On voit dix mille ouvriers porter aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ le témoignage de leur amour et de leur foi.

Chaque année, un bateau embarque quatre cents

catholiques qui vont à Jérusalem prier pour l'Eglise et la France. Dieu le veut !

Chaque année, les chemins de fer transportent à Lourdes plus de deux mille malades et plus de trois cent mille pèlerins ! Il y a dix ans, cent mille Français ont tenu à visiter le sanctuaire du Sacré-Cœur, à Paray-le-Monial. Dans ce pays ruiné par la guerre, écrasé par les impôts, on a trouvé près de quarante millions pour élever à Montmartre une basilique digne de ce Sacré Cœur. Tous les évêques de France réclament la liberté religieuse. Un petit journal catholique, qui porte à sa première page l'image de Jésus crucifié, se répand aux quatre coins du pays, luttant contre la mauvaise presse avec un succès toujours grandissant. On avait ri d'abord de ce petit journal. Il a continué courageusement son chemin, en agrandissant son format et en voyant croître le nombre de ses lecteurs. Il a un tirage actuel de près de 200 000 exemplaires. Jamais cela ne s'était produit dans les annales du christianisme.

Et c'est en présence de pareils faits, et en présence de ces manifestations publiques, solennelles, imposantes, qu'on ose dire que la foi est morte, que la religion s'en va, que l'Eglise touche à sa fin.

Non, ce n'est pas vrai !

Que les méchants prennent leurs désirs pour des réalités, c'est leur affaire ; qu'ils continuent à s'aveugler, tant pis pour eux.

Mais nous, catholiques, qui voyons ce qui se passe, nous sentons que l'heure de la délivrance, de la résurrection et du triomphe approche. Bientôt, elle sonnera. Que de signes nous en avons ! Quelques-uns viennent d'être indiqués, que d'autres on pourrait y ajouter !

N'est-il pas vrai qu'on commence à mieux connaître les vrais chrétiens ?

N'est-il pas vrai que beaucoup d'ennemis secrets ont été démasqués ?

Il y avait, malheureusement, au sein de l'Eglise, une foule d'hommes lâches, hypocrites, qui se prétendaient catholiques et qui ne l'étaient pas. Ces hommes, ils ne manquaient pas une occasion de trahir l'Eglise. Par leurs paroles, par leurs votes, par leurs calomnies et par leur indigne conduite, ils lui ont fait beaucoup de mal. Ces hommes, on les connaît maintenant, ils portent inscrit sur leurs fronts l'un de ces trois noms : Caïn, Judas, Julien l'Apostat. Trop longtemps, ils ont opprimé l'Eglise ; grâce à Dieu, leur temps est fini. Désormais, on se défiera d'eux. Désormais, on les éloignera, comme ils le méritent, de toute situation qui pourrait leur donner l'occasion de nuire encore.

Mais si les ennemis de l'Eglise sont mieux connus, les bons chrétiens sont aussi devenus plus fervents. Ils ne se contentent pas de soutenir de leur argent toutes les œuvres catholiques, et les écoles, et les patronages, et les cercles, et les journaux. Ils payent de leur personne, ils comprennent mieux l'obligation qu'il y a pour eux de se montrer franchement, publiquement chrétiens. Ils voient combien il est nécessaire de s'attacher de plus en plus à leur religion, d'aimer de plus en plus l'Eglise. Ils sont décidés à la défendre, cette Eglise, par tous les moyens dont ils disposent. Ils en ont pris la résolution : ils ne voteront plus pour un de ses ennemis ; ils ne s'abonneront plus à un mauvais journal ; ils ne souffriront plus qu'on calomnie devant eux la religion et ses ministres. Ils répondront à toutes les attaques. Ils pareront tous les coups. En un mot, ils feront à l'Eglise un rempart de leur corps ; et s'il le faut, ils répandront, pour elle, jusqu'à la dernière goutte de leur sang !

Ne croyez pas que ce soit là de l'exagération. Il y a, en ce moment, en France, des milliers de catholiques qui sont décidés à résister énergiquement à l'oppression.

Tout en se soumettant à la constitution et aux lois qui nous régissent, ils défendront jusqu'au bout les droits de Dieu et de son Eglise. Ils ne se laisseront décourager ni par la défection des lâches et des apostats, ni par les railleries de l'impiété, ni par les colères des juifs et des francs-maçons. Ils ont confiance en la bonté de leur cause. Ils savent que, tôt ou tard, la victoire sera pour eux, car ils ont pour eux le Christ et ses promesses.

Eh bien ! tout cela, qu'est-ce que c'est ?

N'est-ce pas une résurrection véritable ? N'avions-nous pas raison de dire qu'en ce moment il se produit en France un vrai retour au catholicisme ?

Oui, en examinant sérieusement ce qui se passe, en voyant les œuvres catholiques prospérer, les bons chrétiens devenir meilleurs, plus actifs, plus décidés à défendre légalement, énergiquement leurs droits ; en voyant les bons journaux se multiplier, les candidats franchement catholiques obtenir là où ils se présentent des succès à peine croyables ; en voyant l'esprit de foi et de dévouement qui anime les innombrables pèlerins de Lourdes, de La Salette, de Paray-le-Monial, de Montmartre, de Rome et de Jérusalem ; en voyant tout cela, il est impossible de ne pas reconnaître qu'un grand mouvement s'opère.

Un courant a été formé. Il se compose de ce qu'il y a de plus pur, de plus honnête, de plus dévoué. Ce courant, qui n'était d'abord qu'un petit ruisseau, est devenu un grand fleuve, qui s'appelle ou « s'appellera » le parti catholique. Il comprendra tous les hommes de cœur, tous ceux qui, laissant de côté les misérables querelles politiques, placent Dieu avant tout et au-dessus de tout. Il comprendra tous ceux qui ont pris pour drapeau la croix et pour devise ces nobles paroles : « Catholiques et Français toujours. »

A la vue de ce retour de la France à la religion de

ses pères, le cœur tressaille d'allégresse, et il entonne joyeusement l'hymne du poète :

O France, douce France, ô ma France bénie,
Rien ne peut égaler ta force et ton génie.
Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi (1).

Et que devons-nous faire en présence d'un pareil mouvement, d'une semblable résurrection ?

Devons-nous rester spectateurs froids, indifférents ? Assistons-nous impassibles aux combats livrés pour la grande cause religieuse ?

Non, car ce serait renier les deux titres d'enfants de Dieu et de soldats du Christ, que nous avons reçus au baptême et à la confirmation ; ce serait abjurer notre foi, ce serait commettre une véritable apostasie.

Il n'est plus permis aujourd'hui de se désintéresser de la question religieuse : c'est une question de vie ou de mort, non seulement pour les familles et les individus, mais encore pour les nations.

Quand l'ennemi attaque les frontières, que doit faire un homme de cœur ? Prendre son fusil et voler à la défense de son pays.

De même, quand l'Eglise catholique est attaquée, que doit faire un bon chrétien ? Combattre pour elle. Et comment combattre pour elle ? De deux manières : par la prière et par l'action.

Il faut prier d'abord, et beaucoup prier ; sans la prière on ne peut rien, et par elle, on peut tout.

Catholiques, soyez donc fidèles à ce premier devoir. Priez beaucoup en public, en famille, en particulier. Priez pour vous ; priez pour la conversion des pécheurs ; priez pour l'établissement du règne de Jésus-Christ : *Adveniat regnum tuum.*

(1) HENRI DE BORNIER, *La Fille de Roland.*

A la prière, joignez l'action. Montrez-vous toujours et partout ce que vous devez être, c'est-à-dire des enfants soumis et respectueux de l'Eglise. Croyez ses enseignements. Observez ses lois. Défendez ses institutions. Soutenez ses œuvres. Ne permettez pas qu'on calomnie devant vous ses ministres. Ne votez pas pour ceux qui veulent la détruire. Défiez-vous des journaux qui l'attaquent. Ne vous y abonnez pas, ne les lisez jamais. Rappelez-vous que ceux qui les lisent sont nos ennemis et les vôtres, les ennemis de la France et de l'Eglise.

Peut-être vous arrivera-t-il de trouver le combat pénible, la lutte difficile ; ne vous découragez pas. Rappelez-vous que, si l'épreuve est dure, la récompense sera belle.

Il s'agit pour vous d'une éternité de bonheur ou de malheur.

Il s'agit de choisir entre le ciel et l'enfer : entre Jésus-Christ, roi du temps, de l'espace et des êtres intelligents, et le démon, tyran jaloux, cruel et impitoyable.

Votre choix n'est pas douteux.

Vous serez pour Jésus qui est descendu pour vous sur la terre. Vous combattrez avec lui et son Eglise. Mieux que jamais, maintenant que vous en connaissez l'importance et l'obligation, vous vous montrerez chrétiens dans vos actes et dans vos paroles ; et par là, vous contribuerez à la résurrection de la France à la foi et au triomphe de l'Eglise catholique.

QUATRIÈME PARTIE

BIENFAITS DE L'ÉGLISE

En parlant de Notre-Seigneur et de sa vie terrestre, les apôtres disaient qu' « il avait passé en faisant le bien. »

On peut, sans crainte d'être démenti, employer la même expression en parlant du rôle de l'Eglise en ce monde, et dire que, à l'exemple de son divin Fondateur, elle a traversé les siècles en faisant le bien.

Les avantages qu'elle a procurés à l'homme et à la société sont immenses.

L'histoire de ses bienfaits sera itlongue à raconter. On en a fait d'énormes volumes et encore on a laissé de côté bien des détails intéressants.

Il est impossible de considérer, même d'un regard superficiel, les œuvres accomplies par l'Eglise sans partager l'étonnement d'un philosophe qui s'écriait : « Chose admirable ! la religion chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie fait encore le bonheur dans celle-ci. » (1)

En étudiant ces œuvres de l'Eglise, nous avons été effrayé du vaste sujet qui s'offrait à notre esprit, et nous nous sommes demandé comment nous pourrions les exposer suffisamment pour que le lecteur pût aisé-

(1) MONTESQUIEU.

ment en garder le souvenir. Nous allons du moins l'essayer.

Nous verrons d'abord ce que l'Eglise a fait] pour l'homme, les individus en particulier; ensuite, les services qu'elle a rendus à la science, à l'instruction, au progrès et à la civilisation.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE ET L'ESCLAVAGE

Qu'est-ce que l'Eglise a fait pour l'homme ?

On peut dire qu'elle a soulagé toutes ses misères. Elle l'a relevé de ses faiblesses; elle l'a guéri de ses infirmités; elle lui a fait connaître sa grandeur et lui a rendu sa dignité et ses droits.

Avant la venue de Jésus-Christ sur la terre, l'humanité gémissait sous la plus cruelle des oppressions. Tout ce qui était faible endurait les outrages ou les cruautés de la force brutale.

Cinq classes de la société avaient surtout à souffrir : les *esclaves*, les *femmes*, les *enfants*, les *ouvriers* et les *pauvres*.

Considérons d'abord la première de ces classes.

I

Aujourd'hui que l'esclavage a disparu de nos sociétés modernes, nous n'en avons qu'une idée vague, confuse; nous ne pouvons pas comprendre combien il était dur pour ceux qui en souffraient. Et pourtant, il faut savoir ce que c'était, si on veut apprécier à sa juste valeur le service que l'Eglise a rendu à l'humanité en le faisant disparaître.

L'esclave, chez les anciens, était un homme ou une femme placé sous la puissance absolue d'un maître, par achat, par héritage ou par guerre. Aux termes de la loi, il était bien au-dessous des hommes libres. D'après

le droit romain, il n'était pas un être intelligent, une personne humaine, mais une chose. On le traitait comme un animal domestique. Les conséquences de cette manière de voir et d'agir sont affreuses. Leur seule pensée fait frissonner d'épouvante ou plutôt frémir d'indignation. Ecoutez ce qui se passait à Rome en particulier (1).

L'esclave n'est pas un homme; il n'a, par conséquent, aucun droit. Tout est permis envers lui : outrages, mauvais traitements, etc. On ne lui doit ni estime, ni respect, ni soins, à moins qu'on ne tienne à sa conservation à cause des services qu'il rend.

L'esclave n'est pas un homme; il n'y a, par conséquent, pour lui ni mariage, ni famille, ni paternité, ni parenté. Les enfants qui naissent d'une femme esclave appartiennent de plein droit à son maître, qui en dispose à son gré, les conserve, les vend, les tue ou bien les expose selon son bon plaisir.

L'esclave n'est pas un homme; il n'y a, par conséquent, pas de Dieu pour lui. Il est en dehors du culte public. Le citoyen romain peut offrir de l'encens à ses divinités, implorer leur faveur. Rien de semblable n'est permis à l'esclave, car on l'estime indigne d'approcher des autels.

Il est ainsi sans droit, sans famille, sans Dieu!

Sa vie dépend des caprices d'un maître qui use largement des pouvoirs que lui donne la loi. Pour une parole, pour un signe, quelquefois simplement pour avoir soufflé ou éternué, pour avoir brisé un verre, il sera condamné aux fouets, à la prison ou à la mort. Quand il sera vieux ou malade, on l'enverra mourir de faim dans une île du Tibre, ou bien on le jettera dans un étang pour que son corps serve de pâture aux poissons.

Le plaisir par excellence du peuple romain est la

(1) C^{te} de CHAMPAGNY, *Les Césars*, t. III, p. 118.

tuerie en masse des esclaves. Chaque ville romaine a son amphithéâtre où on les fait descendre et s'entregorger par centaines et par milliers. On se réjouit de voir couler leur sang. Pas de fêtes religieuses, civiles ou domestiques, sans ces massacres d'esclaves. L'empereur Titus (qu'on a appelé : les délices du genre humain!!!) en fait périr dix mille pour les funérailles de son père. A l'occasion d'une fête, un autre empereur, Trajan, en fait égorger autant. Le nombre de ces malheureux qui périssent ainsi chaque année est de plus de 30 000. Et ils meurent sans exciter le moindre sentiment de tristesse, de pitié ou d'indignation.

Telle était la destinée d'une bonne partie, disons mieux, de la plus grande partie du genre humain, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ parut sur la terre. Sur cent trente millions d'hommes que renfermait l'empire romain, environ trente millions étaient libres. Le reste, c'est-à-dire plus des trois quarts, gémissait dans l'esclavage. La ville de Sparte compta dans ses murs jusqu'à 140 000 esclaves, Athènes 40 000, Rome plus de 120 000. Le jour, ces malheureux étaient employés à des travaux plus ou moins pénibles et humiliants. Quand venait le soir, on les enfermait dans d'immenses maisons ou écuries appelées *ergastula*, dont on voit encore les ruines dans certaines villes.

II

Qui a fait disparaître l'esclavage? L'Eglise.

L'affranchissement de l'esclave fut, de toutes ses œuvres, la plus longue, la plus laborieuse, mais aussi la plus magnifique.

Quand on songe à tant d'hommes que la loi courbait sous le joug le plus odieux, que leurs maîtres envoyaient au supplice pour un rien, et qui arrosaient de leur sang les amphithéâtres; quand on reconnaît que l'âme des ces malheureux était encore plus avilie par le vice que leur

corps n'était meurtri par les fers ; quand on se demande ce que serait devenue la terre, si on eût déchaîné sur quelques milliers d'hommes libres les cent millions d'esclaves dont elle était remplie, on est saisi d'admiration pour la sagesse que l'Eglise a déployée dans cette œuvre prodigieuse.

Au lieu d'affranchir l'esclave brusquement, elle a commencé par dissiper les erreurs qui enracinaient l'esclavage dans les mœurs des peuples. Dans les temps anciens, on croyait que la race des esclaves était une portion dégénérée de l'humanité. Un poète célèbre, Homère, prétend que le dieu Jupiter leur a ôté la moitié de l'esprit. Un philosophe grec, Platon, après avoir cité ce poète, dit qu'il ne faut pas se fier à cette race avilie. Un autre philosophe, Aristote, va encore plus loin. Voici ses paroles : « Ceux d'entre les hommes qui sont aussi inférieurs aux autres que le corps l'est à l'âme et l'animal à l'homme, ceux-là sont naturellement esclaves. La nature a soin de créer les corps des hommes libres bien différents des corps des esclaves. Ainsi, on ne peut mettre en doute que certains hommes ne soient nés pour la liberté, comme d'autres sont nés pour l'esclavage, esclavage non seulement utile aux hommes eux-mêmes, mais encore juste. »

En face de ces philosophes qui prétendaient que Dieu avait donné aux hommes une nature différente, avait créé les uns pour commander, les autres pour servir, l'Eglise proclama hautement l'égalité de tous. Elle rappela que nous sommes tous frères, que nous avons tous la même origine et la même destinée. Ecoutez ce que saint Paul disait aux Corinthiens : « Nous avons tous été baptisés dans un même esprit, pour n'être tous ensemble qu'un même corps, soit juifs, soit païens, soit esclaves, soit hommes libres. » (1) Ecoutez encore ce

(1) *I Cor.* XII, 13.

qu'il disait aux Galates : « Vous êtes tous enfants de Dieu par la foi qui est en Jésus-Christ ; car, vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ. Il n'y a plus de Juifs ni de Grecs, il n'y a plus d'esclaves ni d'hommes libres, mais vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » Ecoutez enfin ce qu'il disait aux habitants de Colosse : « Il n'y a parmi vous ni Gentil, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais Jésus-Christ est tout en tous. » (1)

Ces instances, ces répétitions de saint Paul sont la plus belle plaidoirie qu'on puisse faire contre l'esclavage.

Cependant, l'application de ces théories, nouvelles pour le monde, exigeait les plus grands ménagements. Il fallait aller lentement pour que l'œuvre fût durable. Aussi l'Eglise ne brisa-t-elle pas les chaînes tout d'un coup, mais elle voulut les rendre plus douces à porter. Elle disait aux esclaves : « Obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ lui-même. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu. Servez-les donc avec affection, regardant en eux le Seigneur et non les hommes, sachant que chacun, esclave ou homme libre, recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait. » Puis, s'adressant aux maîtres, l'Eglise ajoutait : « Et vous, maîtres, conduisez-vous de même envers vos esclaves, n'usez plus de violence ; sachez qu'au ciel est votre Maître à tous, et qu'auprès de lui, il n'y a point de distinction de rang, ni d'acception de personne. » (2)

(1) *Col.* III, 26, 28.

(2) *Ephes.* VI, 5 et seq

Ces paroles de l'Eglise sont entendues. Désormais ce n'est plus au nom de l'homme que le maître commande, mais au nom de Dieu; ce n'est plus à l'homme que l'esclave obéit, mais à Dieu. S'il reste des droits au maître, il aura des devoirs; s'il reste des obligations à l'esclave, il aura des droits. Comme conséquence, d'un côté, on commandera avec plus de douceur; de l'autre, on obéira plus volontiers.

Bientôt, sous l'inspiration de ces doctrines, la condition des esclaves s'améliore. Non seulement on les regarde comme des frères, mais les premiers chrétiens affranchissent ceux qu'ils possèdent et recueillent ceux que des maîtres cruels ont abandonnés. Une fois émancipés, ces malheureux, qu'on éloignait jadis des autels, peuvent être admis au sacerdoce et même arriver à l'épiscopat (1). Ce fut la destinée d'Onésime, cet esclave fugitif que saint Paul avait converti et qu'il renvoyait à son maître, avec une lettre conçue en ces termes : « Au nom de la charité, moi, Paul, chargé d'années et prisonnier pour Jésus-Christ, je t'invoque en faveur de mon fils Onésime, que j'ai enfanté dans les chaînes. Reçois-le non plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé, et, si tu as quelque affection pour moi qui le chéris, reçois-le comme moi-même. »

Cette lettre de saint Paul à la main, que ne va pas demander l'Eglise?

Presque dans tous ses Conciles, elle plaide la cause des esclaves. Elle promulgue ou renouvelle les lois qui les protègent, elle sépare de sa communion ceux qui les maltraitent, elle s'indigne si on les fouette, elle défend qu'on les rase à moitié pour afficher l'ignominie de leur condition.

Ce qu'aucune autre religion, aucun législateur, aucun philosophe n'avait jamais osé entreprendre ni même

(1) Voir *L'Eglise*, par M^{sr} BESSON, p. 323.

rêver, l'Eglise le fait, à mesure qu'elle s'établit plus profondément chez les peuples.

Dans ce combat continu qu'elle livre à l'esclavage, elle varie ses attaques, change ses moyens d'influence, transporte la lutte tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ordonne, supplie, éclaire ou protège, se montre partout, agit sans cesse, ne se lasse jamais.

Ainsi, quand un esclave est affranchi, elle ne se contente pas de la parole du maître, elle met cet esclave sous sa protection spéciale et défend sa liberté envers et contre tous.

Quand un homme a été réduit en esclavage parce qu'il a été fait prisonnier de guerre, ou parce qu'il a été enlevé par des pirates, rien ne coûte à l'Eglise pour payer sa rançon. Elle se dépouille de ses biens les plus précieux, vend les vases du sanctuaire, envoie des libérateurs sur toutes les plages que la barbarie a souillées, brise les fers des captifs et, si elle ne peut les briser à prix d'or, elle en charge au besoin ses prêtres et ses religieux.

« Nous avons connu, dit le pape saint Clément, plusieurs des nôtres qui se sont livrés eux-mêmes à la servitude pour racheter leurs frères. »

Saint Grégoire le Grand affirme que les personnes rachetées par l'Eglise n'ont contracté aucune dette envers elle. Il encourage fortement le rachat des esclaves en disant que tous nous naissons libres, et que, Notre-Seigneur Jésus-Christ étant mort pour nous délivrer de la servitude, il ne doit plus y avoir d'esclaves. Dans un Concile tenu à Rome, en 595, il déclare que la liberté sera acquise à tous ceux qui embrasseront la vie religieuse.

Les lois humaines se ressentirent bientôt de ces doctrines et de ces actes.

Constantin, et après lui Théodose et Justinien, firent des décrets pour adoucir la condition des esclaves et

favoriser leur affranchissement. Mais ce n'était pas encore assez pour l'Eglise.

A partir du ^{vi}e siècle, sa charité devint plus exigeante parce que son autorité était moins contestée.

Tantôt elle défend aux juifs d'avoir un esclave chrétien. Tantôt elle s'oppose, par des peines sévères, au trafic, à la vente des esclaves. Elle engage fortement à les libérer. Elle-même donne l'exemple. Les évêques, dans leurs domaines, les abbés, dans les dépendances de leurs couvents, s'empressent de les affranchir. Quant à ceux qu'elle ne peut libérer, elle les prend sous sa protection. Elle veut qu'on en ait soin, qu'on les instruisse sur la religion, qu'on regarde comme valide le mariage qu'ils ont légitimement contracté. Elle défend de séparer l'homme de son épouse et les enfants de leurs parents.

Après douze siècles d'efforts, après d'innombrables luttes soutenues contre l'avarice, l'orgueil et toutes les passions, l'Eglise a la joie de voir la condition de l'esclave complètement changée.

Celui que l'antiquité mettait au rang des choses a repris son rang parmi les personnes. Il est attaché, non au maître, mais à la terre. Il a sa place au soleil, et il est interdit de la lui ravir. Il a son droit au sol et il s'y attache solidement. Il peut posséder quelques biens et choisir librement sa compagne. Sa liberté spirituelle et morale est reconquise; car la religion lui a révélé sa dignité; elle lui a assuré le repos du dimanche; elle l'a fait participer aux saints mystères; elle l'a traité en tout et partout comme le frère et l'héritier de Jésus-Christ.

L'esclave des temps anciens est devenu, de la sorte, le « serf » du moyen âge, et le serf du moyen âge est devenu à son tour le citoyen des temps modernes.

L'esclavage est à jamais effacé du droit civil et du droit des gens.

S'il existe encore dans quelques régions, par exemple

dans le centre de l'Afrique, c'est parce que l'Eglise n'a pas encore pu faire pénétrer dans ces pays sa bienfaisante influence. Mais, dès maintenant, elle y envoie ses missionnaires. Elle proteste contre la traite des noirs.

Un de ses plus illustres représentants, le cardinal Lavigerie, qu'on peut appeler à juste titre « le Grand Français », s'est mis à la tête du mouvement. Il a présidé, à Paris, des Congrès antiesclavagistes. Il a fait appel à la bonne volonté des gouvernements, au dévouement des particuliers et à la générosité des catholiques.

Espérons que cet appel sera entendu, que les efforts seront couronnés de succès, et qu'ainsi l'humanité sera délivrée pour toujours de cette plaie qui la ronge depuis si longtemps. Alors, la victoire sera complète et, du cœur de tout homme intelligent s'échappera ce cri d'approbation : « Gloire à vous, ô Eglise catholique, c'est vous qui avez brisé les chaînes de l'esclave, et rendu à l'homme le plus précieux de tous ses biens, la liberté ! »

Que pensez-vous, maintenant, de cette œuvre de l'Eglise ?

De quel front certains impies osent-ils donc encore accuser l'Eglise d'avoir retenu l'humanité dans la barbarie, d'avoir abruti l'espèce humaine par ses doctrines, de vouloir réduire les peuples en servitude ? On est indigné quand on lit ou quand on entend de semblables paroles. Tant de mauvaise foi soulève le cœur.

Ceux qui parlent ainsi sont bien coupables. Ils sont profondément ignorants ou ils sont foncièrement mauvais : il n'y a pas de milieu. S'ils n'étaient pas des ignorants, ils connaîtraient les services rendus par l'Eglise à la société. Au lieu de l'attaquer dans leurs livres, dans leurs journaux et dans leurs conversations, ils l'aimeraient ou, du moins, ils n'hésiteraient pas à lui accorder le respect et la considération qu'elle mérite.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE ET LA FEMME

A côté de l'esclave, il y avait, dans le monde ancien, un être dont la condition était bien misérable. C'était la femme.

La femme que Dieu avait créée pour être la compagne fidèle et l'aide de l'homme durant son pèlerinage sur la terre, la femme avait été la cause de sa chute. Cédant aux sollicitations d'Eve, son épouse, Adam avait désobéi à son Créateur et déchaîné tous les maux qui affligent encore l'humanité.

A partir de ce moment, la condition de la femme change.

Chez tous les peuples anciens, et, même de notre temps chez tous les peuples non chrétiens, on considère la femme comme un être dégradé, bien inférieur à l'homme, et on la traite avec la rigueur la plus barbare.

Chez les peuples où la civilisation chrétienne a pénétré, la femme est, au contraire, entourée d'égards, de soins, de respect et de considération.

A qui en est-elle redevable ? A l'Eglise catholique.

I

Quelle a été et quelle est encore la condition de la femme dans le paganisme et parmi les païens ?

Si l'on interroge l'histoire des peuples qui ont vécu dans les siècles passés, on y trouve à chaque page une

vérité bien triste, mais incontestable. C'est que, dans l'antiquité, la femme a été constamment sous le double joug de l'esclavage et de la corruption, excepté chez les juifs où elle avait conservé une dignité inconnue ailleurs.

On est effrayé de lire ce que la Bible raconte de la femme de Babylone : l'impudence personnifiée n'offre pas un cynisme plus révoltant que celui qui est dénoncé par le prophète Jérémie.

Moïse, dans le Deutéronome, dépeint l'abaissement et la corruption de la femme égyptienne et de celle des autres nations que Dieu avait vouées à l'anathème. Nous n'osons, par respect pour nos lecteurs, rapporter ce qu'il en dit.

Dans l'île de Chypre, en Phénicie, à Carthage, comme à Babylone, la femme était forcément dégradée. Chez les Mèdes et les Perses, on était arrivé à un tel point de perversité qu'on vit des hommes épouser leur mère et leur fille. Deux historiens, Hérodote et Strabon, se réunissent pour faire la peinture la plus horrible de ce qui se passait chez tous les peuples orientaux et africains.

Dans la Grèce, la condition de la femme n'était guère meilleure. A Sparte, la femme libre est élevée dans la licence des camps. A Athènes, elle est condamnée à des travaux pénibles avec ses esclaves. Elle reste sous une tutelle permanente. La jalousie de son époux la tient étroitement enfermée dans sa demeure.

Chez les Tartares, les Gaulois et les Bretons, la femme était esclave lorsqu'elle n'était pas guerrière. Elle devait travailler dans les champs ou combattre pour son maître. A la mort de celui-ci, elle s'immolait sur son tombeau. Cet usage homicide, qui a son fondement dans les soupçons jaloux d'un époux, existe encore dans les Indes. A la mort d'un homme, toutes ses femmes doivent s'immoler sur sa tombe.

Chez les peuples germains, la femme était un peu plus considérée qu'ailleurs. Néanmoins, elle était loin de jouir d'une liberté complète. Fille, elle était au pouvoir de son père; mariée, au pouvoir de son mari; veuve, au pouvoir de son fils ou de ses proches; le mariage était un véritable marché.

A Rome, d'après la loi civile, il n'y avait dans la famille qu'un chef, qu'un maître, c'était le père. Celui-ci avait un pouvoir absolu sur toute sa maison. Il était propriétaire, non seulement des biens, mais encore des personnes qui composaient la famille. En se mariant, la femme devenait la propriété de son mari, comme elle l'était de son père. Elle n'avait pas plus de droits qu'auparavant; elle était au même rang que ses propres enfants. Ce qu'elle apportait, ce qu'elle acquérait pendant le mariage, tout appartenait à son époux. Les enfants mêmes n'étaient pas à la femme, mais au mari. Celui-ci pouvait les tuer, les exposer, les vendre, les chasser de la famille par émancipation. Il pouvait même chasser son épouse, la tuer, la vendre, selon son bon plaisir. La femme romaine, quelle que fût sa situation, n'était donc ni plus ni moins qu'une esclave (1).

Dans les derniers temps de la République et sous l'empire romain, la dissolution des mœurs allait si loin, que les maris changèrent de femme presque tous les ans. Ils divorçaient capricieusement, pour le moindre motif. Les riches surtout se firent un jeu des engagements les plus sacrés. La répudiation et le divorce ne connurent plus de bornes. Paul-Émile, Sylla, Caton, Pompée, César, Cicéron, Antoine, Auguste se jouaient des lois du mariage. L'empereur Auguste, craignant l'extinction des familles et le dépérissement de la population à Rome, se vit forcé de mettre des limites au

(1) Quelques rares exceptions. (Voir C^{te} de CHAMPAGNY. *Les Césars*, III, 168.)

divorce, de faciliter le mariage et d'établir des peines contre les veufs et les célibataires. Constantin modifia plus tard cette loi immorale et Justinien l'abolit.

En résumé, la femme, dans le paganisme, était devenue une *chose*, un être avili et corrompu, un instrument de progéniture profondément méprisé. Et cela est vrai, non seulement pour les temps anciens, mais aussi pour notre époque dans les pays où le christianisme n'a pas encore pénétré.

Voici ce qu'écrivait un missionnaire français, dans une lettre, publiée en 1865, par les *Annales de la Propagation de la foi*.

« Ici (en Chine), la femme ne s'appartient pas. Elle n'est pas maîtresse de sa détermination et de ses actes. Elle est privée de toute instruction. On fiance les enfants très jeunes, souvent même avant l'âge de raison. Pour cet acte si important de la vie, il est très rare que les parents consultent leurs enfants. Or, d'après l'usage du pays, une fille fiancée est une fille vendue qui n'appartient plus ni à son père ni à sa mère. Dans les pays païens, la femme est esclave et sans autorité. Une fille ne peut jamais hériter des biens de son père. »

Ce qui se passe en Chine a lieu également dans tous les pays d'Orient où la religion catholique n'est pas établie d'une manière définitive. Nous avons été nous-même, en Palestine, plusieurs fois témoin de la barbarie avec laquelle certains hommes traitent leurs femmes. Nous ne pouvons pas entrer dans les détails, mais ce que nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, c'est que le cheval d'un Arabe est certainement mieux traité que ses femmes.

Écoutons le cardinal Lavigerie, traitant du sort des *femmes païennes*, en Afrique.

« Durant les pluies de la Masika, les terrains de la plaine voisine (de Tabora) étaient devenus un marécage. Impossible d'y avancer sans enfoncer dans la boue.

Malgré cela, un nègre du village voisin ordonna à sa femme esclave d'aller y ramasser du bois pour cuire le repas du soir. Elle partit; mais à peine entrée dans les champs, elle commença d'enfoncer, et bientôt elle se trouva enfoncée jusqu'aux bras, sans pouvoir se dégager et obligée de rester immobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa recherche avec un bâton, sans doute pour l'assommer. Il la trouva dans cet état pitoyable, et, sans rien faire pour la secourir, il lui jeta de loin son bâton, « pour » qu'elle pût se défendre, si elle le voulait, lui dit-il avec » une atroce ironie, contre les hyènes qui allaient venir » à la nuit. » Il rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lendemain, toute trace de la malheureuse avait disparu.

» Montons les degrés de l'échelle. Un de nos Pères rapporte avec horreur qu'un roitelet du Bukumbi lui disait un matin, de l'air le plus tranquille du monde: « J'ai tué cinq de mes femmes pendant la nuit, » sans même paraître croire que cela pût être extraordinaire.

» Allons enfin jusqu'aux puissants. Voici ce que je dis moi-même du roi de l'Ouganda, dans la lettre dont j'ai extrait les citations précédentes :

« Le R. P. Lévesque, ancien missionnaire de l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la cour du roi Mtéça, et attendant, dans l'enceinte extérieure, l'audience de ce prince, tout à coup il vit les portes du brazah, ou salle royale, s'ouvrir avec fracas pour livrer passage à deux soldats armés, traînant par les pieds une pauvre femme esclave. Celui-ci venait de la condamner à avoir les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à l'instant pour avoir parlé trop haut avant l'ouverture de son audience. La sentence fut exécutée sur le lieu même, devant la foule. Aux cris de l'infortunée, qui

navraient le cœur des missionnaires, les assistants répondaient par une hilarité bruyante. »

Ces horreurs sont confirmées, on va voir dans quelles proportions, pour la cour nègre de l'Ouganda, où se trouvent de mille à douze cents femmes, victimes de tous les caprices du tyran, par un témoin oculaire, l'explorateur Speke.

« Voici déjà quelque temps, dit-il dans ses *Sources du Nil*, que j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent, les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-t-on cependant, si j'affirme que, depuis mon changement de domicile, il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois de ces malheureuses femmes qui composent le harem de Mtéca? Une corde roulée autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur : « Hai Minangé! (ô mon Seigneur!) Kbakka! (mon roi!) hai nyavio! (ô ma mère!) »; et, malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entende, çà et là, préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes. » (1)

II

Mais voici qu'en Judée un Dieu naît d'une femme. C'est Jésus, le consolateur des affligés, la force des faibles, le restaurateur de tous les droits. Jésus prend en main la cause de la femme. Il veut qu'on lui rende sa dignité première. A cette fin, lui-même consent, à avoir une femme pour mère. Réjouissez-vous donc, ô

(1) Mgr LAVIGERIE, *La guerre à l'esclavage*.

filles des hommes, réjouissez-vous ! Désormais, votre sort est changé. Autant vous étiez humiliées, autant vous allez être glorifiées. L'une d'entre vous est Mère de Dieu ! Quelle gloire ! Quel honneur pour votre sexe ! Par le fait même de cette maternité divine, voici votre sexe élevé bien au-dessus des anges, des archanges, des trônes et des chérubins. Cherchez ce qu'il y a de plus beau, de plus grand dans l'univers entier, vous ne trouverez rien de comparable à Marie.

Mais, pour relever complètement la condition de femmes, le Sauveur ne s'est pas contenté d'appeler l'une d'elles à l'honneur d'être sa Mère, il a voulu qu'on leur rendît tous leurs droits. Il a exigé qu'on les traitât, non pas comme des esclaves, mais comme les égales de l'homme. Il a rappelé que le mariage était un lien sacré, qu'il devait être *un* et *indissoluble*. Il l'a élevé à la dignité du sacrement. Il a défendu à l'homme d'avoir plusieurs épouses, afin de n'être pas exposé à partager son affection, ou plutôt à l'accorder à l'une au détriment des autres. C'est cette unité et cette indissolubilité du mariage qui ont le plus contribué à rendre à la femme sa valeur morale.

Pendant sa vie terrestre, le Sauveur se montrait plein de compassion pour les misères du sexe faible. Que de fois n'a-t-il pas exaucé ses prières ! Que de miracles n'a-t-il pas opérés en sa faveur ! Tantôt c'est une pauvre veuve dont il ressuscite le fils unique, tantôt c'est une Chananéenne dont il guérit la fille. Ailleurs, c'est Marthe et Marie dont les larmes touchent son cœur et l'engagent à faire sortir Lazare du tombeau.

Aussi, la femme dont la perspicacité est souvent plus grande que celle de l'homme, la femme comprend que Jésus est son libérateur. Il suffit d'ouvrir l'Évangile pour constater la joie et le bonheur des femmes de Palestine qui peuvent jouir de sa divine présence.

Comme elles l'accueillent avec empressement et res-

pect! (1) Comme elles l'entourent pour entendre ses paroles! Comme elles croient ses enseignements! Comme elles se disputent l'honneur de le servir! Elles se pressent sur ses pas, elles l'accompagnent dans ses prédications, elles le suivent pendant sa Passion et jusqu'au Calvaire, avec un courage sans égal.

Si les apôtres, lâches et sans cœur, abandonnent Jésus, elles lui restent fidèles; elles veulent assister à son crucifiement. Après sa mort, elles lui rendent les derniers devoirs, embaument son corps, répandent des parfums sur son sépulcre.

Aussi comme le Sauveur récompense ce courage et cette fidélité! Honneur insigne! C'est à la femme qu'il apparaît pour la première fois, après sa résurrection; peut-être même que les deux premières apparitions furent en faveur de deux femmes, Marie, la Mère de Jésus, et Marie-Magdeleine, l'ancienne pécheresse.

Les apôtres et leurs successeurs continuent l'œuvre de régénération entreprise par le Sauveur.

Saint Paul, ne se contente pas de rappeler que « au commencement Dieu créa l'homme et la femme un dans une même chair; » il entre dans les profondeurs du mystère de l'Incarnation. Il établit entre l'homme et la femme les mêmes rapports qu'entre le Christ et son Eglise : « De même, dit-il, que l'Eglise est soumise au Christ, de même que les femmes soient soumises à leur époux. Comme le Christ veille sans cesse sur son Eglise pour laquelle il s'est livré et qu'il cherche à rendre glorieuse, immaculée, de même l'homme doit se dévouer pour celle qui lui est unie; il doit la nourrir, la protéger, lui servir d'appui. Profond mystère! L'union de l'homme et de la femme est l'image de l'union du Christ avec son Eglise. » (2)

(1) Voir X. DE LUCHAPT, *Sacré Cœur*, p. 339.

(2) *Ephes.* v, 22.

On comprend qu'avec une telle doctrine, non seulement, la femme soit devenue libre, mais qu'elle ait été honorée et respectée partout où l'Évangile a pris racine. On comprend que la femme ait une place distinguée dans la société chrétienne. Sans être appelée à l'honneur du sacerdoce, elle devient par sa modestie, sa douceur et sa générosité, un auxiliaire utile de la propagation de la foi. Saint Pierre, saint Paul et saint Jean parlent avec émotion et reconnaissance des saintes femmes qui les aidèrent dans leurs missions.

Le zèle de l'Eglise pour la réhabilitation du sexe faible ne se refroidit pas dans le cours des âges. Il fallut détruire bien des préjugés, vaincre bien des résistances; mais, avec sa patience ordinaire, elle en vint à bout. En toutes les circonstances, elle défendit les femmes contre la force, la brutalité ou les passions. Elle établit des confréries, fonda des couvents pour les protéger. Elle institua même un Ordre militaire, celui de la chevalerie, pour les défendre. Les chevaliers, le jour de leur réception, consacraient leur épée à la défense de la foi et de l'honneur des dames. Ils juraient que, s'ils étaient forcés de conduire une dame ou une demoiselle, ils la serviraient, la protégeraient et la sauveraient de tout danger et de toute offense, ou bien ils mourraient à la peine; ils juraient que jamais ils ne lui feraient violence, lors même qu'ils l'auraient gagnée par les armes.

Grâce à ces idées et à ces mœurs que l'Eglise s'efforçait d'établir, la femme acquit peu à peu une prépondérance marquée dans la société. Elle est devenue dans la civilisation actuelle un être privilégié. Sous peine d'incivilité, les premiers honneurs sont maintenus pour elle, soit en voyage, soit dans les diverses relations de la vie. C'est là un grand sujet d'étonnement pour les musulmans et les païens, qui ne comprennent rien à ces égards que nous accordons aux personnes du sexe faible.

Mais ce qui les étonne plus encore, c'est la part que l'Eglise a su donner à la femme dans les œuvres d'instruction, de charité et de dévouement : les Turcs, les Chinois, tous les idolâtres ne reviennent pas de leur surprise, quand ils voient la noble place qu'elle y occupe. La femme chrétienne, la vierge surtout, a sa place marquée dans les écoles, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les hospices d'incurables et dans les prisons, dans les bagnes et dans les colonies pénitentiaires, près du chevet des malades, dans les salles d'asile, dans les associations de charité qui se sont multipliées au milieu de nous. Elle exerce une action bienfaisante sur l'enfance, sur l'adolescence, sur l'âge mûr, sur la vieillesse, sur celui qui entre dans la vie comme sur celui qui la quitte. Partout où il y a une larme à essuyer, une douleur à consoler, une infortune à soulager, vous trouverez la femme chrétienne.

Elle quitte parents, frères, sœurs, amis, biens et jouissances de la terre, famille et patrie, pour se dévouer à l'humanité souffrante. Elle renonce volontairement aux ornements de son sexe. Elle se revêt d'une bure grossière, suit un régime pénible, une discipline sévère.

Voyez-la, cette pauvre et frêle créature qui s'embarque sur un navire. Elle dit adieu à son pays, traverse les mers, en bravant la tempête, les fatigues et les ennuis d'un long voyage. Où va-t-elle ? En Afrique, en Amérique, en Chine, dans les îles de l'Océanie, sur toutes les plages du globe pour y répandre les bienfaits de la religion et de la civilisation. Voyez-la encore à la suite d'une armée, sur un champ de bataille. Calme, douce et forte en même temps, elle affronte les balles et les boulets pour aller étancher le sang du blessé, ami ou ennemi. Sur la terre étrangère, elle rappelle, par son dévouement, à celui qui meurt victime de son devoir, la grande image de la patrie, le doux souvenir d'une mère ou d'une sœur absente.

O femmes, que vous êtes nobles, que vous êtes belles sous le drapeau du Christ, sous la blanche bannière de sa Mère, la Vierge Marie ! Comme la religion chrétienne a su vous régénérer, vous grandir ! Quelle dignité est maintenant comparable à la vôtre !

Voulez-vous conserver cette dignité ? Voulez-vous ne plus perdre vos droits ? Demeurez chrétiennes ; aimez l'Eglise ; soyez fidèles à ses lois. C'est l'Eglise qui vous a tirées du honteux esclavage où vous gémissiez ; c'est elle encore qui vous préservera des dangers qui vous menacent.

Savez-vous d'où vient parfois la haine de certains hommes contre l'Eglise et ses ministres ? Souvent de ce que l'Eglise et ses ministres veulent sauver votre honneur, conserver vos droits et votre dignité. Par leurs instructions, par les sacrements, ils vous aident à résister aux séducteurs. Voilà pourquoi ces séducteurs attaquent le prêtre.

Aujourd'hui, l'horizon est bien sombre. Des nuages menaçants s'élèvent sur le monde. De fanatiques sectaires veulent bouleverser tout l'ordre social. Ils ne se proposent rien moins que de détruire tout ce qui existe. Ils voudraient anéantir l'Eglise et ramener les temps anciens, le paganisme et ses horreurs.

O femmes ! prenez garde à vous. Si, par malheur, le plan de ces suppôts de Satan venait à réussir, c'en serait fait de votre liberté, de votre honneur et de votre gloire. De nouveau il vous faudrait endurer les outrages et les cruautés de la force brutale. Ah ! nous vous en conjurons, dans votre intérêt, priez pour que ces choses n'arrivent pas. Attachez-vous de plus en plus à l'Eglise. Ne craignez pas de faire partie de ces confréries qu'elle a établies pour vous rendre plus fortes, plus nobles, et par là même meilleures et plus dignes d'estime et de respect.

L'Eglise a les promesses de l'immortalité, et si vous

lui êtes fidèles, vous ne craignez rien. Dieu lui-même prendra votre défense, et il saura bien, quand il le jugera convenable, abolir la tyrannie et faire triompher la justice (1).

(1) Voir DOUBLET, *Saint Paul*, II, 237.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE ET L'ENFANT

L'Eglise, instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour relever toutes les faiblesses, consoler toutes les peines et guérir toutes les misères, l'Eglise n'a pas dû oublier l'un des êtres les plus intéressants de l'humanité : l'enfant. Sa maternelle sollicitude a dû, au contraire, s'occuper d'autant plus de lui qu'il en avait un plus grand besoin.

Pour mieux comprendre tout ce qu'elle a fait pour lui, il n'y a qu'à considérer l'enfant dans le paganisme et l'enfant dans le christianisme. Nos esprits seront étonnés de la différence et nos cœurs aimeront davantage l'auteur de tant de bienfaits.

I

Conformément à la bénédiction que Dieu a donnée à nos premiers parents, en leur disant : « Croissez et multipliez-vous, » l'enfant est le fruit naturel de la famille. Il y apporte un lien nouveau qui, d'une part, unit plus intimement le père et la mère entre eux, de l'autre, établit une série de droits et de devoirs entre les parents et le fruit de leur union. Les parents doivent à leurs enfants tout ce qui est nécessaire à l'entretien et à la conservation de la vie : l'affection, les soins, la nourriture, les vêtements, l'instruction et l'éducation. En

retour, ils ont droit à l'amour, au respect, à l'obéissance et à la reconnaissance de leurs enfants.

Ces droits et ces devoirs ont été presque toujours méconnus dans l'antiquité. L'extrême licence ou l'extrême compression, l'anarchie ou la tyrannie, voilà ce qui caractérise les institutions anciennes. L'enfant, chez les païens, a été le jouet de l'égoïsme et des passions brutales. Le père qui, d'après les lois de la nature et le plan divin, doit exercer sur ses enfants une autorité légitime, y avait partout des droits excessifs. Les mœurs, comme la législation, lui reconnaissaient le droit de vendre son nouveau-né, de l'exposer ou même de le tuer.

On connaît le traitement que les Egyptiens infligèrent aux enfants mâles des Hébreux ; ils les faisaient noyer dans les eaux du Nil. En Phénicie, le sort de ces innocentes créatures était encore plus misérable. On plaçait un certain nombre d'enfants dans une statue en fonte du dieu Moloch. On amoncelait des fagots de bois autour de cette statue et on y mettait le feu. C'est ainsi que beaucoup périssaient chaque année.

Les Perses se servaient de leurs enfants comme esclaves ; nul d'entre eux, fût-il prince, ne pouvait s'asseoir en présence de son père, sans en avoir obtenu la permission. Chez les Athéniens, quoique la puissance paternelle fût limitée, le père pouvait néanmoins désavouer son enfant devant les juges et l'exposer. A Sparte, l'enfant appartenait corps et âme à l'Etat. Après sa naissance, les magistrats le visitaient. S'ils le trouvaient beau, bien formé de tous ses membres et robuste, ils ordonnaient qu'il fût nourri ; mais s'il leur semblait laid, faible, contrefait, ils le faisaient jeter dans une fondrière qu'on appelait vulgairement les « Apothètes » ; elle se trouvait près de la ville. Il en était de même, à peu près, chez tous les Grecs, sauf chez les Thébains, qui défendaient l'exposition des enfants.

Chez les Romains, ce qu'on appelait la majesté paternelle était une puissance redoutable très grande. Elle donnait au père de famille le droit de vie, de mort et de vente sur son enfant. Comme chez les Spartiates, le père de famille romain pouvait étouffer ou exposer son enfant quand il était faible ou mal constitué.

Cicéron et Sénèque, les deux plus grands philosophes de Rome, trouvent cette loi toute naturelle; Pline l'excuse. Quand un enfant naissait, on le mettait aux pieds du père; s'il le relevait de terre, il était censé le reconnaître. De là est venue l'expression *tollere* ou *suscipere liberos*, élever les enfants. S'il tournait le dos, l'enfant était mis à mort ou exposé. Parmi les enfants exposés, la plupart périssaient de froid ou de faim.

Ceux qui survivaient étaient disputés par quatre espèces d'industriels : les uns tombaient entre les mains des pourvoyeurs des lieux infâmes qui élevaient les petits enfants pour la débauche; les autres devenaient la proie des lanistes, qui les élevaient pour les écoles et les jeux sanglants du cirque; d'autres étaient égorgés par les magiciens qui se servaient du sang de ces innocentes créatures pour d'horribles breuvages; d'autres étaient aussi à plaindre : ils étaient estropiés par les mendiants, qui déformaient leurs membres afin d'exciter la pitié des passants. La vie, la santé, l'intégrité des membres et la pudeur de ces êtres faibles étaient donc un jeu, un caprice, un moyen de gagner de l'argent entre les mains des parents et des spéculateurs dénaturés.

Le père de famille romain conservait toute sa vie le droit absolu sur les enfants qui restaient à la maison; ceux-ci ne pouvaient ni tester ni acquérir. Il avait toujours la faculté de les emprisonner, de les envoyer aux mines ou même de les tuer, fussent-ils revêtus des charges les plus importantes de la République. Témoin

l'exemple de Brutus et de Fabius sénateurs, qui immolèrent, tous les deux, leurs fils adultes sur l'autel de la patrie. Plus tard, la dignité de patrice soustraira un fils à l'autorité paternelle.

On ne peut lire sans épouvante ce que disent Platon, Aristote. Afin d'arrêter l'excès de la population, ils formulèrent, les premiers, dans leurs livres, les coupables calculs et restrictions qui sont les fléaux et la ruine des familles et des peuples. Platon veut qu'on immole tous les enfants difformes. Chez les anciens Germains et chez les autres peuples barbares, il en était à peu près de même. C'est avec raison que, dans leurs apologies, saint Justin, Tertullien, Lactance, reprochent aux païens leurs infanticides et l'oubli des lois de la nature.

En résumé, dans l'antiquité, un père pouvait empêcher l'enfant de naître; né, il pouvait s'en débarrasser; s'il le conservait, il avait sur lui une autorité pleine de tyrannie.

Il est de même aujourd'hui dans les pays infidèles. La Chine autorise toujours l'infanticide et l'exposition des enfants. Chaque année, l'œuvre de la Sainte-Enfance y sauve des milliers de ces pauvres créatures, surtout des petites filles.

II

En regard de ce triste sort fait à l'enfant par le paganisme, voyons les nombreux avantages que l'Eglise a procurés à l'enfant chrétien.

Et d'abord, qu'est-ce que Jésus-Christ a fait pour lui pendant sa vie terrestre? Il l'a mis sous sa protection d'une manière spéciale. Il a été son modèle et son défenseur. En prenant lui-même les faiblesses et les infirmités du jeune âge, il a voulu être le modèle de l'enfance. Il a voulu que les enfants trouvassent en sa

personne un guide sûr pour tout ce qu'ils avaient à faire ou à éviter. Que les enfants le considèrent donc à Bethléem, en Egypte et à Nazareth. En le regardant, eu l'écoutant, ils apprendront de lui leurs devoirs envers Dieu, envers leurs parents et envers eux-mêmes. Qu'ils pénètrent dans l'étable et s'approchent de sa pauvre crèche, ou qu'ils le suivent sur la terre étrangère; qu'ils l'accompagnent au Temple et le considèrent à l'heure du sacrifice ou au milieu des docteurs; qu'ils se retirent avec lui, près de sa divine Mère ou dans l'atelier de son père nourricier, saint Joseph; ils trouveront toujours proportionnées à leur taille, pour ainsi dire accommodées à leur situation, les leçons spéciales de piété, de respect, d'obéissance, d'application à l'étude, d'amour du travail qui leur sont nécessaires.

Mais Jésus ne s'est pas contenté d'être le modèle des enfants, il a été encore leur ami. Il les a aimés de l'affection la plus pure, la plus tendre, la plus véritable. Dans les grandes assemblées, ses regards les cherchaient, se reposaient sur eux avec complaisance et les invitaient à s'approcher. Les mères lui amenaient les plus jeunes, en les tenant par la main; elles apportaient dans leurs bras ceux-là mêmes qui ne pouvaient marcher; Jésus les bénissait tous, les caressait doucement et n'était jamais plus heureux que quand il en était entouré. Il reprenait sévèrement ceux qui les empêchaient d'approcher de lui. Ecoutez à ce propos un trait que l'Évangile nous raconte :

Un jour, on conduisait à Jésus quelques enfants afin qu'il voulût bien leur imposer les mains et les bénir. Ses disciples, qui, pendant longtemps encore, n'entendront rien aux délicatesses de son divin Cœur, ne voient dans cette démarche qu'une indiscretion dont ils veulent épargner l'ennui à leur Maître. Ils signifient donc durement à ceux qui présentaient ces enfants qu'ils eussent à se retirer : ils les repoussent même

avec menaces. Mais le Sauveur ne peut supporter un tel procédé. Il en est blessé au vif et il va le faire sentir. Parce qu'ils ont méconnu à ce point son amour pour les enfants, Jésus entre dans une sainte colère.

Chose vraiment digne d'attention ! Lui qui se gardait avec tant de soins de briser le roseau à demi rompu, ou d'éteindre la mèche encore fumante ; lui qui recommandait si instamment d'attendre jusqu'à la moisson pour séparer l'ivraie du bon grain, dans la crainte de déraciner le froment en arrachant l'ivraie, voilà que, tout à coup, il paraît sortir de son caractère ; il se défait, pour ainsi dire, de sa douceur ordinaire, et éclate en reproches ! Qu'y a-t-il donc et que se passe-t-il ? Ah ! c'est qu'il y va pour lui de ce à quoi il tient par-dessus tout. On entreprend de lui arracher ce qui fait ses délices ; on essaye d'élever une barrière infranchissable entre les enfants et lui. Comment ne ferait-il pas un effort suprême pour la renverser ? « Laissez donc, s'écrie-t-il, laissez venir à moi les petits enfants ; gardez-vous de les éloigner, c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume de Dieu que j'annonce. »

Atterrés par les paroles de Jésus, ses apôtres ne songent plus à s'opposer à ce que ces petits s'approchent. Les voilà qui s'avancent ; ils sont près du Sauveur tout entier à la joie de les avoir à ses côtés. Jésus reprend son calme et sa sérénité ordinaires. Il les embrasse, il leur impose les mains et les bénit comme ils le lui demandaient. Bénédiction féconde qui se répandra sur toute leur existence, et qui produira de tels fruits, qu'un jour, probablement, ces mêmes enfants, devenus hommes, compteront parmi les fondateurs des plus illustres Eglises.

En attendant, encouragés par ces avantages, sûrs de leur crédit, les enfants surmontent la timidité de leur âge. Ils se présentent au Sauveur sans éprouver de crainte, ni manifester d'embarras. Pour quelques-uns

d'entre eux, ce n'est plus assez déjà qu'il leur parle en même temps qu'il s'adresse à tous. Ils aspirent à converser familièrement et seul à seul avec lui : Jésus se prête à leurs désirs ; il ne refuse pas de les entretenir. Bien plus, c'est parmi eux qu'il veut choisir l'apôtre de son cœur, Jean, qui n'est qu'un jeune homme et qui va devenir le disciple bien-aimé.

L'affection de Jésus pour les enfants le porte à en faire l'éloge le plus magnifique. Il dit formellement qu'il faut leur ressembler si on veut être sauvé : « Si vous ne devenez pas semblables à un petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Il va plus loin ; il affirme que tout ce qu'on fait aux enfants, c'est à lui-même qu'on le fait. Il a prononcé des menaces terribles contre ceux qui essaieraient de les pervertir. On ne peut lire sans frémir ce qu'il dit dans l'Evangile des scandaleux et du sort effroyable qui les attend : « Mieux eût valu pour eux n'être pas nés, ou bien, après leur naissance, être précipités au fond de la mer, avec une meule de moulin au cou ! »

Ces paroles et ces actes du Sauveur ont produit des résultats prodigieux.

Depuis que le Fils de Dieu a pris la forme d'un enfant, depuis qu'il a dit à ses apôtres : « Laissez venir à moi les petits enfants, » depuis qu'il a prononcé des malédictions formidables contre ceux qui scandalisent une de ces innocentes créatures, depuis surtout qu'il leur a témoigné tant d'affection et les a proposés comme modèle à ceux qui veulent aller au ciel, un changement radical s'est accompli.

L'enfant a été entouré d'amour, de soins et de respect. On n'a pas vu en lui que son corps ; on a considéré son âme, miroir divin où se reflète l'image du Créateur. Le baptême, en le purifiant de la tache originelle, en a fait un être encore plus cher, plus précieux. On le regarde désormais comme un enfant de Dieu, un frère

de Jésus-Christ et le temple du Saint-Esprit. A mesure qu'il grandit, les soins corporels et spirituels lui sont accordés en abondance.

L'Eglise catholique veille sur lui avec une sollicitude toute maternelle. Elle proclame hautement que le pouvoir paternel doit consister dans l'affection et non dans la cruauté.

Plusieurs Conciles s'inquiètent du sort des enfants. Ceux de Nicée et de Constantinople portent la peine d'excommunication contre ceux qui les exposent, leur ôtent la vie ou les empêchent de naître. Ces décrets de l'Eglise existent aujourd'hui; ils méritent notre attention, surtout l'excommunication portée contre ceux qui empêchent les enfants de naître.

La charité chrétienne éleva des hôpitaux pour recueillir les enfants abandonnés. L'empereur Constantin aida l'Eglise. Il porta deux lois dont l'une ordonne de fournir des fonds du trésor public aux pères surchargés d'enfants, afin de leur ôter la tentation de les tuer, de les exposer ou de les vendre; la seconde accorde tout droit de propriété sur les enfants exposés à ceux qui ont eu la charité de les recueillir et de les élever: ces lois sont une triste preuve de la barbarie qui régnait encore dans l'empire romain, au commencement du ^{ve} siècle.

Mais, bientôt, avec les progrès du christianisme, les enfants n'eurent plus autant à souffrir. Les barbares, convertis par l'Eglise, eurent dans leurs codes des lois particulières pour protéger leur vie et sauvegarder leur innocence.

Aux temps de la féodalité, les seigneurs durent prendre soin des enfants exposés dans leurs domaines. Et plus tard, quand l'égoïsme prévalut sur la charité, on multiplia les hospices, les asiles et les orphelinats pour les recevoir. Les rois affectèrent des fonds à cette œuvre de miséricorde. Des prêtres, comme saint Vincent de Paul, saint Jérôme Emilien, saint Jean-Baptiste

de la Salle, s'y dévouèrent complètement. Des femmes illustres, de généreuses bienfaitrices les secondèrent de leurs aumônes. Des Congrégations spéciales furent fondées pour donner à l'enfance les soins, l'instruction et l'éducation qui lui sont nécessaires : on les compte aujourd'hui par milliers. Ces Congrégations, ces salles d'asile, ces orphelinats, ces écoles innombrables, qui existent dans l'Europe chrétienne, attestent à tous les yeux la sollicitude de l'Eglise envers l'enfance.

Les lois et les mœurs se sont ressenties de cette influence du christianisme. Dans tous les codes modernes, le père de famille a l'obligation de nourrir et d'élever convenablement son enfant. Celui-ci doit à ses parents l'amour, le respect, l'obéissance et l'assistance. C'est ainsi qu'a été rétablie l'harmonie dans la famille et qu'ont été réglés les droits et les devoirs de chaque membre.

Aussi les enfants ne sauraient jamais être assez reconnaissants envers Jésus-Christ et son Eglise. Pour les affranchir et assurer leur dignité dans la famille, le Christ Jésus, Notre-Seigneur, a daigné revêtir toutes les faiblesses de l'enfance ; il l'a prise sous sa protection spéciale, lui a fait un rempart de son exemple, de sa doctrine et de sa tendresse. L'Eglise, pour continuer l'œuvre de son divin Fondateur, a comblé les enfants de soins, de prévenance et de bienfaits.

O enfants, aimez donc Jésus-Christ, votre modèle, votre ami, votre protecteur et votre Sauveur. Aimez aussi l'Eglise qui continue son œuvre de miséricorde à votre égard !

Et vous, parents, en voyant l'amour que Jésus-Christ a pour les enfants, les soins dont l'Eglise les entoure, prenez la résolution de ne jamais manquer à vos devoirs de père et de mère ! Veillez sur vos enfants !..... Ne vous contentez pas de les nourrir et de les entretenir, ayez encore soin de leur âme. Un jour, il vous en sera

demandé un compte sévère. Gardez-vous de les scandaliser par vos paroles ou par vos actes. Eloignez d'eux les mauvaises fréquentations. Tenez absolument à ce qu'ils remplissent leurs devoirs religieux, à ce qu'ils assistent à tous les offices, à ce qu'ils s'approchent régulièrement des sacrements. Ne l'oubliez pas, le seul moyen de conserver vos enfants bons, sages, honnêtes, le seul moyen d'en faire des citoyens vraiment utiles à la patrie, c'est de les conserver chrétiens.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE ET L'OUVRIER

S'il est aujourd'hui une question qui prime toutes les autres, c'est bien la *question ouvrière*. Tous les esprits en sont préoccupés et se demandent avec inquiétude quand et comment elle sera résolue.

L'ouvrier revendique ses droits, et il a raison; car enfin il est un des membres les plus importants de la société. La classe ouvrière (et par là j'entends tous ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front), la classe ouvrière est celle qui rend le plus de services à l'humanité.

Qui est-ce qui remue la terre et la rend féconde? — L'ouvrier.

Qui est-ce qui arrache de son sein la pierre, les métaux, les charbons, la chaux et les ciments? — L'ouvrier.

Qui est-ce qui façonne les pierres et les métaux de manière à les faire servir à toutes sortes d'usages? — L'ouvrier.

Qui est-ce qui utilise les forces de l'eau, de la vapeur et toutes les inventions? — L'ouvrier.

Qui est-ce qui ouvre de nouvelles voies de communication au moyen des canaux et des chemins de fer? — L'ouvrier.

Qui est-ce qui prépare les vêtements dont nous nous couvrons, et la nourriture qui alimente notre vie? — L'ouvrier.

Qui est-ce qui construit les monuments, les églises, les villes? — Encore et toujours l'ouvrier.

Rien ici-bas ne se fait donc sans l'ouvrier.

Puisqu'il en est ainsi, n'est-il pas juste qu'on reconnaisse et qu'on respecte ses droits?

Toutefois, il ne faut pas que la revendication de ses droits lui fasse oublier ses devoirs. Tous, ici-bas, nous avons des devoirs à remplir. Les patrons en ont à l'égard des ouvriers; ceux-ci à l'égard des patrons.

C'est précisément l'oubli de ces devoirs qui cause la crise que nous traversons, crise qui se fait sentir, non seulement en France, mais encore en Allemagne, en Belgique, en Angleterre et dans le monde entier.

Qui mettra fin à cette crise?

Qui fera sortir la société des embarras inextricables où elle se trouve?

Qui la préservera des malheurs qui la menacent de toutes parts?

Seront-ce des armées plus nombreuses et mieux équipées que celles dont l'entretien coûte si cher aux nations de l'Europe? — Non.

Sera-ce l'habileté de quelque politique? — Non.

Sera-ce la puissance d'un chef d'Etat? — Non, non.

Il n'y a qu'un pouvoir capable de sauver la société: c'est l'Eglise catholique.

De même que cette Eglise a délivré l'homme de l'esclavage, la femme de la honte, l'enfant du mépris; de même elle délivrera l'humanité de cette plaie qui la ronge actuellement et qu'on nomme le socialisme. Elle seule rétablira l'harmonie qui doit régner dans les rapports du patron et de l'ouvrier. Elle seule fera respecter les droits de chacun, en rappelant chacun à l'observation de ses devoirs. Nous en avons pour garant tout ce qu'elle a fait pour l'ouvrier dans les temps passés et tout ce qu'elle fait encore aujourd'hui pour lui.

Que n'a pas fait l'Eglise pour l'ouvrier!..... D'abord,

elle lui a fait rendre sa dignité partout méconnue.

Avant Jésus-Christ, le travail manuel était méprisé. A Rome, à Athènes, on regardait comme des gens de rien ceux qui étaient obligés de travailler pour vivre. L'ouvrier, dans ce temps-là, était un esclave, et nous avons dit combien malheureuse et triste était la condition de l'esclave.

Le Fils de Dieu, venant sur la terre, entendit les justes plaintes de la grande nation des travailleurs. Et de même qu'il s'était fait homme pour racheter l'humanité tombée bien bas, il se fit ouvrier pour relever la classe ouvrière du triste état où elle languissait. Il aurait pu naître dans un palais, choisir pour parents une reine et un puissant monarque. Il a préféré être un simple artisan. C'est comme tel qu'il était connu en Galilée. Son père, quoique descendant des rois, était aussi un ouvrier.

Quels motifs ont déterminé ce choix ? C'est qu'il fallait rendre au travail manuel sa dignité : c'est qu'il fallait donner aux ouvriers un modèle qu'ils pussent imiter.

Ces deux résultats ont été obtenus.

Depuis l'établissement du christianisme, le travail manuel a été encouragé et honoré. On a pensé avec raison qu'il n'y avait pas « de sots métiers, mais seulement de sottes gens. »

L'Eglise a enseigné publiquement la nécessité du travail.

Elle l'a déclaré obligatoire pour tous ; elle a infligé des réprimandes sévères à ceux qui se croyaient dispensés de cette obligation à cause de leur rang ou de leur fortune ; elle leur a rappelé que tous les hommes doivent gagner leur pain à la sueur de leur front.

Elle s'est adressée en particulier à ceux qui s'occupent de travaux manuels, et, leur montrant l'atelier de Nazareth, elle leur a dit :

— O vous qui géissez sous le poids du travail et de la fatigue, considérez Jésus ouvrier ! Vous vous plaignez de votre sort, mais un Dieu a voulu le partager ! Vous êtes condamnés à tourmenter pendant de longues heures une matière grossière et rebelle ; mais Jésus en a fait autant. Vous vous meurtrissez, vous vous blessez, vous souffrez ; mais Jésus s'est meurtri, s'est blessé, a souffert ! Vous gagnez péniblement votre pain de chaque jour ; mais Jésus l'a gagné comme vous ! On vous dispute le prix de votre travail ; mais on l'a disputé à lui comme à vous ! Vous vous plaignez d'être dans une situation inférieure, d'être obligés d'obéir à des maîtres ; mais Jésus aussi, tout Dieu qu'il était, a voulu être dépendant de son père et de sa mère ; il leur était soumis ! Ne vous plaignez donc pas de votre destinée, puisque, en tout et partout, vous avez un Dieu pour modèle.

Voilà le langage que l'Eglise a tenu à l'ouvrier.

Et, afin de mieux montrer encore ses sentiments, aux paroles elle joint les actes.

Les premiers apôtres ont été choisis parmi des ouvriers.

Saint Paul, tout en prêchant l'Evangile, s'occupait à faire des tentes.

Saint Basile, saint Augustin et saint Benoît, dans les règles qu'ils ont faites pour la vie monastique, recommandent le travail manuel (1).

Et combien les religieux furent fidèles à cette recommandation, l'histoire nous l'apprend.

C'est le travail des moines, des Bénédictins en particulier, qui a rendu les plus grands services à la civilisation de l'Europe. La vie des Bénédictins se partageait entre la prière, le travail des mains et celui de l'esprit. Armés d'une hache, d'une bêche, d'une faucille et d'un marteau, ces moines abattaient d'immenses forêts peuplées de bêtes féroces ; ils rendaient à la cul-

(1) MOIGNO, t. IV, *Splendeurs de la foi*, p. 667, 676.

ture des terres jusque-là improductives; ils bâtaient partout, au milieu des campagnes, dans les déserts, au fond des vallées, de vastes monastères qui ont été comme le berceau de la vie laborieuse des champs, de cette vie que les anciens connaissaient si peu et appréciaient si mal, quoiqu'elle soit si belle et si avantageuse.

C'est aux moines (1) que l'Espagne, l'Allemagne, la France et l'Angleterre doivent la civilisation matérielle dont elles jouissent depuis tant de siècles.

D'après un écrivain moderne et impartial, saint Benoît et saint Bernard, par leurs couvents, ont *centuplé* la valeur agricole de l'Europe.

L'Allemagne, en particulier, dit le cardinal Pacca, est, pour ainsi dire, la création des moines.

Ces cités, aujourd'hui si populeuses et si florissantes, où règnent tous les arts d'une civilisation avancée, ces belles et riantes campagnes, fertilisées par une savante culture, qu'étaient-elles jadis? D'affreux déserts, d'épaisses forêts abandonnées aux bêtes fauves, des étangs marécageux qui répandaient au loin des exhalaisons pestilentiellles. Ce sont les moines qui ont opéré, comme par enchantement, cette prodigieuse et utile métamorphose, et les noms de beaucoup de villes restent pour témoigner qu'elles doivent leur existence à des monastères.

En France, on compte plus de quatre mille communes qui n'ont pas d'autre origine.

En Lombardie, ce sont les moines qui ont enseigné aux paysans l'art d'irriguer ou d'arroser les champs, et fait de ce pays l'un des plus fertiles de l'Europe.

En Espagne, en Portugal, tous les voyageurs sincères, Anglais ou Français, protestants ou libres penseurs, ont reconnu, dans les travaux des moines, l'origine de l'agriculture nationale.

(1) RIVAUX, *Hist. eccl.*, t. II, p. 36.

Voilà comment l'Eglise a encouragé le travail manuel.

Elle a voulu que ses représentants les plus nobles, les plus purs, les plus dévoués, s'y adonnassent, y consacrasent une partie notable de leur existence. Pendant plus de dix siècles, les meilleurs ouvriers du monde furent des moines, qui, non seulement défrichaient la terre, mais encore bâtissaient des maisons et des églises, creusaient des canaux, construisaient des ponts et ouvraient des routes. Tous les métiers leur étaient connus. Ils n'en méprisaient aucun. Au contraire, les plus humbles étaient ceux qu'ils affectionnaient davantage. Les dignitaires des couvents, les abbés, les prieurs, se faisaient un honneur de travailler comme le dernier des moines.

Il y a quelques temps, je visitais les ruines d'un de ces anciens couvents, séjour du recueillement, de la prière et du travail. C'était à Cluny, dans le département de Saône-et-Loire. Bien des choses attiraient mes regards et fixaient mon attention. Il en est une qui m'émut singulièrement et qui étonnera peut-être. C'est un magnifique balcon en fer, forgé tout entier par l'un des abbés du couvent.

« Voilà donc, me disais-je, l'œuvre superbe de ces moines qu'on traite aujourd'hui de fainéants ! Ils ne se contentaient pas de civiliser les peuples, de soulager tous les pauvres, ils observaient encore la loi du travail manuel. Cet abbé de Cluny, qui avait sous sa dépendance deux ou trois mille moines, possédant peut-être quatre ou cinq mille hectares de terrain, qui appartenait à une famille de grands seigneurs, et qui était respecté comme un prince, cet abbé ne dédaignait pas d'occuper ses instants à forger ce balcon de fer qui a résisté aux efforts dévastateurs des révolutionnaires ! »

Quelle leçon, quel démenti donné à ceux qui accusent l'Eglise d'être l'ennemie du travail et de l'ouvrier !

A partir du xiii^e siècle, il se forma en Europe un

certain nombre de Sociétés, qui, toutes, avaient pour but le travail manuel. Les ouvriers d'un même métier se réunirent et formèrent ce qu'on appelait des *corporations*.

Dans chaque ville ou bourgade un peu importante, il y avait la corporation des charpentiers, celle des maçons, des tailleurs, des cardeurs, etc.; chaque profession eut la sienne.

Les ouvriers qui en faisaient partie s'engageaient à s'entr'aider les uns les autres. Pour être reçu membre de cette corporation, il fallait remplir certaines conditions : les deux principales étaient l'honnêteté et une science suffisante de ce qui regardait le métier.

Loin de s'opposer à ces associations, l'Eglise les encouragea fortement. Elle engagea les ouvriers à s'y faire recevoir. Elle donna un saint pour protecteur à chaque profession. Le jour de la fête du patron, les membres de la corporation faisaient chanter une messe solennelle : ils y communiaient ordinairement et offraient le pain bénit. Cette messe était suivie d'un repas où ne manquait ni l'abondance ni la gaieté. Les jours de procession, chaque corporation suivait sa bannière.

L'ouvrier était heureux en ce temps-là, parce qu'il savait se contenter de sa modeste situation. Il avait la santé, le travail, la joie ! On n'avait pas encore flatté ses instincts mauvais ni surexcité ses passions. On ne lui avait pas encore dit qu'on l'exploitait, qu'il était le plus misérable des êtres, que le patron s'engraissait de ses sueurs, et tant d'autres sottises qui remplissent aujourd'hui les journaux, et qui ont pour but unique de jeter la division entre le maître et l'ouvrier.

Oh ! quand on pense à ces associations ouvrières qui possédaient des reliques, présentaient le pain bénit, gardaient avec tant de piété l'image d'un saint, dispensaient avec tant d'abondance le pain de l'aumône aux membres appauvris, visitaient avec tant d'affection les

membres malades, et offraient pour les défunts tant de prières et de sacrifices ; quand on pense à toutes ces choses-là, l'esprit se trouble, des larmes de regret s'échappent des yeux, ou plutôt l'indignation, et une indignation bien légitime, s'empare du cœur.

Que sont devenues ces belles corporations qui rendaient l'ouvrier si heureux ? La Révolution, torrent dévastateur composé de larmes et de sang, la Révolution les a fait disparaître.

Et par quoi les a-t-on remplacées ? Hélas ! nous ne le savons que trop. On les a remplacées par ces Sociétés secrètes, dont les cérémonies sont ridicules, mais dont la puissance est réelle, dont le terrible secret, inconnu à la masse des initiés, est le monopole de cinq ou six juifs prussiens, et dont le but final est le renversement de tout ordre. Les Sociétés secrètes, sorte de fraternité toujours unie pour le crime, toujours prête à s'y précipiter quand le signal se donne, hardie la veille des révolutions, satisfaite le lendemain, et qui, couvrant déjà comme un réseau le monde civilisé, voudrait étaler jusque dans nos temples les insignes d'une égalité imaginaire, d'une justice dérisoire et d'une bienfaisance douteuse !

A la vue de ces Sociétés diaboliques, nous ne pouvons contenir l'indignation qui nous oppresse.

Ces Sociétés, pourquoi redoutent-elles la lumière ? C'est qu'elles trament dans l'ombre des projets criminels. Elles recrutent par la curiosité, la terreur, l'appât du gain, la soif des honneurs, le goût de l'impiété, tout ce que le monde moderne compte d'ambitieux, de niais ou de méchants.

Ces Sociétés veulent renverser l'ordre social, et pour cela détruire l'Eglise qui en est le plus ferme soutien. Aussi n'y aura-t-il jamais d'accord, de paix entre elles et nous. Les voies que nous suivons sont différentes et le but que nous nous proposons complètement opposé.

Jugez plutôt : L'Eglise a affranchi l'esclave, et les Sociétés secrètes mettent tous les hommes sous le joug d'une servitude nouvelle; elle a affranchi la femme, et les Sociétés secrètes la déshonorent en l'initiant, dans les Loges androgynes, aux orgies d'un nouveau paganisme; elle a affranchi l'enfant dès le baptême, et les Sociétés secrètes l'attirent dès son jeune âge pour en faire ce qu'ils appellent un louveteau, lui imposent les liens d'un mystérieux serment; elle a affranchi le travail, et les Sociétés secrètes l'accaparent pour paralyser l'activité, le commerce et la vie; elle a affranchi la propriété, et les Sociétés secrètes en rêvent le monopole, pour l'exploiter à leur profit!

Ah! s'il est vrai, comme on l'entend répéter partout, que nous touchions au moment décisif de ce combat suprême engagé entre le bien et le mal, entre la liberté et l'esclavage, entre l'Eglise et les Sociétés maçonniques, nous convions autour de l'Eglise tous les bons chrétiens, tous les vrais catholiques, tous ces hommes d'honneur qui tiennent à garder leur liberté, leur religion et leur patrie!

CHAPITRE V

L'ÉGLISE ET LE PAUVRE

« Le pauvre, dit Littré dans son dictionnaire, est celui qui n'a pas le nécessaire, ou qui ne l'a qu'à peine. » Cet homme, pour les anciens, était maudit. Cherchez dans l'antiquité païenne des traces de consolations, des marques de secours ou de soins donnés à cet infortuné, des ruines d'hospitiaux, vous n'en trouverez point. Le pauvre, d'une manière tacite, conventionnelle, mais générale et rigoureuse, était mis hors de la société; il souffrait physiquement et moralement. Sa condition la plus ordinaire était l'esclavage.

Rappelons seulement quelques traits de cette triste condition. L'esclave, presque toujours et partout, avait perdu sa qualité d'être humain. Ce n'était plus qu'une propriété, une chose, un outil vivant, un instrument de travail ou de plaisir entre les mains d'un maître aussi cruel qu'avare et voluptueux: c'était souvent pour lui moins que son cheval. On ne lui supposait ni âme, ni conscience, ni intelligence, ni cœur, ni famille, ni patrie. L'esclave ne s'appartenait pas. Il naissait, travaillait, acquérait au profit de son maître, qui pouvait le vendre comme un vil bétail, le battre, le marquer d'un fer rouge, le mutiler et le tuer, sans autre motif que sa volonté ou son caprice. Affranchi, il était privé de la plupart des droits du citoyen.

Sans doute, parmi les pauvres, il n'y avait pas que des esclaves; on comptait aussi dans leurs rangs un

certain nombre d'hommes libres, de citoyens. Mais la condition de ces derniers, pour être plus avantageuse, n'était guère enviable. Partout, le pauvre, même citoyen, était dédaigné et méprisé dans le paganisme. Nulle part on ne songeait à soulager sa misère physique et morale. A Rome, le riche était sans entrailles, *absque amicitia*, dit saint Paul, pour le citoyen pauvre. Ce dernier, ayant le droit de voter, on s'en servait comme d'une monnaie électorale. Quand on lui avait jeté un peu de pain et donné quelques fêtes, on se croyait quitte de tout à son égard. Et cela se passait sous le règne de la raison humaine, sans qu'elle ait jamais protesté en faveur de la dignité de l'homme ! Non seulement la philosophie était insensible à tant d'infortunes, sans voix contre tant d'oppression, mais elle proclamait par la bouche de Sénèque, de Marc-Aurèle et de ses autres sages que la pitié n'est qu'une faiblesse : « Garde-toi, disait-elle, de pleurer avec ceux qui pleurent. »

Tel était, avant la venue de Jésus-Christ, le triste sort de l'indigence. Encore aujourd'hui, qui, en dehors des influences chrétiennes, s'occupe des pauvres avec sollicitude, abnégation et héroïsme ? Sans Jésus-Christ, sans la mystérieuse lumière que le Sauveur projette sur leurs haillons pour les faire resplendir, les pauvres ne sont pour les gens du monde que des rebuts méprisables, des visiteurs importuns, des hôtes repoussants et odieux. Pour que le pauvre soit l'enfant chéri de la famille, que le foyer s'ouvre à son dévouement et le cœur à ses souffrances ; pour qu'une reine, Elisabeth de Hongrie, presse sur son cœur un lépreux « comme le cher petit frère du bon Dieu » ; pour qu'un roi, saint Louis, lave les pieds des pauvres et les serve à table ; pour que, sur tous les points de l'univers catholique, s'ouvrent des asiles pour les recueillir, surgissent des anges pour les soigner, battent des cœurs mystérieusement passionnés pour les chérir, il a fallu

qu'un Dieu prit leur place, se vêtit de leur bure, s'ensanglantât de leurs plaies, et pût dire en s'adressant à toutes les générations et à tous les siècles : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces pauvres, c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Voyons comment s'est opérée cette révolution sociale, ce que *Jésus-Christ et son Eglise ont fait pour le pauvre.*

I

Longtemps à l'avance, le Prophète-Roi avait annoncé la bienfaisante mission du Sauveur à l'égard de la classe indigente : « Il sauvera, avait-il dit, le pauvre qui est sans soutien des mains du puissant. Il fera justice aux pauvres du peuple, il sauvera les enfants du pauvre et confondra leurs oppresseurs. » (*Ps.* 71.) En effet, le Christ a rendu sa dignité à la classe indigente; il l'a réhabilitée par ses actes et par ses paroles.

Dès son entrée en ce monde, il manifeste l'intérêt qu'il lui porte. Au lieu de naître dans un palais, entouré de tout le confort et du luxe des grands, il choisit pour résidence une étable, la demeure des animaux; le dénuement et la misère lui font cortège. Il a les langes et la couche des pauvres; son père et sa mère, si riches en vertus, sont déshérités des biens de ce monde. Ses premiers adorateurs sont des pauvres; pour eux son premier regard, son premier soupir, sa première consolation, sa première lumière, son premier miracle avec la présence et le chant des anges.

Jésus, consolateur des pauvres dans sa naissance, le sera également par son exemple, par sa doctrine, dans toutes les circonstances de sa vie.

En Egypte, d'après la tradition, la Sainte Famille vécut dans l'indigence. Plus d'une fois, peut-être, saint Joseph tendit la main pour procurer à la Vierge et à

son divin Fils une modeste réfection. A Nazareth, pendant plus de vingt ans, le Sauveur, soumis à ses parents, gagna comme eux son pain à la sueur de son front. C'est de Nazareth que part la plus grande leçon pour l'humanité souffrante et l'ordre social; là, Jésus apprend à l'homme les deux vertus essentielles à la société civile comme à la société religieuse : l'obéissance et le travail, la soumission et l'occupation sérieuse.

Pendant sa vie publique, le Sauveur ne se montra pas moins attaché à la pauvreté. Il en fit sa compagne inséparable, il l'épousa en quelque sorte. « Les oiseaux du ciel ont leurs nids, les renards leurs tanières, dirait-il, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Il prêche l'Evangile aux pauvres; c'est parmi eux qu'il choisit ses apôtres. La première sentence, la première béatitude qui tombe de sa bouche dans son fameux sermon sur la montagne, résumé de tout son enseignement, est celle-ci : *Beati pauperes!* heureux les pauvres vertueux, heureux les pauvres qui savent se résigner, ennoblir leur condition par le travail et la bonne conduite; heureux encore et surtout les pauvres volontaires, ceux qui se dépouillent de leur fortune, par amour de Dieu et du prochain; heureux même ceux qui, au sein des richesses, en sont détachés, *beati pauperes spiritu*; le royaume du ciel leur appartiendra. Jamais législateur ni philosophe n'ont tenu un pareil langage, béatifié la pauvreté! Toutefois, qu'on ne se trompe pas. Jésus-Christ ne proclame pas heureux les pauvres par le vice, la paresse, la débauche, l'inconduite. L'Evangile et l'Eglise n'ont pour eux aucune bénédiction, et, sans pénitence, jamais le Sauveur ne les comptera au nombre des siens. Il n'est pas le modèle de l'indigent ivrogne ou paresseux, mais des pauvres honnêtes et laborieux.

Pour ceux-ci, Jésus les aime; il veut en être entouré; il en fait son cortège et sa cour. Eux que la grandeur

méprise, que l'opulence dédaigne, que le monde entier repousse, il les appelle : « Venez tous à moi, » dit-il. Il ne souffre pas qu'on les éloigne de sa personne; il se confond au milieu d'eux; il paraît plus pauvre qu'eux, « n'ayant pas une pierre pour reposer sa tête. » Et quel doux langage il leur tient ! Ils lui sont sa famille, ils lui sont « sa mère, ses frères et ses sœurs. » Quels magnifiques dons il leur accorde ! « Père saint, je vous remercie de ce que vous avez caché ces choses aux grands et aux puissants pour les révéler aux petits et aux humbles. » Quelles promesses il leur fait ! C'est à eux « qu'appartiendra le royaume des cieux. » « Ne tremblez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » C'est ce qu'avait annoncé le Psalmiste lorsqu'il chantait : « Le Christ délivrera le pauvre. » (*Ps.* 72.)

Mais là ne se borne pas son action bienfaisante. Non content d'accueillir le pauvre, il le défend et le venge. Avant Jésus-Christ, nous l'avons vu, le pauvre n'était jugé digne ni d'égards, ni de justice; il était un objet de mépris pour les païens; le fouler et le détruire n'était jamais un crime pour eux, et parfois devenait un devoir. Le Sauveur éleva en leur faveur sa voix divine, tantôt douce et engageante, tantôt menaçante et terrible. « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits ! » Il prend en main la cause des pauvres, la défend énergiquement, stigmatise leurs persécuteurs et leurs bourreaux et demande un compte formidable des douleurs qu'ils leur font endurer. « Il jugera les pauvres du peuple et confondra leurs oppresseurs. » (*Ps.* 70.)

La parole évangélique rapportée plus haut : « Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume, » marque d'un autre trait l'œuvre de l'affranchissement et de l'exaltation du pauvre. « Ne craignez rien, ô mes pauvres, ne craignez rien. » Ne craignez ni l'opulence qui vous méprise, ni

la puissance qui vous domine, je vous fais libres, je vous fais rois. Ne tremblez pas quand un riche vous couvre de ses dédains, vous afflige de son insensibilité et de ses refus : lui périra ; vous, vous régnerez, « car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » Voilà bien la réalisation de ce qu'avait annoncé David : « Il sauvera des mains du puissant le pauvre qui était sans appui. »

Enfin, le Christ traite avec douceur et indulgence le pauvre et l'indigent : « *Parcet pauperi et inopi.* » Voyez-le au milieu de ses apôtres ou bien entouré de la multitude des malheureux, qui l'importunent de leurs demandes. Il ne se plaint pas de leur sans-gêne ; il ne se permet avec eux ni les manières brusques, dédaigneuses et arrogantes, ni l'air ennuyé et maussade, ni l'attitude froide, ni la parole désobligeante, ni les procédés blessants. Au contraire, il se met à la portée de tous, mais surtout des humbles et des petits.

Mieux que cela ; il se personnifie dans les pauvres. Il regarde comme fait à lui-même tout ce que l'on fait à l'un d'entre eux. Si on leur donne la nourriture, la boisson et le logement, si on les assiste, c'est au Sauveur lui-même qu'on fait tout cela. Au jour terrible du jugement général, il rappellera qu'on l'aura aimé ou délaissé, assisté ou repoussé en la personne des pauvres.

Evidemment, le Fils de Dieu ne pouvait faire davantage pour la classe indigente. Evidemment, il était impossible de mieux réhabiliter cette partie si nombreuse et si intéressante de l'humanité. Aussi est-ce bien justement que l'Eglise, dans les litanies où elle lui donne les noms les plus glorieux, a placé celui de « Père des pauvres, » *Jesu Pater pauperum, miserere nobis.* C'est là, en effet, un des titres les mieux mérités et les plus glorieux du Sauveur.

Quant à l'Eglise elle-même, après l'exemple et l'enseignement de son divin fondateur, elle ne pouvait être

insensible au sort des pauvres. Voyons donc ce qu'elle a fait pour eux.

II

De graves théologiens prétendent que l'Eglise a été instituée pour les pauvres et à cause des pauvres. « L'Eglise, dans son premier plan, dit Bossuet (1), n'a été bâtie que pour les pauvres, ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité que l'Ecriture appelle la cité de Dieu sur la terre... Les riches n'y sont admis que pour servir les pauvres..... »

Puisqu'il en est ainsi, ne nous étonnons pas que l'Eglise catholique ait regardé de tout temps le soulagement spirituel et corporel de l'indigence comme le premier de ses devoirs, comme la plus pressante de ses obligations. Dès les premiers jours de son existence (2), elle a paru constituée principalement en vue de ce bienfaisant ministère.

« Tous les fidèles, dit Dom Gréa (3), associés par le lien même de la communion ecclésiastique, conspiraient à former l'union de toutes les forces bienfaisantes du peuple chrétien. Les Eglises étaient de puissantes sociétés charitables, les seules même que l'on connût alors : car, dans l'admirable énergie de la vie qui les animait, elles suffisaient largement à toutes les aspirations généreuses des âmes et satisfaisaient à tous leurs pieux désirs d'association pour le bien.

» Par là, la charité devenait dans le monde un ministère public, et elle revêtait, au sein de chaque Eglise, un caractère hiérarchique.

(1) Sermon pour la Septuagésime.

(2) V. CHAMPAGNY. *La charité dans les premiers siècles de l'Eglise.*

(3) *De l'Eglise et de sa divine constitution*, p. 461.

» Le sacerdoce en avait la direction ; les clercs, comme chefs et magistrats spirituels de la sainte cité, étaient préposés aux œuvres de la bienfaisance, publique. A leur tête on voyait les évêques, établis, par leur dignité même, près des pauvres. Les diacres leur avaient été donnés dès le commencement par les apôtres pour ministres principaux dans cet ordre de sollicitudes, et la hiérarchie sacerdotale et lévitique paraissait ainsi tout entière revêtue du magnifique caractère de dispensatrice des aumônes du peuple chrétien. Celles-ci, en passant par ses mains, prenaient un caractère sacré ; elles étaient placées, pour ainsi dire, sur l'autel, et elles se répandaient de l'autel sur les infortunes humaines.

» Mais cette noble prérogative du clergé n'avait rien d'exclusif, et il appelait à lui le concours de toutes les âmes saintes.

» Aux clercs, et sous leur direction, s'adjoignaient d'abord, dans ce grand ministère, les vierges et les veuves consacrées à Dieu..... des ascètes et des pieux laïques qui se dévouaient au service des pauvres et des malades sous la même autorité.

» L'exercice public de la charité était tellement uni à tout l'ordre des Eglises et s'attachait si inséparablement à la hiérarchie, que la demeure de l'évêque était, dit saint Isidore, « l'asile commun et le domicile des pauvres, » et que les maisons ecclésiastiques semblaient aussi bien destinées à ceux-ci qu'à l'habitation des clercs. (1)

» Cela nous explique comment, avec le temps, une partie des évêchés et des autres bâtiments ecclésiastiques fut distinctement attribuée à ce service. On vit ainsi, demeurant comme une dépendance des maisons épiscopales, s'élever de vastes hospices auprès des basi-

(1) Lorsqu'un étranger demandait la résidence de saint Eloi, évêque de Noyon, on lui répondait invariablement : « Là où vous verrez une multitude de pauvres ! »

liques cathédrales. Puis, les divers quartiers des villes eurent aussi leurs maisons charitables, établies dans les titres ou les régions, dirigées et desservies par le clergé de ces circonscriptions.

» L'Eglise romaine offrait le type et le modèle de cette utile organisation. Elle y préposait ses sept diacres régionnaires, ancêtres des cardinaux-diacres, et qui, revêtus d'une si éclatante dignité, étaient tout ensemble associés par le successeur de saint Pierre au gouvernement de l'Eglise universelle et appelés par lui au service des pauvres. On connaît les tendres sollicitudes des Souverains Pontifes, d'un saint Grégoire le Grand et de tant d'autres, pour ce ministère : ils le regardaient, et ils n'ont cessé de le regarder comme une partie considérable de la charge épiscopale. Après avoir institué les régions des diacres, ils en ont peu à peu centralisé le service autour des basiliques, des diaconies, et ils ont multiplié au sein de la Ville Eternelle les établissements charitables. »

Les autres Eglises suivaient ces nobles exemples. On y voyait s'élever de vastes édifices destinés à abriter toutes les misères humaines, et appelés, selon leur destinations spéciales, *nosocomia*, *xenodochia*, *orphantrophia*. La charité des évêques y recevait les infirmes, y exerçait l'hospitalité, y nourrissait les orphelins. Ces établissements étaient quelquefois d'une magnificence et d'une ampleur qui les faisaient comparer à des cités, Bientôt, avec le développement des institutions paroissiales dans les campagnes, les maisons hospitalières de moindre apparence se répandirent sur tout le territoire de la chrétienté.

Au moyen âge, la pauvreté et la souffrance furent, pour ainsi dire, divinisées. Les malheureux et les indigents étaient considérés comme les membres de Jésus-Christ. On leur bâtit partout des palais, et des milliers de personnes de toutes les conditions se faisaient gloire de

les y servir avec tendresse et vénération. Sous ce rapport, le moyen âge doit faire à jamais l'admiration des siècles.

C'est alors qu'on vit paraître les Ordres hospitaliers d'hommes et de femmes, les chanoines et les chanoinesses, fondés spécialement pour soulager les malheureux. Ils furent la tige d'où sortirent plus tard les grands Ordres militaires qui ont joué un rôle si important pendant les Croisades. En dehors de ces Ordres religieux, voués spécialement à l'exercice de la charité, tous les couvents (nous l'avons vu au chapitre consacré à l'état religieux) se faisaient un devoir de recueillir, d'assister et de soulager les pauvres. « Affirmer, dit M. Lenormand (1), que les Bénédictins ont pendant plusieurs siècles nourri et éclairé l'Europe, c'est là un lieu commun, c'est une chose dont tous les historiens conviennent, quelles que soient d'ailleurs leur origine et leurs opinions. » Ajoutons seulement que, dans tous les pays où, à la suite des troubles politiques, les couvents ont été fermés ou saccagés, les moines expulsés, on a vu le paupérisme se développer d'une façon inquiétante. Pour n'en donner qu'un exemple, rappelons ce qui s'est passé en Angleterre après la prétendue Réforme. Les biens qu'on avait pris aux Ordres religieux n'ont pas enrichi ce pays. Loin de là, après la spoliation des moines, la misère fut si grande, le développement du paupérisme si considérable, qu'on fut obligé d'établir un impôt absolument immoral pour secourir les pauvres.

Dans les temps modernes, surtout à partir du xv^e siècle, l'Europe vit naître une multitude de Congrégations religieuses des deux sexes, ayant pour but la bienfaisance et l'instruction. Rien que pendant le xv^e siècle, on en compta près de soixante, parmi lesquelles on remarquait les Théâtins, les Capucins, les

(1) *Histoire et causes de la Révolution française.*

Récollets, les Barnabites, les Somasques, les Ursulines, les Frères de Saint-Jean de Dieu, les Pères ministres des infirmes, les Oratoriens, les Pères de la doctrine chrétienne, les Feuillants, et surtout les Jésuites, qui, depuis leur fondation, ont toujours été à la tête des œuvres d'éducation et de charité, ce qui leur a valu la haine des ennemis de l'Eglise, qui sont en même temps les ennemis du peuple. Au xvii^e siècle, saint Vincent de Paul fonde l'admirable Institut des Filles de la Charité.

A notre époque, de plus grands besoins et l'organisation sociale ont réclamé de nouvelles fondations. L'Eglise n'a pas manqué à la mission qui lui incombait. Elle a produit, dans tous les pays chrétiens, mais plus particulièrement en France, une multitude de Congrégations, dont le but principal est le soulagement corporel et moral du pauvre. Nous ne pouvons évidemment les énumérer toutes. Nous renvoyons à des auteurs spéciaux (surtout à Taine et à Aubineau) ceux qui voudraient étudier en détail l'organisation de la charité chrétienne au xix^e siècle.

Aujourd'hui encore, le Pape, le roi d'Espagne et l'empereur d'Autriche lavent, le Jeudi-Saint, les pieds à douze pauvres. Aujourd'hui encore, des milliers de vierges sacrifient leur beauté, leur jeunesse, leur temps, leur santé et leur fortune pour le service des malheureux; leur unique ambition est d'être Sœurs de Charité, servantes des pauvres. Aujourd'hui encore, dans toutes les grandes villes du monde catholique, les dames de la plus haute distinction se font quêteuses ou même mendiante en faveur des malheureux. Elles en comprennent la dignité; elles savent que les pauvres partagent avec saint Pierre les clés du ciel. Aujourd'hui encore, l'innombrable armée des membres de la Société de Saint-Vincent de Paul et des Cercles catholiques ouvriers consacre également son temps, sa bourse et son énergie en faveur des malheureux!

Nous nous sommes proposé de prouver que l'Eglise, de tout temps, avait pris soin du pauvre. Nous croyons notre thèse suffisamment établie. Néanmoins, afin de la fortifier encore et pour résumer en quelque sorte toute l'œuvre bienfaisante de l'Eglise, montrons qu'elle seule a parfaitement réalisé la prophétie de David qui annonçait que le Christ *rendrait le nom des pauvres honorable, sauverait l'âme et les enfants du pauvre.* (Ps. 71.)

Avant la venue du Sauveur et l'établissement de son Eglise, quoique la condition du pauvre fût profondément misérable, elle n'excitait aucune pitié dans le cœur des païens. Les meilleurs, les plus instruits d'entre eux n'éprouvaient que de l'indifférence ou du mépris en face de l'indigent. Qui eût parlé de la dignité du pauvre, de son nom « plein de dignité et d'honneur, » eût provoqué le plus formidable éclat de rire.

Le christianisme seul, par les exemples et la doctrine de son fondateur, comprit et proclama la « dignité du pauvre, » lui seul pénétra dans les mystérieuses splendeurs de cet avilissement et les trésors de cette détresse ; pour lui seul, le nom du pauvre a été, est encore « un nom grand et honorable. » Encore aujourd'hui, cherchez en dehors des pays civilisés par le christianisme le respect et l'amour du pauvre, vous ne le trouverez pas. Hélas ! même dans les régions civilisées, en dehors de l'idée chrétienne qui voit dans le pauvre l'image auguste du Dieu « anéanti », fait « pauvre », devenu « pauvre et mendiant », *pauper et mendicus*, qu'y a-t-il et que voyons-nous ? En dehors de l'Eglise où le pauvre a le même *chez lui* que le riche, où les sacrements lui donnent les mêmes grâces qu'aux puissants, en dehors de la charité chrétienne qui le désigne sous le nom de frère et le fait asseoir au même banquet, comment est regardé le pauvre, comment est-il apprécié, comment est-il traité ? En général, si on n'a pas pour lui une

cruelle insensibilité, une froide indifférence, on le regarde comme un personnage gênant et digne de mépris. Peut-être que, pour se délivrer de ses importunités, on lui donnera un morceau de pain. Quant à l'ennoblir, quant à regarder et à proclamer sa condition honorable, il n'appartenait qu'à l'Eglise catholique de le faire. Elle seule a publié ses grandeurs, elle seule, par la voix d'un de ses plus illustres évêques et devant l'auditoire le plus distingué, a osé prêcher sur « l'éminente dignité des pauvres ». Qu'on relise le fameux discours de l'évêque de Meaux, et on verra que les pauvres occupent le premier rang dans l'Eglise; qu'ils y sont les plus privilégiés; que les riches n'y sont admis qu'à cause d'eux, et que ce sont eux qui ouvrent aux riches les portes du ciel. « Les pauvres sont tellement considérables dans l'Eglise de Jésus-Christ, dit Bossuet (1) que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et le bonheur de leur plaire. »

Mais l'Eglise catholique ne se contente pas de relever l'humble condition de l'indigence, de la réhabiliter; elle ne se contente pas même de soigner ses maladies, de panser les plaies de son corps, elle *sauve l'âme des pauvres*.

Avant l'apparition du christianisme, nul ne s'inquiétait de l'âme du pauvre; nul ne songeait à éclairer son intelligence. Il a fallu que le Christ vînt pour s'occuper de l'âme du pauvre, dissiper son ignorance, purifier ses souillures, lui rendre toute sa beauté et l'estimer à sa juste valeur. Pour marquer la divinité de sa mission, il ne suffit pas au Sauveur de faire des miracles, il dit qu'il a été « envoyé pour prêcher la bonne nouvelle aux indigents. » C'est le signe qu'il indique aux envoyés de Jean qui viennent lui demander s'il est le Christ : « Allez dire à Jean que les aveugles voient, les boiteux

(1) Sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise.

marchent..... et que l'Evangile est annoncé aux pauvres. »

L'Eglise, comme Jésus-Christ, instruit les pauvres et les convertit. Sans parler des apôtres, ses premiers évêques et ses premiers martyrs appartenrent presque tous à la classe indigente. Et plus tard, quand l'Eglise, délivrée des persécutions, put se montrer au grand jour, de quels soins n'entoura-t-elle pas l'âme des pauvres? Actuellement encore, comme elle s'inquiète de cette âme! Elle connaît ses besoins, ses peines, ses anxiétés et les soulage admirablement. A ce propos, remarquons la différence profonde qu'il y a entre l'assistance administrative ou purement philanthropique, la solidarité socialiste et la charité chrétienne. Un abîme les sépare.

La pitié philanthropique et l'assistance administrative jettent à la tête du pauvre un morceau de pain; elles couvrent ses épaules nues d'un vêtement; puis elles passent et se retirent; l'œuvre est faite, la dette payée. Ce pauvre a-t-il une âme? Se rend-il par son âpre chemin à des destinées éternelles? Y a-t-il un apostolat sacré à exercer envers lui? Sous ses haillons, y a-t-il un cœur ulcéré à guérir, une ignorance à éclairer, des vertus à développer? Jamais l'assistance administrative et philanthropique ne se pose ces questions; peut-être même en rit-elle.

Quant à la solidarité socialiste, c'est une autre affaire. Les chefs du socialisme savent parfaitement que le pauvre a un cœur et une âme. Ils connaissent ses besoins impérieux et ses appétits formidables. De temps en temps, ils jettent à ce cerbère enchaîné un os en pâture. Ils en profitent pour lui faire remarquer les inégalités sociales, pour exciter ses fureurs contre la classe qui jouit et s'amuse. Ils préparent dans ces taudis l'armée qui incendiera les monuments publics et massacrera les défenseurs de l'ordre.

Au-dessus de ces vilaines et perverses choses, sous le soleil chaud et lumineux de l'amour, plane la charité catholique.

Son nom seul suffirait à la distinguer. Tout en restant infatigable et inépuisable pour soulager les misères du corps, la charité catholique tourne avant tout son regard vers les noblesses méconnues et les splendeurs voilées de l'âme du pauvre. Elle tient au pauvre un si doux langage qu'elle fait pénétrer dans son incroyance de victorieux rayons. Enchanteresse divine, elle endort si bien ses douleurs présentes au chant délicieux des espérances futures, que de ces êtres dégradés et abrutis, elle fait des héros et des saints; elle rend à l'Eglise des enfants, à Dieu des serviteurs fidèles, au ciel des élus, à la terre, à la famille, à la patrie des soutiens et des défenseurs.

Parmi les socialistes, il en est qui demandent la suppression de l'aumône, sous prétexte que c'est une insulte faite aux pauvres, une humiliation qu'on lui impose. Bien différente est l'appréciation de l'Eglise. Pour le vrai chrétien, le pauvre a sa place marquée dans la société; son rôle, des plus saints, y est tout d'expiation, son ministère est un vrai sacrifice; en souffrant, il sert Dieu; il sert aussi les hommes par ses mérites qui retombent sur eux et les abritent.

On l'a dit justement, « les pauvres sont les paratonnerres de la société qui jouit. » Cet estropié, cet aveugle, ce vieillard, cette femme, ce petit enfant bleui par le froid, qui dorment étendus sur la paille, là-haut dans la mansarde, sont les paratonnerres du monde qui rit et qui s'amuse; leurs souffrances apitoient le cœur de Dieu.

Le socialisme aveugle se heurte contre des impossibilités; le christianisme, plus clairvoyant et plus pratique, les tourne. « La même autorité qui nous annonce qu'il y aura toujours des pauvres parmi nous est aussi celle

qui nous ordonne de tout faire pour qu'il n'y en ait plus. » (1).

L'aumône avec les notions évangéliques n'humilie pas, elle honore. Elle pourrait humilier si elle n'avait rien de réciproque. La charité chrétienne joint à l'aumône qu'elle donne, au pain matériel qu'elle fournit, la visite qui console, la bonne parole qui soutient, le conseil qui éclaire; l'aumône est honorable, parce qu'elle devient un échange mutuel. En retour de votre pièce de monnaie, de votre morceau de pain, de votre parole, le pauvre vous donne aussi une parole, un avis, un conseil. Si vous êtes affligé, sa vue vous console, car il est plus affligé que vous; si vous souffrez, sa vue vous fait du bien, car il souffre plus que vous; si vous êtes dans l'épreuve, sa vue vous ranime, car il est plus éprouvé que vous. Dans tous les cas, lui ou votre aumône prie pour vous. Qui donne le plus? Qui est le plus honoré? Est-ce le riche? Est-ce le pauvre? Prononcez si vous le pouvez. Le Christ est dans le pauvre, tout est là pour nous. Sans doute, l'aumône serait humiliante si elle n'avait pour fin que le soulagement matériel. On n'assiste pas l'homme comme la bête, en lui jetant une pâture. Il faut y joindre la parole et le sourire réconfortant du cœur. Il faut donner au pauvre comme au Christ en personne, et alors réellement on *sauve son âme*.

Avec l'âme du pauvre, l'Eglise « *sauve ses enfants*. » On connaît le triste sort de l'enfant dans le paganisme..... Depuis que Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris l'enfance sous sa protection et prononcé les plus terribles menaces contre ceux qui la persécutent ou la scandalisent, sa condition a bien changé. Nous avons vu combien l'Eglise catholique a contribué à ce changement. Sans parler de ses soins et de ses attentions délicates pour l'enfance, sans parler de ces multitudes

(1) OZANAM, *L'aumône*.

d'œuvres : crèches, asiles, orphelinats qu'elle a établis pour elle, rappelons qu'elle a sauvé des millions d'enfants en faisant disparaître l'esclavage, en envoyant des missionnaires recueillir, dans les pays païens, ces innocentes victimes qu'on y expose et qu'on y vend. Rappelons encore, avec le savant abbé Moigno (1), qu'au sein du christianisme et de l'Eglise catholique, en particulier, l'enseignement de l'enfance a pris des proportions énormes, que chez les nations restées idolâtres l'instruction se réduit à fort peu de choses, que chez les nations qui ont abandonné le christianisme l'instruction des enfants pauvres est presque nulle. Rappelons enfin que ce n'est que dans l'Eglise catholique qu'on donne au fils de l'indigent, avec l'instruction religieuse, le moyen de devenir un citoyen honnête, fidèle à son Dieu et vraiment utile à sa patrie.

Ailleurs, qu'en fait-on ? Que fait de l'enfant pauvre l'école sans Dieu ? Trop souvent, hélas ! au lieu de sauver cet enfant, elle le perd. Trop souvent, elle en fait un déclassé, un être vicieux, blasphémateur, dégradé au physique et au moral, un ennemi juré de la vertu, de la famille, de la propriété et de la société ; elle en fait là bête fauve qui hurle dans la rue des cris de vengeance, de pillage et de mort. A ceux qui ne verraient dans nos paroles que de sinistres exagérations, nous répondrons simplement : Souvenez-vous de la Commune ! Consultez les statistiques criminelles ! Voyez quels sont les chefs et les soldats de l'armée socialiste ; aujourd'hui, ce n'est un mystère pour personne que ces chefs et ces soldats sortent de l'Université et des écoles sans Dieu.

Seule, l'Eglise catholique réalise la prophétie de David : « Elle sauve l'enfant et l'âme du pauvre » ; seule, elle a su rendre « son nom honorable », en réhabilitant sa condition.

(1) *Splendeurs de la foi*, t. IV, p. 325.

Vraiment, c'est un spectacle bien beau et bien consolant qu'elle présente au monde, cette Eglise, en relevant toutes les misères, en faisant sortir du mépris et de l'humiliation qu'ils enduraient injustement l'esclave, la femme, l'enfant, l'ouvrier et le pauvre.

A notre époque où le socialisme séduit tant d'esprits par l'audacieuse et tronipeuse prétention qu'il affiche de faire le bonheur de l'humanité, nous avons jugé utile de montrer que, depuis longtemps, l'Eglise catholique a entrepris cette tâche. Elle seule l'a réalisée dans les siècles passés. Elle seule peut la réaliser dans les temps présents.

Le socialisme, qui ne repose que sur des théories chimériques, ne peut qu'amener des troubles sanglants et une augmentation de la misère. Au lieu d'améliorer le sort du peuple et, en particulier, du pauvre, il le rendra plus dur. Il fera reculer la civilisation de dix-neuf siècles, en ramenant parmi nous la barbarie et peut-être l'esclavage. « Il y a, dit Condillac, deux sortes de barbaries : l'une qui précède les siècles éclairés, l'autre qui leur succède. » C'est cette dernière qui sera la production directe et immédiate du socialisme, s'il parvient jamais à triompher parmi nous.

CHAPITRE VI

L'ÉGLISE ET LA SCIENCE

L'Eglise catholique a rendu d'immenses services à la société humaine, en travaillant à l'abolition de l'esclavage, en faisant respecter les droits de la femme, de l'enfant, de l'ouvrier; en favorisant de préférence les humbles, les pauvres, les petits, ceux qu'on appelle tout particulièrement le peuple. Mais là ne s'arrête pas son action bienfaisante. Que d'autres avantages elle a procurés et elle continue à procurer au monde!

Montrons succinctement ce qu'elle a fait pour la *science*, l'*instruction*, le *progrès*, la *civilisation*.

On verra que, là encore, l'Eglise n'est pas restée en retard, et que toute cette science, cette instruction, cette civilisation, ce progrès, dont nous sommes si fiers aujourd'hui, c'est à elle que nous en sommes redevables.

Qu'est-ce que l'Eglise a fait pour la science?

Elle l'a favorisée autant qu'elle a pu.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer ce qui s'est passé chez les différents peuples qui ont vécu avant nous, et ce qui se passe à notre époque chez les peuples non chrétiens.

Il est incontestable que, depuis dix-sept siècles, les lettres et les sciences ont été cultivées presque uniquement chez les nations chrétiennes. Les Indiens et les Chinois ont bien écrit quelques ouvrages de philosophie et fait quelques découvertes dans le domaine scientifique, mais leurs connaissances paraissent très incom-

plètes, leurs découvertes peu importantes, quand on les compare aux connaissances et aux découvertes de l'Europe.

Il en est de même pour les pays habités par les sectateurs de Mahomet. Un de leurs califes, Omar, fit brûler la magnifique bibliothèque d'Alexandrie, qui renfermait plus de trois cent mille volumes, sous prétexte que le *Coran* était suffisant, et qu'on n'avait nullement besoin d'autres livres. Si, au ^x^e et au ^{xii}^e siècle, les mahométans ont eu quelques connaissances scientifiques, c'est qu'ils les avaient reçues des nations chrétiennes, et ils ne les ont pas conservées longtemps. Ils ont laissé l'ignorance régner partout où ils ont été les maîtres. Sans les Croisades, ces barbares se seraient emparés de l'Europe et lui auraient fait subir le même sort qu'à l'Asie et à l'Afrique.

Mais les successeurs de saint Pierre veillaient. Ils organisèrent les Croisades, qui sauvèrent la civilisation européenne, en même temps que la religion catholique, car ces deux choses ne vont jamais l'une sans l'autre; elles sont inséparables.

Partout où le christianisme s'est établi, au milieu des glaces du Nord aussi bien que sous les feux du Midi, il a porté les sciences, les lettres, les arts. et la civilisation; partout où il a été détruit, la barbarie a pris sa place.

Les peuples de l'Asie et de l'Afrique ont eu la lumière tant que l'Evangile a lui parmi eux; dès que ce flambeau a cessé de les éclairer, une nuit profonde s'est étendue sur eux.

La Grèce, autrefois si féconde en savants, en artistes, en philosophes, est devenue stérile pour les sciences et les arts. Quelle en est la cause? La nature et le climat auraient-ils changé? Non, le génie des Grecs est toujours le même, mais il a été étouffé sous la tyrannie d'un gouvernement aussi ennemi des sciences que du

christianisme. C'est donc un fait bien certain que les sciences, les lettres et les arts n'ont prospéré, pendant de longues années, que chez les peuples chrétiens.

La raison en est que, au lieu de détourner ses enfants de l'étude des sciences, l'Eglise catholique leur fait un devoir de s'y adonner.

Saint Pierre voulait que les chrétiens fussent suffisamment instruits, afin de pouvoir rendre compte de leur religion.

Saint Paul engageait fortement ses disciples, entre autres saint Timothée, à lire et à étudier.

Dès le 1^{er} et le 2^e siècles de l'ère chrétienne, la nécessité de réfuter les philosophes et les hérétiques, jointe au désir de les convertir, fut pour les chrétiens un nouveau motif de s'instruire. Aussi, déjà voit-on paraître des docteurs remarquables par le savoir. Après saint Denys l'Aréopagite, saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie; au 3^e siècle, Tertullien, Origène, saint Cyprien, qui montrèrent dans leurs écrits les connaissances les plus étendues en histoire et en philosophie. Le 4^e siècle vit une magnifique floraison de science et de vertu. Ce fut alors que brillèrent, comme autant d'astres éclatants, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille de Jérusalem, saint Jérôme et saint Hilaire de Poitiers, qu'on regardait comme les plus grands orateurs et les meilleurs écrivains de leur temps. Ils furent suivis par d'autres hommes encore plus remarquables. C'étaient saint Ambroise, à Milan; saint Augustin, à Hippone; saint Jean Chrysostome, à Constantinople; saint Cyrille, à Alexandrie; saint Pierre Chrysologue, à Ravenne, et le pape saint Léon, à Rome. Jamais il n'y eut tant de lumières dans le monde; jamais, à aucune époque, l'Eglise ne se glorifia de posséder en même temps un si grand nombre de Docteurs illustres. Aussi les conversions étaient-elles innombrables. Il semblait que le

monde entier allait reconnaître la royauté de Jésus-Christ.

C'est à ce moment qu'un empereur, Julien l'Apostat, jaloux de la gloire que répandait sur le christianisme le talent de ses docteurs, défendit aux chrétiens de fréquenter les écoles et d'enseigner les lettres. « Ces gens-là, disait-il, nous égorgent avec nos propres armes ; ils se servent de nos livres pour nous faire la guerre. » La mort de cet empereur rendit bientôt inutile cet acte de tyrannie.

Les lumières répandues en Europe par l'Eglise au ^{vi}^e siècle seraient allées, sans doute, en croissant, si une révolution subite n'en avait changé la face. Des essaims de barbares sortirent des forêts du Nord. Ils dévastèrent l'Europe, en brûlant et en pillant tout sur leur passage. Les précieux monuments des sciences, des lettres et des arts, qui échappèrent à leurs instincts destructeurs, furent recueillis par les évêques et les moines, les Bénédictins surtout, qui venaient d'être fondés par saint Benoît. Toutes les connaissances humaines se réfugièrent dans les couvents. C'est là, et là seulement, que, pendant plus de huit siècles, on conserva et on cultiva les sciences. Les moines aimaient les livres. Ils veillaient sur eux avec un soin jaloux, ils les transcrivaient, ils en composaient de nouveaux. Chaque monastère avait sa bibliothèque, et c'était la première chose qu'on sauvait en cas d'incendie ou d'invasion. Mais les moines ne s'en tenaient pas à la conservation et à la transcription des volumes, ils se livraient avec ardeur à l'étude. On vit parmi eux des savants de premier ordre, des théologiens, des philosophes, des orateurs, des mathématiciens, des astronomes, des littérateurs, des historiens, des poètes, des médecins, des peintres. Toutes les branches de la science furent explorées, et quand, plus tard, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, on fonda des Universités, les premiers et les plus savants professeurs furent des moines.

Du x^{ie} au xiv^e siècle, l'Eglise catholique porta haut et ferme le drapeau de la science sacrée et profane. C'est alors que brillèrent Albert le Grand, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin, l'homme le plus savant qui ait jamais paru sur la terre. Au xv^e siècle, l'Eglise défendait énergiquement les droits de la foi et de la raison contre Luther, Calvin et les autres protestants. Elle lutta contre ces hérétiques comme elle avait lutté contre ceux qui avaient paru précédemment. Le Concile de Trente, qui condamna le protestantisme, offrit au monde un magnifique spectacle; il y avait parmi ses membres les hommes les plus vertueux et les plus éclairés de l'Europe.

Depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours, l'Eglise a continué ses encouragements et ses faveurs à la science véritable. Persuadée que « peu de science éloigne de Dieu et que beaucoup de science y ramène, » elle n'a cessé d'engager ses enfants à se livrer avec ardeur à l'étude. Aussi, on peut dire que presque tous les hommes remarquables dans les sciences humaines, presque tous les vrais savants sont sortis de l'Eglise catholique et se sont fait gloire de lui appartenir pendant leur vie ou à l'heure de la mort. C'est la pensée qu'exprimait un illustre mathématicien, le baron Cauchy, lorsqu'il disait : « Je suis chrétien, c'est-à-dire je crois à la divinité de Jésus-Christ avec Descartes, Copernic, Newton, Pascal, Euler, Guldin, Gerdil, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Mes convictions sont le résultat d'un examen approfondi (c'est-à-dire je ne crois qu'après avoir sérieusement examiné les raisons qu'il y a de croire). Je suis catholique sincère, comme l'ont été Corneille, Racine, La Bruyère, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, comme l'ont été et le sont encore un grand nombre des hommes les plus distingués de notre époque, de ceux qui font le plus d'honneur à la science, à la

philosophie, à la littérature, qui ont le plus illustré nos Académies. »

Quel beau spectacle offre l'Eglise catholique à travers les âges ! Elle sauve la science, elle la conserve, elle l'encourage, la propage, lui fait faire des progrès nombreux et incessants. Jamais il n'y a eu de lutte entre cette Eglise et la science véritable, pas plus qu'il ne peut y en avoir entre la foi et la raison. Si parfois certains esprits étroits et aveuglés par les préjugés ou les passions ont prétendu que le christianisme était un obstacle aux progrès scientifiques, on les a bien vite réduits au silence en leur prouvant qu'ils étaient dans l'erreur la plus profonde. Il a suffi pour cela de leur ouvrir quelques pages de l'histoire, de leur citer le témoignage d'auteurs même protestants qui reconnaissent que, sans l'Eglise, nous serions aujourd'hui plongés dans la barbarie et les ténèbres, comme ces peuples où le christianisme n'a pas pénétré ou dont il a disparu. A ceux qui oseraient dire que l'Eglise est l'ennemie de la science, on peut répondre comme Montalembert à ceux qui traitaient les moines d'ignorants : « Accuser les moines d'ignorance, disait-il, c'est se proclamer ignorant soi-même. »

L'Eglise catholique est donc la protectrice et l'amie de la science. Presque tous les grands savants ont été ses enfants soumis et respectueux. Sans doute, à notre époque d'incrédulité, on rencontre certains hommes qui se prétendent bien instruits et qui ne croient pas à la religion de Jésus-Christ. Mais quelle est la valeur de ces hommes au point de vue scientifique et moral ? Quel est leur nombre ? Leur valeur scientifique est fort contestable ; leur valeur morale est bien petite ; leur nombre est relativement peu considérable.

Ou bien, ils sont indifférents en matière de religion ; absorbés dans leurs études mathématiques, astronomiques, physiques, etc., ils ne pensent ni à Dieu, ni à

leur âme; et alors il n'est pas étonnant qu'ils n'entendent rien aux questions religieuses. Par rapport à la religion, ils sont ignorants, et leur jugement sur elle n'a pas plus de valeur que celui d'un mathématicien sur la musique ou la peinture. Il y a tel savant plus ignorant en religion qu'un enfant de dix ans qui suit assidûment le catéchisme. Ou bien ces hommes sont des orgueilleux qui veulent juger Dieu, traiter avec Dieu d'égal à égal, et mesurer sa parole aux dimensions de leur faible raison. L'orgueil est le pire des vices. « Celui qui s'élève sera abaissé, » dit la Sainte Ecriture. C'est ce qui a lieu pour ces savants. Ils sont repoussés, à cause de leur présomption vaniteuse, et privés des lumières qui ne sont données qu'aux cœurs humbles et purs. Le bon Dieu n'aime pas les insurrections.

Ou bien, ce qui est encore plus fréquent, et ce qui, habituellement, est joint aux deux autres vices, ces savants ont des passions mauvaises qu'ils ne veulent pas abandonner, et qu'ils savent incompatibles avec la religion chrétienne. Si on veut, en outre, peser le nombre et la valeur des témoignages pour ou contre la religion, toute difficulté disparaît bien vite. On peut affirmer que, depuis dix-huit cents ans, parmi les hommes éminents de chaque siècle, il n'y a pas eu un incrédule sur vingt. Et encore, sur ce faible nombre d'incrédulés, beaucoup n'ont pas persévéré dans leur incrédulité; beaucoup se sont réfugiés, avant de mourir, dans les bras de cette Eglise qu'ils avaient calomniée et blasphémée. Tels furent, entre autres, plusieurs des chefs de l'école voltairienne du ^{xviii}^e siècle, Montesquieu, Buffon, La Harpe, etc.

Voltaire lui-même, malade à Paris, fit appeler le curé de Saint-Sulpice, un mois environ avant sa mort. Le danger passa, et, avec le danger, la crainte de Dieu. Mais une seconde crise survint; les amis de l'impie

accoururent..... Son médecin, témoin oculaire, nous atteste que Voltaire réclama de nouveau les secours de la religion. Mais, cette fois, ce fut en vain; on ne laissa point le prêtre pénétrer jusqu'au moribond, et celui-ci expira dans un hideux désespoir.

D'Alembert voulut également se confesser. Il en fut empêché, comme l'avait été son maître, par les philosophes qui entouraient son lit : « Si nous n'eussions été là, disait l'un deux, il eût fait le plongeon comme les autres. »

L'impiété de certains savants ne prouve donc rien contre la religion; elle est ordinairement la suite de leur orgueil ou de leurs vices. Cette impiété prouve d'autant moins que l'Eglise catholique a pour elle les plus grands génies, les hommes les plus vénérables qui aient paru sur la terre. Sans parler de ces admirables Docteurs que l'Eglise appelle les « Pères » et dont nous avons cité les noms, parce qu'ils ont été les seuls savants des quinze premiers siècles, combien de noms magnifiques l'Eglise ne compte-t-elle pas sur la liste de ses enfants? Roger Bacon, Copernic, Descartes, Pascal, Malebranche, d'Aguesseau, Lamoignon, Mathieu Molé, de Maistre, de Bonald, Cuvier, parmi les grands philosophes, les penseurs, les jurisconsultes et les savants; Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, Massillon, le P. Lacordaire, Berryer, Montalembert, le P. Monsabré, de Mun, parmi les grands orateurs; Corneille, Racine, Dante, le Tasse, Boileau, Lamartine, Chateaubriand, etc., parmi les littérateurs et les poètes; Cl. Bernard, Pasteur, etc., parmi les physiologistes; Ampère, Arago, Moigno, etc., parmi les grands savants.

Et nos gloires militaires, ne sont-elles pas pour la plupart des gloires religieuses? Charlemagne n'était-il pas chrétien? Godefroy de Bouillon, Tancrède, Bayard, du Guesclin, Jeanne d'Arc, Crillon, Vauban, le grand Condé, Villars, Catinat, Drouot, Bugeaud, Lamoricière,

de Sonis, etc., n'abaissaient-ils pas devant la religion leurs fronts glorieux, ceints des lauriers de la victoire? Turenne avait communiqué le matin de sa mort. Napoléon I^{er} garda toujours dans son cœur la foi de sa mère et fit une mort admirable. Nos meilleurs rois ont été les plus fidèles à leur Dieu. Quel souverain peut-on comparer à saint Louis, ce véritable héros, cet homme si aimable et si parfait, l'honneur de la France en même temps que de l'Eglise catholique? Toutes les gloires semblent donc s'être donné rendez-vous sous le drapeau du christianisme. C'est ce qui faisait dire au vaillant général Lamoricière, en parlant de l'Eglise catholique :

« Elle a pour elle la science, l'histoire, la philosophie, les arts, les grands hommes ; elle a pour elle le passé, le présent et l'avenir ; elle peut seule résoudre les difficultés du temps actuel ; elle répond aux besoins de tous les jours, de tous les cœurs, de toutes les volontés, de toutes les classes, de tous les malheureux ; elle est seule capable d'assurer le bonheur présent et le bonheur futur. » (1)

(1) « Bien loin de nuire à la culture des arts et des sciences humaines, l'Eglise leur vient, au contraire, en aide et les favorise ; car elle n'ignore pas et ne méprise pas les avantages qui en découlent pour la vie : elle confesse, au contraire, que les sciences, de même qu'elles viennent de Dieu, peuvent, si elles sont traitées comme il convient, moyennant la grâce divine, ramener à Dieu. » (Concil. Vatic., cap. iv. *De Fide et Ratione*).

CHAPITRE VII

L'ÉGLISE ET L'INSTRUCTION

L'Eglise catholique a sauvé la science !

Elle l'a encouragée, et presque tous les vrais savants se sont glorifiés de leur titre de chrétiens. Parmi les hommes illustres qui ont vécu depuis dix-huit cents ans, on pourrait à peine, dans chaque siècle, en citer un sur vingt qui ait été incrédule.

Si, à notre époque, quelques savants ne croient pas, c'est parce qu'ils sont, ou très ignorants sur les questions religieuses, ou trop orgueilleux, ou bien encore vicieux. Impossible d'expliquer autrement leur incrédulité.

Aujourd'hui, plus que jamais, l'Eglise a pour elle la grande majorité des savants. On en a eu la preuve, il y a quelques années. Un Congrès scientifique s'est réuni à Paris ; il y a recueilli plus de trois mille adhésions. Les membres présents se sont occupés de toutes les sciences dans leur rapport avec le catholicisme. Le succès a été complet. Une fois de plus, on a constaté que l'Eglise n'était en retard pour aucune question scientifique.

Mais, comme cette Eglise ne se contente pas de cultiver la science pour son compte personnel, il est bon de connaître ce qu'elle a fait dans les siècles passés et ce qu'elle fait actuellement pour la propager.

A la suite des calomnies répandues dans quelques journaux, on suppose trop facilement que l'Eglise lais-

sait autrefois les peuples dans l'ignorance, et que ce n'est que depuis la Révolution qu'on a commencé à répandre l'instruction et les lumières. Rien de moins fondé ou plutôt rien de plus faux qu'une telle supposition.

Avant la Révolution, il y avait peut-être un peu moins d'établissements scolaires qu'aujourd'hui; mais il y en avait suffisamment pour que tous ceux qui voulaient s'instruire en eussent la facilité.

En envoyant ses apôtres à la conquête du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ leur a donné un ordre : c'est celui « d'enseigner toutes les nations ».

Cet ordre a été exécuté à la lettre par les apôtres et leurs successeurs.

Dans la suite des âges, on ne saurait citer une seule époque où l'Eglise ne se soit pas occupée de l'éducation.

Dès le 1^{er} siècle, saint Jean établit à Ephèse une école où il instruisait les jeunes gens.

Saint Polycarpe, son disciple, fit de même à Smyrne.

Au 2^e et au 3^e siècle, on voit des écoles et des bibliothèques placées à côté des églises. L'école d'Alexandrie et celle de Constantinople étaient les plus célèbres. C'étaient de véritables Universités : on y enseignait toutes les sciences.

Mais « l'enseignement des nations » devait se faire surtout par le moyen des écoles primaires ou élémentaires, à la portée des pauvres comme des riches. On y songea.

Dès l'année 680, le sixième Concile de Constantinople ordonne d'établir des écoles gratuites jusque dans les villages et recommande d'en avoir soin.

Au 7^e siècle, divers Conciles prescrivent aux évêques et aux curés de veiller à l'instruction de la jeunesse.

Au 9^e siècle, Charlemagne fonde, avec le concours des moines, l'Université de Paris.

Au 10^e siècle, Louis le Gros, après avoir donné la liberté aux habitants de la campagne, charge les évêques

de les instruire. On vit alors se former plusieurs Congrégations d'hommes et de femmes, dont le but principal était l'éducation de la jeunesse.

Pendant ce moyen âge tant décrié, l'instruction était beaucoup plus répandue qu'on ne se l'imagine, chez les seigneurs, chez les bourgeois, dans les rangs du peuple, et même chez les femmes. En 1839, un écrivain, le P. Cahier, publia dans une Revue (*Annales de philosophie chrétienne*) la liste des écoles de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Irlande, au xii^e et au xiii^e siècles : on fût étonné du grand nombre de ces établissements dont on ne soupçonnait pas l'existence.

Le xve siècle et les siècles suivants virent naître une multitude de Congrégations enseignantes pour l'un et l'autre sexe. C'étaient : les *Ursulines*, fondées par sainte Angèle de Mérici ; les *Jésuites*, par saint Ignace de Loyola ; les *Prêtres de l'Oratoire*, par saint Philippe de Néri ; la *Congrégation de Notre-Dame*, par saint Pierre Fourier ; l'Ordre de la *Doctrine chrétienne*, par saint Hippolyte Galande ; les *Somasques*, par saint Jérôme Emilien ; l'Ordre de la *Visitation*, par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal ; la *Congrégation de l'Oratoire*, par le cardinal de Bérulle ; les *Prêtres de la Mission* et les *Filles de la Charité*, par saint Vincent de Paul et Louise de Marillac ; les *Eudistes*, par le Père Eudes ; les *Frères des Ecoles chrétiennes*, par saint Jean-Baptiste de la Salle ; la *Congrégation de Saint-Charles*, en Lorraine ; les *Sœurs de la Doctrine chrétienne* ; les *Sœurs de la Providence* ; les *Frères de la Charité* ; les *Frères du Sacré-Cœur* ; les *Frères Maristes* ; les *Frères de la Sainte-Famille*, de Belley, et tant d'autres Congrégations enseignantes fondées jusqu'à la fin du xixe siècle.

Au moment où la Révolution française éclata, en 1789, le nombre des écoles de charité, à Paris et dans

les autres diocèses de France, était très considérable.

Un écrivain impartial de cette époque, Bergier, constatait qu'elles n'étaient entretenues, ni par la philosophie, ni par la politique, ni par la philanthropie, mais par la religion seule. Nos savants les plus illustres sortaient de ces écoles où étaient admis les riches et les pauvres.

La Révolution voulut rompre avec les glorieuses traditions du passé. Elle supprima tous ces établissements, s'empara des propriétés, chassa ou guillotina les maîtres ; elle fit table rase de tout ce qui avait existé.

Plus tard, voyant l'ignorance envahir les masses, elle essaya de réorganiser, mais elle n'aboutit qu'à un despotisme ridicule et barbare.

Le Directoire ne fut pas plus heureux. Ses écoles centrales elles-mêmes restèrent désertées. De sorte que, pendant quelques années, on eut des écoles sans élèves, des Facultés sans auditeurs.

Napoléon I^{er} essaya de remédier à cet état de choses. Il créa le tyrannique monopole de l'Etat enseignant. On ouvrit des Facultés, des lycées et des collèges. Mais souvent ces Facultés furent vides, et les lycées se peuplèrent de boursiers de l'Etat.

Sous la Restauration, et surtout en 1850, on donna un peu de liberté à l'enseignement. Les Congrégations religieuses ouvrirent partout des écoles, et partout ces écoles se remplirent d'élèves laborieux et intelligents qui firent honneur à la France et au catholicisme.

Il s'est alors passé un fait vraiment extraordinaire, mais incontestable, et que nous voyons encore se renouveler tous les jours. Malgré la pression gouvernementale, malgré les préjugés, malgré le malheur des temps, ces écoles congréganistes ont prospéré. Aujourd'hui, plus que jamais, elles l'emportent de beaucoup par le nombre, la distinction des élèves et les succès obtenus dans les concours. S'agit-il des grands

établissements français, par exemple de l'Ecole polytechnique, de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, de l'Ecole navale de Brest, de l'Ecole des mines de Saint-Etienne, presque toujours les premières places sont obtenues par des jeunes gens formés par des maîtres congréganistes.

Aussi, qu'arrive-t-il? Devant cette redoutable concurrence, certains hommes s'irritent. Ils en arrivent à regretter le peu de liberté que la loi de 1850 a laissé à l'Eglise catholique.

La Franc-Maçonnerie forme une nouvelle Société qui s'appelle : *La Ligue de l'enseignement*. Elle agite le spectre de l'instruction prétendue laïque, gratuite et obligatoire. A tout prix, cette ligue veut empêcher les congréganistes d'enseigner. Pour arriver à ce résultat on emploiera les moyens les plus odieux. On calomnierá les Frères et les Sœurs. On les traitera d'ignorants. On les traînera devant les tribunaux. On paiera de faux témoins. On mettra toute espèce d'obstacles au recrutement des Congrégations religieuses. On les accablera d'impôts exorbitants. On fera des lois contre elles. On ira « lentement, mais sûrement. » On ne s'arrêtera que le jour où le dernier Frère et la dernière Sœur auront quitté la salle de classe.

Quelle est la cause de tant de haines? Quel est le motif de cette répulsion qu'inspire l'instituteur religieux? Pourquoi veut-on le faire disparaître? Expliquons-nous franchement :

Est-ce dans l'intérêt de la science? Non. On sait très bien que ces Frères et ces Sœurs en savent autant, sinon plus, que les instituteurs et les institutrices laïques. Ils instruisent les enfants aussi bien et mieux qu'eux. Les examens en sont la preuve.

Est-ce dans l'intérêt de la morale? Mais voyez ce qui se passe devant les tribunaux. A peine un Frère ou une Sœur y comparait chaque année, et souvent sur une accusation fausse, tandis que les journaux enregistrent

chaque jour les tristes exploits de certains maîtres laïques.

Ce n'est donc ni l'intérêt de la science, ni l'intérêt de la morale qui animent les ennemis des instituteurs religieux.

Qu'est-ce donc ? C'est toujours, et plus acharnée que jamais, la haine de Dieu ! Bon gré, mal gré, on veut chasser l'idée de Dieu du cœur des enfants, et surtout du cœur des pauvres.

Ce qui est plus horrible, c'est que cette haine, qui ne peut pas simuler l'amour de la science et de la morale, pas plus que du progrès, puisque la science, la morale et le progrès sont dans le camp opposé, cette haine prépare, sans s'en douter, le châtiment cruel des sociétés qui se laissent follement gouverner par une minorité sectaire et tyrannique.

On a retiré les établissements publics aux religieux qui les dirigeaient sagement. Quelle en a été la conséquence ?

Les crimes se sont multipliés (1). On a vu des enfants de dix à onze ans se suicider, d'autres, de douze à quatorze ans, commettre d'épouvantables assassinats. Les maisons de correction sont pleines de précoces criminels. Les prisons regorgent de scélérats. On est obligé de les agrandir ou d'en construire de nouvelles (2).

Que sera-ce dans une dizaine d'années, quand tous ces jeunes bandits seront devenus des hommes ?

Les suicides, les vols et les assassinats deviendront de jour en jour plus fréquents. On verra partout ce qui se voit déjà dans beaucoup de pays : une jeunesse sans

(1) Voir *Franç-maçonnerie démasquée*. Crimes d'enfants, suicides, assassinats, 8^e année, p. 218.

(2) A Paris, les prisons sont si pleines qu'il n'y a plus de place pour les condamnés de tout âge, de tout rang et des deux sexes que la justice y envoie chaque jour par « four-nées » de 40 à 50.

foi ni loi, ne respectant ni les parents, ni les supérieurs, ni les vieillards, ni les moindres convenances morales.

Plaise à Dieu que ces malheurs qui menacent notre pays s'en éloignent ! Continuons à donner nos sympathies, nos respects et notre affection aux instituteurs chrétiens qui consacrent leur vie à l'éducation de la jeunesse, à ces maîtres dévoués qui ont le souci des âmes autant que des corps. Aidons-les dans la mesure de nos forces. En travaillant pour ces enfants, c'est pour la patrie même qu'ils travaillent. Leur tâche est pénible, dure, ingrate. Ils ont besoin, plus que jamais, d'être encouragés et aidés dans leur noble mission. Que les encouragements et les secours ne leur fassent donc pas défaut !

CHAPITRE VIII

L'ÉGLISE ET LE PROGRÈS

Parmi les accusations portées contre l'Eglise, il n'en est pas qui reviennent plus souvent sous la plume ou sur les lèvres des impies que celle-ci : « L'Eglise n'est plus de notre siècle ; car elle est ennemie du progrès et de la civilisation moderne. »

Cette accusation est dénuée de tout fondement. On ne peut l'établir sur aucun témoignage.

Quand on demande aux impies de prouver ce qu'ils avancent, ils sont très embarrassés.

Les mots de « progrès » et « civilisation » étant par eux-mêmes très vagues, ceux qui les emploient ne savent souvent pas même les définir. Pour certains hommes, ces mots sont devenus comme des signes de ralliement autour desquels ils se rangent pour combattre les institutions les plus saintes, pour ouvrir la voie aux excès les plus déplorables. Si l'on veut, par exemple, entraver la liberté de l'Eglise et de ses ministres, diminuer leur salutaire influence, fermer les temples, supprimer les processions, multiplier les lieux de débauche, on le fait au nom de la civilisation moderne : et on appelle cela un progrès !

Au nom de cette même civilisation, on laisse toute liberté ou plutôt toute licence au théâtre, à la presse, aux fêtes mondaines ; on s'efforce d'augmenter toutes les jouissances sensibles, tous les plaisirs du corps, au détriment de la saine morale, au préjudice de l'âme,

Pourvu que les apparences brillent, que le côté matériel d'une société soit prospère..., ce sera le progrès!....

Or, cette idée que se font certains hommes du progrès est absolument fausse. Le progrès qui ne s'occupe que du bien-être matériel, qui flatte les passions aux dépens des mœurs et du salut de l'âme, ce progrès n'est pas véritable, c'est un progrès menteur, c'est une civilisation trompeuse. On ne doit pas seulement voir dans l'homme son corps, on doit encore et surtout considérer son âme. L'âme de l'homme, faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, est infiniment préférable à son corps. Pourquoi la laisserait-on languir dans un oubli dédaigneux?

Le progrès véritable est donc celui qui se rapporte à l'homme tout entier, qui vise à perfectionner l'intelligence, le cœur et la vie corporelle de l'homme. La vraie civilisation doit renfermer ces trois éléments :

1^o Le progrès intellectuel, par la vérité, les sciences et les arts;

2^o Le progrès moral, par la vertu, les bonnes mœurs, la sanctification des individus;

3^o Le progrès matériel, par un bien-être raisonnable, par la diminution des misères humaines.

Demandons-nous ce que l'Eglise catholique a fait pour chacun de ces progrès, et nous verrons qu'au lieu de leur être opposée, elle les a, au contraire, favorisés de tout son pouvoir.

I

D'abord, dans l'ordre intellectuel. Qui a jamais rendu plus de services à l'intelligence humaine que l'Eglise catholique? Qui a jamais plus qu'elle travaillé à répandre l'instruction?

Nous n'avons plus à rappeler ce qu'elle a fait pour les sciences, les lettres et les arts. Nous l'avons indiqué

dans un chapitre précédent. Nous nous contenterons de répéter que, de tout temps, l'Eglise a favorisé l'étude.

C'est elle qui a sauvé de la destruction et de l'oubli les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Sans elle, tous ces trésors scientifiques, littéraires et artistiques auraient été perdus.

Ce sont les moines tant dénigrés qui ont copié les vieux livres et nous les ont transmis comme un héritage.

Ce sont les Papes et les évêques qui ont soutenu jusqu'à la Révolution, à peu près, tous les établissements d'instruction pour la jeunesse.

Le sixième Concile général de Constantinople avait décrété la création d'écoles gratuites. Le troisième et le quatrième Concile de Latran décidèrent la fondation des écoles épiscopales, l'établissement des grades du baccalauréat, de la licence et du doctorat. Au cinquième Concile de Latran (1516), le pape Léon X détermina la durée des études nécessaires pour les divers grades variant de cinq à dix ans.

Toutes les sciences, comme toutes les langues connues, étaient enseignées dans les différentes Universités fondées et dotées par les Papes et les évêques.

L'Eglise n'a donc point attendu les temps modernes pour apprécier les bienfaits de la science et en assurer la diffusion. A elle, dans le passé, l'honneur exclusif d'avoir contribué au progrès intellectuel de l'humanité; car alors elle était toute seule à cultiver les lettres et les sciences, toute seule à les transmettre aux générations futures. Maintenant encore, elle s'intéresse fortement à tout ce qui peut faire progresser l'esprit humain. Aucune science ne lui est indifférente. Elle s'occupe de toutes sans exception. Elle multiplie partout ses établissements scolaires. Elle ne demande pour eux qu'une chose : *la liberté*.

De tout temps, les Papes se sont montrés les amis et les protecteurs des belles-lettres, des sciences et des arts.

Le Souverain Pontife Léon XIII, glorieusement régnant, n'est pas resté en retard sur ses prédécesseurs. Plusieurs fois, dans ses Lettres Encycliques, il a recommandé aux évêques de s'occuper des écoles. Il a appelé auprès de lui les hommes les plus distingués dans les connaissances humaines. L'éducation du peuple est l'objet de sa constante sollicitude. Chaque année, il dépense un million, prélevé sur les aumônes auxquelles la révolution italienne l'a réduit, pour soutenir les écoles primaires.

Ce que l'Eglise a fait pour les sciences, elle l'a fait aussi pour les arts.

On sera surpris peut-être en nous entendant dire que les arts mécaniques et libéraux (ceux qu'on appelle les beaux arts) n'eurent jamais d'asiles plus sûrs que les églises, les demeures épiscopales et les monastères. Et pourtant il en est ainsi.

C'est sous l'influence des Pontifes romains que l'Italie est devenue la patrie des beaux-arts, la terre par excellence que vont visiter ceux qui cherchent l'inspiration, tous ceux qui s'occupent de peinture et de sculpture. C'est dans les églises et dans les musées de Rome que se trouvent les plus beaux tableaux, les statues les plus remarquables, les plus beaux chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes. Il suffit, pour en être convaincu, de passer, ne serait-ce que quelques jours, dans la capitale du monde chrétien. On est émerveillé à la vue de tant de richesses artistiques, de tant de splendeurs. Longtemps après, on y rêve encore, et toujours on désire les revoir.

Voilà ce que l'Eglise a fait pour les sciences et pour les arts. Comment, après cela, ose-t-on encore l'accuser d'être l'ennemi du progrès intellectuel? Ah! c'est faire preuve ou d'une profonde ignorance, ou d'une mauvaise foi insigne.

Serait-elle donc mieux l'ennemi du progrès moral? Encore moins.

II

De l'aveu d'un protestant célèbre, Guizot, qui a composé un livre intitulé *Histoire générale de la civilisation*, pendant de très longues années l'Eglise seule a exercé un pouvoir moral, a adouci les mœurs barbares de nos ancêtres, a ennobli les âmes et fait régner la concorde dans les relations privées, domestiques et sociales. Nous n'avons point à faire ici l'histoire de la transformation du monde païen. Déjà, plus d'une fois, l'attention du lecteur a été appelée sur ce point. Rappelons seulement l'esclavage aboli, le mépris et la haine du pauvre remplacés par la charité chrétienne, certains droits atroces de la guerre supprimés, les mœurs corrompues et brutales des peuples païens faisant place aux mœurs pures et douces des peuples chrétiens. On ne voit plus aujourd'hui, parmi nous, l'autorité despotique de l'époux, l'avilissement de la femme, le mépris et le meurtre des enfants. A qui donc les sociétés modernes en sont-elles redevables, si ce n'est à l'Eglise ?

Seule, l'Eglise a pu faire progresser l'homme moral comme les sociétés. Seule, elle a été la préservatrice et la sauvegarde de toutes les vertus. « Cherchez, hors de son sein, des vierges et des âmes saintes, je vous défie d'en trouver. » (1)

En dehors de l'Eglise catholique, aucun progrès moral ne peut s'accomplir. Loin de progresser, les peuples qui abandonnent les salutaires prescriptions du christianisme retombent dans la barbarie. Voyez ce qui se passe aujourd'hui dans la Grèce, en Turquie, au nord de l'Afrique. Autrefois, ces pays étaient le théâtre d'une civilisation intellectuelle et morale très avancée. Aujourd'hui, ils sont habités par des peuples qui ne se font aucun scrupule de commettre les sept péchés capitaux,

(1) LACORDAIRE.

tandis que la vertu leur est inconnue. Mais, sans aller si loin, regardez, près de vous, ces villes, ces villages où l'on fait profession d'impiété, où l'on rencontre des hommes qui se moquent de ceux qui vont à la messe, de ceux qui remplissent leurs devoirs de chrétiens. Est-ce que, dans ces pays qui se vantent d'être « au progrès », la moralité est bien grande?

Respecte-t-on le bien et la réputation du prochain? Hélas! non. La corruption la plus effrénée s'y étale publiquement. Non seulement on ne respecte pas le bien et la réputation du prochain, mais on ne se fait aucun scrupule de le scandaliser.

Dans ces pays, on voit et on fait des choses qui ne se font pas même chez les sauvages. Ces hommes impies, ces femmes dévergondées, qui accusent les autres d'être en retard, oh! ils ont bien progressé, eux! Oh! oui, ils sont fort avancés, non pas du côté de la vertu, mais du côté du vice!

Chez eux, il est aisé de le prouver, les sept péchés capitaux sont soigneusement cultivés, le vol s'exerce sur une vaste échelle et l'immoralité s'étale impudemment; tout est permis, excepté le bien. Voilà leur progrès.

Les enfants de l'Eglise catholique ne veulent point de ce progrès, qui est la pire des décadences, puisqu'il fait descendre l'homme au niveau de la brute.

Notre progrès, à nous, est celui qui fait marcher l'âme dans le chemin de la vertu, qui nous fait observer de mieux en mieux nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Une fois dans ce chemin, l'âme ne s'arrête pas, elle progresse véritablement. Chaque jour elle avance, chaque jour elle se purifie, chaque jour elle se perfectionne, jusqu'à ce qu'enfin elle soit une digne reproduction de celui qui a dit : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même. » Et encore : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

III

Tout en s'occupant du progrès intellectuel et moral des individus, l'Eglise n'a pas négligé le progrès matériel, c'est-à-dire celui qui procure un certain bien-être au corps et qui diminue les misères de l'humanité. — « Chose admirable ! s'écriait, il y a cent ans, un homme qui n'était cependant pas bien favorable au christianisme, Montesquieu. Chose admirable ! la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'autre but que notre bonheur dans l'autre vie, assure encore notre félicité sur cette terre. »

Sans doute, l'Eglise n'a pas fait disparaître toutes les souffrances qui affligent la pauvre humanité. Elle ne le pouvait pas ; elle ne le pourra jamais. Nous sommes sur la terre, non pas pour être heureux, mais pour y être éprouvés. Ici-bas, nous ne rencontrerons jamais le bonheur complet. D'ailleurs, beaucoup de maux sont la suite et la punition du péché originel. Il ne faut donc pas s'étonner si on les éprouve.

Mais si l'Eglise n'a pas fait disparaître tous ces maux, elle les a considérablement adoucis. Dans la mesure de ses forces, elle a amélioré la condition de l'homme sur la terre. Elle a applaudi à toutes les inventions, à toutes les découvertes qui pouvaient rendre son sort plus supportable.

Que les chemins de fer abrègent les distances ; que l'étincelle électrique fasse communiquer instantanément l'ancien et le nouveau monde ; qu'on trouve des remèdes contre le choléra, contre la rage et contre toutes les épidémies ; qu'on fabrique mieux et plus vite tous les objets utiles ou nécessaires à la vie ; en un mot, qu'on épargne à l'homme le plus de peine possible, qu'on lui rende moins pénible son triste pèlerinage sur la terre, l'Eglise applaudira. Elle favorisera tous les efforts qu'on fait dans ce sens. Souvent même elle sera la première

à favoriser et à approuver ces efforts; car sa sollicitude s'étend aux corps aussi bien qu'aux âmes; elle veut le progrès matériel comme le progrès intellectuel et moral.

Résumons-nous :

Le progrès véritable est celui qui a rapport, non seulement au corps de l'homme, mais encore à son âme, qui s'occupe de son intelligence et de son cœur, comme de son bien-être matériel.

De tout temps, l'Eglise a favorisé ce progrès; ou plutôt elle a été elle-même l'agent le plus actif de ce progrès. C'est elle qui a rendu le plus de services à l'humanité au point de vue intellectuel, moral et matériel.

Ce qu'elle a fait dans les siècles passés, cette Eglise le fait encore aujourd'hui, et elle continuera à le faire jusqu'à la fin du monde.

Toujours on la verra au premier rang des défenseurs et des propagateurs de la civilisation véritable. Toujours elle tiendra haut et ferme le drapeau du vrai progrès, comme elle a tenu celui de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

Mais ce qu'elle ne veut pas, ce qu'elle condamne absolument, c'est la doctrine que les impies ont l'audace de décorer du nom de progrès.

Cette doctrine pernicieuse, elle est bien connue.

En fait de progrès, c'est la négation de Dieu et de l'âme humaine, et comme conséquence, ce qu'on est convenu d'appeler du nom barbare de « laïcisation » de la société.

Ce qui veut dire : Plus de Dieu, ni dans le gouvernement, ni dans les assemblées, ni dans les lois, ni dans les écoles, ni dans les hôpitaux. Plus de Dieu nulle part.

Au point de vue moral, c'est la suppression de tout devoir, la glorification, l'apologie de tout vice, la recherche de toute jouissance, l'insulte de toute pudeur et de toute vertu, la revendication de toute licence.

Au point de vue social, c'est l'anarchie, la force primant le droit, la jouissance devenant la règle de tout devoir et le vol remplaçant la propriété.

Voilà le progrès comme l'entendent les impies.

Or, ce progrès qui fait disparaître tout devoir envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, l'Eglise n'en veut pas, car il est la barbarie véritable.

Libre à ceux qui veulent devenir semblables aux sauvages de suivre leurs instincts dépravés, de se plonger dans les ténèbres de l'ignorance et la fange du vice ! Mais les chrétiens, les enfants de l'Eglise catholique, repoussent ce progrès menteur qui ravale l'homme au rang de la bête. Ils veulent, au contraire, le progrès véritable, celui qui favorise l'intelligence et le cœur aussi bien que le corps ; celui qui a pour but, tout en améliorant le sort de la vie terrestre, la sanctification des âmes par l'observation des devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même. C'est la voie qui mène à la gloire et au bonheur puisqu'elle aboutit à la félicité éternelle.



CINQUIÈME PARTIE

L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE ET LE PEUPLE

De tout temps, on a cherché à égarer le peuple, à lui faire perdre le sentiment de l'honneur et le souci de ses véritables intérêts.

Il s'est rencontré, à toutes les époques et surtout dans les États libres, des ambitieux qui ont flatté les passions populaires, et s'en sont fait un piédestal pour monter au pouvoir.

Tant que ces hommes n'ont pas atteint leur but, on les voit ramper devant leurs concitoyens. Ils paraissent modestes, obséquieux : les gracieux sourires, les salutations, les promesses ne leur coûtent guère.

Mais, dès qu'ils ont réussi à obtenir la place qu'ils convoitaient, ils changent de manière d'agir. Autant ils étaient doux et empressés, autant ils deviennent arrogants et difficiles à aborder. Leur politesse affectée se transforme en suffisance orgueilleuse. Ils regardent de bien haut le pauvre ouvrier dont, peu de jours auparavant, ils serraient la main avec effusion. Ils avaient

promis monts et merveilles : toutes leurs promesses sont oubliées. Ils ne pensent qu'à une chose : réaliser rapidement une grosse fortune, afin de pouvoir jouir de tous les plaisirs de la vie. Quant au pauvre peuple, qu'ils ont tant flatté, ils s'en soucient peu ; ses intérêts ne les touchent plus, et même ils s'en moquent comme d'une guigne.

Toutefois, comme ce bon peuple pourrait trouver étrange cette manière d'agir, comme il pourrait troubler par ses plaintes ou ses menaces la digestion des gros jouisseurs, il faut, à toute force, détourner son attention. Pour cela, que fait-on ?

On proclame à son de trompe, on fait publier par toutes les feuilles publiques que ce peuple est le plus heureux du monde, que ses finances sont en bon état, que son commerce va bien, qu'aucun nuage n'assombrit l'horizon politique ; en un mot, que jamais nation ne fut plus prospère.

Le peuple croit pendant quelque temps ces belles paroles. Il s' imagine que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais son illusion est de courte durée.

Bientôt, l'augmentation des impôts, la diminution des revenus, la fermeture des maisons commerciales, le dépérissement de l'agriculture, la démoralisation publique, amènent un certain malaise. Le peuple commence à sortir de sa torpeur ; il relève la tête ; il se demande avec inquiétude d'où peuvent venir cette gêne, ce malaise qu'il éprouve et qui lui semblent être le commencement de grandes misères !

De nouveau, il faut détourner son attention ; de nouveau, il faut occuper l'opinion publique. Mais comment ? Oh ! ce n'est pas très difficile ! Il n'y a qu'à attribuer à l'Eglise catholique les malheurs du temps, à la rendre responsable de toutes les calamités qui surviennent. Il n'y a qu'à la calomnier, elle et ses représentants, selon

la maxime célèbre : « Mentez, mentez encore, il en restera toujours quelque chose. »

Ainsi dit, ainsi fait. Les accusations les plus absurdes, les calomnies les plus invraisemblables sont lancées contre cette Eglise. On la rend responsable de tout le mal. Une guerre sanglante est déclarée : c'est la faute des curés ! Le commerce ne va pas : c'est la faute des curés ! Les récoltes sont mauvaises : c'est la faute des curés ! Le choléra exerce ses ravages : c'est la faute des curés ! Quoi qu'il arrive, le mot d'ordre est donné ; on dira toujours que c'est la faute des curés. Des milliers de journaux le répéteront aux quatre coins du pays. A force de l'entendre dire, le peuple finira par le croire ; peu à peu, il se détachera de l'Eglise catholique, et bientôt même il sera disposé à voir en elle une ennemie.

L'Eglise catholique, l'ennemie du peuple ! Grand Dieu ! Quel impudent mensonge ! Quelle monstrueuse calomnie !

La Franc-Maçonnerie seule était capable d'inventer et de propager de semblables choses. Des hommes profondément ignorants ou foncièrement mauvais peuvent seuls les admettre.

L'Eglise catholique est l'ennemie du peuple, dites-vous ? Mais prouvez donc ce que vous avancez. Il ne s'agit pas de déblatérer sans rime ni raison ; ce sont des faits certains qu'il nous faut, et non pas des balivernes, de grandes phrases qui ne disent rien du tout. Des faits certains ? Où les prendraient-ils ? Nous les défions de prouver par des faits convaincants, sûrs, que l'Eglise est l'ennemie du peuple.

Comment pourrait-elle être l'ennemie du peuple, cette Eglise qui a tant fait pour lui, pour sa liberté, pour sa dignité, pour tous ses droits ?

N'est-ce pas l'Eglise qui a fait disparaître l'esclavage, rendu à la femme et à l'enfant la place qu'ils doivent

occuper dans la famille, amélioré la condition de l'ouvrier, favorisé de toutes les manières les pauvres, les humbles, les petits, tous ceux qui étaient abandonnés ou méprisés sous le paganisme?

N'est-ce pas l'Eglise qui a soulagé toutes les misères du peuple, consolé toutes ses afflictions, encouragé tous ses nobles sentiments?

N'est-ce pas l'Eglise qui a créé ces institutions charitables où les déshérités de la fortune reçoivent tous les secours que nécessite leur état : et les écoles, et les orphelinats, et les salles d'asile, et les ateliers, et les hospices pour les enfants trouvés, les malades ou les vieillards, et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue?

Etrange inimitié que celle qui consiste à combler son adversaire de bienfaits, à l'accabler, pour ainsi dire, sous le poids d'une générosité sans exemple et d'une bonté inaltérable! Vraiment, quand on entend une pareille accusation, on est tenté de hausser les épaules et de sourire de pitié. Ceux qui la lancent sont, en effet, plus dignes de pitié que de mépris. Leur conduite rappelle celle des pharisiens de l'Evangile.

Un jour, ces hommes orgueilleux, irrités contre le Sauveur, parce qu'il dévoilait leur hypocrisie, voulaient le lapider. Jésus se contenta de leur répondre : « J'ai fait parmi vous beaucoup de bonnes œuvres. Pour laquelle de ces œuvres voulez-vous me lapider? »

L'Eglise pourrait tenir le même langage à ceux qui, l'accusant d'être l'ennemie du peuple, la persécutent et voudraient l'anéantir. Elle aussi pourrait dire : « J'ai comblé le peuple de bienfaits. Pour lequel voulez-vous m'anéantir? Est-ce parce que j'ai brisé les fers de l'esclave? Est-ce parce que j'ai rendu à la femme et à l'enfant leur dignité? Est-ce parce que j'ai rétabli l'ouvrier dans ses droits? Est-ce parce que j'ai amélioré le sort des pauvres, des humbles, des faibles, des petits?

Est-ce parce que je veille sur l'honneur des enfants, des jeunes filles et des familles? Est-ce parce que je couvre la terre d'institutions charitables qui, toutes, ont pour but le soulagement du peuple? Est-ce parce que je m'efforce de procurer le bonheur en cette vie et en l'autre? »

Certes, il faut être bien aveugle, bien ignorant, il faut avoir une audace bien impudente pour oser dire que l'Eglise est l'ennemie du peuple. Si jamais société fut utile au peuple, rendit au peuple d'immenses services, identifia sa vie à celle du peuple, c'est bien l'Eglise catholique.

Son divin Fondateur aurait pu naître dans un palais, faire étalage aux yeux du monde de sa puissance et de ses richesses, il aurait pu vivre au sein des plaisirs; il en a jugé autrement.

Pour bien montrer qu'il venait sur la terre surtout pour les pauvres et les faibles, il a voulu partager leur sort. A Nazareth, il était confondu avec les enfants et les ouvriers du peuple. Dans ses prédications, il s'adressait de préférence au peuple. Quand il choisit ses apôtres, va-t-il les prendre parmi les riches, les savants, les grands politiques? Non, mais parmi les hommes du peuple.

Quand il veut répandre ses faveurs, est-ce aux heureux du siècle qu'il s'adresse? Non, mais à tous ceux qui travaillent et souffrent : « Venez à moi, leur dit-il, vous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Venez à moi, vous qui travaillez, qui bêchez la terre, qui préparez le pain, qui confectionnez les vêtements, qui construisez les maisons, qui pêchez dans la mer, qui portez des fardeaux, vous tous, ouvriers, hommes du peuple, venez à moi !..... »

Quand il fonde son Eglise pour continuer son œuvre, en fait-il le partage exclusif des riches et des grands? Non, il prend soin de la rendre accessible à toutes les

conditions et en particulier aux petits. Voyez, en effet, ce qui se passe dans l'Eglise catholique.

Là, point de distinction entre le riche et le pauvre, entre le puissant et le faible, entre le savant philosophe et l'humble travailleur des champs, entre le maître et l'ouvrier.

Tous participent aux mêmes sacrements, tous croient les mêmes vérités, tous s'efforcent d'observer les mêmes commandements, tous reconnaissent et adorent le même Père qui règne dans les cieux, le même Fils qui nous a rachetés, le même Esprit qui nous sanctifie.

Tous emploient les mêmes moyens pour arriver au ciel où il n'y aura plus ni riches, ni pauvres, ni faibles, ni puissants, mais où régnera l'égalité la plus parfaite.

Tous enfin, dans cette Eglise, peuvent aspirer aux fonctions et aux charges pourvu qu'ils en soient dignes. On y voit l'enfant du pâtre, aussi bien que le fils du prince, occuper un siège épiscopal. L'un comme l'autre peut s'asseoir sur le trône de Pierre, être le Vicaire de Jésus-Christ.

Devant un tel ensemble de faits, comment oser dire encore que l'Eglise est l'ennemie du peuple? Si jamais cette accusation a été fausse, mensongère, si jamais elle a dû soulever l'indignation de tout homme de cœur, c'est bien à notre époque.

De nos jours, en effet, du moins en France, la plupart des évêques et presque tous les prêtres sortent des rangs du peuple. Ils ont partagé dans leur jeune âge les épreuves de la classe laborieuse; ils ont pris part à ses misères, à ses travaux. Ils savent combien elle est digne d'intérêt. Choisis par Dieu pour être ses représentants, ils n'oublient pas, sous l'habit sacerdotal qu'ils portent, l'humble condition d'où ils sont sortis. Au lieu d'en rougir, ils en sont heureux et fiers. Ils estiment, comme ils le méritent, ces travailleurs des champs dont les peines leur sont connues.

Quand il faut remplir les fonctions de leur ministère, porter, par exemple, à un malade les consolations suprêmes de la religion, ils ne demandent pas s'il s'agit d'un riche ou d'un pauvre. Ils franchiront aussi volontiers la porte d'une chaumière que celle d'un château. S'ils ont des préférences, elles seront toutes en faveur des pauvres. Ils serreront leurs mains calleuses, durcies par le travail, avec plus de tendresse que les mains gantées d'un grand seigneur : ils voient en eux les représentants du Christ Jésus, qui, lui aussi, a voulu être pauvre, qui a proclamé hautement le bonheur des pauvres, et qui n'a pas hésité à dire que tout ce qu'on faisait à l'un d'entre eux, c'était à lui-même qu'on le faisait.

Voilà comment l'Eglise est l'ennemie du peuple : voilà comment elle lui est opposée ! A moins d'un aveuglement bien grand ou d'une mauvaise foi insigne, il est impossible de trouver, dans cette manière d'agir, rien qui soit hostile aux classes inférieures ; au contraire, tout est en leur faveur. Tout a pour but de sauvegarder leurs droits et leurs intérêts les plus chers. Tout a pour but de leur procurer le bonheur véritable qui s'obtient, non par l'assouvissement des passions, mais par l'accomplissement des devoirs et la pratique des vertus.

Puisqu'il en est ainsi, quels doivent être la conduite et le langage de tout homme raisonnable et impartial ?

Au lieu de faire chorus avec ceux qui parlent sans cesse des empiètements du clergé, qui disent que l'Eglise est l'ennemie du peuple, ils doivent protester contre ces calomnieuses imputations. Ils doivent y répondre avec toute l'énergie dont ils sont capables, en disant à ces tristes personnages : « Vous avez menti ! Vous êtes des calomniateurs ! » Non, l'Eglise n'est pas l'ennemie du peuple, mais sa bienfaitrice. Non, l'Eglise ne cherche pas à empiéter sur les droits des gouvernements. Elle ne veut qu'une chose : exercer librement sa légitime influence.

Si, parfois, elle a pris part aux affaires publiques, ce fut toujours dans l'intérêt et pour le bien de tous. L'histoire est là pour nous dire que, jamais, les peuples n'ont été plus heureux que lorsque l'accord a régné entre l'Eglise et l'Etat.

La France, en particulier, n'a jamais été plus prospère que sous Charlemagne et saint Louis. Pourquoi ? Parce que ces deux illustres souverains savaient parfaitement qu'il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu comme à César ce qui est à César. Au lieu d'apporter des entraves à l'exercice du culte, ils favorisaient de toutes leurs forces la religion catholique. Celle-ci, de son côté, engageait les inférieurs à reconnaître le pouvoir de leurs supérieurs, à les respecter, à les aimer.

Chaque fois qu'un représentant de l'Eglise, cardinal, évêque ou simple prêtre, s'est occupé des affaires publiques dans notre pays, ces affaires ont été bien administrées. Tous ceux qui ont appris l'histoire connaissent les immenses services que l'abbé Suger, le cardinal de Richelieu, le cardinal de Mazarin et tant d'autres ministres ecclésiastiques ont rendus à la France.

Au contraire, chaque fois que, à la tête des affaires, il s'est trouvé un ennemi de la religion, la fortune publique a diminué. Notre pays s'est vu abaissé par de sanglants revers. Il a été en proie aux humiliations et aux souffrances. On en a vu un exemple frappant sous le règne de Louis XV.

Deux ministres, de caractères et d'idées tout à fait opposés, dirigèrent alors les affaires. L'un était le cardinal Fleury, évêque de Fréjus ; l'autre le franc-maçon Choiseul.

Tant que le cardinal Fleury fut au pouvoir, il s'efforça par une sage économie, de rétablir l'équilibre des finances gravement compromis par les guerres de Louis XIV et les folies du Régent. Il favorisa le commerce et l'agriculture. Pendant les vingt-trois années de son administra-

tion, la France fut heureuse au dedans et respectée au dehors. On eut bien à soutenir une guerre, celle de la succession d'Autriche; mais cette guerre fut déclarée malgré le cardinal Fleury qui ne la voulait pas. D'ailleurs, elle fut glorieuse pour la France. Nous remportâmes plusieurs grandes victoires, et le traité d'Aix-la-Chapelle qui la termina fut tout à notre avantage.

Bien différent fut le sort de notre pays sous l'administration du franc-maçon Choiseul. Jamais peut-être la France ne traversa des jours plus néfastes, plus malheureux.

Continuellement en guerre avec la Prusse et l'Angleterre, elle essuya de nombreuses défaites sur terre et sur mer. Nous vîmes notre influence et notre gloire anéanties en Europe, pendant que l'Angleterre nous enlevait presque toutes nos colonies, entre autres le Canada et les Indes, qui donnaient tant d'espérances à la métropole et dont les Anglais ont su tirer de si beaux profits. Pendant ce temps, l'immoralité s'étalait impudemment sur le sol français et la misère atteignait les dernières classes de la société.

Pour détourner l'attention publique de tant de calamités, que fit le franc-maçon Choiseul? Il employa un moyen cher à la Franc-Maçonnerie, moyen dont on se sert encore aujourd'hui : il attaqua l'Eglise. Il s'en prit à l'un des Ordres religieux qui lui avaient rendu le plus de services : l'Ordre des Jésuites. Les loges maçonniques en France, en Italie, en Espagne et en Portugal poussèrent un cri de guerre contre la Compagnie de Jésus. On accusa les Jésuites de crimes imaginaires; leur innocence fut parfaitement reconnue plus tard. Mais alors, on les noircit, on les calomnia, afin de les perdre dans l'opinion publique. Bientôt, on demanda et on obtint la suppression momentanée de cet Ordre.

Le peuple fut-il plus heureux à la suite de cette basse persécution? Non, il continua de souffrir.

Dès ce moment, les esprits judicieux augurèrent

mal de l'avenir. Bien des signes faisaient déjà pressentir l'horrible catastrophe dont la France allait être le théâtre. Trente ans plus tard, en effet, la Révolution, préparée de longue date par la Franc-Maçonnerie, la Révolution éclatait et faisait couler des fleuves de sang. Ce n'était pas seulement le sang des prêtres et des nobles qui était répandu : c'était aussi celui du peuple. A Paris notamment, au moment de la Terreur, on abattait les têtes sans distinction. Les enfants du peuple furent souvent confondus avec les fils des seigneurs ; ils étaient dans la même charrette qui les conduisait les uns et les autres à la même guillotine. Et qui est-ce qui dirigeait ces massacres ? Ceux qui, peu de temps auparavant, attaquaient l'Eglise et l'accusaient d'être l'ennemi du peuple.

Voilà ce qui s'est passé il y a un siècle.

Sachons profiter des leçons de l'histoire. L'expérience des siècles passés doit servir aux siècles présents et futurs. Par conséquent, lorsque vous entendez certains hommes déblatérer contre l'Eglise et ses institutions, la dépeindre sous les plus noires couleurs, essayer de la représenter comme l'ennemi du peuple, il faut se défier du langage de ces hommes ignorants ou méchants, et ne pas se laisser séduire par leurs mensonges. En face, il faut leur répondre :

« Non, l'Eglise n'est pas telle que vous la représentez. Non, l'Eglise n'est pas l'ennemi du peuple, c'est vous qui êtes son ennemi ; c'est vous qui voulez sa perte, son asservissement et sa honte. A l'Eglise notre reconnaissance, notre respect et notre affection ! »



CHAPITRE II

L'ÉGLISE ET LA LIBERTÉ

Il est un mot qui a le pouvoir de fasciner tous les esprits, d'électriser tous les cœurs; c'est le mot de *Liberté*.

Quand, une fois, on a trouvé le moyen de prendre la multitude par cet appât, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom.

A ce nom enchanteur, on a vu des cœurs palpiter de joie, la jeunesse s'élancer comme vers un brillant avenir, le vieillard oublier le poids des ans, le soldat voler sur un champ de bataille, et un peuple entier s'écrier : « Nous voulons être libres : plutôt la mort que l'esclavage ! »

Ceux qui s'occupent de politique connaissent bien le prestige qu'exerce le mot de liberté sur la race humaine. Aussi, tous la réclament pour faire triompher leurs idées; tous prétendent la donner au peuple. Malheureusement, on ne s'entend pas sur sa signification. « Il n'y a pas de mot, écrit Montesquieu, qui ait reçu plus de différentes significations que celui de liberté : les uns l'ont pris pour la facilité de déposer celui à qui ils avaient donné un pouvoir tyrannique; les autres, pour la faculté d'élire celui à qui ils devaient obéir; d'autres, pour le droit d'être armés et de pouvoir exercer la violence; ceux-ci, pour le privilège de n'être gouvernés que par un homme de leur nation, ou par leurs propres lois.....; ceux-là, pour la permission de vivre au gré

de leurs passions. Il en est même qui sont allés jusqu'à dire que, pour être réellement libre, il ne fallait pas reconnaître de supérieur : « Ni Dieu, ni maître, » telle est leur devise. Il en est, enfin, qui prétendent que l'Eglise catholique est l'ennemie de la liberté.

Au milieu de ces opinions contradictoires, il est difficile d'avoir une idée juste, exacte, de la véritable liberté. Et pourtant, il faut la connaître, puisqu'on en parle tant aujourd'hui, puisqu'on prétend mettre l'Eglise en opposition avec elle.

Avant de prouver que, non seulement l'Eglise n'est pas l'ennemie de la liberté, mais qu'au contraire elle l'a toujours réclamée et défendue, il est donc nécessaire de la bien déterminer.

Qu'est-ce que la liberté ?

On peut la définir : la propriété de soi, le pouvoir qu'a l'homme de penser et d'agir comme il lui plaît.

On peut dire encore que la liberté est un des traits de la ressemblance que nous avons avec Dieu.

Le Créateur, ayant fait l'homme à son image, a déposé en lui quatre traits principaux de ressemblance. Il a voulu que notre âme fût un esprit comme lui-même est un pur esprit ; que cette âme fût immortelle comme il est lui-même éternel ; qu'en cette âme il y eût trois facultés : la sensibilité, l'intelligence et la volonté, comme en Dieu il y a trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; que cette âme, enfin, fût libre dans ses déterminations, comme Dieu lui-même est libre.

La liberté est donc un des traits par lesquels nous ressemblons à Dieu. Par conséquent, c'est un des dons les plus précieux que nous ait fait le Créateur.

On distingue quatre espèces de libertés : la *liberté morale*, qui consiste à pouvoir faire le bien ou le mal ; la *liberté civile*, qui consiste à user librement des droits naturels à l'homme, à disposer comme on l'entend des facultés de son âme et des membres de son corps ; la

liberté politique, qui donne aux citoyens d'un pays le droit de participer directement ou indirectement au gouvernement de l'Etat et de contrôler les actes des gouvernements; enfin, la *liberté religieuse*, qui consiste à pouvoir remplir librement ses devoirs envers Dieu.

L'Eglise est-elle l'ennemie de l'une de ces libertés? Non, elle n'est hostile à aucune.

Parlons d'abord de la *liberté morale*, qui consiste à pouvoir agir ou ne pas agir, faire le bien ou le mal. Cette liberté est, de toutes, la plus nécessaire. Elle est la condition du mérite ou du démerite. Sans elle, il ne saurait y avoir de récompense ou de punition; car il serait absurde de récompenser ou de punir quelqu'un pour une action qu'il a été forcé de faire. C'est surtout par l'usage de cette liberté qu'un homme raisonnable diffère d'un insensé, un adulte d'un enfant. On comprend donc sans peine le prix que les hommes attachent généralement à cette faculté qui les élève bien au-dessus des animaux, les rend semblables aux anges et à Dieu, et fait qu'eux-mêmes sont la cause de leur bonheur ou de leur malheur éternel.

Mais ce que l'on ne comprend pas si facilement, c'est qu'il se soit rencontré des hommes capables de dire que l'Eglise est l'ennemie de la liberté ainsi entendue. Non, l'Eglise n'est pas l'ennemie de la liberté morale. Chaque fois, au contraire, que cette liberté a été attaquée, elle a été défendue énergiquement par les représentants de l'Eglise. Les papes et les évêques ont protesté, au nom de la raison, contre ceux qui voulaient enlever à l'homme une de ses plus belles prérogatives.

Ainsi, au xvi^e siècle, Luther et Calvin soutinrent que l'homme est entraîné au bien ou au mal par une force irrésistible: ils ont été condamnés par le Concile de Trente.

Jansénius, tombé dans la même erreur, a été, lui aussi, frappé par les sentences de l'Eglise.

Il n'est peut-être pas, dans tout le dépôt de la révélation, un seul dogme que l'Eglise ait dû plus souvent défendre par la plume de ses docteurs et les anathèmes de ses pontifes, que le dogme de la liberté morale. Comment donc ose-t-on dire que l'Eglise est l'ennemie de cette liberté?

Serait-elle mieux l'ennemie de la liberté civile? Pas davantage. La *liberté civile*, avons-nous dit, est celle qui consiste à pouvoir user librement des droits naturels à l'homme, à se servir, comme il l'entend, des facultés de son esprit et des membres de son corps.

Or, je vous le demande, est-ce que jamais l'Eglise s'est opposée au libre exercice des facultés de l'âme? Est-ce que jamais elle a voulu asservir l'homme? N'a-t-elle pas, au contraire, favorisé de tout son pouvoir les sciences qui développent l'intelligence? N'a-t-elle pas travaillé de tout temps à l'extinction de l'esclavage? Notre illustre Pontife Léon XIII n'a-t-il pas adressé aux évêques du monde entier une lettre dans laquelle il déplore le triste sort des pauvres nègres de l'Afrique et les exhorte à redoubler de zèle pour mettre fin à cette servitude? Dire que l'Eglise est l'ennemie de la liberté civile est un affreux mensonge contre lequel protestent l'histoire et la raison.

L'Eglise n'est pas plus hostile à la *liberté politique* qu'à la liberté morale et civile.

La *liberté politique* est le pouvoir de participer directement ou indirectement aux affaires d'un pays. En vertu de cette liberté, les citoyens d'une nation ont le droit de nommer, par le vote, leurs représentants, de choisir la forme de gouvernement qui leur convient le mieux et de contrôler les actes de ce gouvernement.

Y a-t-il dans l'exercice de cette liberté quelque chose qui puisse être une cause de désaccord avec l'Eglise? Non, l'Eglise, comme on nous l'a dit bien souvent, n'est l'ennemie d'aucune forme de gouvernement. Elle

reconnait tout pouvoir légitime, quel que soit le nom qu'on lui donne. Peu lui importe qu'un Etat soit gouverné par un roi, par un empereur ou par un parlement.

La royauté, l'empire, la république sont pour elle des formes de gouvernement qui la laissent parfaitement indifférente. Elle ne demande qu'une chose, c'est de pouvoir librement sauver les âmes en les instruisant et leur administrant les sacrements. Quant à empêcher les citoyens d'exercer leurs droits politiques, elle n'y songe pas. Elle est la première à les inviter à exercer ces droits. Elle est la première à les engager à remplir leurs devoirs d'électeurs; elle enseigne que ce devoir oblige en conscience.

Voilà pourquoi, au moment des élections générales qui intéressent tout un pays, les prêtres ayant mission d'éclairer les fidèles confiés à leurs soins doivent leur rappeler la gravité de l'acte qu'ils vont accomplir.

« Vous êtes libres, leur diront-ils, mais gardez-vous de faire un mauvais usage de votre liberté. Du vote que vous allez déposer dans l'urne dépend le sort de votre pays, l'avenir de vos enfants, la tranquillité publique, la bonne administration des affaires, le libre exercice du culte. Vous serez responsables des actes de ceux que vous aurez nommés. Vous en répondrez un jour devant Dieu, comme si vous les aviez accomplis vous-mêmes. Réfléchissez donc sérieusement avant de remplir votre devoir d'électeurs. N'oubliez pas qu'avant tout vous êtes chrétiens: vous devez donc agir en chrétiens et désirer par-dessus tout le libre exercice de la religion chrétienne. »

Voilà le langage que les représentants de l'Eglise tiennent aux fidèles quand ils sont sur le point de remplir leurs devoirs politiques.

Il n'y a, dans ce langage, rien qui ait pour but d'enchaîner la liberté.

En parlant ainsi, on ne se propose qu'une chose :

éclairer les vrais chrétiens, afin qu'ils puissent faire un bon usage de leur liberté.

Que dire maintenant de la *liberté religieuse*, en vertu de laquelle l'homme doit pouvoir, sans empêchements, rendre à Dieu ce qui est à Dieu? Oh! pour cette liberté, l'Eglise la demande; elle la veut absolument.

Vous avez une âme, dit-elle aux hommes; cette âme a été créée immédiatement par Dieu. Dieu seul en est le principe. Donc, elle n'appartient qu'à lui. Vous êtes tellement grands par votre origine et par votre nature que vous ne devez dépendre que de Dieu. Non seulement vous avez été créés par Dieu, mais encore vous avez été rachetés par lui. Pour vous arracher à une éternité de souffrance, il a souffert et il est mort pour vous. Vous lui appartenez donc à deux titres, parce qu'il est votre Créateur et parce qu'il est votre Rédempteur. Mais vous n'appartenez qu'à lui. Toute autre domination serait indigne de Dieu et de vous : indigne de Dieu, car elle serait une usurpation de ses droits ; indigne de vous, parce que, venant de Dieu même et rachetés par lui, vous n'appartenez qu'à lui. Vous n'avez qu'un maître, le Maître du ciel et de la terre. Vous n'avez qu'un roi, le Roi du temps et de l'éternité. Mais ce roi, vous devez l'aimer, l'adorer, le remercier et le prier. Vous devez être libres de l'aimer, de l'adorer, de le remercier et de le prier.

Par conséquent, *liberté du culte*. Aucune puissance au monde ne doit vous empêcher de remplir vos devoirs religieux.

Si des lois odieuses venaient enchaîner cette liberté religieuse, résistez à ces lois; si on vous menace, méprisez les menaces; si on vous frappe sur une joue, présentez l'autre; si on vous persécute jusqu'au sang, versez votre sang pour Jésus-Christ.

Avec les apôtres et les martyrs, dites : « *Non possumus* : Nous ne pouvons pas. Mieux vaut obéir à Dieu

qu'aux hommes. Qu'importe la vie si courte et si pénible d'ici-bas à celui qui attend les récompenses de l'éternité ? »

C'est ainsi que l'Eglise catholique réclame et défend la liberté religieuse.

C'est ainsi qu'elle est l'amie et la protectrice de toutes les libertés véritables, soit de la liberté morale, soit de la liberté civile, soit de la liberté politique, soit de la liberté religieuse (1).

Mais il est une liberté que l'Eglise n'approuve pas, qu'elle ne peut pas approuver et qu'elle n'approuvera jamais : c'est la *liberté du mal*, parce que cette liberté est aussi préjudiciable aux intérêts temporels qu'aux intérêts spirituels de la société.

L'Eglise n'admet pas qu'on puisse impunément nuire au corps et à l'âme de ses enfants.

Elle n'admet pas qu'on puisse librement voler, tuer, incendier les maisons ou détruire les récoltes.

Elle n'admet pas qu'on puisse dépraver la jeunesse par une éducation impie, corrompre ses mœurs par des paroles et des exemples abominables.

Oh ! pour cette liberté du mal, non, jamais l'Eglise ne l'acceptera ; jamais elle ne cessera de la combattre.

Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur, s'écriait : « Liberté pour tout et pour tous, excepté pour le mal et pour les malfaiteurs. » L'Eglise a de tout temps tenu ce langage.

Aussi, écoutez les cris de rage des malfaiteurs, des débauchés, des voleurs, des corrompus, quand ils entendent l'Eglise s'opposer au vol, au mensonge, à l'immoralité, au parjure, qu'ils pratiquent.

« Plus de curés, s'écrient-ils, plus d'Eglise, plus de gendarmes, plus de juges ; la religion naturelle, le par-

(1) « En général, quand la liberté a manqué aux hommes, c'est la religion qui s'est chargée de la remplacer. » (Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, leç. V ; p. 147.)

tage des biens, la libre jouissance des plaisirs terrestres ! »

Voilà leur langage ; voilà les désirs insensés de ceux qui prennent des illusions pour des réalités !

Ils rêvent un état de choses impossible, qui n'existera jamais que dans les imaginations échauffées par les liqueurs fortes, la fumée des cabarets, la lecture de mauvais journaux et les déclamations de méchants orateurs avides de popularité !

Il est encore une liberté que l'Eglise n'admet pas ; c'est celle qui consiste à *vivre au gré de ses passions* ; parce qu'une telle vie est la plus triste des servitudes.

L'homme n'a pas de pires tyrans que ses passions. Là où les passions règnent en souveraines, l'intelligence et la raison sont esclaves : la liberté n'existe plus.

Est-il libre, l'avare qui tremble pour son trésor et que chaque jour rend plus esclave de sa passion insatiable ?

Est-il libre, l'ambitieux forcé de mendier une protection qu'il méprise, de se dégrader pour quelques honneurs, et d'acheter une gloire passagère par des hontes qui restent toujours ?

Est-il libre, le voluptueux qui, pour plaire à la beauté qu'il adore, accepte d'un caprice la joie et la tristesse ; esclave hypocrite, dont le corps et l'âme sont vendus d'avance pour un instant de volupté ?

Eh quoi ! vous vous croiriez esclaves, si vous obéissiez à un tyran ; et l'homme entraîné par la passion de la vaine gloire, par la hideuse fureur de l'envie, par le démon de la luxure ou le génie infernal de la vengeance, cet homme serait libre ? Non, non, le joug le plus honteux n'est pas celui qui meurtrit le corps, mais les passions qui perdent l'âme.

Croyez-en le témoignage d'un illustre Docteur de l'Eglise, qui, avant d'être un grand saint, a été un grand pécheur : saint Augustin. Il s'est laissé, pendant quelques temps, dominer par ses passions. Il croyait,

en s'affranchissant des maximes de la vertu, être plus libre. Profonde erreur!

« Je croyais être libre, disait-il plus tard, en parlant de sa malheureuse jeunesse, je croyais être libre, et je ne voyais pas que je me forgeais des chaînes. Je mettais sur ma tête un poids de fer que je ne pouvais plus secouer; chaque jour resserrait davantage mes liens. »

Telle était la servitude d'Augustin quand il jouissait dans le monde de ce que les impies appellent la liberté. Mais, lorsqu'il eut quitté le vice et ses occasions pour embrasser toutes les pratiques de la vie chrétienne, son bonheur fut sans égal. Il ne se possédait pas de joie :

« O Seigneur, s'écriait-il, vous avez rompu mes liens! Quelles actions de grâces vous rendrai-je, pour les douceurs que vous me faites trouver dans votre service! Que votre joug est agréable et léger le fardeau que vous m'imposez! »

Ce qui est vrai pour les individus l'est aussi pour les nations. « Une nation ne peut être véritablement libre si elle n'est pas vertueuse; plus une nation est corrompue, plus elle a besoin de maîtres. » (1)

(1) BENJAMIN FRANKLIN.

CHAPITRE III

L'ÉGLISE ET L'ÉGALITÉ

Il y a, en ce monde, deux choses que les hommes estiment par dessus tout : la *Liberté* et l'*Egalité*.

La liberté, qui permet de penser et d'agir comme nous l'entendons, qui nous élève bien au-dessus des êtres sans raison, qui fait que nous ressemblons à Dieu et que nous serons cause de notre bonheur ou de notre malheur éternel, la liberté est nécessaire à l'homme ; c'est l'un des dons les plus précieux que le Créateur ait accordés à sa créature raisonnable.

Loin d'être l'ennemie de la liberté, l'Eglise la réclame ; nous l'avons démontré. Elle la défend envers et contre tous, et, pour assurer son triomphe, elle ne recule devant aucun sacrifice. Nous l'avons aussi démontré.

Nous avons à traiter maintenant de l'égalité.

Il faut être de son temps et parler au peuple des choses qui l'intéressent le plus, traiter comme elles doivent l'être les questions qui le passionnent. Or, l'instinct dominant des peuples modernes, et surtout du peuple français, est l'*instinct de l'égalité*.

On ne veut plus de privilégiés ; on veut que tous soient *égaux*. Quoique nous parlions beaucoup plus de la liberté, nous n'y tenons évidemment pas autant, puisque, à plusieurs reprises, on a pu nous priver de nos droits, et Dieu sait si, en ce moment même, la plupart des libertés ne sont pas enchaînées en France !

Au contraire, les pouvoirs, même les plus forts, ont été impuissants à rétablir certains privilèges.....

Ceux qui veulent tromper le peuple connaissent bien cette passion qu'il a pour l'égalité; ils savent combien elle lui est chère.

Aux époques d'élections, ils ne manquent pas de s'en servir. Ils usent et abusent, dans leurs journaux et dans leurs discours, de toutes les vieilles rengaines : ils rappellent le moyen âge, la dîme, la corvée, l'ancien régime, le temps des privilèges et mille autres choses qu'ils jettent comme autant d'épouvantails aux oreilles des braves travailleurs. De toute la force de leurs poumons, de toute l'énergie de leur âme, ces hommes protestent contre la différence des rangs sociaux et la répartition inégale des biens de la terre.

« Il est injuste, disent-ils, que les uns travaillent et souffrent, tandis que les autres se reposent et jouissent; que les uns soient honorés et les autres humiliés. Il est injuste que, en arrivant au monde, certains trouvent dans leur berceau un million de fortune, un titre de duc, de comte ou de marquis, une couronne de roi ou d'empereur. Qui leur a mérité cet avantage? Qu'ont-ils fait pour avoir sur les autres la supériorité de leurs millions ou de leur naissance? Il ne faut pas que les uns aient plus et les autres moins. Nous valons autant les uns que les autres; nous devons être tous égaux! »

C'est ainsi qu'ils font de l'égalité un drapeau, un signe de ralliement.

Par ce mot d'« égalité », ils éblouissent et étourdissent les foules.

Tous les cerveaux fêlés, toutes les têtes mal équilibrées, tous les amours-propres blessés, toutes les imaginations malades, toutes les ambitions inassouvies et déçues se laissent prendre. On applaudit, on acclame ceux qui parlent ainsi. Heureux encore quand on se contente d'applaudir!.....

Mais, quelquefois, cela ne suffit pas. Des paroles on passe aux actes. On s'attaque à l'autorité quelle qu'elle soit; on s'acharne contre le pouvoir, on l'ébranle, on le secoue, comme le laboureur le prunier, pour en faire tomber tous les fruits. A toutes forces, on veut le renverser.

Au nom de l'égalité, le signal est donné pour l'émeute : une lutte fratricide s'engage; les rues se garnissent de barricades; les coups de fusils et de canons retentissent; on massacre des citoyens inoffensifs et on incendie les monuments publics.

Deux fois, la France a été le théâtre de ces scènes horribles; deux fois : en 1793, pendant la Révolution, et en 1871, au moment de la Commune, on a vu un peuple en délire, les pieds dans le sang, chantant et dansant sur des cadavres au nom de l'égalité.

Voilà jusqu'à quels excès on peut porter une nation, en flattant outre mesure ses mauvais instincts.

« Pauvre peuple! ne vois-tu donc pas qu'on te trompe indignement sur le sens d'un mot? Ne vois-tu donc pas qu'on te fait des promesses impossibles à réaliser? Ne vois-tu donc pas qu'on te fait attendre et désirer des choses qui n'existeront jamais? »

Non, l'égalité complète, entière, parfaite, telle qu'on a l'air de la promettre, n'existera jamais dans le monde. On ne l'obtiendra jamais par les moyens révolutionnaires.

La véritable égalité ne se trouve que dans l'Eglise catholique.

Cherchez-la ailleurs, vous ne la trouverez pas : ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre physique ou naturel, ni même, au moins d'une manière absolue, dans l'ordre social.

Dans l'ordre intellectuel d'abord, jamais il n'y aura d'égalité complète, parce qu'il y aura toujours des hommes plus intelligents les uns que les autres. Voilà,

par exemple, deux enfants : l'un est admirablement doué sur le rapport de la mémoire, du jugement, de l'imagination et des autres facultés intellectuelles ; l'autre est complètement dépourvu de ces moyens. Ces deux enfants fréquentent la même école ; ils reçoivent les mêmes soins. L'un fait de rapides progrès ; l'autre peut à peine apprendre à lire et à écrire. Est-ce que jamais ces deux enfants seront égaux sous le rapport de la science ? Evidemment non. L'un pourra faire des études plus sérieuses, devenir peut-être un savant, tandis que l'autre en sera incapable. Jamais donc ces enfants ne seront égaux sous le rapport intellectuel.

L'égalité est-elle mieux possible dans l'ordre physique ou naturel ? Pas davantage. Cet ordre dépend uniquement de Dieu. C'est lui qui l'a créé. Or, le Créateur a mis dans son œuvre une prodigieuse variété. Cherchez dans la nature deux êtres qui se ressemblent parfaitement. Je vous défie de les trouver. Dans une forêt, il y a des millions de feuilles ; impossible d'en trouver deux qui soient absolument semblables. Sur les bords de la mer, il y a des milliards de grains de sable ; impossible d'en trouver deux pareils.

Dans le règne animal, on remarque une variété encore plus grande. Cherchez, parmi les poissons, parmi les oiseaux, parmi tous les êtres animés de la terre, vous n'en trouverez pas deux qui soient parfaitement égaux, qui se ressemblent parfaitement. Toujours vous remarquerez dans l'un un détail qui manque à l'autre.

Dieu, qui a mis tant de diversité parmi les créatures, aurait-il fait exception pour le genre humain ? A-t-il voulu que tous les hommes fussent semblables ; qu'il n'y eût pas d'inégalité parmi eux au point de vue physique ? Non, là encore, nous remarquons la variété dans l'unité. Parmi les hommes, les uns sont de grande taille, les autres sont petits ; ceux-ci ont un tempéra-

ment solide, ceux-là n'ont qu'une frêle constitution. Que d'autres différences pour le teint, la chevelure et toutes les parties du corps ! Au point de vue moral, la variété n'est pas moins grande. Les uns ont un caractère doux, timide, réservé ; les autres, un caractère fier, audacieux. Ceux-ci sont naturellement portés au bien, ceux-là ne songent qu'à faire le mal. Il n'y a donc pas d'égalité pour les hommes, ni au point de vue intellectuel, ni au point de vue physique, ni au point de vue moral. Et les hommes de bon sens sont si bien convaincus de cette vérité qu'on les entend dire souvent, en parlant de certaines personnes : « Il en faut de toutes les qualités pour faire un monde ! »

L'égalité complète, qui ne se trouve ni dans l'ordre intellectuel ni dans l'ordre naturel, se rencontrerait-elle dans l'ordre social ? En d'autres termes, les citoyens qui composent une société, une nation, la France, par exemple, peuvent-ils être égaux ? S'ils ne le sont pas, doivent-ils chercher à le devenir ? Et si tous leurs efforts se tournent de ce côté-là, quelle sera la conduite de l'Eglise catholique ? Doit-elle empêcher ou approuver ces efforts qu'on fait pour arriver à l'égalité ?

Telles sont les questions qui préoccupent en ce moment beaucoup d'esprits ?

Elles semblent bien embrouillées ; et, cependant, elles ne le sont pas autant qu'elles le paraissent.

Il suffit de s'entendre sur le sens qu'on donne aux mots d'*égalité sociale*.

Si, par là, on veut dire que tous les hommes qui composent une nation ont les mêmes pouvoirs, les mêmes devoirs, qu'il n'y a plus ni supérieurs ni inférieurs ; oh ! alors, l'Eglise n'approuve pas cette égalité, parce qu'elle est purement chimérique : elle n'existera jamais. Dès qu'il y a société, il y a nécessairement hiérarchie, c'est-à-dire supérieur et inférieur.

Considérez la plus simple, la plus élémentaire des

sociétés : la famille. Elle se compose du père, de la mère et de l'enfant. Direz-vous que l'enfant est l'égal de ses parents, qu'il a les mêmes droits qu'eux, qu'il n'est pas tenu de leur obéir ?

Considérez une autre société, celle-là bien plus grande : une armée. Direz-vous que tous ceux qui composent cette armée doivent être égaux, qu'il ne doit pas y avoir de différence entre un général, un capitaine et un simple soldat, que tous ont les mêmes droits et les mêmes devoirs ?

Considérez enfin une administration quelconque : celle des Postes, je suppose. Direz-vous que le directeur général des Postes et Télégraphes ne doit pas avoir plus de pouvoirs que le dernier des employés ? Evidemment, soutenir de semblables opinions serait le comble de l'absurdité.

Donc, si, par égalité, certains hommes entendent la suppression de tout ordre, de toute hiérarchie, l'Eglise ne les approuve pas ; elle ne peut pas les approuver ; et elle ne les approuvera jamais ; parce que détruire toute hiérarchie serait détruire la société elle-même. Aussi l'Eglise encourage ses docteurs à combattre les doctrines pernicieuses de ces hommes, beaucoup moins dans ses intérêts que dans ceux de la société. Elle ne permet pas qu'on mette tout à feu ou à sang, qu'on bouleverse toutes les institutions d'un pays, sous prétexte d'arriver à un état de choses impossible à réaliser. Elle condamne dans les masses, comme dans les individus, cette basse jalousie qui ne peut supporter, sans grincer des dents, la moindre supériorité.

Mais si, par *égalité sociale*, on entend que tous les citoyens d'une nation ont les mêmes droits devant Dieu et devant la loi, oh ! alors, l'Eglise, non seulement n'est pas opposée à ce sentiment, mais elle le partage, elle le défend. Oui, l'Eglise admet cet état de société où la naissance n'entraîne aucun privilège, aucune inégalité

civile. Que dis-je? Non seulement elle l'admet, elle le proclame hautement.

Voici dix-neuf siècles, qu'à la face du ciel et de la terre, elle crie aux hommes, avec saint Paul :

« Il n'y a parmi vous ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre. Vous tous, qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu Jésus-Christ, vous êtes un dans le Christ. Vous avez tous la même origine et la même destinée. Vous avez le même Père qui est dans les cieux. C'est de lui que vous venez; c'est vers lui que vous devez tendre de tous vos efforts. Vos âmes sont faites à son image et à sa ressemblance. Elles sont toutes également précieuses. Toutes ont été rachetées par le sang du Calvaire; toutes ont droit au bonheur éternel et peuvent employer les moyens nécessaires pour y arriver. »

La *véritable égalité*, on ne la trouve qu'au sein de l'Eglise catholique.

Là, point de distinction entre le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, le vieillard et l'enfant. Tous doivent croire les mêmes vérités, observer les mêmes commandements, pratiquer les mêmes vertus, assister au même sacrifice, participer aux mêmes sacrements. Jamais vous ne verrez l'Eglise établir une différence parmi ses membres, jamais vous ne l'entendrez dire :

« Les riches doivent croire telle vérité, les pauvres telle autre; ce commandement oblige telle classe d'individus et non pas telle autre..... »

Non, jamais l'Eglise ne tiendra ce langage. Toujours, au contraire, elle affirmera qu'il n'y a qu'une *foi*, qu'une *loi*, comme il n'y a qu'un *Dieu*; et cette foi et cette loi sont les mêmes pour tous, aussi bien pour le prêtre que pour le simple fidèle.

On peut même dire que toutes les institutions de l'Eglise ont pour but de favoriser l'égalité véritable.

Il n'y a pas de société où les dignités et les fonctions

soient plus accessibles. Tous peuvent y prétendre, pourvu qu'ils en soient dignes. Tandis qu'ailleurs on a égard à la naissance, à la fortune, à la parenté, dans l'Eglise catholique on ne considère que le mérite personnel. Chez elle, ni la naissance, ni la fortune, ni la parenté, n'établissent des distinctions, ne créent des faveurs. Qu'un pasteur de campagne remarque dans la plus pauvre famille de son village un enfant heureusement doué du côté de l'intelligence et de la piété, qu'il lui apprenne les éléments de la science ecclésiastique, et qu'ensuite il l'envoie dans les Séminaires : si cet enfant répond aux espérances qu'il a fait concevoir, si sa ferveur n'est pas au dessous de ses talents, on verra l'humble fils du laboureur préféré à des rivaux mieux favorisés du côté de la fortune. Plus tard, il sera peut-être appelé à des fonctions supérieures. Il pourra devenir évêque et même Pape. C'est chaque jour que Dieu prend le pauvre dans sa chaumière pour le mettre à la tête des fidèles, comme autrefois il a tiré David du milieu de ses brebis pour en faire un roi d'Israël. L'histoire de l'Eglise offre plusieurs exemples de Papes sortis des derniers rangs du peuple. Urbain IV était fils d'un cordonnier. Benoît IX et Adrien appartenaient à des familles de laboureurs. Deux autres Papes, qui firent trembler les rois et les empereurs, Grégoire VI et Sixte-Quint, avaient une origine aussi humble.

Et, parmi les évêques français, parmi ceux que l'Eglise honore de la pourpre de cardinaux, combien, entre les plus illustres par la vertu, le savoir et l'éloquence, naquirent dans l'humilité et l'obscurité d'une pauvre chaumière !

Mais, aux yeux des chrétiens, les dignités mêmes surnaturelles ne donnent ni le bonheur ni la vraie grandeur. Ce qui rend l'homme véritablement heureux et grand, c'est la *sainteté*. Or, dans l'Eglise vraiment catholique, la sainteté n'est pas le partage de quelques

privilegiés; elle est accessible à tous les fidèles. Tous peuvent devenir saints. Pour cela, ils n'ont qu'à le vouloir. Par l'énergie de sa seule volonté, aidée de la grâce, une petite bergère, comme Germaine Cousin, infirme, méprisée, rebutée par ses parents eux-mêmes, pourra monter sur les autels et voir les princes et les Souverains Pontifes s'agenouiller devant ses images et lui offrir de l'encens.

Voilà la véritable égalité, celle qui permet à un pauvre enfant du peuple d'arriver au premier des honneurs, au plus grand qu'il soit permis à l'homme d'espérer, l'honneur de la canonisation, l'honneur d'être reconnu et vénéré publiquement comme saint.

Et pour que ses membres puissent arriver à cet honneur, que fait l'Eglise? Les engage-t-elle à se révolter contre les supérieurs, à abaisser toutes les grandeurs, à détruire tout ce qui fait ombrage? Non, elle les engage, au contraire, à s'humilier. « Quiconque s'élève, dit-elle, sera abaissé, et quiconque s'humilie sera glorifié! » Elle ordonne aux supérieurs de traiter avec bonté les inférieurs, de se considérer, non pas comme leurs maîtres, mais comme leurs serviteurs. Le chef de l'Eglise donne lui-même l'exemple de l'abaissement et de l'humilité. Il rappelle que, devant Dieu, nous sommes tous égaux. Savez-vous comment cet homme, qui est le premier en dignité dans le monde, qui voit à ses pieds tous les potentats de la terre, rois ou empereurs (1), savez-vous comment il signe les lettres qu'il adresse à l'univers catholique? Prend-il le titre de Roi des rois, de Souverain des souverains, de Pontife des pontifes? Non, il ne prend aucun de ces titres pom-

(1) Pourquoi ne pas rappeler que Léon XIII fut choisi, il y a quelques années, comme arbitre, par le puissant empereur d'Allemagne, Guillaume I^{er}, que deux souverains s'inclinèrent devant sa sentence, et qu'ainsi la guerre menaçante fut évitée?

peux ; il ne prend pas même celui de Vicaire de Jésus-Christ ; il se contente de signer : *Serviteur des serviteurs de Dieu*.

Voilà comment l'Eglise sait égaliser les rangs ; voilà comment elle fait disparaître les inégalités qui proviennent de la naissance ou de la fortune ! Chez elle, tous ont la même foi, observent la même loi, reçoivent les mêmes sacrements, peuvent arriver aux mêmes honneurs. Pour obtenir cette égalité, elle prêche l'humilité et la douceur. A sa voix, les grands se dépouillent de leur grandeur, les puissants ne comptent plus autant sur leur crédit, les riches ne sont plus aussi fiers de leur fortune. Tous s'abaissent et voient des frères dans ceux qui sont moins bien partagés du côté de la fortune ou de la naissance. C'est ainsi que peut s'établir, sans effusion de sang, l'égalité véritable devant Dieu et devant les hommes.

Voyez, au contraire, ce qui se passe dès que les impies et les francs-maçons prennent en main la cause de l'égalité.

Dans la bouche de ces hommes, ce mot devient un souffle meurtrier qui répand au sein des peuples l'insubordination et la haine. Au nom de l'égalité, les sujets se révoltent contre le pouvoir ; les classes s'arment contre les classes ; les médiocrités envieuses se liguent pour détruire toutes les supériorités ; les charges publiques deviennent l'enjeu d'une lutte sanglante où le vainqueur du jour devient le vaincu du lendemain. Tous veulent commander et nul ne veut obéir. On renverse le trône ! Mais, à sa place, on dresse la guillotine, et, sur cet autel, des milliers de victimes sont immolées à la divinité nouvelle.

A la fin, le peuple prend en horreur cette égalité qui masque la plus honteuse servitude ; il invoque, pour se délivrer, un despote qui ait au moins la franchise de ses rigueurs et substitue l'ambition d'un seul aux rivalités de mille tyrans !

Il faut choisir entre ces deux égalités :

Celle que nous promet l'Eglise et celle que nous promettent les révolutionnaires.

L'une est certaine, l'autre est irréalisable.

L'une s'obtient par la pratique des vertus, l'autre par le pillage, l'incendie et l'assassinat.

L'une procure la liberté en ce monde, l'autre n'amène que l'esclavage et la désolation.

Notre choix ne peut donc pas être douteux !

Nous voulons l'égalité véritable, la seule possible, celle qu'offre l'Eglise, celle de bons chrétiens qui savent en contenter de la place où Dieu les a mis ici-bas, qui ne regardent pas d'un œil jaloux la supériorité du prochain, et qui consentent à être dans une position inférieure en cette vie, pour être glorifiés dans l'autre où il n'y aura plus ni supérieurs, ni inférieurs, ni maîtres, si serviteurs, mais où nous serons tous frères en Jésus-Christ, parce que, tous, nous participerons au même bonheur et jouirons de la même gloire.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE ET LA FRATERNITÉ

Nous aimons et nous voulons la liberté. Nous aimons et nous voulons l'égalité. Cette affection et ce désir sont légitimes, car ils viennent de Dieu qui nous a tous créés libres et égaux par nature. D'ailleurs, bien comprises, la liberté et l'égalité contribuent, jusqu'à un certain point, au bonheur de l'homme sur la terre. L'Eglise catholique est l'amie de toutes les vraies libertés. On peut dire aussi, et nous croyons l'avoir prouvé suffisamment, que ce n'est guère que chez elle qu'on trouve l'égalité véritable. Dans l'Eglise catholique, tous les membres ont les mêmes droits. Point de différence entre les riches et les pauvres, les savants et les ignorants. Tous ont la même foi, la même loi et emploient les mêmes moyens de salut.

Arrivons à la troisième tendance de la société moderne, la *fraternité*, qui est l'affection de l'homme pour l'homme.

Au nom de la fraternité, on demande que, non seulement tous les hommes soient égaux, mais encore qu'on les regarde et qu'on les traite comme frères.

Rien de plus légitime que cette demande. Rien de plus beau que le sentiment qui l'inspire. Mais ce sentiment, d'où vient-il? Qui en a eu la première idée? Est-ce la Révolution, comme on voudrait le faire supposer? Non, bien avant la Révolution française, on connaissait et on pratiquait la fraternité humaine.

A qui donc est-on redevable de ce précieux trésor?

A qui doit-on ce sentiment qui nous fait aimer et respecter nos semblables comme nous nous aimons et respectons nous-mêmes? Est-ce que ce sentiment est naturel à l'homme? L'apporte-t-il dans son cœur en venant au monde? Il semble que cela devrait être; car, enfin, cette vérité: « Nous sommes tous frères, » est évidente. Elle étincelle comme l'étoile du matin.

Nous sommes les enfants d'un même père; nous sommes les membres d'une même famille; le sang d'Adam coule dans nos veines. Selon la parole de Bossuet: « Dieu a établi la fraternité des hommes en les faisant naître d'un seul, qui, pour cela, est leur père commun et porte en lui-même l'image de la paternité de Dieu ». (1)

Il semble donc que les hommes ayant la même origine, le même sang dans les veines, devraient naturellement s'aimer les uns les autres.

Et pourtant, en est-il ainsi? Hélas! non. Si vous en voulez la preuve, il vous sera facile de l'avoir. Vous n'avez qu'à consulter votre cœur.

Quels sentiments ce cœur éprouve-t-il pour l'homme en général? Naturellement, aimez-vous l'homme? Vous flattez-vous d'aimer l'homme? Je ne dis pas votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, vos amis, non; mais l'homme en général, quel qu'il soit; le pauvre, l'infirme, l'étranger, l'aimez-vous?

Ah! bien loin d'éprouver pour le prochain l'affection que nous devrions avoir pour lui, nous sentons s'élever en nous des sentiments d'hostilité, de jalousie. La réussite du prochain nous afflige, sa prospérité nous offense, ses succès nous blessent et nous déchirent. De là des impatiences, des irritations, des aigreurs, des rancunes et mille autres choses opposées à la charité fraternelle. L'homme n'aime pas l'homme. Il éprouve

(1) *Politique tirée de l'Ecriture Sainte.*

naturellement pour lui des sentiments d'envie, de haine ou de mépris. Voilà la vérité, triste vérité; mais vérité cependant pure et simple, confirmée par toutes les pages de l'histoire!

Depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, que voit-on dans l'histoire? Des guerres, des divisions, des querelles. Constamment, le plus faible est opprimé par le plus fort.

Ils n'aimaient pas l'homme, ces fameux capitaines qui, sous prétexte de venger une insulte, de s'emparer d'une ville ou d'une province, faisaient périr des milliers de leurs frères.

Ils n'avaient pas non plus le sentiment de la fraternité, ces riches de l'antiquité qui retenaient des millions de créatures humaines sous le joug de l'esclavage. On les aurait bien étonnés si on leur avait dit que ces êtres humains étaient leurs frères. Ils les regardaient comme bien inférieurs à eux. Ils n'en tenaient compte qu'autant qu'ils pouvaient servir à leur utilité ou à leurs plaisirs.

Le sentiment de la fraternité était donc inconnu au monde païen. Aussi ne trouve-t-on chez lui aucune de ces institutions charitables qui ont pour but de soulager les pauvres, les petits, les infirmes. On ne savait pas, dans ce temps-là, ce que c'était qu'un asile, un hôpital. Malheur alors à l'infirmes qui n'avait pas de quoi se faire soigner! Malheur à l'esclave et au citoyen pauvres quand ils devenaient vieux! Ils ne trouvaient aucun refuge pour abriter leurs cheveux blancs. Ils étaient infailliblement condamnés à périr de faim, de froid ou de misère.

Aujourd'hui, on n'a plus à craindre de telles éventualités dans les pays chrétiens. Partout, des asiles sont ouverts aux misères humaines; partout, la charité fraternelle s'exerce.

A qui est-on redevable de ce bienfait?

A Jésus-Christ et à son Eglise.

C'est Jésus-Christ qui a proclamé le premier le dogme de la fraternité humaine. Ce dogme est sorti de son Cœur divin comme une fontaine de sa source.

Un jour, les docteurs juifs l'interrogeaient, non pas pour être instruits (comme beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, ces juifs étaient de mauvaise foi), ils interrogeaient le Sauveur pour le tenter, c'est-à-dire pour le prendre, si c'était possible, par l'une de ses paroles. « Maître, lui disaient-ils, quel est le plus grand commandement de la loi ? » Jésus leur répondait : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes. »

Craignant sans doute que ses apôtres eussent oublié cette parole, le Sauveur, quelques heures avant de mourir, la leur rappelle : « Voici, leur dit-il, que je vous donne un commandement nouveau. C'est celui de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés moi-même. A ce signe, on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. »

Ces simples paroles de Jésus ont plus fait pour l'établissement de la fraternité que tous les discours des philosophes.

Sans doute, le Sauveur, sa mission accomplie, n'est pas resté sur la terre, il est monté au ciel. Mais son Eglise et ses enseignements sont restés parmi les hommes.

Les apôtres se sont élancés à la conquête des âmes. Quels moyens ont-ils employés pour convertir le monde ? Ont-ils eu recours à la force, à la politique, à l'or ? Non, ils ont employé ces deux moyens de persuasion : la parole et la charité. Ils instruisaient les peuples, ils leur témoignaient la plus vive affection et faisaient régner parmi eux la plus douce fraternité.

« Aimez-vous les uns les autres ! » Telle était la parole qu'ils répétaient souvent.

On assure même que l'un d'eux, saint Jean, arrivé à un âge très avancé, redisait constamment et à tout propos cette parole : « Aimez-vous les uns les autres ! » Ceux qui l'entouraient, fatigués de l'entendre toujours répéter la même chose, lui en demandèrent la raison : « C'est l'ordre du Maître, répondit le disciple bien-aimé, et si cet ordre est observé, tout ira bien. »

Les premiers chrétiens ne furent pas insensibles à ces invitations pressantes des apôtres. Ils donnèrent l'exemple de l'union, de la concorde et de la charité les plus admirables. Rien d'aussi édifiant que leur vie. Ils mettaient volontairement leurs biens en commun. Ils vendaient leurs propriétés pour en disposer selon les besoins de chacun. Ils se réunissaient dans les cénacles ou oratoires des maisons particulières pour prier et recevoir la Sainte Eucharistie. Après la prière, l'instruction et la communion, ils s'asseyaient à une table commune et prenaient ensemble un repas qu'on appelait « agapes » ou « repas d'amitié ». Là, tous les rangs étaient confondus ; là, on cimentait la concorde par une douce gaieté.

C'est ainsi que l'Eglise catholique établissait parmi ses membres la fraternité détruite, dans la société civile, par l'inégalité des conditions. Ce genre de vie dura, dans la primitive Eglise, environ quarante ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où les chrétiens, avertis que Jérusalem allait être renversée, sortirent de cette ville.

Voici comment les Actes des apôtres s'expriment à ce sujet : « La multitude de croyants n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; nul d'entre eux n'appelait sien ce qu'il possédait ; mais tout leur était commun. On ne voyait point d'indigents parmi eux. Quiconque avait des champs et des maisons les vendait et en apportait

le prix aux pieds des apôtres, et on en faisait la distribution à chacun selon ses besoins. »

Devant ce spectacle de fraternité, les païens furent stupéfaits (1); ils ne revenaient pas de leur étonnement : « Voyez donc, s'écriaient-ils, voyez donc comme les chrétiens s'aiment ! » Jamais ils n'auraient cru à la possibilité d'un semblable état de choses. Et, pourtant, cet état de choses existait; il était sous leurs yeux. Impossible de le nier. La république chrétienne était fondée, république nouvelle, inconnue jusqu'alors, où tout le monde n'avait qu'un nom, celui de « frère ».

Mais cette république (2) ne devait pas être bornée à un coin du monde et y demeurer comme une secte heureuse donnant de loin aux hommes l'exemple de la fraternité. Elle devait s'étendre par toute la terre. Elle était appelée à provoquer et à établir partout le partage réciproque du cœur, du travail et des biens. Elle avait besoin pour cette grande œuvre d'un sacerdoce fondé lui-même sur le principe de la fraternité; elle le créa. Elle destina aux fonctions du gouvernement et de la parole, non les princes et les savants, mais ceux des frères, quelle que fût leur naissance, en qui la charité brillait davantage. Elle choisit l'enfant du pâtre et le fils de l'esclave : elle mit sur leur tête la couronne du prêtre, la mitre de l'évêque, la tiare du pontife, et dit aux princes de ce monde :

« Voilà aux genoux de qui vous viendrez chercher la lumière et la bénédiction. Vous, César, vous dépouillerez votre orgueil un jour; vous vous abaisseriez devant le fils de votre serviteur, caché autrefois dans les basses-fosses de votre palais. C'est à lui que vous confesserez vos fautes; c'est lui qui étendra la main sur vous et qui vous dira : « Au nom de Dieu (que je représente), César,

(1) Saint Pacôme, soldat, fut converti par ce spectacle.

(2) V. LACORDAIRE. 25^e conférence.

tes péchés sont remis; va et ne fais plus ce que tu as fait! » Le résultat était facile à prévoir. Dès que le pauvre et le petit étaient élevés au plus sublime des honneurs, celui de représenter Dieu sur la terre, toute distinction de rang et de conditions devait disparaître. L'égalité était rétablie et l'esclavage devait être aboli. » C'est ce qui est arrivé.

Mais l'extinction de l'esclavage n'était pas la seule conséquence de la fraternité chrétienne.

Il restait à secourir tous les maux de l'humanité. Puisque tous les hommes sont nos frères, à tous nous devons venir en aide au nom de la fraternité.

Or, qui a jamais plus soulagé les misères humaines que l'Eglise catholique? Quelle Société a jamais travaillé plus qu'elle à consoler toutes les afflictions, à sécher toutes les larmes? A chaque misère, elle a trouvé son remède; à chaque délaissé, elle a procuré un refuge. Chaque siècle l'a vue enfanter de nouvelles œuvres. Elle a fait la Sœur de Charité aussi facilement qu'elle avait fait le chevalier de Malte; le Frère des Ecoles chrétiennes aussi bien que le Frère de la Merci; l'ami du prisonnier, du fou et du lépreux aussi bien que celui du pestiféré. Quelle Société a jamais produit des hommes comparables à saint Paul, à saint Jean, à saint Nicolas, évêque de Myre, à saint Paulin de Nole, à saint Jean l'Aumônier, à sainte Elisabeth de Hongrie, à saint Jean de Dieu, à saint Vincent de Paul et à tant d'autres? On est stupéfait, en lisant la vie de ces saints, de voir les prodiges de fraternité qu'ils ont accomplis.

Les uns s'écriaient: « Je suis dévoré d'amour pour mes frères. Je ne puis voir souffrir quelqu'un sans partager ses souffrances. »

D'autres ne se contentaient pas de donner asile aux malheureux et de soulager leurs infortunes, ils poussaient l'héroïsme jusqu'à baiser leurs plaies infectes et repoussantes.

Sans parler de tout ce que ces hommes illustres ont fait dans les siècles passés, sans parler même de notre saint Vincent de Paul, qui trouva le moyen de nourrir pendant vingt ans quatre provinces désolées par la guerre, les épidémies et la famine, qu'il suffise de rappeler ce que fait aujourd'hui l'Eglise catholique pour la fraternité.

Elle prend l'homme à sa naissance et le suit jusqu'à sa mort. On ne peut pas énumérer toutes les œuvres charitables qu'elle a établies pour les enfants, pour les jeunes gens et les jeunes filles, pour les malades, pour les abandonnés, pour les vieillards; cette énumération serait trop longue. Cependant, il est bon de dire que la statistique de ces œuvres a été dressée (1).

Dans notre seule France, on ne compte pas moins de *vingt mille institutions* fondées par l'Eglise pour subvenir aux besoins de l'humanité. On a calculé qu'en moyenne, chacune de ses institutions avait, au moins, dix représentants. On peut donc affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il y a aujourd'hui, dans notre pays, au moins 200 000 personnes dont la vie se passe à exercer la fraternité humaine, 200 000 personnes qui obéissent à la voix de Celui qui a dit : « Aimez le prochain comme vous-mêmes. Efforcez-vous de l'aimer comme je vous ai aimés. Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le ferez. »

N'est-on pas saisi de respect à la vue de ces innombrables monuments de la charité catholique, où toutes les infirmités sont guéries, ou du moins soulagées; où les douleurs sans espoir sont adoucies; où la vieillesse indigente trouve le calme et le repos; l'orphelin, une famille; où sont prodigués, au malheureux privé de raison, des soins qu'il ne sait pas reconnaître? Provi-

(1) V. TAINÉ, *Origines de la France contemp. Le Régime moderne*, liv. II, chap. III.

dence visible de Dieu sur la terre, l'Eglise catholique pouvait seule adoucir les maux de l'humanité souffrante ! Elle seule pouvait exercer la vraie fraternité ! Avant elle, jamais pareil spectacle ne s'était vu.

Aimer l'homme, ou plutôt feindre de l'aimer, quand l'intérêt le demande, cela s'était vu. Aimer l'homme tant que reluit à son front un rayon de beauté, cela s'était vu. Aimer quelques êtres choisis, ouvrir son cœur à quelques amis, cela s'était vu..... Mais aimer l'homme d'un amour absolument gratuit, pour exercer la charité fraternelle, détruire tout égoïsme, tout intérêt, tout amour-propre ! Aimer l'homme partout et toujours ! Comprendre dans son affection la terre entière, le sauvage aussi bien que l'homme civilisé ; rencontrer dans les glaces du Nord, comme aux solitudes du Midi, l'homme descendu jusqu'à la brute, le sauvage, l'embrasser en lui disant, dans la vérité du plus incompréhensible amour : « Frère, je t'aime ! » Aimer l'homme dans ses difformités et ses laideurs ; l'aimer quand les flétrissures du temps, les ravages de l'infirmité ou les dégradations du vice ne font plus de lui, sous des haillons fangeux, qu'un objet d'invincible dégoût ; réunir toutes ces plaies repoussantes, se faire une famille de tous ces malheureux de tout nom, et puis crier, comme ce moine de Florence, comme nos milliers de religieux et de religieuses : « O peuple, ô peuple, je t'aime ! Je t'aime à la folie ! Je voudrais que tu n'aies qu'un cœur pour le presser contre le mien et l'embraser de la flamme dont il brûle ! »

Voilà ce qui ne s'est jamais vu et qui ne se verra jamais en dehors de l'Eglise catholique !

Gloire donc et amour à cette Eglise, qui, seule, a su établir et faire régner la fraternité sur la terre !

CHAPITRE V

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

L'homme a deux vies : l'une physique, c'est la vie du corps ; l'autre spirituelle, c'est la vie de l'âme. Il a aussi deux patries : l'une où il ne fait que passer, et l'autre qu'il habitera éternellement. Pour arriver au but suprême de son existence, et en même temps, garantir ses deux vies corporelle et spirituelle contre les dangers qui les menacent, l'homme a besoin de guides et de protecteurs. C'est pourquoi Dieu a créé pour lui deux sociétés : la société civile qui le gouverne, le conduit, le protège dans ses intérêts matériels et ses besoins terrestres ; la société religieuse, l'Eglise, qui le gouverne, le protège dans ses besoins spirituels et le conduit à ses destinées divines et éternelles.

« Dieu, dit Léon XIII (1), a divisé le gouvernement du genre humain entre deux puissances : la puissance ecclésiastique et la puissance civile ; la première préposée aux choses divines, la seconde aux choses humaines..... Chacune d'elles en son genre est souveraine. Chacune est renfermée dans des limites parfaitement déterminées et tracées en conformité de sa nature et de son but spécial. »

Mais quoique parfaitement distinctes et en ce sens indépendantes l'une de l'autre, elles doivent nécessairement pourtant se lier l'une à l'autre par d'étroits rap-

(1) Encyclique *Immortale Dei*.

ports. « Il est nécessaire qu'il y ait entre les deux puissances un système de rapports bien ordonné, non sans analogie avec celui qui, dans l'homme, constitue l'union de l'âme et du corps. » (1) Et pour bien apprécier leur situation respective, la nature de leurs rapports, le rang qu'elles doivent occuper il est indispensable de tenir compte « de l'excellence et de la noblesse de leurs buts, puisque l'une a pour fin prochaine et spéciale de s'occuper des intérêts terrestres et l'autre de procurer les biens célestes et éternels. » (2) Demandons-nous successivement quelle est la situation de l'Eglise par rapport à l'Etat et quelles sont les obligations de l'Etat relativement à l'Eglise. Nous prendrons pour guide dans cette étude l'ouvrage de Liberatore: *L'Eglise et l'Etat*, et l'Encyclique de Léon XIII, *Immortale Dei*.

I

L'Eglise est le royaume de Dieu sur la terre; royaume dont Jésus-Christ est le Roi invisible, et son Vicaire le roi visible. Quand le Christ confessa devant le gouverneur romain qu'il était roi, il ne dit pas, remarque à ce propos saint Augustin: « Mon royaume n'est pas ici! » Mais: « Il n'est pas d'ici! » parce que son royaume est réellement ici-bas, en ce monde, et qu'il durera jusqu'à la fin des siècles.

Le territoire de ce royaume embrasse le monde entier. En vertu du domaine universel et absolu qui lui appartient, Jésus-Christ a donné à son Eglise autorité sur tous les hommes, sous quelque climat qu'ils vivent. Après cela, n'est-ce pas une folie de qualifier d'étrangère l'autorité du Pape? Comment la tête serait-elle étrangère à ses membres?

(1) Encyclique *Immortale Dei*.

(2) Encyclique *Immortale Dei*.

A proprement parler, ce n'est pas l'Eglise qui est dans l'Etat, c'est au contraire l'Etat qui est dans l'Eglise. En effet, ce n'est pas le tout qui est dans les parties, mais les parties qui sont dans le tout. Or, l'Eglise est un tout, une société universelle destinée à recevoir le genre humain tout entier dans son sein. L'Eglise est catholique, universelle; l'Etat, au contraire, est toujours limité, quant au territoire, aux personnes et au pouvoir.

« L'Eglise, dit Liberatore, est une société parfaite et suprême entre toutes les sociétés, et elle ne doit être subordonnée à aucune autre société inférieure. » Toute société doit se soumettre à l'Eglise. Il ne sert de rien d'invoquer la différence entre les deux ordres de sociétés: l'une spirituelle, l'autre temporelle. Dans leurs rapports mutuels, cette diversité emporte avec elle, pour l'Etat, une indépendance relative, mais non pas absolue, dans les choses qui, par elles-mêmes, se rapportent exclusivement à la vie présente. Mais, dans les choses qui regardent directement et par elles-mêmes la religion, la justice et les mœurs, l'Etat doit se conformer aux prescriptions de l'Eglise. Enfin, même dans les choses qui sont de sa compétence, le devoir de l'Etat est de ne rien faire de préjudiciable à la moralité de ses sujets et au culte de Dieu. Et l'Eglise a le droit de corriger et d'annuler toutes les dispositions injustes et immorales qui auraient été prises dans l'ordre même temporel.

Il y aurait confusion de l'Eglise et de l'Etat, si l'Eglise était subordonnée à l'Etat: mais il ne résulte aucune confusion de la subordination de l'Etat à l'Eglise: le corps ne se confond pas avec l'âme, quoiqu'il lui soit subordonné! L'ordre naturel doit être subordonné à l'ordre surnaturel, la nature à la grâce, la vie présente à la vie future.

Séparé complètement de l'Eglise, l'Etat ne peut plus

parvenir à la fin même de la société civile. Le gouvernement temporel, pour être juste et bon, doit avoir une règle spirituelle; donc, il est nécessaire qu'il soit réglé par le pouvoir spirituel.

Tels les rapports du corps et de l'âme dans l'homme, tels les rapports des deux pouvoirs temporel et spirituel dans l'Eglise..... Le pouvoir spirituel ne s'immisce pas dans les affaires temporelles, pourvu que les affaires temporelles ne s'opposent pas à la fin que le pouvoir spirituel doit faire atteindre (1).

Ces paroles de Jésus-Christ: « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie..... Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre! Allez donc et enseignez toutes les nations! » assimilent la puissance de l'Eglise à celle de Dieu, l'autorité des Pontifes romains à celle de Jésus-Christ; donc, elle s'étend à tous, aux individus comme aux nations, aux Etats et aux souverains.

En tant qu'homme, le souverain doit servir Dieu, en vivant conformément à la foi; en tant que chef d'Etat, il doit servir Dieu en mettant ses lois et son gouvernement en conformité avec la foi, sans jamais se soustraire à sa subordination envers l'Eglise. Cette subordination spirituelle n'est ni l'exclusion, ni l'absorption des puissances temporelles; au contraire, elle les ennoblit et les affermit, en faisant remonter leurs droits jusqu'à Dieu, source de toute autorité.

Dans le gouvernement des peuples rachetés, Dieu a joint l'Etat à l'Eglise; et cette union doit être maintenue. Sans l'Eglise, l'Etat moderne ressemblerait forcément à un cadavre. L'Eglise une fois constituée par le Christ, deux pouvoirs, le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, coexistent; et leurs relations mutuelles ne peuvent être que la subordination du second au premier. Inventer des systèmes pour détruire cette subordination ne

(1) V. BELLARMIN, *De Romano Pontifice*, lib. VI.

peut avoir d'autre effet qu'exciter la guerre, et la guerre ne peut finir que par le triomphe de l'empire qui doit durer éternellement. Si le colosse se dresse de nouveau, de nouveau la pierre tombée de la montagne le mettra en poudre.

Maintenant que nous connaissons les rapports qui unissent entre eux les deux pouvoirs, demandons-nous quelles sont les obligations de l'Etat par rapport à l'Eglise.

II

Tout d'abord, le pouvoir civil, sous peine de faire fausse route, doit connaître la source de ses droits et le but pour lequel ils lui ont été donnés. Comme le pouvoir ecclésiastique, le pouvoir civil vient de Dieu. « Le pouvoir public, dit Léon XIII (1), ne peut venir que de Dieu. Dieu seul est, en effet, le vrai et souverain maître des choses; toutes, quelles qu'elles soient, doivent nécessairement lui être soumises et lui obéir, de telle sorte que quiconque a le droit de commander ne tient ce droit que de Dieu, chef suprême de tous. »

..... « Puisqu'il en est ainsi, continue Léon XIII, les chefs d'Etat doivent absolument avoir le regard fixé sur Dieu souverain, modérateur du monde, et, dans l'accomplissement de leur mandat, le prendre pour modèle et règle. » Emané de Dieu, participant au gouvernement divin, le pouvoir public doit revêtir les caractères de l'autorité même de Dieu. Il sera juste, humain : « c'est moins le gouvernement d'un maître que d'un père, » et désintéressé : « L'autorité civile ne doit servir

(1) Encyclique *Immortale Dei*. — Comme nous ne faisons que résumer dans cette seconde partie les enseignements de cette admirable Encyclique, nous prévenons nos lecteurs que toutes les phrases placées entre guillemets en sont tirées textuellement.

sous aucun prétexte à l'avantage d'un seul ou de quelques-uns, puisqu'elle a été constituée pour le bien commun. »

Mais le premier devoir de l'autorité civile, c'est de reconnaître Dieu et de lui rendre hommage. Jamais l'athéisme d'Etat ne sera légitime, ni raisonnable, ni avantageux. Sous aucun prétexte, le pouvoir civil ne peut refuser à Dieu des hommages publics. « Il doit sans faute accomplir par un culte public les nombreux et importants devoirs qui l'unissent à Dieu. Si la nature et la raison imposent à chacun l'obligation d'honorer Dieu d'un culte saint et sacré, parce que nous dépendons de sa puissance, et que, issus de lui, nous devons retourner à lui, elles astreignent à la même loi la société civile. Les hommes unis par les liens d'une société commune ne dépendent en effet pas moins de Dieu que pris isolément. »

L'Etat ne peut donc pas faire profession d'athéisme public. « Les sociétés politiques ne peuvent sans crime se conduire comme si Dieu n'existait en aucune manière, ou se passer de la religion comme étrangère et inutile, ou en admettre une selon leur bon plaisir. » Car si l'Etat doit professer la religion, comme, à côté d'une seule bonne et divine, il en est d'autres fausses, que la perversité humaine a créées comme d'audacieuses contre-façons, il est clair que l'Etat a le devoir strict de professer celle qui vient de Dieu. « Les sociétés politiques, en honorant la divinité, doivent suivre strictement les règles et le mode suivant lesquels Dieu lui-même a déclaré vouloir être honoré..... Quant à décider quelle religion est la vraie, cela n'est pas difficile à quiconque voudra en juger avec prudence et sincérité. En effet, des preuves très nombreuses et éclatantes, la vérité des prophéties, la multitude des miracles, la prodigieuse rapidité avec laquelle la foi s'est propagée, même parmi ses ennemis, et en dépit des plus grands obstacles, le

témoignage des martyrs et d'autres arguments semblables prouvent clairement que la seule vraie religion est celle que Jésus-Christ a instituée lui-même et qu'il a donné mission à son Eglise de garder et de propager. »

Si l'Etat a le devoir de professer la vraie religion, à plus forte raison doit-il la protéger chez ceux qui la professent. « Les chefs d'Etat doivent mettre au nombre de leurs principaux devoirs celui de favoriser la religion, de la protéger de leur bienveillance, de la couvrir de l'autorité tutélaire des lois, et de ne rien statuer ou décider qui soit contraire à son intégrité. La raison en est profonde et indiscutable. L'Etat, ayant pour mission de favoriser le bien commun et la propriété publique, doit sauvegarder, avant tous les autres, le bien qui les domine tous, le bien surnaturel et divin qui mène à l'éternelle félicité. « Ne cessez d'enseigner, dit Pie IX, dans l'Encyclique *Quanta cura*, que la puissance royale n'a pas été seulement établie pour le gouvernement de ce monde, mais encore et surtout pour la défense de l'Eglise..... rien ne peut-être plus glorieux pour les chefs d'Etat que de laisser l'Eglise user de ses lois et de ne pas souffrir que personne porte atteinte à sa liberté. »

Un autre devoir grave de l'Etat est de réprimer la licence. « La liberté, cet élément de perfection pour l'homme, doit s'appliquer à ce qui est vrai et à ce qui est bon..... Il n'est donc pas permis de mettre au jour et d'exposer aux yeux des hommes ce qui est contraire à la vertu et à la vérité, et bien moins encore de placer cette licence sous la tutelle et la protection des lois. L'Etat s'écarte donc des règles et des prescriptions de la nature, s'il favorise à ce point la licence des opinions et des actions coupables que l'on puisse impunément détourner les esprits de la vérité et les âmes de la vertu... La liberté illimitée de penser et de manifester publiquement ses pensées ne doit nullement être rangée

parmi les droits des citoyens, ni parmi les choses dignes de protection et de faveur. »

L'Etat serait plus coupable encore, si, en même temps qu'il favorise toute licence, il comprimait l'expansion et le libre fonctionnement de l'Eglise « qui est la colonne de la vérité » et la grande école de la vertu. « Les dépositaires du pouvoir ne doivent pas prétendre asservir et subjuguier l'Eglise, ni diminuer sa liberté d'action dans sa sphère, ni lui enlever n'importe lequel des droits qui lui ont été conférés par Jésus-Christ..... Exclure de la vie publique, des lois, de l'éducation de la jeunesse, de la société domestique l'Eglise que Dieu lui-même a établie, c'est une grande et pernicieuse erreur. » Cette oppression de l'Eglise par l'Etat n'est pas seulement un crime, elle devient bientôt un désastre. « Prétendre assujettir l'Eglise au pouvoir civil dans l'exercice de son ministère, c'est à la fois une grande injustice et une grande témérité. Par le fait même, on trouble l'ordre, car on donne le pas aux choses naturelles sur les choses surnaturelles ; on tarit, on certainement on diminue beaucoup l'affluence des biens dont l'Eglise, si elle était sans entraves, comblerait la société ; et, de plus, on ouvre la voie à des haines et à des luttes dont de trop fréquentes expériences ont démontré la grande et funeste influence sur l'une et sur l'autre société. »

Ces maux trouveraient-ils dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat leur remède naturel et bienfaisant ! Non ; écoutons encore le Vicaire de Jésus-Christ, organe infallible de la vérité : « Nous ne pouvons pas attendre des résultats meilleurs des tendances de ceux qui prétendent séparer l'Eglise et l'Etat et rompre la concorde mutuelle entre le sacerdoce et l'empire. C'est qu'en effet, les fauteurs d'une liberté effrénée redoutent cette concorde qui toujours a été si favorable et si salutaire aux intérêts religieux et civils. »

Dans les choses purement temporelles, l'Etat a toute puissance; de même, dans les choses spirituelles, tout pouvoir a été donné par Dieu à son Eglise. Par conséquent, les jugements des causes spirituelles, c'est-à-dire de celles qui regardent la foi, l'administration des sacrements, les rites, la morale, la direction des fidèles dans la pratique de la vertu, de toutes celles, en un mot, qui se rapportent au culte de Dieu et au salut des âmes, ne ressortissent aucunement à l'autorité temporelle, mais ressortissent uniquement à l'autorité spirituelle ou de l'Eglise; c'est une vérité catholique, et peut-être, dit Suarez, une vérité de foi.

Mais dans les questions mixtes, celles où les choses temporelles se trouvent intimement liées aux intérêts spirituels des âmes, qu'advient-il? Voici la réponse à laquelle tout catholique doit se tenir. « Dans les questions de droit mixte, il est pleinement conforme à la nature ainsi qu'aux desseins de Dieu, non de séparer une puissance de l'autre, moins encore de les mettre en lutte, mais bien d'établir entre elles cette concorde qui est en harmonie avec les attributs spéciaux que chaque société tient de sa nature..... S'il en était autrement, il naîtrait souvent des causes de funestes contentions et de conflits, et souvent l'homme devrait hésiter, perplexe, comme en face d'une double voie, ne sachant que faire par suite des ordres contraires des deux puissances dont il ne peut en conscience secouer le joug. » Dans ces sortes de questions, alors que des choses temporelles intéressent directement la destinée surnaturelle de l'homme, qui décidera de la voie à suivre et des devoirs à accomplir? L'Eglise. Car « c'est à l'Eglise, non à l'Etat, qu'il appartient de guider les hommes vers les choses célestes, et c'est à elle que Dieu a donné le mandat de connaître et de décider tout ce qui touche à la religion..... Tout ce qui, dans les choses humaines, est sacré à un titre quelconque, tout ce qui touche au

salut des âmes et au culte de Dieu, soit par sa nature, soit par rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Eglise. »

Il peut se faire que ces questions mixtes soient réglées par les deux puissances dans des conventions que l'on a appelées Concordats. « Des temps arrivent parfois où prévaut un autre mode d'assurer la concorde et de garantir la paix et la liberté; c'est quand les chefs d'Etat et les Souverains Pontifes se sont mis d'accord par un traité sur quelque point particulier. Dans de telles circonstances, l'Eglise donne des preuves éclatantes de sa charité maternelle en poussant aussi loin que possible l'indulgence et la condescendance. »

« Quant aux autres choses qui intéressent uniquement l'ordre civil et politique (nous l'avons déjà dit), elles relèvent de l'autorité civile..... Dire que l'Eglise voit de mauvais œil les formes plus modernes des systèmes politiques..... c'est une calomnie vaine et sans fondement. »

Sans doute, tout pouvoir vient de Dieu, mais « la souveraineté n'est en soi nécessairement liée à aucune forme politique, pourvu qu'elle soit de fait apte à l'utilité et au bien commun. » Sans doute encore, l'Etat doit honorer Dieu par le vrai culte que Dieu exige et professer la religion qu'il a lui-même établie; l'Etat doit protéger cette vraie religion; mais doit-il toujours, en tout temps, en toutes circonstances, proscrire et chasser les fausses religions? Non. « Si l'Eglise juge qu'il n'est pas permis de mettre les divers cultes sur le même pied légal que la vraie religion, elle ne condamne par pour cela les chefs d'Etat qui, en vue d'un bien à atteindre ou d'un mal à empêcher, tolèrent dans la pratique que ces divers cultes aient chacun leur place dans l'Etat..... C'est d'ailleurs la coutume de l'Eglise de veiller avec le plus grand soin à ce que personne ne soit forcé d'embrasser la foi catholique contre son gré,

car, ainsi que l'observe sagement saint Augustin, l'homme ne peut croire que de plein gré. »

Comme on le voit, d'après la doctrine catholique exprimée par Léon XIII dans l'Encyclique *Immortale Dei*, le pouvoir civil doit reconnaître qu'il vient de Dieu; il ne peut gouverner qu'en tenant compte de Dieu et de ses lois; il doit s'enquérir de la vraie religion, la professer et la défendre ainsi que ceux qui la professent; il doit réprimer la licence; voilà en résumé les devoirs de l'Etat par rapport à l'Eglise.

Le pouvoir civil qui remplit parfaitement ces devoirs se procure des avantages considérables. La protection divine lui est assurée. La concorde règne entre les citoyens. On voit prospérer le commerce et l'agriculture. Les arts, les lettres et les sciences sont cultivées avec ardeur. Une ère de paix et de grandeur s'ouvre pour un peuple..... Et qu'on ne croie pas que ce soit là des assertions purement gratuites de notre part. Les faits confirment ce que nous avançons. Qu'on étudie l'histoire des siècles passés, et on verra que les temps les plus heureux pour une nation quelconque ont été ceux où l'accord régnait entre l'Eglise et l'Etat. Qu'on examine en particulier ce qui s'est passé dans la République de l'Equateur pendant que l'illustre Garcia Moreno y restaurait le droit chrétien, et on sera émerveillé à la vue des résultats matériels et moraux produits par l'accord des pouvoirs civil et religieux.

Qu'il nous soit permis, en terminant ce chapitre, d'indiquer, toujours d'après Léon XIII, les obligations des catholiques relativement à ces questions d'Eglise et d'Etat. « Tous les catholiques, dit-il, doivent aimer l'Eglise comme leur mère commune, obéir à ses lois, pourvoir à son honneur, sauvegarder ses droits et prendre soin que ceux sur qui ils exercent quelque autorité la respectent et l'aiment avec la même piété filiale. » Mais, comme la foi, l'amour qui n'agit pas n'est pas

l'amour sincère; le catholique qui aime véritablement l'Eglise, la voyant attaquée par ceux qui détiennent les pouvoirs publics, doit travailler à la défendre. « Il est nécessaire que tous les catholiques dignes de ce nom se déterminent à être et à se montrer les fils très dévoués de l'Eglise; qu'ils repoussent sans hésiter tout ce qui serait incompatible avec cette profession; qu'ils se servent des institutions publiques autant qu'ils le pourront en conscience, au profit de la vérité et de la justice..... La défense du nom chrétien réclame impérieusement que l'assentiment aux doctrines enseignées par l'Eglise soit de la part de tous unanime et constant, et, de ce côté, il faut se garder, ou d'être en quoi que ce soit de connivence avec les fausses opinions ou de les combattre trop mollement. » Les catholiques ne peuvent avoir deux consciences : l'une politique, l'autre religieuse; l'une publique, l'autre privée. « Non, il n'est pas permis d'avoir deux manières de se conduire, l'une en particulier, l'autre en public, de façon à respecter l'autorité de l'Eglise dans sa vie privée, et à la rejeter dans sa vie publique; ce serait là allier ensemble le bien et le mal, et mettre l'homme en lutte avec lui-même, quand, au contraire, il doit toujours être conséquent et ne s'écarter en rien de la vertu chrétienne quel que soit son genre de vie ou d'affaires. »

De plus, fils dévoués et généreux de la Sainte Eglise, les catholiques doivent autant que possible être des hommes d'action, s'emparer, à force d'union et de courage, d'une place de plus en plus large et prépondérante dans les affaires publiques. « Généralement, comme nous l'avons dit, refuser de prendre aucune part aux affaires publiques serait aussi répréhensible que de n'apporter à l'utilité commune ni soins ni concours..... Les catholiques s'abstenant, les rênes du gouvernement passeront sans conteste aux mains de ceux dont les opinions n'offrent guère de garantie pour le salut de l'Etat...

Ce serait, en outre, pernicieux aux intérêts chrétiens, parce que les ennemis de l'Eglise auraient tout pouvoir et ses défenseurs aucun..... Les chrétiens des premiers siècles nous ont donné l'exemple. » Abordant les charges publiques et les conservant tant que leur conscience ne leur faisait pas un devoir de les déposer, « ils introduisirent rapidement les institutions chrétiennes, non seulement dans les foyers domestiques, mais dans les camps, dans la magistrature et jusque dans le palais impérial.

Enfin, les catholiques doivent reconnaître le pouvoir civil et lui obéir, lors même que ce pouvoir ne remplirait pas entièrement ses obligations par rapport à Dieu et à l'Eglise, comme un fils doit obéir à son père, lors même que celui-ci ne remplit pas ses devoirs de chrétien.

SIXIÈME PARTIE

NOS DEVOIRS ENVERS L'EGLISE

Nous avons étudié l'Eglise dans son origine, dans sa constitution, dans son autorité, dans sa divinité, dans ses bienfaits spirituels et temporels et dans ses rapports avec la société actuelle.

Il reste à exposer nos devoirs envers elle.

Ces devoirs sont multiples.

Nous devons aimer l'Eglise, la défendre, lui obéir, et croire à ses enseignements.

CHAPITRE PREMIER

AIMER L'ÉGLISE

Devons-nous aimer l'Eglise?

Comment lui témoignerons-nous notre affection?

Nous devons aimer l'Eglise parce que la *reconnaissance*, notre *honneur* et notre *intérêt* nous y engagent.

Quand on a reçu un bienfait d'une personne, on doit en être reconnaissant, et la reconnaissance doit être d'autant plus grande que le bienfait est plus considérable.

A la lumière de ce principe bien simple et admis par tous les peuples, il ne nous sera pas difficile de prouver qu'il y a pour tous les hommes, et pour les chrétiens en particulier, une obligation formelle d'aimer l'Eglise catholique. Quelle institution a, en effet, rendu plus de services à l'humanité que cette Eglise? Inutile maintenant de rappeler ce qu'elle a fait dans l'ordre social, intellectuel et moral. On a bien vu que c'est elle qui a relevé toutes les faiblesses, secouru le pauvre, aboli l'esclavage, rendu à la femme sa dignité, à l'enfant et à l'ouvrier tous leurs droits. On ne doute plus qu'elle voudrait voir régner dans le monde la vraie liberté.

Ce n'est que chez elle qu'on trouve l'égalité et la fraternité véritables. Dans la mesure de son pouvoir, elle a favorisé, dans les siècles passés, et elle favorise

encore actuellement les sciences, les lettres et les arts : elle applaudit à toutes les inventions, à toutes les découvertes qui ont pour but d'améliorer la condition de l'homme sur la terre.

Tout en s'occupant des intérêts matériels et temporels, elle n'a pas négligé les intérêts spirituels et éternels. Ce sont ces intérêts qui font l'objet constant de sa sollicitude la plus pressante, de ses préoccupations. Chez elle, tout est organisé en vue du salut des âmes. C'est là sa grande affaire, la raison même de son existence..... Après de cette question, toutes les autres lui paraissent secondaires. On peut dire qu'elle se dépense tout entière à ce grand travail. Plus les flots du mal envahissent le monde, plus l'Eglise se multiplie. A tous les maux elle trouve un remède ; à chaque besoin nouveau, elle satisfait par une institution nouvelle.

Ainsi, aux premiers siècles, la foi chancelle, l'impiété et l'idolâtrie redoublent d'efforts pour étouffer la vérité. Qui sauvera la foi chrétienne du naufrage ? Des millions de martyrs qui se lèvent, parlent, affirment et signent de leur sang le *Credo* catholique.

Plus tard, les hérétiques pullulent ; ils corrompent la vraie doctrine ; ils altèrent la parole de Dieu. Les âmes, devenues ignorantes ou abusées, vont retomber dans l'abîme dont la révélation venait de les faire sortir ! Et voici venir au secours de cette nouvelle détresse la brillante multitude des confesseurs et des docteurs. Ils prêchent, ils instruisent, ils dissipent les ombres, ils illuminent les âmes et les fixent invariablement dans la foi.

Les passions soulevées suscitent dans les âmes de violents orages, de furieuses tempêtes. Qui les arrachera à ce nouveau péril ? Les solitudes écartées, les cloîtres silencieux, les asiles bénis de la mortification et de la vertu s'ouvrent à ces âmes que le monde voudrait faire périr ; ces âmes sont sanctifiées, purifiées,

rendues étincelantes de beauté pour briller comme des astres bienfaisants dans la nuit obscure. C'est l'immense multitude des saints anachorètes, des chastes vierges, des religieux à l'habit grossier, des pénitents aux chairs ensanglantées. Et que font-ils? Ce que l'Eglise leur ordonne. Ils consacrent leur vie à l'apostolat des âmes, à leur salut et au salut de leurs frères. C'est ainsi que l'Eglise sait pourvoir à tous les besoins de ses enfants, venir au secours de toutes leurs nécessités.

Mais elle ne se contente pas d'exercer sa bienveillante influence dans le monde en général; elle la fait sentir à chaque fidèle en particulier.

Pour chacun de nous, l'Eglise est une Mère véritable. Elle en remplit toutes les fonctions, elle en a toute la tendresse. Elle prend l'homme au berceau, l'accompagne toute sa vie et le suit même au delà de sa tombe. Un enfant vient de naître: il appartient à Satan, il est fils de l'enfer. L'Eglise lui donne une seconde naissance par le baptême; elle en fait un fils du ciel. A cet enfant, il faut un aliment pour se soutenir, un secours pour triompher des obstacles qu'il rencontrera, un remède pour guérir ses infirmités. L'Eglise y a songé. L'Eucharistie sera son aliment, la Confirmation sa force, la Pénitence son remède.

L'enfant est devenu un homme. Il accomplit l'œuvre pour laquelle Dieu l'a mis en ce monde.

L'Eglise, qui l'a suivi durant toute sa vie, l'abandonnera-t-elle au terme de sa course? Non, elle lui envoie, par ses ministres, ses derniers encouragements, ses suprêmes consolations.

Enfin, cet homme meurt; sans doute, la sollicitude de l'Eglise à son égard va s'arrêter? Sa mission est accomplie! Non, pas encore. L'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle en durée et en étendue; elle ne connaît pas ces mots de « temps » et d'« espace ».

La nature humaine, laissée à ses propres forces, s'ar-

rête devant un tombeau. Elle ne peut plus rien. « Là où l'arbre tombe, il reste, » dit énergiquement la Sainte Ecriture pour exprimer l'impuissance de l'homme devant la mort. Mais le pouvoir de l'Eglise va plus loin. A elle et à ses représentants, il a été dit : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Et voilà que, en vertu de cette parole, il s'est établi une communication entre l'Eglise et l'âme de cet homme qui vient de mourir. L'Eglise offrira pour elle à Dieu ses combats, ses prières, ses bonnes œuvres. Elle ne cessera de prier pour elle jusqu'à ce qu'elle l'ait délivrée des flammes du Purgatoire et conduite à son éternelle patrie.

Voilà ce que l'Eglise fait pour l'homme ! Dites, n'est-elle pas la Mère véritable ? Abandonne-t-elle un seul instant ses fils ? Est-il possible de porter plus loin la tendresse, la sollicitude ?

Tant de bonté exige évidemment un généreux retour. Puisque l'Eglise rend à l'homme des services si nombreux, si éclatants au point de vue social, spirituel et temporel, l'homme, de son côté, *doit aimer l'Eglise*. Méconnaître ce devoir serait faire acte de la plus noire ingratitude. Que dirait-on d'un enfant qui n'aimerait pas sa mère ? qu'il a un mauvais cœur, que c'est un enfant dénaturé. Gardons-nous donc de mériter jamais ce reproche. L'Eglise est notre Mère, la *reconnaissance* exige que nous l'aimions !

L'honneur nous en fait également un devoir. Qu'y a-t-il de plus honorable que d'aimer ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est utile ? Mais où trouver une société plus grande, plus belle et plus utile que l'Eglise catholique ? Cette Eglise est grande dans son extension : elle s'étend à tous les lieux de la terre. Elle est grande dans sa durée : elle remonte aux apôtres et elle durera jusqu'à la fin du monde. A la grandeur, elle joint le charme, l'attrait. Elle est belle de toutes les beautés. Elle est belle dans son organisation, qui est

merveilleuse et qui excite l'admiration même des impies. Elle est belle dans ses institutions, qui, toutes, ont pour but de venir en aide à l'homme, de soulager ses misères spirituelles et temporelles; elle est belle dans ses membres, qui accomplissent des prodiges d'héroïsme et de charité.

Où trouver des hommes forts comme les apôtres, savants comme les docteurs, courageux comme les martyrs, dévoués comme les confesseurs, purs comme les vierges? Cherchez-les ailleurs, dans les autres religions, nous vous défions d'en trouver de semblables.

Si grande et si belle, l'Eglise catholique est encore extrêmement *utile*. Il y a quatorze siècles, l'un des plus beaux génies qui ait jamais paru dans le monde, saint Augustin, contemplait les œuvres de l'Eglise. Saisi d'une sainte émotion à la vue des merveilles qu'elle opérait, il s'écriait, dans un transport d'enthousiasme :

« Salut, Eglise catholique, véritable Mère des chrétiens. C'est vous qui enseignez aux hommes, non seulement à adorer un seul vrai Dieu, et qui bannissez ainsi l'idolâtrie de la face de la terre, mais encore qui leur apprenez la charité envers leur frère d'une manière si parfaite, que toutes les misères humaines y trouvent un remède efficace. C'est vous qui, tour à tour, enfant avec l'enfant, forte avec le jeune homme, calme avec le vieillard, enseignez la vérité et exercez à la vertu suivant la force de l'âge et la portée de l'intelligence..... C'est vous qui établissez l'homme au-dessus de la femme, non pour abuser du sexe le plus faible, mais pour être son appui et le diriger suivant les lois d'une sainte affection. C'est vous qui soumettez les enfants aux parents et donnez à ceux-ci le pouvoir sur ceux-là. C'est vous qui apprenez aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres, moins par la nécessité de leur condition que par l'amour de leurs devoirs. C'est vous qui rendez les maîtres bons et miséricordieux envers leurs servi-

teurs par la pensée d'un Dieu, leur Maître commun. C'est vous qui unissez les citoyens, les nations, de manière à n'en former qu'une famille. C'est vous, enfin, qui enseignez avec une précision parfaite à qui est dû l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui la consolation, à qui l'avertissement, à qui l'exhortation, à qui la réprimande, à qui la correction, à qui le châtiment, montrant que toutes ces choses ne sont pas dues à tous, mais qu'à tous est due la charité, à personne l'injure..... O Eglise catholique, véritable Mère des chrétiens, je vous salue ! »

Ces paroles de saint Augustin n'ont rien perdu de leur force, de leur actualité. Elles sont aussi vraies aujourd'hui qu'il y a quatorze cents ans. Comme du temps de ce docteur, l'Eglise ne cesse de rendre d'immenses services au monde. Elle est extrêmement utile à l'homme. Elle est parfaitement belle et grande. Vraiment, elle réunit tout ce qui peut attirer et charmer. Aimons-la donc de tout notre cœur. Ne rougissons jamais de lui appartenir. Soyons fiers, au contraire, d'être ses enfants. Disons avec un sentiment de légitime satisfaction :

« Oui, je suis catholique sincère, comme l'ont été et le sont encore les hommes les plus remarquables dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Oui, j'appartiens à cette Eglise romaine qui a sauvé le monde de la barbarie et de l'esclavage, qui a tant fait pour le pauvre, pour le faible, pour l'enfant, pour la femme et l'ouvrier, qui est si grande, si belle et si utile. Oui, j'aime et j'aimerai toujours cette Eglise. C'est là mon plus beau titre de gloire. »

La reconnaissance et l'honneur bien entendus nous font un devoir d'aimer l'Eglise romaine. Un autre motif doit aussi nous y engager : c'est notre *intérêt*.

Rien n'est plus important pour nous que l'affaire du salut. Nous ne sommes pas sur la terre pour réaliser

une belle fortune, pour jouir des plaisirs que nous offre le monde, pour vivre longtemps; nous n'y sommes que pour nous sauver. C'est là le but principal, disons mieux, le but unique de notre vie terrestre.

Or, cette question du salut, qui est si importante, nous ne pouvons la résoudre en dehors de l'Eglise romaine. Vous n'avez pas oublié la maxime : « Hors de l'Eglise pas de salut. » Cette maxime est l'expression exacte de la vérité.

Impossible de se sauver si on ne fait pas partie de l'Eglise catholique, si on ne lui appartient pas. Cette Eglise a été instituée pour s'occuper, non seulement des intérêts matériels et temporels de l'homme, mais encore et surtout de ses intérêts spirituels et éternels. Elle possède tout ce qui est nécessaire pour cette vie et pour l'autre. Elle seule peut faire notre bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Puisqu'il en est ainsi, comment ne pas l'aimer, cette Eglise?

Aimons-la donc de tout notre cœur, de toutes nos forces, de tout notre esprit. Disons-lui avec Bossuet : « O sainte Eglise romaine, que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, si jamais je cesse de t'aimer ! »

II

Mais comment lui témoigner notre affection ? De trois manières surtout : *en pensant à elle, en agissant pour elle, en l'entourant d'un profond respect.*

Nous devons penser souvent à l'Eglise. Puisque nous en faisons partie, puisque nous en sommes les membres, nous devons nous intéresser à tout ce qui la concerne. Nous devons nous réjouir de ses succès, nous attrister de ses douleurs, désirer son triomphe, qui est celui de Dieu et des âmes.

On raconte du père de sainte Jeanne de Chantal que étant devenu veuf, il s'occupait lui-même de l'éducation de ses enfants. Il les prenait sur ses genoux et leur parlait avec tant de foi des douleurs et des joies de l'Eglise qu'ils en étaient émus jusqu'aux larmes. Aussi, à seize ans, sa fille, qui devait fonder plus tard l'Ordre de la Visitation, ne pouvait voir sans pleurer les églises ruinées par les protestants.

Où sont aujourd'hui les parents qui inspirent de pareils sentiments à leurs enfants? On entend dire de tous côtés que la foi s'en va, qu'on n'aime plus l'Eglise comme autrefois. Est-ce que les parents n'ont rien à se reprocher à cet égard? Est-ce qu'ils s'efforcent de mettre dans le cœur de leurs enfants des sentiments d'amour pour l'Eglise, en parlant toujours avec respect d'elle et de ses ministres?

Il ne suffit pas de penser à l'Eglise, de parler d'elle en termes convenables; si on l'aime véritablement, on doit encore travailler pour elle, procurer autant qu'on le peut son exaltation.

Quand il s'agit de l'Eglise, tout chrétien est soldat et doit combattre : les femmes comme les hommes, les jeunes gens et les jeunes filles comme les personnes plus âgées. Sainte Catherine était fille d'un simple teinturier de Sienne. Malgré son sexe, malgré son humble situation, elle consacra sa vie à procurer la prospérité de l'Eglise. Elle entreprit dans ce but de nombreux et pénibles voyages. Elle ne craignit pas d'aborder les rois de l'Europe, les cardinaux et les Souverains Pontifes eux-mêmes. Elle décida l'un de ceux-ci à quitter Avignon pour revenir à Rome.

S'il ne nous est pas donné de faire ce qu'a fait sainte Catherine de Sienne, nous pouvons du moins l'imiter en bien des cas : travailler à la gloire de l'Eglise en donnant notre concours à toutes les œuvres qui ont pour but de la défendre ou de la propager parmi les

nations, comme l'œuvre du denier de Saint-Pierre, l'œuvre de Saint-François de Sales, celles de la Propagation de la foi, des écoles d'Orient, de la Sainte Enfance, des Missions. Nous le pouvons encore en ornant les églises, en menant une vie sainte; car, ce qui fait la gloire de l'Eglise, c'est la bonne conduite de ses enfants, comme la vie déréglée de quelques-uns fait sa honte.

Nous le pouvons enfin en priant pour l'Eglise. Prier pour l'Eglise est bien la meilleure manière de lui témoigner notre affection. Mais pour qui faut-il plus spécialement prier? Pour le Pape d'abord qui est notre père à tous : en qualité de Chef de l'Eglise, il a une lourde responsabilité, d'écrasants soucis; il a besoin qu'on prie pour lui et à ses intentions. Prions ensuite pour les évêques et pour le nôtre en particulier. Prions pour les prêtres, pour les religieux, pour tous les fidèles et surtout pour ceux d'entre eux qui seraient en état de péché.

Une autre manière de témoigner notre affection à l'Eglise consiste à entourer d'un saint respect ses œuvres, ses institutions et ses ministres.

De quelle vénération n'entoure-t-on pas les représentants, les ambassadeurs des rois de la terre? Or, d'après saint Paul, les pasteurs de l'Eglise sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, les ministres de Dieu, les dispensateurs de ses mystères. Les puissances humaines peuvent ouvrir ou fermer les prisons; les pasteurs de l'Eglise peuvent ouvrir ou fermer le ciel.

Ayons pour eux la vénération la plus grande, le respect le plus sincère. Vénérons et respectons le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, prince des évêques, père de la grande famille catholique, gardien de la vérité et pierre fondamentale de l'Eglise. Vénérons et respectons les évêques, successeurs des apôtres, et nos maîtres dans la foi. Vénérons et respectons enfin les simples prêtres, ministres et représentants de Dieu sur la terre; les reli-

gieux et religieuses qui lui sont spécialement consacrés.

Mais comment témoignerons-nous cette vénération et ce respect? De deux manières : par nos *actions* et par nos *paroles*.

Par nos actions, en nous opposant à tout ce qui peut ruiner l'estime due au clergé, en lui donnant, aujourd'hui plus que jamais, les marques d'honneur auxquelles il a droit.

Par nos paroles, en défendant son autorité et son caractère sacré en toute occasion, ne faisant jamais chorus avec ces tristes personnages, qui prennent à tâche de calomnier tout ce qui se rapporte, de près ou de loin, à la religion.

Que d'exemples touchants l'histoire nous fournit du respect accordé aux pasteurs de l'Eglise! Sans parler de cette impératrice qui se faisait un honneur de servir elle-même les prêtres à table, qu'il nous suffise de rappeler la parole de saint François d'Assise : « Si je voyais un ange et un prêtre, disait-il, je saluerais d'abord le prêtre. »

Un homme qui a rendu d'immenses services à son pays, O'Connell, justement appelé le libérateur de l'Irlande, avait les mêmes sentiments. Il ne se présenta jamais à la cour d'Angleterre sans avoir avec lui un prêtre qui l'accompagnait partout. Dans les repas politiques, il le faisait asseoir à la place d'honneur, et ne s'asseyait point lui-même que le prêtre n'eût béni la table, même en présence des protestants.

L'empereur Constantin avait en grande considération les ministres de Dieu. « Si je voyais un prêtre tomber, par suite de la faiblesse humaine, disait-il, je le couvrirais de mon manteau impérial. »

Qu'est-ce qui inspirait à ces hommes de tels sentiments? Leur foi vive et leur ardent amour pour l'Eglise. Imitons-les, pensons souvent à cette Eglise, à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir. Travaillons dans la

mesure de nos forces à sa prospérité, et témoignons toujours le plus grand respect pour ses institutions et ses ministres. Alors, nous montrerons que, réellement, nous l'aimons, que nous sommes ses enfants soumis et dévoués.

CHAPITRE II

LA DÉFENDRE

Nous devons aimer l'Eglise catholique, parce que la reconnaissance, l'honneur et notre intérêt nous y engagent. Nous pouvons lui témoigner notre affection de différentes manières : en pensant à elle, en agissant pour elle, en respectant ses institutions et ses ministres. De l'affection due à l'Eglise découle un autre devoir qui en est la conséquence naturelle : la *défendre*.

Il est évident, en effet, que si nous aimons l'Eglise, nous prendrons en mains ses intérêts, et nous n'hésiterons pas à la défendre même au péril de notre vie.

C'est pour les vrais catholiques un devoir strict et rigoureux. Plus que jamais, ce devoir oblige aujourd'hui. Quand l'ennemi est aux frontières, tout bon citoyen doit voler à sa rencontre et se battre pour le repousser. Quand une maison brûle, tout homme de cœur doit porter secours aux pauvres incendiés. De même, quand l'Eglise est attaquée, tout vrai catholique doit se lever pour la défendre.

Or, en quel temps l'Eglise eut-elle à subir des assauts plus violents que de nos jours ? A quelle époque vit-on ses ennemis déployer plus d'activité, recourir à plus de moyens pour la détruire ? Sous les noms de révolutionnaires, de radicaux, d'opportunistes, de communards, de socialistes et d'anarchistes, ils lui font, en ce moment, une guerre sans trêve ni merci, une guerre d'extermination, une guerre qui doit, d'après eux, la

coucher, pour toujours au tombeau. Divisés sur beaucoup de questions, ces gens-là s'entendent parfaitement dès qu'il s'agit de combattre Dieu, l'Eglise et ses institutions. Ralliés de près ou de loin à la Franc-Maçonnerie, ils en exécutent de point en point le programme néfaste.

Pourquoi ces misérables haïssent-ils l'Eglise, le prêtre, le religieux, le moine, la Petite-Sœur des Pauvres et la Sœur de Charité? Ils ne le savent pas; leur clameur est le rugissement de la bête fauve; leurs prétextes sont absurdes, leurs raisons ne sont que d'odieux mensonges. Un seul motif est vrai : ils haïssent l'Eglise, parce que l'Eglise est le bien, et qu'ils sont le mal. Ils la poursuivent de cette haine basse et scélérate, la plus implacable, du criminel et du flétri, qui ne pardonne pas au bien son prestige et à la vertu sa couronne, qui s'irrite de tout ce qui reste pur, noble et grand.

Pascal disait qu'il était glorieux au christianisme d'avoir pour adversaires des gens si déraisonnables. Nous pourrions dire que le signe le plus certain de la sainteté de l'Eglise, c'est qu'elle — et elle seule — ameute contre sa divine existence tout ce que le monde renferme d'hommes vicieux et pervers.

C'est contre ces hommes que les catholiques ont l'obligation de défendre l'Eglise.

Mais, pour la défendre efficacement, il est bon, il est nécessaire de connaître les armes dont se servent ses ennemis. Ces armes sont le mensonge, le mépris, la ruse et la violence. Un mot sur chacun de ces moyens employés par nos adversaires.

I

Le mensonge d'abord. Rien ne saurait peindre l'effronterie, l'impudence avec laquelle certains hommes

usent de cette arme contre l'Eglise. Ils mentent dans les livres; ils mentent dans les journaux; ils mentent sur les théâtres; ils mentent dans les salons; ils mentent dans les assemblées publiques; ils mentent dans les conciliabules privés. A propos de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, de la révocation de l'édit de Nantes, de Galilée, du grand schisme d'Occident, de deux ou trois papes douteux, de quelques mauvais prêtres, que de mensonges, que de calomnies déversées contre la religion catholique! L'impiété en a ri, les gens honnêtes s'en sont attristés, le peuple en a été confondu.

Le peuple! Oh! c'est à lui surtout qu'on a menti avec le plus d'audace. Dans sa droiture naturelle, le peuple croit sur parole; il suit docilement l'enseignement qu'on lui donne. Or, les impies se sont approchés de ce peuple et l'ont odieusement trompé. Dans la foi qui faisait sa gloire et sa consolation, qui couvrait sa douleur présente des reflets de la joie éternelle, ils lui ont montré des fables, des niaiseries, des sottises. Ils lui ont représenté la noble soumission à Dieu et à son Eglise comme la plus abrutissante des servitudes. Ils lui ont dit que le prêtre était son ennemi, l'auteur de sa misère, le corrupteur de son âme, le sordide usurier de son travail et de sa sueur. Ah! vraiment, l'indignation saisit le cœur quand on pense à cette conspiration persévérante du mensonge contre la loyauté et la bonne foi du peuple!

Et qu'ont donc fait pour lui ceux qui attaquent l'Eglise, ceux qui flétrissent la soutane du prêtre de leurs calomnies, en attendant que, aux jours de l'émeute, ils la tachent de sang? Qu'ont-ils fait? Que font-ils pour la misère du peuple? Que lui donnent-ils pour nourriture que le poison de leur impiété et le fiel amer de leurs haines? En quoi le peuple est-il, entre leurs mains scélérates, devenu plus heureux? Ils l'abrutissent et l'affament; et quand déjà cette foule, indignement

trompée, poursuit le prêtre de ses malédictions et de ses menaces, c'est encore le prêtre, et le prêtre seul, qui tend au peuple les bras de la miséricorde et le nourrit!

II

A la persécution du mensonge, les ennemis de l'Eglise joignent celle du *mépris*.

« Chose étrange! Nous seuls sommes maîtres de la plus haute et la plus divine des sciences : la théologie ; nous seuls sommes les dépositaires et les promulgateurs des secrets de Dieu. Nous seuls savons, dans la réalité pleine et entière de ce mot : *Nos scimus*. » (1)

Les autres cherchent, étudient, doutent, chancellent, changent de croyance plus souvent que les arbres changent de feuilles ; nous, « nous savons » immuablement, complètement, divinement. Or, qui s'avise dans le monde de nous décerner les palmes de la science ? Qui « d'entre les princes de ce monde » consent à reconnaître notre savoir ? A les entendre, ne sommes-nous pas les plus ignorants et les plus crédules des hommes ? Nos révélations divines ne sont-elles pas le code de la sottise humaine ? Nos mystères les plus sacrés, nos rites les plus augustes, des jongleries de comédiens ? En vérité, comme de notre Maître, on fait de nous « l'abjection du monde et l'opprobre du peuple. » (*Ps.* 21.) Rien de semblable ne s'est jamais vu. Remontez les siècles, étendez votre regard, embrassez l'histoire des peuples anciens. Au milieu d'aberrations grossières, le respect du divin tient fermement debout ; la religion fait la gloire de la patrie ; l'histoire nationale et l'histoire religieuse s'enlacent. Les dieux sont de toutes les joies, de toutes les prospérités, comme de tous les revers ; la science religieuse tient au milieu

(1) V. DOUBLET, *Psaumes commentés*, t. III, p. 150.

des autres sciences une première place incontestée. Poètes, historiens, philosophes, hommes de génie, hommes de guerre, politiques, rois et dominateurs des peuples, tous courbent devant l'idée divine et la pompe religieuse la hauteur de leur intelligence et la splendeur de leur gloire!

Pour nous seuls, pontifes de la vérité, venus dans le monde pour l'illuminer, nous trouverons la répulsion hautaine, l'inquisition dédaigneuse, le rire, le sarcasme et la plaisanterie. Nos adversaires seront des penseurs illustres et nous des sots. Nous aurons tout donné à la société moderne : dogme, morale, philosophie, littérature, arts et sciences; durant de longs siècles, nous aurons préparé le mouvement scientifique dont notre siècle est si fier; c'est à nous seuls qu'on devra jusqu'à cette littérature païenne dont on fait une arme contre nous; nous l'aurons sauvée des désastres politiques, cachée dans nos cloîtres, retranscrite dans la patience d'un travail de jour et nuit, et que serons-nous? Des ennemis des lumières, des oppresseurs de l'esprit humain! Le Roi-*Prophète* a entrevu cet outrage infligé à l'Eglise. Il l'a décrit avec exactitude, et l'on entend dans sa voix frémir l'indignation qui remplit son âme. « Lève-toi, s'écrie-t-il, lève-toi, juste Juge de la terre, rends ce qu'ils méritent à ces superbes! Jusques à quand, ô Seigneur, jusques à quand les pécheurs se glorifieront-ils? Ils auront donc toujours la parole; ils répandront donc toujours leurs discours iniques; ils parleront donc toujours, ces artisans du mensonge! Ah! Seigneur! ils ont humilié ton peuple! » (*Ps.* 23.)

Douloureux mystère! Alors que les prêtres de Dieu, blanchis dans le travail de l'étude, courbés sous le poids vénérable de leurs méditations, ne parlent des vérités saintes qu'avec le tremblement du respect, alors que les génies les plus puissants, un *Augustin*, un *Anselme*, un *Thomas d'Aquin*, un *Bossuet*, un *Pascal*,

ces géants de la pensée et de la science, s'inclinent devant nos dogmes; comme devant la majesté même de Dieu; eux, nos incrédules, qui n'ont pas donné à ces abîmes le plus fugitif regard, qui ne savent rien, qui n'ont, selon l'expression de saint Paul, qu'une intelligence languissante et mal affermie devant ces vastes et profondes choses, *languens circa quæstiones*, ils les traitent néanmoins dans leurs conversations frivoles; ils jugent, ils apprécient, ils décident, ils accueillent nos plus inébranlables vérités, nos affirmations les plus invinciblement assises, avec le sourire du dédain; ils y opposent des difficultés puériles, des doutes impertinents.

« Mais, dit Bossuet, qu'ont-ils vu, ces rares génies? Qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! Et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! Car; pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas même assuré. »

Aussi, incapables de raisonner, ils raillent, ils prétendent détruire par le ridicule ces vérités catholiques dont ils ne peuvent triompher par la discussion et le raisonnement. Le Psalmiste a encore savouré l'amertume de cette nouvelle persécution : la persécution du rire, la plus meurtrière et la plus terrible : *Impius quum in profundum venerit, contemnit.*

Lisez leurs écrits, fouillez leur presse quotidienne, où toutes les questions religieuses sont insolemment effleurées. Donnent-ils des raisons sérieuses? Discutent-ils leurs doutes et leurs négations? Opposent-ils au vaste et séculaire ensemble des vérités catholiques l'ombre même d'une objection décisive? Non; ils

raillent; ils se font, selon l'énergique expression de saint Augustin, « les moqueurs de Dieu : *Irrisores Domini*. »

L'impiété finit fatalement par là. Luther essaye de raisonner, Voltaire raille; *Irrisores Domini*. Et quant aux fils de Voltaire, plus ignorants que leur père, plus incapables de sonder nos questions religieuses, ne sachant rien de la foi catholique que ce que leur apprennent leurs frivoles journaux, ils en parlent d'autant plus qu'ils ignorent davantage; leurs réponses sont des plaisanteries, leur réfutation, un bon mot.

Toutefois, n'en soyons pas trop surpris. L'Eglise doit être traitée comme Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ a passé par ces humiliations. On le plaisanta avec une malice cruelle, on le siffla, on lui cracha au visage, on le vêtit de blanc, comme un personnage de théâtre ou un fou, on lui fit des genuflexions dérisoires, et on composa contre lui des chansons. « Ils m'ont sifflé, dit la Sainte Victime, dans les psaumes; les buveurs de vin faisaient des chansons contre moi. »

Tel est encore le supplice que doit éprouver l'Eglise. Le glaive ne l'ensanglante pas toujours, mais toujours le rire la poursuit et voudrait la tuer. La tactique est persévéramment la même contre le chef et contre les membres. Pour rire à l'aise de Jésus, on lui mit la robe d'un fou; pour tourner la croyance catholique en dérision, on la dissimule sous l'enveloppe burlesque des plus ridicules calomnies.

Dans les premiers siècles, les ennemis des chrétiens persuadaient à la foule que les fidèles adoraient un âne.

Nos ennemis veulent faire croire que nous accordons une croyance imbécile à des inepties.

Sans doute, les âmes d'élite, les forts d'Israël, les catholiques aussi puissants d'intelligence que de cœur savent faire bon marché de ces incapacités railleuses. Devant la cuirasse de leur science et le bouclier de leur

foi, ces dérisions impertinentes n'ont « d'autre puissance que celle de la flèche lancée par une main d'enfant. » (Ps. 63.)

Mais, hélas ! à côté des forts qui résistent, combien d'âmes faibles qui chancellent ! Oh ! qui dira, avec la puissance du rire, le nombre de victimes tombées sous ce glaive effilé ?

Le sang versé enflamme les courages et multiplie les martyrs ; mais, quand un rire moqueur circule dans un peuple et le remplit de ses échos meurtriers, on peut voir les fronts se courber, les démarches devenir chancelantes, les trahisons se multiplier : le chemin du temple est désert, la foule se cache pour bien faire, et les meilleures âmes demandent pardon aux hommes d'appartenir à Dieu. Voilà le triste effet de la persécution du mépris.

III

Mais les ennemis de l'Eglise ne se contentent pas du mensonge et du mépris. Ils s'aperçoivent souvent que leurs calomnies sont démasquées et que leurs plaisanteries ne portent pas. Que faire alors ? Recourir à la ruse et à la violence. C'est, en effet, à quoi ils se décident.

Ils affectent le plus grand respect pour la religion. Ils prétendent qu'ils n'en veulent qu'aux Jésuites et au parti clérical.

« La religion est bonne, disent-ils. On ne peut s'en passer. Il y en a toujours eu, et il y en aura toujours. C'est à tort qu'on nous accuse de vouloir la détruire. Nous la respectons. Mais nous ne voulons pas qu'elle se mêle de questions qui lui sont étrangères. Ce que nous attaquons, ce sont les empiètements du clergé, les menées du parti clérical.

Et sous prétexte qu'il faut s'opposer à ces empiètements, on chasse le prêtre de l'école, de l'hôpital, de l'armée

et des Sociétés de bienfaisance. On excite la haine du peuple contre les institutions religieuses. On proteste toujours qu'on ne veut pas détruire l'Eglise catholique, et, en attendant, on lui fait tout le mal possible.

Bientôt, de la persécution sourde et dissimulée de la ruse, on passe à la persécution ouverte de la violence. Les religieux sont expulsés de leur domicile et de leur patrie. Les rares Congrégations autorisées sont écrasées d'impôts exorbitants; les catholiques n'ont plus la liberté de suivre les exercices de leur culte, de donner à leurs enfants l'instruction de leur choix, de prier à leur aise Dieu et ses saints. On peut les insulter impunément dans les rues en attendant qu'on les traîne à l'échafaud.

C'est là le dernier trait de la guerre faite à l'Eglise. Elle devient fatalement, en quelque sorte, naturellement sanglante. Les persécuteurs ne sont rassasiés que quand ils peuvent s'abreuver dans le sang de leur victime.

Il y a bien longtemps que saint Jean faisait cette remarque d'une profondeur étonnante : « Celui qui hait son frère est un homicide. » Il l'est toujours de désir et il le devient de fait quand l'occasion lui met le poignard aux mains.

Nous nous laissons abuser aujourd'hui par la plus grave des illusions. Tous nous imaginons que les idées régnantes, les courants qui entraînent la société, les commotions qui nous ébranlent, les grèves qui se multiplient et tout ce mouvement qui nous emporte ne nous mèneront pas au sang.

Or, c'est là, tout au contraire, qu'ils nous mènent directement et promptement. Partout et toujours, les ennemis de l'Eglise sont homicides.

Comme le dit David dans le psaume 136, « leurs pieds vont vite à répandre le sang. »

Quand ils ont détruit par leurs haineux mensonges tout ce qui rend l'autorité vénérable et respectée, quand ils ont bafoué la religion, ridiculisé le prêtre et ameuté

contre lui les passions de la multitude, ils font naître un jour d'effervescence et de tumulte où leurs victimes, dès longtemps désignées aux vengeances populaires, tombent baignées dans leur sang. C'est sur elles que le Psalmiste chante cette funèbre élégie : « Viens, ô Dieu, visiter des ruines désolées : l'ennemi a tout dévasté dans le sanctuaire ; tes adversaires ont poussé des cris insolents jusqu'au milieu de tes assemblées ; ils ont érigé en trophées leurs hideux insignes. On les a vus, comme les bûcherons qui abattent les chênes, briser à coups de hache les sculptures du temple ; ils ont livré aux flammes tes sanctuaires, ils ont commis des excès de toutes sortes dans la demeure de ton nom. Ils ont dit en leur cœur : Opprimons-les de concert. Ils ont incendié sur la terre tous les lieux consacrés au Seigneur. Nous ne verrons plus nos divins emblèmes, plus de prêtres. Et, parmi nous, nul ne peut prévoir le terme de ces calamités. »

Voilà le terme sanglant de la route que prend un peuple abusé par les ennemis de Dieu. Au début, des « discours mielleux », puis « le venin de l'aspic se cache sous la langue. » Alors, le peuple, trompé par des discours et une presse homicides, commence à frémir et à s'agiter. Finalement, il se précipite sur les innocentes victimes et le sang coule à flots. Commencée par le mensonge, cette route se continue par le mépris et la ruse, et elle s'achève par la violence.

IV

Comment s'expliquer cette haine prodigieuse contre l'Eglise ? Quel peut en être le motif ? Il ne sera peut-être pas sans intérêt de le connaître.....

La morale de l'Eglise est pure, ses œuvres sont extrêmement utiles ; elle ne prêche au monde que ce qui fait les patries puissantes, les sociétés heureuses,

les familles honorées, les âmes fortes et généreuses dans la pratique de tous les dévouements et de toutes les vertus. Elle est l'élément le plus essentiel de la prospérité du monde. Elle seule, à l'heure actuelle, maintient les principes et sauve les fondements de l'ordre social que tant de coups furieux menacent à chaque instant de renverser.

Que peut-on lui reprocher? — Rien.

Quel est le motif de la haine dont on la poursuit? — C'est l'envie.

Oui, l'Eglise est poursuivie d'une animosité inquiète, jalouse. On lui reproche amèrement trois choses: sa vie, ses bienfaits, sa puissance. Son indéfectible vie pèse au monde. Les furieux crient: « Quand donc mourra-t-elle et quand périra son nom? »

Les sages et les prudents lui conseillent de se renfermer le plus possible dans le silence et l'immobilité. « Ne vous mêlez pas de politique. Restez dans vos sacristies. »

L'envie cruelle que suscite la vitalité de l'Eglise se fait jour à travers les plus étranges contradictions.

Tantôt, ses ennemis l'accusent de trop vivre: « L'Eglise a fait son temps, nous n'en voulons plus. »

Tantôt, avec des clameurs de triomphe, ils annoncent qu'elle est bien près de ne plus vivre.

Une même envie fait naître ces sentiments et ces langages si divers.

L'Eglise vit par le secours de Dieu, en dépit du monde, voilà le premier de ses crimes!

Le second, c'est qu'elle reste la plus dévouée et la plus puissante à faire le bien. Là où les prêtres catholiques évangélisent et se dévouent, les âmes sont ennoblies et purifiées.

Là où les religieux et les religieuses apparaissent, les douleurs sont mieux soulagées, les asiles mieux tenus, les pauvres mieux assistés.

Là où des couvents se construisent, où des collèges et des écoles catholiques s'élèvent, on voit les foules accourir en flots pressés.

Voilà l'irrémissible crime de l'Eglise!

Elle triomphe où échouent ses ennemis; elle crée des œuvres fécondes, quand ses adversaires gardent pour eux l'impuissance et la stérilité.

Vivre et créer, c'est dominer, c'est régir, c'est jouir de multiples et puissantes influences.

Telle est encore l'Eglise : elle enlace le monde dans le réseau divin de ses ministres; elle pousse dans la société, dans l'intérieur des familles, dans l'intime de l'âme humaine de profondes et vigoureuses racines. Il faut en prendre son parti : cette mission lui vient directement du ciel : Dieu l'impose à la terre comme une bénédiction. L'Eglise traite avec les âmes; elle domine dans les consciences; elle dicte à toute la vie humaine des arrêts souverains; elle est crue, elle est écoutée, elle est obéie. Les défenses tyranniques n'y ont rien fait.

La violence des pouvoirs s'est brisée à une domination qui n'est pas de ce monde; après dix-huit siècles, les divines influences de l'Eglise sont irrésistibles, comme aux premiers jours.

Accepter cette céleste bienfaitrice serait le plus sage : le monde ne s'y résoudra jamais.

Le monde jalouse une chaire d'où jaillit une doctrine qui courbe les intelligences et fait plier les plus violentes résistances des cœurs. Il jalouse le confessionnal où les âmes sont étreintes dans des liens inconnus de la terre, et subissent une domination que nul être créé ne peut imposer.

Le monde s'irrite de nos sacrements qui fortifient les âmes contre ses entraînements; il s'irrite de nos pompes sacrées qui enchantent les foules; il s'irrite enfin contre nos temples qui les abritent et les réunissent.

Quand gronde la tempête révolutionnaire, il est aisé de distinguer au milieu du bruit cette clameur : *Abolissons toutes les fêtes du Seigneur.* (Ps. 73.)

Abolir, renverser, détruire le catholicisme, tel est bien le rêve de l'envie, tel est bien le but unique poursuivi par les ennemis de l'Eglise romaine.

A nous, catholiques, de leur résister; à nous d'anéantir leurs efforts; à nous de défendre notre sainte Mère l'Eglise.

Maintenant que nous connaissons les armes dont se servent nos adversaires, les moyens qu'ils emploient, il nous sera facile de les combattre.

Nous les attaquerons en face, nous lutterons corps à corps. A chacun de leurs coups, nous répondrons par une riposte vigoureuse.

Nos ennemis mentent. Nous démasquerons leurs calomnies et leurs mensonges. A l'aide des documents que nous fourniront généreusement la science et l'histoire, nous rétablirons victorieusement la vérité. Nous nous instruirons à fond sur notre religion. Puis, nous éclairerons les esprits par les conférences publiques, par les journaux, par les livres, par les conversations particulières. Nous ne laisserons passer aucune erreur, aucun mensonge, aucune calomnie contre l'Eglise, sans les signaler, sans les stigmatiser comme ils le méritent.

Nos ennemis essayent de tourner en ridicule nos doctrines, nos cérémonies; nos prêtres et nos religieux. Nous leur prouverons qu'une religion qui a civilisé le monde barbare, qui couvre la terre de ses bienfaites institutions, qui a produit les plus beaux génies dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, qui, enfin, a eu l'honneur d'être attaquée par tous les tyrans et par tous les hommes vicieux et corrompus, n'est pas une religion dont on puisse se moquer impunément. Pour oser l'attaquer avec l'arme du mépris, il faut être soi-même profondément méprisable.

Nos ennemis emploient la ruse. Nous nous défierons de leurs procédés astucieux, de leurs fallacieuses promesses, de leur libéralisme affecté. Nous les jugerons, non par leurs paroles, mais par leurs actes; puisque c'est par ses fruits que l'arbre se fait connaître. Nous saurons distinguer entre les vrais amis de l'Eglise et ses ennemis, entre ces catholiques intransigeants et ces libéraux qui, volontiers, lui donnent le baiser de Judas, avant de la livrer à ses bourreaux.

Nos ennemis, enfin, veulent en venir aux moyens violents. Eh bien! nous nous y opposerons, et si cela est nécessaire, nous n'hésiterons pas à rendre coups pour coups, afin de sauver notre foi et notre honneur.

C'est ce qu'ont fait les héroïques Vendéens et les vaillants catholiques de l'Equateur.

Plutôt que de subir la domination maçonnique, plutôt que de voir abolir leur religion et corrompre leurs enfants, ils ont préféré courir la chance des combats. Le Dieu des armées a béni leurs efforts. La lutte héroïque des Vendéens ne fut pas inutile à la victoire finale de l'Eglise, et la république de l'Equateur, à l'ombre du drapeau du Sacré-Cœur, a vu prospérer toutes ses institutions.

Ce qui est arrivé arrivera, nous l'espérons, pour la France.

Bientôt, notre pays reconnaîtra qu'il a été indignement trompé par la secte maçonnique et par les ennemis du christianisme. En voyant l'abîme où on le conduit, il secouera sa torpeur, il brisera les chaînes dont on essaye vainement de le charger, et il se relèvera plus catholique que jamais, plus attaché que jamais à son Dieu et à sa religion.

La France montrera qu'elle est toujours la fille aînée de l'Eglise, la nation très chrétienne.

Sa résurrection au catholicisme sera pour le Pape le signe avant-coureur de la délivrance et du triomphe.

Car le Pape et la France sont inséparablement unis.

Hâtons cet heureux jour dans la mesure de nos forces. Agissons énergiquement, chacun dans notre sphère : les uns par la parole, les autres par la plume. Ne nous endormons pas au milieu de la lutte.

Aux actes, joignons la prière et répétons souvent du fond de notre cœur cette touchante supplication du cantique populaire :

Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez Rome et la France
Par votre Sacré-Cœur!

CHAPITRE III

LA CROIRE ET LUI OBEÏR

En récitant le Symbole, nous professons publiquement notre croyance à la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine. Nous reconnaissons que nous devons, non seulement aimer et défendre cette Eglise, mais encore croire en elle, recevoir d'elle la doctrine, les enseignements. Cette obligation de croire à l'Eglise est imposée à tout chrétien. Quiconque refuse de s'y soumettre est, par le fait même, hérétique.

Aujourd'hui, dans certains milieux, il est de bon ton de nier cette obligation. Sous prétexte qu'il ne faut pas se laisser « mener par les cléricaux », on se laisse mener par les francs-maçons et les libres penseurs. On tient des propos comme celui-ci : « Il ne faut pas croire ce que disent les curés ! » Ce qui signifie tout simplement : « Il ne faut pas croire ce que l'Eglise enseigne. » Car, c'est par ses prêtres que l'Eglise distribue son enseignement dans le monde.

Puisque le pouvoir qu'a l'Eglise d'enseigner et l'obligation qu'il y a pour les fidèles de se soumettre à son enseignement sont niés avec acharnement, il importe d'exposer avec précision et clarté la doctrine catholique sur cette question.

L'Eglise a été instituée par Jésus-Christ pour être la dépositaire (1), l'organe et l'interprète de la vérité.

(1) Quand l'Esprit-Saint sera venu en vous, il vous enseignera toute vérité. (Joan. xvi, 13.)

A tous ces titres, elle a le droit d'enseigner et aucun pouvoir humain ne peut lui ravir ce droit. Nous avons eu l'occasion de le prouver ailleurs et nous ne reviendrons pas là-dessus.

Mais l'Eglise a-t-elle le devoir d'enseigner, et les fidèles ont-ils de leur côté l'obligation de se soumettre à cet enseignement? Voilà les deux questions qui se posent à nous. Efforçons-nous de les résoudre en nous appuyant sur les autorités les plus respectables : celles de Dieu, de la tradition et de la raison.

I

Il y a dans l'Evangile (1) des paroles frappantes que les catholiques ne méditent pas assez. Elles sont de Notre-Seigneur Jésus-Christ et règlent les rapports qui doivent exister entre les pasteurs et les fidèles. Après avoir fait différentes recommandations à ses apôtres, après leur avoir dit comment ils devaient se comporter en telles ou telles circonstances, le Sauveur les envoie prêcher et baptiser : « Allez, dit-il ; enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit..... Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise. Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise et ses enseignements, regardez-le comme un païen et un publicain. Si on vous reçoit convenablement dans une ville, restez-y ; accomplissez les différentes fonctions de votre ministère. Priez Dieu de répandre sur cette ville et sur ses habitants ses bénédictions les plus abondantes..... Mais si on vous repousse, si on refuse de vous entendre, si on vous chasse, secouez la poussière de vos souliers et allez dans un pays moins ingrat..... En vérité, en vérité, je vous le dis, les habitants de Sodome et de Gomorrhe seront traités moins

(1) V. saint Matth., ch. x.

sévèrement au jour des suprêmes justices que les coupables habitants de ces villes qui refusent de vous recevoir. »

Les paroles du Sauveur sont toujours vraies. Elles ont toujours leur application. Il ne faut pas considérer Jésus comme un être imaginaire, comme quelqu'un qui n'existe plus. Le Christ est toujours vivant, comme le dit saint Paul : « Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera aux siècles des siècles. » Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront jamais. Le Christ existe; il vit; il agit. Il existe dans l'Eglise qu'il a fondée et qui continue son œuvre dans le monde; il vit dans l'Eucharistie; il agit par l'intermédiaire de son Vicaire, le Pape, des successeurs des apôtres, les évêques.

De même qu'autrefois le Sauveur avait choisi douze apôtres et soixante-douze disciples qu'il envoyait prêcher dans le monde; de même, aujourd'hui, il se choisit des évêques et des prêtres, et les envoie annoncer son Evangile aux peuples. Ces évêques et ces prêtres sont revêtus de pouvoirs semblables à ceux qu'avaient autrefois les apôtres et les disciples. Comme ceux-ci, il sont pour mission de montrer aux chrétiens le chemin qui conduit au ciel. Ils doivent leur faciliter le moyen d'arriver à leur éternelle patrie. S'ils remarquent dans un pays quelque habitude pernicieuse, quelque usage mauvais, une occasion quelconque, prochaine ou éloignée, pouvant faire tomber dans le péché les âmes qui leur sont confiées, exposer ces âmes à la damnation éternelle, il faut qu'ils montrent les inconvénients, les conséquences funestes de ces usages, de ces habitudes. S'ils ne le font pas, ils manquent à leur devoir, ils sont à la fois traîtres, lâches et sacrilèges : traîtres, parce qu'ils trahissent Jésus-Christ; lâches, parce que le respect humain ou la crainte les empêche de remplir leur mission; sacrilèges, car il leur est impossible, quand ils ont été infidèles à la principale de leurs fonctions, de remplir

consciencieusement les autres parties de leur ministère.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir saint Paul insister fortement et à plusieurs reprises, dans ses épîtres, sur la nécessité qu'il y a, pour un prêtre, d'instruire les fidèles confiés à ses soins. Voici ce qu'il écrivait à son disciple saint Timothée (*II Tim. iv*) : « Je vous en conjure devant Dieu et devant Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, par son avènement et son règne, je vous en conjure, prêchez l'Évangile, insistez à temps et à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez en toute patience et doctrine. Un jour viendra où on ne voudra plus de la vraie doctrine, où on recherchera des maîtres selon ses plaisirs, des docteurs qui flattent les passions; on abandonnera la vérité pour croire à des fables. Pour vous, veillez, travaillez, propagez l'Évangile et remplissez votre ministère... »

Ces recommandations de saint Paul ont encore toute leur valeur à notre époque, parce que notre foi est la même que celle des apôtres; le Dieu que nous adorons et servons est le même que les apôtres ont adoré et servi. Il y a donc obligation pour les pasteurs d'instruire les fidèles. Ceux-ci, de leur côté, sont tenus de se conformer aux enseignements des pasteurs.

II

« Quiconque écoute les pasteurs de l'Eglise écoute Jésus-Christ; quiconque les méprise, méprise Jésus-Christ. » (*Luc. x, 16*.) Toutes les croyances catholiques doivent s'appuyer sur l'autorité infaillible de l'Eglise. C'est ce qu'affirmait l'un des hommes les plus savants qui aient jamais paru sur la terre, saint Augustin. Ce grand Docteur faisait reposer tout l'édifice de sa foi, non sur des raisons personnelles, mais sur l'autorité incontestable de l'Eglise. Il approuvait tout ce que l'Eglise approuve, et condamnait tout ce qu'elle condamne. « Je

ne croirais pas même à l'Evangile, disait-il, si l'autorité de l'Eglise ne m'y engageait, » et il ajoutait : « Quiconque n'a pas l'Eglise pour Mère ne peut avoir Dieu pour Père. » Pie IX, dans une de ses Encycliques, exprimait les mêmes sentiments : « C'est un dogme catholique, disait-il, que personne ne peut se sauver hors de l'Eglise catholique, et que ceux-là ne peuvent obtenir le salut éternel qui, sciemment, se montrent rebelles à l'autorité et aux définitions de l'Eglise et du Pontife romain, successeur de Pierre, à qui a été confiée, par le Sauveur, la garde de sa vigne. »

Il faut donc croire à l'Eglise catholique, soumettre son esprit à son enseignement. Et, remarquons-le bien, ce n'est pas là une chose facultative qu'on puisse à volonté faire ou ne pas faire, accomplir ou omettre sans inconvénients graves. Il y a obligation absolue de croire à l'Eglise. Quiconque refuse de remplir cette obligation, par le fait même, cesse d'être catholique; il devient hérétique. Ce qui fait que l'Eglise est notre Mère et que nous sommes ses enfants, c'est, en effet, la foi que nous avons en elle, la croyance à ses enseignements. Dès que nous cessons de croire à l'Eglise, il se produit entre elle et nous une séparation douloureuse : elle n'est plus notre Mère; nous ne sommes plus ses enfants. Quelque mérite que nous eussions d'ailleurs, quelque sainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumières que Dieu nous eût communiquées, fussions-nous inspirés comme les prophètes et éclairés comme les anges, dès que nous n'avons pas cette soumission de l'esprit que requiert l'Eglise dans ceux qui lui appartiennent, nous cessons de lui appartenir; nous avons le malheur d'être séparés d'elle. C'est ce malheur que saint Jérôme déplorait dans Tertullien, l'un des hommes les plus remarquables de son siècle, mais dont la mémoire sera éternellement flétrie, parce qu'il a refusé de croire à l'Eglise romaine : « Vous m'opposez, disait

saint Jérôme, le sentiment de Tertullien, différent de ce que nous croyons ; et moi, je vous réponds avec douleur que Tertullien, pour n'avoir pas soumis ses sentiments aux sentiments de l'Eglise, n'est pas un homme de l'Eglise, et que l'Eglise ne le compte pas parmi les siens. »

N'être plus sujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'Eglise, quel triste sort ! Et ce fut celui d'un homme qui avait défendu autrefois avec éloquence la religion chrétienne, d'un homme que saint Cyprien appelait son maître, d'un homme que l'austérité de ses mœurs avait rendu célèbre dans le monde entier. Mais cet homme, avec tous ses talents, toute sa science et ses vertus apparentes, manquait d'humilité. Il refusa de soumettre son esprit à l'enseignement de l'Eglise et termina tristement ses jours dans l'hérésie.

Quel exemple ! Et comme il devrait faire réfléchir tout ceux qui ont à cœur de rester dans le sein de l'Eglise, catholique. Ne l'oublions pas, pour être véritablement ses enfants, il ne suffit pas de faire extérieurement ce qu'elle ordonne, il faut encore croire ce qu'elle enseigne. Ce qui nous lie à elle, c'est, avant tout, la disposition intérieure d'un esprit soumis à sa doctrine. Nous aurons beau faire au dehors ce que font les enfants de l'Eglise, c'est-à-dire participer à ses sacrements, assister au sacrifice de la Messe, entrer dans tous les exercices de piété qui se pratiquent dans l'Eglise ; si nous n'avons cette soumission intérieure qui est la partie principale et substantielle de notre religion, il est certain que nous serons, aux yeux de Dieu, retranchés du corps de l'Eglise et que nous n'aurons plus la foi.

Cette soumission intérieure à l'enseignement de l'Eglise si nécessaire, si indispensable à quiconque veut se sauver, est une source de consolation, de joie et de tranquillité. Elle donne à celui qui la possède l'assurance qu'il est dans la vraie religion, et que cette religion, s'il la suit, le conduira infailliblement au ciel.

Puisque tant de motifs nous y engagent, croyons donc à l'Eglise. C'est pour nous une nécessité et un bonheur; nécessité absolue, mais, en même temps, bonheur incomparable, d'avoir un guide infailible dans le chemin de la vie! Attachons-nous donc de plus en plus à ce guide. Que notre conduite réponde à nos croyances et les soutienne. N'imitons pas ces hommes qui se disent attachés à l'Eglise et se comportent comme ses plus grands ennemis. Ils prétendent être enfants de l'Eglise, mais, en même temps, ils s'établissent ses juges; ils s'élèvent contre ses décisions, rejettent ses censures, louent ce qu'elle réprime, soutiennent avec opiniâtreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait pros crit, ils le lisent impunément et sans scrupules; s'il y a une doctrine qu'elle ait condamnée, ils l'appuient, la répandent et s'en font les ardents défenseurs. Quelle duplicité! Non, n'imitons pas ces hommes orgueilleux et hypocrites; imitons, au contraire, le grand saint Augustin. Comme lui, faisons reposer tout l'édifice de nos croyances sur l'autorité infailible de l'Eglise, et répétons après lui : « Je ne croirais pas même à l'Evan gile, si l'Eglise ne m'y engageait.... Quiconque n'a pas l'Eglise pour Mère ne peut avoir Dieu pour Père. »

Aimer et défendre l'Eglise, croire ses enseignements et obéir à ses lois, tels sont les quatre devoirs imposés aux catholiques. Aujourd'hui que l'esprit d'indépendance a soufflé un peu partout, il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui ont la foi, qui croient ce que l'Eglise enseigne et qui, cependant, refusent de se soumettre à ses décisions. Il en est d'autres qui font une distinction : ils admettent les décisions qui sont en rapport avec leurs idées et repoussent celles qui leur sont contraires. C'est une chose étrange de voir avec quels éloges et quel zèle ils reçoivent un décret qui leur est favorable et qui condamne leurs adversaires. Ils n'ont point d'ex pressions assez fortes pour en louer la sagesse, l'équité

et la sainteté. Ils épuisent tous les termes d'admiration que la langue humaine peut leur fournir. Ils voudraient que ce décret fût connu du monde entier et qu'il n'y eût pas un catholique qui n'en fût informé. Leur conclusion est ordinairement celle-ci : « Refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue serait une révolte, un horrible attentat contre les droits de l'Eglise ! »

Tout cela est beau ; mais le malheur est que tout cela ne se soutient pas. Que l'Eglise, à propos d'autres questions, vienne à juger les doctrines et les actes de ces hommes ; si elle les trouve en opposition avec la morale et les actes catholiques, c'est assez pour que, immédiatement, on conteste son autorité. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop faible et ne peut parvenir jusqu'aux oreilles. Ce n'est plus cette parole si intelligible et si claire, c'est une parole obscure et incompréhensible qu'il faut éclaircir. Dès lors, on méconnaît cette autorité de l'Eglise qu'on élevait autrefois jusqu'aux nues ; on la restreint ; on lui prescrit des bornes et des bornes très étroites ; c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de soi et de ses idées.

D'où vient cette contradiction dans la manière d'agir d'hommes qui se prétendent catholiques ? Evidemment, de ce qu'ils ne connaissent ni l'origine, ni l'étendue, ni la nature des pouvoirs de l'Eglise.

« Tout pouvoir, a dit saint Paul, vient de Dieu, et celui qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre établi par Dieu et il encourt la damnation. » Mais, où trouver un pouvoir si clairement, si directement établi par Dieu que celui de l'Eglise catholique ? Est-il besoin de rappeler à ce propos les paroles de Jésus-Christ : « Comme mon Père m'a envoyé, a-t-il dit aux représentants de cette Eglise, je vous envoie..... Celui qui vous écoute,

m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise..... Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen. » Impossible de trouver rien de plus précis relativement à la divine origine de ce pouvoir.

Quant à son étendue, elle est aussi vaste que certaine. Elle paraît illimitée si on s'en rapporte à ces paroles du Sauveur : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » C'est-à-dire tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez pour la doctrine, les mœurs ou la discipline générale, sera confirmé et ratifié dans le ciel; si bien que tout jugement de l'Eglise, en tant qu'il est prononcé par l'Eglise, devient un jugement du ciel; et que tout ordre de l'Eglise, en tant qu'il est émané de l'Eglise devient pareillement un ordre du ciel même.

L'étendue du pouvoir de l'Eglise est telle que, dans le monde entier, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Mais la nature spirituelle de ce pouvoir fait qu'il ne nuit en rien aux dominations humaines. Au lieu de les affaiblir, il les fortifie, maintient leurs droits et les entoure d'une respectueuse considération. Quand il s'agit des choses de la terre, des intérêts purement temporels, il faut obéir aux rois et aux princes de ce monde : « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister résiste à Dieu même et s'attire une juste condamnation. » C'est saint Paul qui l'affirme. « Rendez-vous obéissants à vos maîtres, soit au roi comme à celui qui est au-dessus de tous; soit à ceux que le prince a envoyés pour commander et qu'il a revêtus de son autorité. » C'est saint Pierre qui l'enseigne. Mais quand il s'agit de l'âme et des intérêts spirituels, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie; que, depuis le monarque qui est assis sur le

trône jusqu'au sujet qui rampe dans la poussière, depuis le grand jusqu'au plus petit, depuis le savant jusqu'au plus ignorant, tous reconnaissent la souveraineté de l'Eglise, se tiennent à son égard dans une légitime dépendance. Là-dessus, point d'exception, ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Enfin, le pouvoir de l'Eglise, qui est si universel, dépasse tellement par sa nature les pouvoirs humains, qu'aucun de ceux-ci ne l'égale, ni ne peut lui être comparé. De tous les rois, de tous les chefs d'Etat, il n'en est aucun qui puisse m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors, il peut exiger de moi ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur, et par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'il juge et à ce qu'il ordonne. Mais, dans la persuasion où je suis, qu'étant homme comme les autres, il peut se tromper, il n'y a rien qui m'oblige à le croire. Il n'appartient qu'à l'Eglise de nous dire : « Croyez ceci, faites cela », et de nous imposer par là même une obligation étroite de croire et de faire ce qu'elle nous ordonne. Quiconque refuserait de se soumettre à ses décisions concernant le dogme, la morale et la discipline générale, cesserait d'être son enfant ; il deviendrait hérétique ou schismatique : hérétique, s'il refusait de croire ; schismatique s'il refusait d'obéir.

Ce pouvoir de l'Eglise est tout à fait légitime et parfaitement raisonnable. Il suffit du moindre bon sens pour le comprendre. Dans un Etat, on ne conteste pas le pouvoir qu'a une Chambre de faire des lois qui obligent, quand elles sont dans les limites de la justice ; dans un département, on reconnaît au préfet le droit de faire des règlements de police également obligatoires.

Comment, sans folie, contester à l'Eglise le droit de faire des lois et de prendre des décisions auxquelles ses enfants seront tenus de se soumettre? Mandataire de Dieu sur la terre, éclairée et dirigée par l'Esprit-Saint, l'Eglise ne peut exiger des fidèles rien de contraire à la justice, rien d'opposé à leurs intérêts. Mère pleine de tendresse, elle ne leur demande ordinairement que ce que Dieu lui-même exige d'eux et ne leur ordonne que ce qui peut les aider à gagner le ciel.

Malheur à qui lui désobéit ! Il ne peut plus se dire catholique. Le seul nom qui lui convient est celui de schismatique. Aussi voit-on, dans les siècles passés, les hommes les plus recommandables par leur intelligence, leur science et leurs vertus, enseigner publiquement cette soumission et en donner eux-même l'exemple.

Dans les discussions sur les points controversés du dogme, de la morale ou de la discipline, ils ont toujours eu recours au successeur de Pierre, et toujours ils se sont inclinés devant ses décisions. Au ^{vi}^e siècle, c'était saint Augustin, la lumière de son temps, qui, après un jugement célèbre rendu par le Pontife romain, s'écriait : « Rome a parlé ; la cause est finie. » Au ^{xvii}^e siècle, c'était l'illustre archevêque de Cambrai, Fénelon, lisant lui-même en chaire la lettre qui le condamnait et édifiant l'univers chrétien par son humble soumission. De nos jours, c'étaient Lacordaire et ses amis, reconnaissant qu'ils s'étaient trompés et rétractant publiquement leurs erreurs.

C'a été la gloire de ces hommes illustres de reconnaître la souveraine autorité de l'Eglise et de se soumettre à ses décisions. Et qu'on ne les accuse pas d'étroitesse d'idées, de petitesse d'esprit pour leur manière d'agir. En se comportant comme ils l'ont fait, ils ont donné une preuve éclatante de la supériorité de leur intelligence. Ils ont fait un raisonnement bien simple et que tout chrétien, même le moins instruit,

peut faire après eux. Ils se sont dit : « Puisque nous sommes certains de croire ce que Dieu enseigne, en croyant ce que l'Eglise nous enseigne, nous sommes, pour les mêmes motifs, certains de faire ce que Dieu exige de nous, en faisant ce que l'Eglise nous commande. Or, faire ce que Dieu veut, n'est-ce pas marcher infailiblement vers le ciel ? » Leur conduite a donc été parfaitement raisonnable. Elle leur a valu l'estime de tous les hommes sérieux ; et tant que l'Eglise existera, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, leurs noms seront bénis, cités avec éloges dans les chaires catholiques.

En face de ceux qui nous ont donné de si magnifiques exemples de soumission, plaçons ceux qui ont élevé contre l'Eglise l'étendard de la révolte. Voyons quel a été leur sort. Les Arius, les Nestorius, les Pélage, les Photius, les Luther, les Calvin, les Voltaire, les Lamennais ont-ils tiré quelque profit de leur rébellion ? A part quelques avantages purement temporels et dont, souvent, ils ont été privés de leur vivant, ils n'en ont retiré aucun. Ils n'ont eu en partage ni l'honneur, ni la joie, ni la tranquillité. Ils ont attiré, ou sur eux, ou sur leur famille et leur pays, d'épouvantables calamités. Etudiez la vie et la mort de ces hommes qui, par orgueil ou par passion, ont refusé à l'Eglise la soumission et l'obéissance qu'ils lui devaient, et vous verrez que la plupart ont éprouvé dès ici-bas le châtiment de leur révolte. Presque tous les hérétiques, depuis Arius jusqu'à Luther et Lamennais, presque tous les ennemis de la religion catholique, depuis Néron jusqu'à Voltaire, sont morts misérablement. Dieu, en les punissant d'une manière éclatante, a voulu montrer que, au besoin, il prend lui-même la défense de son Eglise et la venge des outrages faits à son autorité.

Cette action providentielle de Dieu relativement à son Eglise se remarque également dans l'histoire des peuples. C'est là surtout qu'on reconnaît sa main ven-

geresse. Qu'est devenue l'Afrique, séparée de l'Eglise par les pélagiens, les donatistes et les manichéens? Elle est retombée dans la barbarie. Que sont devenus ces empereurs allemands qui, au moyen âge, chassaient de Rome, traînaient de prison en prison les Pontifes légitimes, pour faire asseoir des antipapes sur le siège de Pierre? Ces empereurs, pour la plupart, ont fini tristement leur vie. La malediction divine s'est appesantie sur leur postérité; leurs enfants sont morts tragiquement ou ont été privés du trône qu'ils espéraient occuper. Sans remonter si haut, rappelons-nous ce qui s'est passé au commencement du xix^e siècle. Un conquérant fameux refusa de reconnaître le pouvoir de l'Eglise et de s'y soumettre. Il ne voulut pas rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Lui aussi est tombé..... Il avait dit dans son fol orgueil : « Le Pape croit-il que l'excommunication fera tomber les armes des mains de mes soldats? » Quelque temps après, ce conquérant entreprend, avec six cent mille hommes, la campagne de Russie, les Russes fuient devant son armée. Il ne peut les combattre, et ses soldats, transis de froid, laissent tomber leurs armes et tombent avec elles, glacés par la mort : c'est à peine si vingt mille revoient leur patrie! Triste exemple du sort réservé aux princes et aux nations qui refusent de reconnaître l'autorité de l'Eglise! Quiconque s'attaque à celle-ci s'attaque à Dieu lui-même. Quiconque se révolte contre elle se révolte contre Dieu.

Puisqu'il en est ainsi, n'hésitons pas à rendre à l'Eglise catholique ce qui lui est dû. Aimons-la de tout notre cœur; prenons la défense de ses intérêts; croyons ses enseignements; soumettons-nous humblement à ses décisions, quelles qu'elles soient, sûrs qu'avec elle nous ne nous égarerons pas. Soyons-lui de plus en plus dévoués; attachons-nous à elle jusqu'à la mort.

Disons-lui ce que David disait autrefois à Jérusalem, qui n'en était que la figure :

« Plutôt que de vous oublier jamais, ô sainte Eglise romaine, que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même ! Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux, et dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche et qu'elle demeure collée à mon palais ! O sainte Eglise romaine, avec vous, je veux vivre, parce qu'avec vous se trouvent la science, le progrès, la justice et la vertu ; parce que vous seule donnez aux hommes la liberté légitime, l'égalité véritable et la douce fraternité ; parce que c'est vous qui avez réhabilité l'enfant, la femme et l'ouvrier, aboli l'esclavage et travaillé le plus efficacement à faire progresser les arts, les lettres et la civilisation. Dans vos bras, je veux mourir, ô sainte Eglise romaine, car, si vous faites le bonheur de vos enfants dès cette vie, vous leur procurez également d'ineffables délices après la mort. Vous avez les promesses du temps et celles de l'éternité ! »

TABLE DES MATIÈRES

1° Place de l'Eglise dans le monde.....	IX
2° L'Eglise avant et après Jésus-Christ.....	XII
3° Le Saint-Esprit dans l'Eglise.....	XXIII

PREMIÈRE PARTIE

NATURE ET CONSTITUTION DE L'ÉGLISE.

CH. I. — Notion. — Existence. — Nécessité de l'Eglise	
II. — Visibilité et unité.....	16
III. — Sainteté.....	23
IV. — Catholicité et apostolicité.....	32
V. — Infaillibilité.....	41
VI. — Constitution.....	51
VII. — L'état religieux dans l'Eglise.....	61
VIII. — Droits de l'Eglise.....	78

SECONDE PARTIE

LE CHEF DE L'ÉGLISE

CH. I. — Nécessité pour les chrétiens de s'instruire sur dogme de la Papauté.....	91
II. — Quel est le chef de l'Eglise.....	97
III. — Qu'est-ce que le chef de l'Eglise.....	111
1° le Vicaire de Jésus-Christ.....	112
2° le Souverain Pontife.....	121
3° le Docteur infaillible.....	133
4° le Père des chrétiens.....	148
IV. — Nos devoirs envers le chef de l'Eglise.....	158
V. — Le pouvoir temporel des Papes.....	173

TROISIÈME PARTIE

LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

CH. I. — Son établissement.....	190
II. — Sa perpétuité.....	200
III. — Les martyrs	223
IV. — Les prophéties qu'elle réalise.....	237
V. — Les miracles qu'elle opère.....	245
VI. — Résurrection de l'Eglise catholique en France.....	260

QUATRIÈME PARTIE

LES BIENFAITS DE L'ÉGLISE

CH. I. — L'Eglise et l'esclavage	271
II. — L'Eglise et la femme.....	280
III. — L'Eglise et l'enfant	292
IV. — L'Eglise et l'ouvrier.....	302
V. — L'Eglise et le pauvre.....	311
VI. — L'Eglise et la science.....	329
VII. — L'Eglise et l'instruction.....	338
VIII. — L'Eglise et le progrès.....	345

CINQUIÈME PARTIE

L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ ACTUELLE

CH. I. — L'Eglise et le peuple.....	355
II. — L'Eglise et la liberté.....	365
III. — L'Eglise et l'égalité.....	374
IV. — L'Eglise et la fraternité.....	385
V. — L'Eglise et l'Etat.....	394

SIXIÈME PARTIE

NOS DEVOIRS ENVERS L'ÉGLISE

CH. I. — L'aimer.....	407
II. — La défendre.....	419
III. — La croire et lui obéir.....	434

LES ÉVANGILES

Traduction nouvelle des Augustins de l'Assomption.

Approuvée par M^{gr} l'évêque de Nîmes.

ÉDITION IN-32

FORMAT COMMODE AVEC 100 ILLUSTRATIONS INÉDITES
ET COUVERTURE DE LUXE

Saint Matthieu, broché, 0 fr. 20; relié, 0 fr. 35.

Saint Marc, broché, 0 fr. 20; relié, 0 fr. 35.

Saint Luc, broché, 0 fr. 20; relié, 0 fr. 35.

Saint Jean, broché, 0 fr. 20; relié, 0 fr. 35.

(Port en sus de chaque exemplaire : broché, 0 fr. 10; relié, 0 fr. 15.)

Les quatre Évangiles réunis, broché, 0 fr. 60; port, 0 fr. 25. Relié, 0 fr. 85; port, 0 fr. 30.

ÉDITION IN-8°

Avec les gravures du P. Natali
gravées à nouveau, et texte en gros caractères.

Saint Matthieu, broché, 0 fr. 40; relié, 0 fr. 85.

Saint Marc et saint Luc, broché, 0 fr. 40; relié, 0 fr. 85.

Saint Jean, broché, 0 fr. 40; relié, 0 fr. 85.

(Port en sus de chaque exemplaire : broché, 0 fr. 20; relié, 0 fr. 35.)

Les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres,
réunis en un seul volume in-8°, broché, 1 franc;
port, 0 fr. 50; relié, 1 fr. 50, ou avec tranches
dorées, 1 fr. 75; port, 0 fr. 70.

GRANDE ÉDITION DE LUXE

VOLUME IN-8° DE 440 PAGES, BEAU PAPIER

Gravures du R. P. Natali, S. J., refaites avec soin.
Texte latin au bas des pages.

Broché, couverture gaufrée, 4 francs; relié,
7 francs; reliure grand luxe, 12 francs.

(Port en sus, par poste, 2 fr. 40; par colis postal,
0 fr. 85 à domicile.)

3, RUE BAYARD, PARIS

IMPRIMERIE P. FERON-VRAU, 3 ET 5, RUE BAYARD, PARIS, VIII^e.

100

100

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 888 882

BX

1754

.B76

171009

Bouillat

L'eglise catholique

JUN 23 1966

Sumner 85 & Co JUL 7

1- 3463

171009



3463

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 888 882